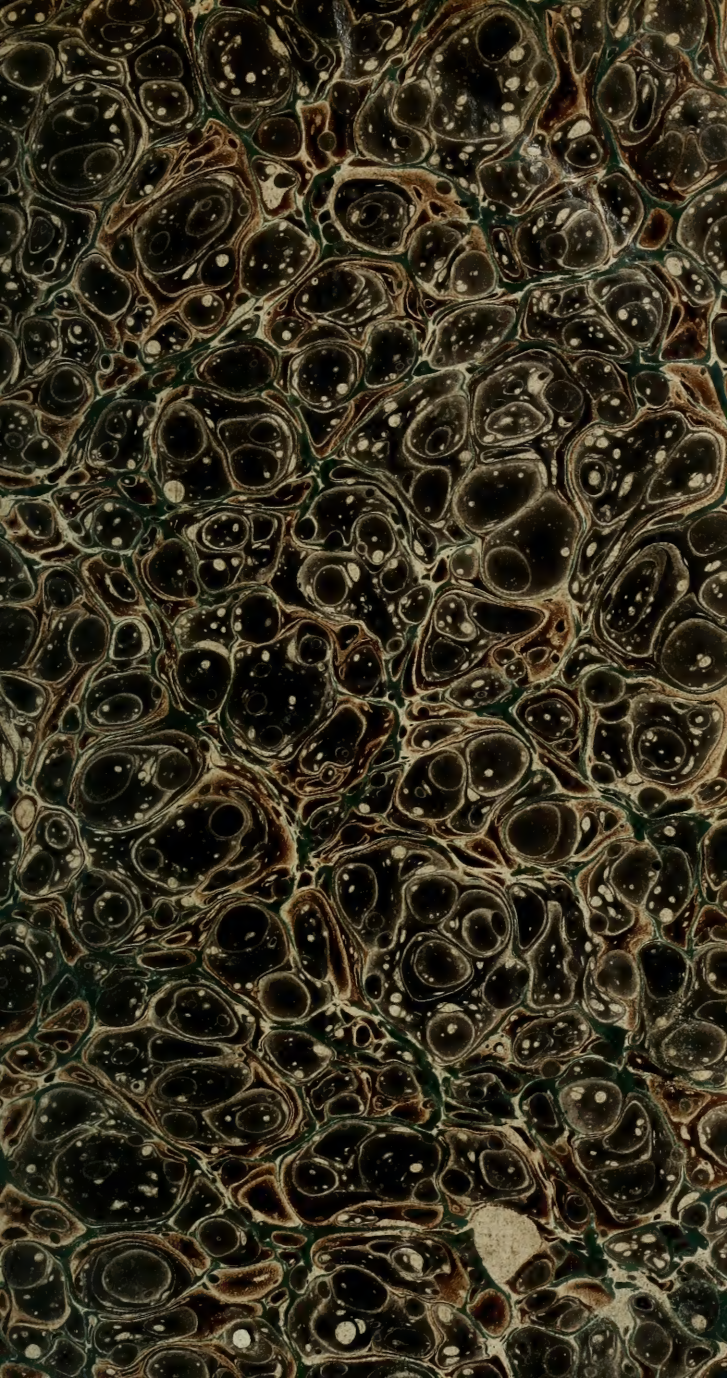
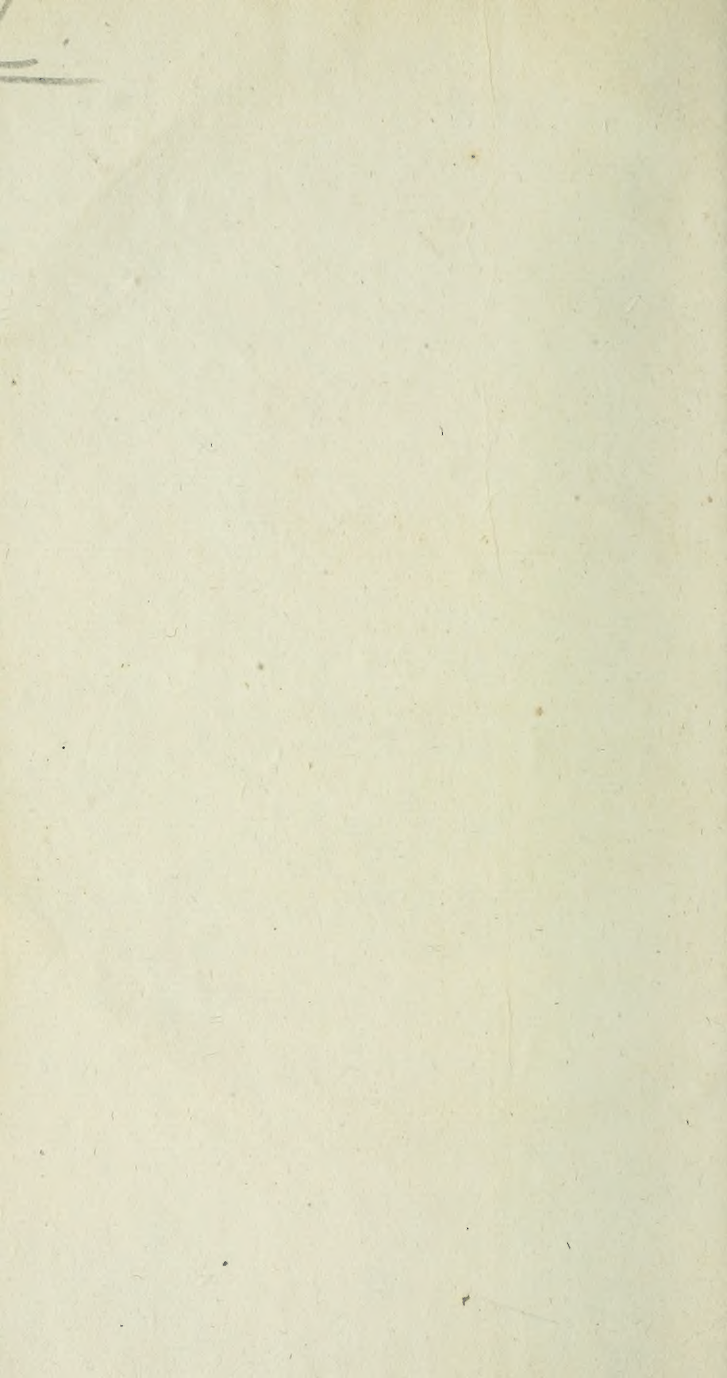




ŒUVRES

DE BOSSUET.

TOME VIII.

Se Trouvent

A VERSAILLES,

LEBEL, Éditeur, imprimeur du Roi et de l'Évêché, rue Satory, n.° 122.

A PARIS,

CHEZ
LE NORMANT, imprimeur-libraire, rue de Seine, n.° 8;
PILLET, imprimeur-libraire, rue Christine, n.° 5;
BRUNOT-LABBE, libraire, quai des Augustins, n.° 33;
BLAISE, libraire, quai des Augustins, n.° 61;
LE CLÈRE, libraire, quai des Augustins, n.° 51;
BOSSANGE ET MASSON, imprimeurs-libraires, rue de Tournon;
RENOUARD, libraire, rue Saint-André-des-Arts;
TREUTTEL ET VURTS, libraires, rue de Bourbon;
FOUCAULT, libraire, quai des Augustins, n.° 17;
AUDOT, libraire, rue des Mathurins-Saint-Jacques, n.° 18.

ET A BRUXELLES,

LE CHARLIER, libraire.

ŒUVRES
DE BOSSUET,

ÉVÊQUE DE MEAUX,

REVUES SUR LES MANUSCRITS ORIGINAUX,

ET LES ÉDITIONS LES PLUS CORRECTES.

TOME VIII.



A VERSAILLES,

DE L'IMPRIMERIE DE J. A. LEBEL,

IMPRIMEUR DU ROI.

1815.

ÉLÉVATIONS

A DIEU

SUR TOUS LES MYSTÈRES

DE LA RELIGION CHRÉTIENNE.

ÉLÉVATIONS
A DIEU
SUR TOUS LES MYSTÈRES
DE LA RELIGION CHRÉTIENNE.

PRIÈRE A JÉSUS-CHRIST.

Jésus, mon Sauveur, vrai Dieu et vrai homme, et le vrai Christ, promis aux patriarches et aux prophètes dès l'origine du monde, et fidèlement donné dans le temps au saint peuple que vous avez choisi : vous avez dit de votre sainte et divine bouche : *C'est ici la vie éternelle de vous connoître, vous qui êtes le seul vrai Dieu, et Jésus-Christ que vous avez envoyé* (1). En la foi de cette parole, je veux avec votre grâce, me rendre attentif à connoître Dieu, et à vous connoître.

Vous êtes Dieu vous-même, et un seul Dieu avec votre Père, selon ce qu'a dit votre disciple bien-aimé en parlant de vous : *Celui-ci est le vrai Dieu et la vie éternelle* (2) : et saint Paul : *que vous êtes né des patriarches, Dieu béni au-dessus de tout* (3). Et quand vous dites que *la vie éternelle est de connoître Dieu et Jésus-Christ* (4), ce n'est pas pour vous distinguer d'avec Dieu : loin de nous un tel blasphême; mais pour nous rendre attentifs à votre

(1) *Joan.* XVII. 3. — (2) *I. Joan.* V. 20. — (3) *Rom.* IX. 5. — (4) *Joan.* XVII. 3.

divinité unie à nous par le mystère de l'incarnation, qui vous rend le vrai Emmanuel, *Dieu avec nous* (1): et par vous, nous fait entrer en société avec Dieu, selon ce que dit saint Pierre, que *nous sommes participans de la nature divine* (2).

Je m'approche donc de vous autant que je puis, avec une vive foi, pour connoître Dieu en vous et par vous, et le connoître d'une manière digne de Dieu; c'est-à-dire, d'une manière qui me porte à l'aimer et à lui obéir : selon ce que dit encore votre disciple bien-aimé : *Celui qui dit qu'il connoît Dieu, et ne garde pas ses commandemens, c'est un menteur* (3); et vous-même : *Celui qui fait mes commandemens, c'est celui qui m'aime* (4).

C'est donc uniquement pour vous aimer, que je veux vous connoître: et c'est pour m'attacher à faire votre volonté, que je veux vous connoître et vous aimer; persuadé qu'on ne peut vous bien connoître, sans s'unir à vous par un chaste et pur amour.

Pour vous bien connoître, ô mon Dieu et cher Sauveur, je veux toujours, avec votre grâce, vous considérer dans tous vos états et tous vos mystères; et connoître avec vous en même temps votre Père qui vous a donné à nous, et le Saint-Esprit que vous nous avez donné tous deux. Et toute ma connoissance ne consistera qu'à me réveiller, et à me rendre attentif aux simples et pures idées que je trouverai en moi-même dans les lumières de la foi, ou peut-être dans celles de la raison, aidée et dirigée par la foi même. Car c'est ainsi que j'espère parvenir à vous aimer, puisque le propre de la foi, selon ce que dit saint Paul, c'est d'être *opérante et agissante par amour* (5). Amen.

(1) *Matt.* I. 23. — (2) *II. Pet.* I. 4. — (3) *I. Joan.* II. 4. — (4) *Joan.* XIV. 21. — (5) *Gal.* V. 6.

PREMIÈRE SEMAINE.

ÉLÉVATIONS A DIEU SUR SON UNITÉ ET SA PERFECTION.

PREMIÈRE ÉLÉVATION.

L'être de Dieu.

De toute éternité Dieu est, Dieu est parfait, Dieu est heureux, Dieu est un. L'impie demande : Pourquoi Dieu est-il? Je lui réponds : Pourquoi Dieu ne seroit-il pas? Est-ce à cause qu'il est parfait : et la perfection est-elle un obstacle à l'être? Erreur insensée : au contraire la perfection est la raison d'être. Pourquoi l'imparfait seroit-il, et le parfait ne seroit-il pas? C'est-à-dire : pourquoi ce qui tient plus du néant seroit-il, et que ce qui n'en tient rien du tout ne seroit pas? Qu'appelle-t-on parfait? Un être à qui rien ne manque. Qu'appelle-t-on imparfait? Un être à qui quelque chose manque. Pourquoi l'être à qui rien ne manque ne seroit-il pas, plutôt que l'être à qui quelque chose manque? D'où vient que quelque chose est, et qu'il ne se peut pas faire que le rien soit : si ce n'est parce que l'être vaut mieux que le rien, et que le rien ne peut pas prévaloir sur l'être, ni empêcher l'être d'être? Mais par la même raison, l'imparfait ne peut valoir mieux que le parfait, ni être plutôt que lui, ni l'empêcher d'être. Qui peut donc empêcher que Dieu ne soit :

et pourquoi *le néant de Dieu que l'impie veut imaginer dans son cœur insensé* (1), pourquoi, dis-je, ce néant de Dieu l'emporteroit-il sur l'être de Dieu : et vaut-il mieux que Dieu ne soit pas que d'être?

O Dieu ! on se perd dans un si grand aveuglement. L'impie se perd dans le néant de Dieu qu'il veut préférer à l'être de Dieu : et lui-même cet impie ne songe pas à se demander à lui-même, pourquoi il est. Mon ame, ame raisonnable, mais dont la raison est si foible, pourquoi veux-tu être, et que Dieu ne soit pas? Hélas, vaux-tu mieux que Dieu! Ame foible, ame ignorante, dévoyée, pleine d'erreur et d'incertitude dans ton intelligence, pleine dans ta volonté de foiblesse, d'égarement, de corruption, de mauvais désirs, faut-il que tu sois : et que la certitude, la compréhension, la pleine connoissance de la vérité, et l'amour immuable de la justice et de la droiture ne soit pas ?

II.e ÉLÉVATION.

La perfection et l'éternité de Dieu.

On dit : le parfait n'est pas : le parfait n'est qu'une idée de notre esprit qui va s'élevant de l'imparfait qu'on voit de ses yeux jusqu'à une perfection qui n'a de réalité que dans la pensée. C'est le raisonnement que l'impie voudroit faire dans son cœur insensé, qui ne songe pas que le parfait est le premier, et en soi, et dans nos idées; et que l'impar-

(1) *Ps.* XIII. I.

fait en toutes façons n'en est qu'une dégradation. Dis-moi, mon ame, comment entends-tu le néant, sinon par l'être ? Comment entends-tu la privation, si ce n'est par la forme dont elle prive ? Comment l'imperfection, si ce n'est par la perfection dont elle déchoit ? Mon ame, n'entends-tu pas que tu as une raison, mais imparfaite, puisqu'elle ignore, qu'elle doute, qu'elle erre, et qu'elle se trompe ? Mais comment entends-tu l'erreur, si ce n'est comme privation de la vérité; et comment le doute ou l'obscurité, si ce n'est comme privation de l'intelligence et de la lumière : ou comment enfin l'ignorance, si ce n'est comme privation du savoir parfait : comment dans la volonté, le déréglement et le vice, si ce n'est comme privation de la règle, de la droiture et de la vertu ? Il y a donc primitivement une intelligence, une science certaine, une vérité, une fermeté, une inflexibilité dans le bien, une règle, un ordre, avant qu'il y ait une déchéance de toutes ces choses : en un mot, il y a une perfection avant qu'il y ait un défaut; avant tout déréglement, il faut qu'il y ait une chose qui est elle-même sa règle, et qui ne pouvant se quitter soi-même, ne peut non plus ni faillir, ni défaillir. Voilà donc un être parfait : voilà Dieu, nature parfaite et heureuse. Le reste est incompréhensible, et nous ne pouvons même pas comprendre jusqu'où il est parfait et heureux : pas même jusqu'à quel point il est incompréhensible.

D'où vient donc que l'impie ne connoît point Dieu; et que tant de nations, ou plutôt que toute la terre ne l'a pas connu; puisqu'on en porte l'idée en soi-même avec celle de la perfection ? D'où vient

cela ? si ce n'est par un défaut d'attention, et parce que l'homme livré aux sens et à l'imagination, ne veut pas ou ne peut pas se recueillir en soi-même, ni s'attacher aux idées pures, dont son esprit embarrassé d'images grossières ne peut porter la vérité simple.

L'homme ignorant croit connoître le changement avant l'immutabilité ; parce qu'il exprime le changement par un terme positif, et l'immutabilité par la négation du changement même : et il ne veut pas songer qu'être immuable c'est être, et que changer c'est n'être pas : or l'être est, et il est connu devant la privation qui est non-être. Avant donc qu'il y ait des choses qui ne sont pas toujours les mêmes, il y en a une qui toujours la même ne souffre point de déclin ; et celle-là non-seulement est, mais encore elle est toujours connue, quoique non toujours démêlée ni distinguée, faute d'attention. Mais quand, recueillis en nous-mêmes, nous nous rendrons attentifs aux immortelles idées dont nous portons en nous-mêmes la vérité, nous trouverons que la perfection est ce que l'on connoît le premier ; puisque, comme nous avons vu, on ne connoît le défaut que comme une déchéance de la perfection.

III.e ÉLÉVATION.

Encore de l'être de Dieu et de son éternelle béatitude.

Je suis celui qui suis : celui qui est m'envoie à vous (1) : c'est ainsi que Dieu se définit lui-même ;

(1) *Exod.* III. 14.

c'est-à-dire, que Dieu est celui en qui le non-être n'a point de lieu ; qui par conséquent est toujours, et toujours le même : par conséquent immuable : par conséquent éternel : tous termes qui ne sont qu'une explication de celui-ci : *Je suis celui qui est.* Et c'est Dieu qui donne lui-même cette explication par la bouche de Malachie, lorsqu'il dit chez ce prophète : *Je suis le Seigneur, et je ne change pas* (1).

Dieu est donc une intelligence, qui ne peut ni rien ignorer, ni douter de rien, ni rien apprendre; ni perdre, ni acquérir aucune perfection : car tout cela tient du non-être. Or Dieu est celui qui est, celui qui est par essence. Comment donc peut-on penser que celui qui est ne soit pas, ou que l'idée qui comprend tout l'être ne soit pas réelle ; ou que pendant qu'on voit que l'imparfait est, on puisse dire, on puisse penser, en entendant ce qu'on pense, que le parfait ne soit pas ?

Ce qui est parfait est heureux ; car il connoît sa perfection : puisque connoître sa perfection, est une partie trop essentielle de la perfection pour manquer à l'être parfait. O Dieu ! vous êtes bienheureux ! O Dieu ! je me réjouis de votre éternelle félicité. Toute l'Ecriture nous prêche, que *l'homme qui espère en vous est heureux* (2) : à plus forte raison êtes-vous heureux vous-même, ô Dieu en qui on espère ! Aussi saint Paul vous appelle-t-il expressément *bienheureux : Je vous annonce ces choses selon le glorieux Evangile de Dieu bienheureux* (3). Et encore : *C'est ce que nous montrera en son temps celui*

(1) *Mal.* III. 6. — (2) *Ps.* XXXIII. 9. LXXXIII. 13. — (3) *I. Tim.* I. 11.

qui est bienheureux, et le seul puissant, Roi des rois, et Seigneur des seigneurs, qui seul possède l'immortalité, et habite une lumière inaccessible, à qui appartient la gloire et un empire éternel. Amen (1). O Dieu bienheureux! je vous adore dans votre bonheur. Soyez loué à jamais, de me faire connoître et savoir que vous êtes éternellement et immuablement bienheureux. Il n'y a d'heureux que vous seul, et ceux qui connoissant votre éternelle félicité, y mettent la leur. Amen, amen.

IV.e ÉLÉVATION.

L'unité de Dieu.

Ecoute, *Israël : le Seigneur notre Dieu est le seul Seigneur* (2) : car il est celui qui est. Celui qui est, est indivisible : tout ce qui n'est pas le parfait dégénère de la perfection. Ainsi le Seigneur ton Dieu étant le parfait, est seul, *et il n'y a point un autre Dieu que lui* (3). Tout ce qui n'est pas celui qui est par essence et par sa nature, n'est pas et ne sera pas éternellement, si celui qui est seul ne lui donne l'être.

S'il y avoit plus d'un seul Dieu, il y en auroit une infinité. S'il y en avoit une infinité, il n'y en auroit point. Car chaque Dieu n'étant que ce qu'il est, seroit fini, et il n'y en auroit point à qui l'infini ne manquât : ou il en faudroit entendre un qui contînt tout, et qui dès-là seroit seul. *Ecoute,*

(1) *I. Tim.* VI. 15, 16. — (2) *Deut.* VI. 4. — (3) *Ibid.* III. 24. IV. 35, 39.

Israël : écoute dans ton fond : n'écoute pas à l'endroit où se forgent les fantômes : écoute à l'endroit où la vérité se fait entendre, où se recueillent les pures et simples idées. Ecoute là, Israël : et là dans ce secret de ton cœur, où la vérité se fait entendre, là retentira sans bruit cette parole : *Le Seigneur notre Dieu est un seul Seigneur* (1). *Devant lui les cieux ne sont pas : tout est devant lui comme n'étant point, tout est réputé comme un néant* (2), comme un vide, comme une pure inanité : parce qu'il est celui qui est, qui voit tout, qui sait tout, qui fait tout, qui ordonne tout, et *qui appelle ce qui n'est pas comme ce qui est* (3).

V.e ÉLÉVATION.

La prescience et la providence de Dieu.

Qui *est celui qui appelle toute la suite des générations dès le commencement ? C'est moi le Seigneur : qui suis le premier et le dernier* (4) : qui dans le centre de mon éternité vois tout commencer et tout finir.

Babylone, assemble tes devins : que dis-je tes devins ? assemble tes Dieux ; *Qu'ils viennent : qu'ils nous annoncent les choses futures : qu'ils nous annoncent du moins tous les temps passés* (et qu'ils fassent la liaison des uns avec les autres) : *nous serons attentifs à vos paroles. Dites-nous ce qui arri-*

(1) *Deut.* VI. 4. — (2) *Is.* XL. 17, 22, 23. *Ps.* XXXVIII. 6. — (3) *Rom.* IV. 17. — (4) *Is.* XLI. 4.

vera, que nous sachions les choses futures; annoncez-les-nous, et nous avouerons que vous êtes des Dieux. Faites-nous du bien et du mal si vous pouvez (1) : car si vous le pouvez faire à votre gré, vous pouvez le prévoir et le deviner. *Mais vous n'êtes rien*, tant que vous êtes de faux dieux. *Votre ouvrage n'est rien non plus : il est au rang de ce qui n'est pas : celui qui vous choisit pour son Dieu est abominable* (2). C'est ainsi que le prophète Isaïe, et avec lui tous les saints convainquent de néant les dieux des païens.

Mais moi, dit le Seigneur par la bouche de ce saint prophète, comme je fais tout, je prédis ce que je veux. *Qui sera celui qui le fera venir de l'orient : qui l'appellera de loin, afin qu'il le suive ? qui dissipera devant son épée les nations comme de la poussière, et les armées devant son arc, comme de la paille que le vent emporte* (3) ? *Je le ferai venir de l'aquilon et de l'orient* (4), celui que je sais et que je vois de toute éternité (*). C'est *Cyrus* que j'ai nommé pour être le libérateur de mon peuple. *Il connoîtra mon nom : tous les princes seront devant lui comme des gens qui amassent de la boue. Qui est-ce qui l'a annoncé dès le commencement* (5) ? *C'est moi le Seigneur, c'est là mon nom : je ne donnerai pas ma gloire à un autre, ni ma louange aux idoles. Ce que*

(1) *Is.* XLI. 22, 23. — (2) *Ibid.* 24. — (3) *Ibid.* 2. — (4) *Ibid.* 25.

(*) M. Bossuet, en citant le ℣. 2 de ce chapitre, n'a pas exprimé le mot *justum, le juste*, qui est dans le texte sacré. Ici il fait entendre que Cyrus étoit la figure de Jésus-Christ; et que c'étoit ce *Juste* par excellence que le Saint-Esprit faisoit annoncer principalement. (*Edit. de Déforis.*)

(5) *Is.* XLI. 26.

j'ai annoncé au commencement, et qui a paru le premier dans mes oracles, voilà qu'il arrive. Je découvrirai encore de nouvelles choses : devant qu'elles paroissent, je vous les ferai entendre (1). *Israël, tu es un peuple dissipé : qui t'a donné en proie à tes ennemis, si ce n'est le Seigneur lui-même, parce que nous avons péché ? et il a répandu sur nous le souffle de sa colère* (2).

Et maintenant, dit le Seigneur (3), *je te crée de nouveau, Jacob ; et je te forme, Israël. Je suis le Seigneur ton Dieu et ton Sauveur, ô Israël ! Je suis. Il n'y a point de Dieu devant moi, et il n'y en aura point après. Je suis, je suis le Seigneur, et il n'y a que moi qui sauve. Dès le commencement je suis : je suis le Seigneur votre saint, le roi et le créateur d'Israël. Ne songez plus aux choses passées, j'en vais faire de nouvelles. J'ai formé ce peuple pour moi, et je veux qu'il raconte mes louanges.*

Je suis le premier et le dernier encore un coup, *et il n'y a de Dieu que moi seul. Je suis le Seigneur qui fais tout; qui rends inutiles tous les présages des devins : je leur renverse l'esprit, et je change leur sagesse en folie.* Mais au contraire, j'exécuterai après plusieurs siècles, *et je ferai revivre la parole du prophète mon serviteur* que j'ai inspiré; *et j'accomplirai les prédictions de mes messagers. Je dis à Jérusalem ruinée et changée en solitude : Tu seras pleine d'habitans. Je dis aux villes de Juda : Vous*

(1) *Is.* XLII. 8, 9. — (2) *Ibid.* 22, 24, 25. — (3) *Is.* XLIII. 1, 3, 10, 11, 13, 15, 18, 19, 21.

serez rebâties, je releverai vos ruines, *et je remplirai vos rues solitaires et abandonnées. J'ai dit à Cyrus : Vous êtes le prince que j'ai choisi : vous accomplirez ma volonté. J'ai dit à Jérusalem : Vous serez bâtie ; et au temple réduit en cendres : Vous serez fondé de nouveau* (1). J'ai nommé Cyrus pour accomplir cet ouvrage.

Voici ce qu'a dit le Seigneur à Cyrus mon oint, que j'ai pris par la main pour lui assujettir les nations, et mettre en fuite les rois devant lui. Je te livrerai les trésors cachés ; ce qu'on aura recelé dans les lieux les plus cachés, te sera ouvert : afin que tu saches que je suis le Seigneur, le Dieu d'Israël, qui te nomme par ton nom. Je ne l'ai pas fait pour l'amour de toi ; mais *pour l'amour de Jacob mon serviteur, et d'Israël que j'ai choisi. C'est pour lui que je t'ai nommé par ton nom. Je t'ai représenté, je t'ai figuré tel que tu es. Tu ne me connoissois pas : et moi je te revêtois de puissance, afin que du levant jusqu'au couchant on sache qu'il n'y a de Dieu que moi ; et que moi, et non pas un autre. Je suis le Seigneur ; c'est moi qui crée la lumière, et qui répands les ténèbres :* je pardonne et je punis : *je distribue* le bien et *le mal, la paix* et la guerre, selon le mérite d'un chacun : *je suis le Seigneur qui fais toutes ces choses* (2). Ainsi parloit Isaïe. Et deux cent cinquante ans après, Cyrus, vainqueur selon cet oracle, vit la prophétie, et publia cet édit : *Voici ce que dit Cyrus, roi de Perse. Le Dieu du ciel, le Seigneur m'a livré tous les royaumes de la terre,*

(1) *Is.* XLIV. 6, 24, 25, 26, 28. — (2) *Is.* XLV. 1, 3, 4, 5, 6, 7.

et m'a commandé de rebâtir sa maison dans Jérusalem (1).

Cent autres pareils exemples justifient la prescience et la providence de Dieu : mais celui-ci comprend tout et ne laisse rien à désirer.

VI.e ÉLÉVATION.

La toute-puissante protection de Dieu.

MONTEZ *à la cime d'une montagne élevée, vous qui évangélisez, vous qui annoncez à Sion la bonne nouvelle de son salut : élevez une voix puissante, vous qui annoncez à Jérusalem son bonheur : élevez votre voix, ne craignez pas. Dites aux villes de Juda : Voici votre Dieu qui vient à votre secours; c'est votre Dieu qui vient avec force, et avec un bras dominant : il vient, et avec lui vient sa récompense, et son ouvrage ne manquera pas. Comme un pasteur paît son troupeau; comme il ramasse avec son bras pastoral ses tendres agneaux, et qu'il porte lui-même les petits qui ne peuvent pas se soutenir : ainsi fera le Seigneur* (2).

Qui est celui qui a mesuré l'immensité des eaux par sa main, et qui a pesé les cieux avec son poignet, et avec trois doigts toute la masse de la terre? Qui est celui qui a mis les montagnes et les collines dans une balance (3), et a pu faire que toute la terre se servant à elle-même de contre-poids, de-

(1) *II. Par.* XXXVI. 22, 23. *I. Esd.* I. 1, 2. VI. 2, 3. — (2) *Is.* XL. 9, 10, 11. — (3) *Ibid.* 12.

meurât dans l'équilibre au milieu des airs? *Qui a aidé l'esprit du Seigneur, ou qui lui a servi de conseiller, et lui a montré dans ces grands ouvrages ce qu'il falloit faire* (1)? S'il faut lui offrir des sacrifices selon sa grandeur, *le Liban n'aura pas assez de bois, ni la terre assez d'animaux pour son holocauste* (2). C'est-à-dire, que le cœur de l'homme, quoique plus grand que tout l'univers, et que toute la nature corporelle, n'aura pas assez d'amour ni assez de désirs à lui immoler. Le cœur de l'homme se perd, quand il veut adorer Dieu.

Savez-vous bien le commencement de toutes choses? Avez-vous compris les fondemens de la terre, ni comme Dieu se repose sur son vaste tour (3), et en fait comme son siége, ou comme l'escabeau de ses pieds? *Levez les yeux, et voyez qui a créé tous ces luminaires, qui les fait marcher comme en ordre de bataille, et les nomme chacun par son nom, sans en omettre un seul dans sa puissance. Jacob* qui, vous défiant de cette puissance, *dites en vous-même : Mes voies sont cachées au Seigneur, il ne sait plus où je suis, et mon Dieu n'exercera pas son jugement sur moi,* pour me punir ou pour me sauver : *ignorez-vous que le Seigneur est éternel; qu'il a marqué et créé les limites de la terre? Sans défaillance, sans travail, sans lassitude, il agit sans cesse, et sa sagesse est impénétrable. Il rend la force à celui qui est épuisé, il donne du courage et de la vertu à celui qui n'est plus. La jeunesse la plus robuste tombera en foiblesse*

(1) *Is.* XL. 13. — (2) *Ibid.* 16. — (3) *Ibid.* 21, 22.

malgré

malgré sa vigueur : mais ceux qui espèrent au Seigneur, verront leurs forces se renouveler de jour en jour : quand ils croiront être à bout, et n'en pouvoir plus, tout d'un coup *ils pousseront des ailes semblables à celles d'un aigle : ils courront et ne se lasseront point : ils marcheront, et ils seront infatigables* (1). Marchez donc, ames pieuses, marchez : et quand vous croirez n'en pouvoir plus, redoublez votre ardeur et votre courage.

Je vous tirerai, dit le Seigneur (2), *des extrémités de la terre. Je vous ai pris par la main, et je vous ferai revenir du bout du monde : je vous ai dit, Vous êtes mon serviteur, je vous ai choisi, et ne vous ai pas rejeté. Ne craignez donc rien, puisque je suis avec vous : ne vous laissez point affoiblir, puisque je suis votre Dieu. Je vous ai fortifié, je vous ai secouru, et la droite de mon Juste,* de mon Christ, *a été votre soutien. Tous vos ennemis seront confondus, et seront comme n'étant pas ; vous demanderez où ils sont, et vous les verrez disparus : vos rebelles qui vous livroient de continuels assauts, seront comme n'étant pas ; tous leurs efforts seront vains et comme un néant : parce que, moi qui suis le Seigneur, je vous ai pris par la main, et je vous ai dit* dans le fond du cœur : *Ne craignez point, je vous ai aidé. Jacob qui étoit* petit et foible comme *un vermisseau*, qui à peine se peut traîner : *Israélites qui étiez* languissans, abattus, et réduits au rang des *morts, je vous ai ressuscités, moi le Seigneur, par mon secours tout-puissant, et je suis*

(1) *Is.* XL. 26, 27, 28, 29, 30, 31. — (2) *Ibid.* XLI. 9, 10 *et suiv.*

votre rédempteur, moi le Saint d'Israël. Vous mettrez vos ennemis en fuite : vous serez sur eux comme un chariot neuf armé de tranchans de fer : vous détruirez leurs armées, et leurs forteresses fussent-elles élevées comme des montagnes, *vous les réduirez en poudre : vous pousserez vos ennemis devant vous, comme un tourbillon fait la poussière : et vous vous réjouirez dans le Seigneur, et votre cœur transporté d'aise triomphera dans le Saint d'Israël.*

Il ne faut pas dire que ce soient ici des miracles, des effets extraordinaires de la toute-puissance de Dieu. Dieu ne montre des effets sensibles de cette puissance, que pour nous convaincre de ce qu'il fait en toute occasion plus secrètement. Son bras n'est pas moins fort quand il se cache, que quand il se déclare; il est toujours et partout le tout-puissant, *le triomphateur en Israël* (1), comme il s'appelle lui-même, le protecteur invincible et toujours présent de ses amis.

Ecoute donc, Jacob mon serviteur, Israël que j'ai élu. Voici ce que dit le Seigneur : Moi qui te forme, moi qui te crée, qui te tire du néant à chaque moment, qui suis ton secours dès le ventre de ta mère (2), dès le commencement de ta vie, dans ta plus grande foiblesse, et parmi les plus impénétrables ténèbres. *Mon serviteur, que j'ai aimé, homme droit que j'ai choisi,* je t'enverrai du ciel mes consolations, *j'épancherai des eaux abondantes sur celui qui aura soif, je verserai des torrens sur cette terre desséchée, je répandrai mon esprit sur*

(1) *I. Reg.* XV. 29. — (2) *Is.* XLIV. 1, 2, *etc.*

toi, je te rendrai féconde en bonnes œuvres, et *je bénirai tes productions*. Ecoutez ces paroles, ames désolées, que Dieu semble avoir délaissées dans son courroux, mais que son amour cependant met à l'épreuve. Vous vivrez, c'est moi qui le promets, moi qui suis le véritable et le saint, le fidèle et le tout-puissant : je fais tout ce que je veux. Le Seigneur a juré, et il a dit : Si ce que je pense n'arrive pas, si ce que je résous ne s'accomplit point, je ne suis pas Dieu : mais je suis Dieu, je suis le Dieu des armées, le Dieu qui fait tout ce qui lui plaît dans le ciel et dans la terre. Le Seigneur a prononcé, *et qui pourra anéantir son jugement* (1) : le Seigneur a étendu son bras, et qui en pourra éviter les coups, ou en détourner l'effet ?

VII.e ÉLÉVATION.

La bonté de Dieu et son amour envers les siens.

C'EST un père, c'est une mère, c'est une nourrice. *Une mère peut-elle oublier son enfant qu'elle a porté dans son sein? Et quand elle l'oublieroit, je ne vous oublierai pas* (2), dit le Seigneur. *Le Seigneur ton Dieu t'a porté sur ses bras comme un petit enfant* (3). *Comme un aigle qui porte ses petits, qui étend ses ailes sur eux, qui vole sur eux, et les provoque à voler :* ainsi Dieu ne détourne point ses regards de dessus son nid, *et le garde comme la prunelle de son œil* (4). *Il nous porte à ses ma-*

(1) *Job.* XL. 3. — (2) *Is.* XLIX. 15. — (3) *Deut.* I. 31. — (4) *Ibid.* XXXII. 10, 11.

melles pour nous allaiter, il nous met sur ses genoux : et non content de nous nourrir, il joint à la nourriture les tendresses et les caresses : *comme une mère caresse son enfant qui suce son lait, ainsi je vous consolerai* (1), dit le Seigneur.

Plus que tout cela : c'est un amant passionné, c'est un tendre époux. *Voici ce que dit le Seigneur à Jérusalem,* à l'ame fidèle. *Quand tu es venue au monde, tu étois dans l'impureté* de ton père Adam, dont tu avois hérité la corruption et le péché. *On ne t'avoit point coupé le nombril, tu n'avois point été lavée d'eau, ni salée de sel, ni enveloppée dans des langes : personne n'avoit eu compassion de toi, ni ne t'avoit regardée d'un œil de pitié : exposée et jetée à terre comme un avorton par un extrême mépris dès le jour de ta naissance, tu n'étois que pour ta perte, et personne n'avoit soin de toi* (2). Voilà quelle est par elle-même la nature humaine conçue en iniquité et dans le péché. *Alors, dit le Seigneur, je t'ai vue en passant, pauvre et délaissée, et pendant que souillée encore de ton sang;* et toute pleine de l'impureté de ta naissance, tu n'avois rien qui ne fît horreur, et que tu étois livrée inévitablement à la mort : *Je t'ai dit : Je veux que tu vives. Vis,* malheureuse ame, *c'est moi qui le dis, vis toute horrible que tu es dans l'impureté de ton sang,* dans l'ordure de ton péché. C'est ainsi que Dieu parle à l'ame qu'il lave par le baptême.

Mais ce n'est pas là qu'il borne ses soins : *Tu*

(1) *Is.* LXVI. 12, 13. — (2) *Ezech.* XVI. 2, 3, 4, 5, 6.

croissois, dit le Seigneur ; ta raison se formoit peu à peu, *et tu devenois capable des ornemens qu'on donne à de jeunes filles* [1], des vertus dont il faut parer les ames dès leur jeunesse. Tu commençois à pouvoir porter des fruits : *tes mamelles s'enfloient et se formoient, et tu étois parvenue à l'âge qui donne des amans.* Mais de peur que tu n'en prisses qui fussent indignes de toi, je me suis présenté moi-même à tes désirs. *J'ai passé, et je t'ai vue en cet âge :* et quoique tu fusses nue et pleine encore de confusion, sans raison, sans règle par toi-même et dans tes premiers désirs, je t'ai épousée, je t'ai appelée dans ma couche et à des embrassemens qui purifient l'ame : j'ai contracté avec toi un mariage éternel. *J'ai fait une alliance avec toi : j'ai juré par ma vérité que je ne t'abandonnerois pas, et tu es devenue mienne. Je t'ai lavée d'une eau* sainte. Dès les premiers jours de ta naissance, où je t'avois ordonné de vivre, tu avois déjà été purgée par l'eau du baptême; mais il a fallu te laver encore des mauvais désirs que la racine impure de ta convoitise poussoit sans cesse; l'impureté du sang dont tu étois née, étoit encore sur toi; je l'ai ôtée par de saintes instructions, et j'ai mis sur toi toute la sainteté de ton baptême. *Et je t'ai oint d'une huile* sainte, par l'abondance de mes grâces. *Je t'ai donné des habits de diverses couleurs :* je t'ai ornée de toutes les vertus : *et je t'ai chaussée avec soin* des plus belles peaux. *Je t'ai environnée d'habits de fin lin,* qui sont *les justices des saints, et je t'ai revêtue des*

(1) *Ezech.* XVI. 7, 8, 9, 10.

choses les plus fines (1) : je t'ai ôté par ma grâce tes désirs grossiers et charnels.

Mon amour a été plus loin, et ne voulant pas seulement que tu fusses nette et pure, mais encore riche et opulente : *Je t'ai donné les grands ornemens, des brasselets dans tes bras, un riche collier autour de ton col, des cercles d'or et des pierreries pendantes à tes oreilles, et une couronne sur ta tête. Tu reluisois toute d'or et d'argent, et tout étoit riche et magnifique dans tes habits. Je te nourrissois de ce qu'il y a de meilleur et de plus exquis :* toutes les douceurs étoient servies sur ta table. Par ces ornemens, par ces soins, *ta beauté avoit reçu un si grand éclat que tout le monde en étoit ravi. Je t'ai élevée jusque dans le trône. Tout l'univers ne parloit que de ta beauté*, *de cette beauté que moi seul je t'avois donnée, dit le Seigneur Dieu* (2), qui suis le beau et le bon par excellence, et l'auteur de toute beauté et de tout bien dans mes créatures.

Regarde, ame chrétienne, quel amant, quel époux t'a été donné. Il t'a trouvée étant laide, il t'a fait belle; il n'a cessé de t'embellir de plus en plus : il a prodigué sur toi tous ses dons, toutes ses richesses : il t'a placée dans son trône : il t'a fait reine : ses anges t'ont admirée comme l'épouse du Roi des rois, comme reçue dans sa couche, unie à son éternelle félicité. Comblée de sa gloire et de ses délices, qu'avois-tu à désirer, ame chrétienne, pour connoître toutes les bontés et tout l'amour de cet époux bienfaisant?

(1) *Apoc.* XIX. 8. — (2) *Ezech.* XVI. 11, 12, 13, 14.

VIII.e ÉLÉVATION.

Bonté et amour de Dieu envers les pécheurs pénitens.

On dit par commun proverbe : Si un mari quitte sa femme, et que se retirant de lui elle épouse un autre mari, la reprendra-t-il? Cette femme ne sera-t-elle pas souillée et abominable? *Et toi*, ame pécheresse, *tu t'es livrée à tous tes amans.* Ce n'est pas moi qui t'avois quittée : non, je suis un époux fidèle, et qui jamais ne fais divorce de moi-même : c'est toi, ame infidèle, qui m'as abandonné, et t'es donnée non pas à un seul amant, mais à mille et mille corrupteurs. *Reviens toutefois à moi, dit le Seigneur, et je te recevrai* (1).

Regarde de tous côtés, et tant que ta vue se pourra étendre, tu ne verras que des marques de tes infamies. *En quel lieu ne t'es-tu pas prostituée*, ame impudique et livrée à tous les désirs de ton cœur? *Tu étois comme exposée dans les chemins publics*, et il n'y avoit aucune créature qui ne captivât ton cœur. Te répéterai-je tes vengeances, tes envies, tes haines secrètes, ton ambition à laquelle tu sacrifiois tout, tes amours impures et désordonnées? *Toute la terre a été souillée de tes prostitutions et de tes malices. Tu as le front d'une impudique, tu n'as pas rougi de tes excès. Reviens donc du moins dorénavant : appelle-moi mon père*, mon époux *et le conducteur de ma virginité. Pour-*

(1) *Jerem.* III. 1.

quoi veux-tu toujours t'éloigner de moi comme une femme courroucée, et veux-tu persister dans ton injuste colère? Tu as dit que tu ferois mal, tu t'en es vantée, et tu l'as fait, et tu l'as pu (1). Je t'ai abandonnée à tes voies. *Reviens, infidèle; et je ne détournerai pas mes yeux de toi: parce que je suis le Saint, dit le Seigneur; et ma colère ne sera pas éternelle. Connois seulement ton iniquité, et que tu as prévariqué contre le Seigneur. Il n'y a point d'arbre feuillu dans la forêt, qui ne soit témoin de ta honte;* il n'y a point de vain plaisir qui ne t'ait déçue: *et tu ne m'as point écouté, dit le Seigneur. Convertissez-vous, enfans rebelles, convertissez-vous* (2).

Revenez à la maison paternelle, enfans prodigues (3), on vous rendra votre première robe, on célébrera un festin pour votre retour, toute la maison sera en joie, et votre père, touché d'une tendresse particulière, s'excusera envers les justes qui ne l'ont jamais quitté, en leur disant: *Vous êtes toujours avec moi; mais il faut que je me réjouisse, parce que votre frère étoit mort, et il est ressuscité: il étoit perdu, et il a été retrouvé* (4). Réjouissez-vous avec moi, et avec tout le ciel, qui fait une fête de la conversion des pécheurs, et *conçoit une joie plus grande pour le retour d'un seul, que pour la persévérance de quatre-vingt-dix-neuf justes, qui n'ont pas besoin de pénitence* (5).

Revenez donc, enfans désobéissans, revenez, épouses infidèles, *parce que je suis votre époux* (6).

(1) *Jerem.* III. 2, 3, 4, 5. — (2) *Ibid.* 12, 13, 14. — (3) *Luc.* XV. 22, 23 *et suiv.* — (4) *Ibid.* 31, 32. — (5) *Ibid.* 6, 7. — (6) *Jerem.* III. 14.

Est-ce ma volonté que l'impie périsse, et non pas qu'il se convertisse, et qu'il vive? Convertissez-vous, faites pénitence, et votre péché ne vous tournera pas à ruine. Eloignez de vous toutes vos prévarications et vos désobéissances, et faites-vous un cœur nouveau et un nouvel esprit. Et pourquoi voulez-vous mourir, maison d'Israël, pendant que moi, moi que vous avez offensé, je veux votre vie! *Non, je ne veux point la mort du pécheur, dit le Seigneur Dieu : revenez et vivez* (1).

C'est moi, c'est moi-même qui efface vos iniquités pour l'amour de moi-même, et pour contenter ma bonté : *et je ne me ressouviendrai plus de vos péchés. Seulement, souvenez-vous de moi. Entrons en jugement l'un avec l'autre :* je veux bien me rabaisser jusque-là : *Plaidez votre cause : avez-vous de quoi justifier vos ingratitudes* (2), après que je vous ai pardonné tant de fois? *Jacob, souvenez-vous-en, ne m'oubliez pas. J'ai effacé comme un nuage vos iniquités : j'ai dissipé vos péchés,* comme le soleil dissipe un brouillard. Pécheurs, *retournez à moi, parce que je vous ai rachetés. O cieux, chantez ses louanges : terre, faites retentir vos louanges d'une extrémité à l'autre : montagnes, portez vos cantiques jusques aux nues, parce que le Seigneur a fait miséricorde* (3). *Autant que le ciel est élevé au-dessus de la terre, autant a-t-il exalté et affermi ses miséricordes : autant que le levant est loin du couchant, autant a-t-il éloigné de nous nos iniquités. Comme un père a pitié de ses*

(1) *Ezech.* XVIII. 23, 30, 31, 32. — (2) *Is.* XLIII. 25, 26. — (3) *Ibid.* XLIV. 21, 22, 23.

enfans, ainsi Dieu a eu pitié de nous, parce qu'il connoît nos foiblesses et *de quelle masse nous sommes pétris. Nous ne sommes que boue et poussière; nos jours s'en vont comme une herbe, et tombent comme une fleur : et notre ame,* plus fragile encore que notre corps, *n'a point de consistance* (1).

IX.e ÉLÉVATION.

L'amour de Dieu méprisé et implacable.

Parce que vous n'avez pas voulu servir le Seigneur votre Dieu avec plaisir et dans la joie de votre cœur, dans l'abondance de tous biens : vous serez assujetti à un ennemi implacable que le Seigneur enverra sur vous, dans la faim et dans la soif, dans la nudité et dans la disette; et il mettra sur vos têtes un joug de fer dont vous serez accablé..... (2). *Et comme le Seigneur a pris plaisir de vous bien faire, de vous multiplier, de vous enrichir à pleines mains; ainsi il prendra plaisir de vous perdre, de vous détruire, de vous écraser* (3). Pesez ces paroles : la mesure de vos tourmens sera l'amour méprisé.

Pourquoi criez-vous vainement, et que vous sert de pousser jusqu'au ciel vos plaintes inutiles sous la main qui vous brise? *Votre fracture est incurable; la gangrène est dans votre plaie, et il n'y a plus de remède : il n'y a plus pour vous de baume*

(1) *Ps.* CII. 11, 12, 13, 14, 15. — (2) *Deut.* XXVIII. 47, 48. — (3) *Ibid.* 63.

ni de ligature. Je vous ai frappé d'un coup d'ennemi (1), d'une plaie cruelle : non d'un châtiment paternel pour vous corriger, mais du coup d'une main vengeresse et impitoyable, pour contenter une inexorable justice. *Vos péchés sont devenus durs* par la dureté de votre cœur ; par vos habitudes invétérées, par votre inflexibilité dans le mal. Et moi aussi, dit le Seigneur, je m'endurcirai sur vous, et j'oublierai que je suis père. Vous implorerez en vain ma miséricorde, poussée à bout par vos ingratitudes : votre insensibilité fait la mienne. *Je vous ai fait ce cruel et insupportable traitement, à cause de la multitude de vos crimes, et de vos durs péchés* (2) : à cause de la dureté inflexible de votre cœur rebelle et opiniâtre.

Il est temps que le jugement commence par la maison de Dieu (3) : Amenez-moi Jérusalem : amenez-moi cette ame comblée de tant de grâces : *je la perdrai : je l'effacerai comme on efface une écriture dont on ne veut pas qu'il reste aucun trait : je passerai et repasserai un stylet de fer sur son visage* (4), et il n'y restera rien de sain et d'entier.

X.e ÉLÉVATION.

La sainteté de Dieu : Dieu est le Saint d'Israël, le très-saint, trois fois saint.

Dieu se délecte particulièrement dans le nom de saint. Il s'appelle très-souvent *le Saint d'Israël* (5).

(1) *Jerem.* XXX. 12, 13, 14. — (2) *Ibid.* 15. — (3) *I. Pet.* IV. 17. — (4) *IV. Reg.* XXI. 12, 13. — (5) *Ps.* LXX. 22. *Is.* XII. 6, *et ailleurs.*

Il veut que sa sainteté soit le motif, soit le principe de la nôtre : *Soyez saints, parce que je suis saint* (1). Sa sainteté, qui fait la consolation de ses fidèles, fait aussi l'épouvante de ses ennemis. *A qui est-ce que tu t'attaques,* Rabsace insensé : *de qui as-tu blasphémé le nom : contre qui as-tu élevé ta voix, et lancé tes regards superbes? contre le Saint d'Israël. Pendant que tu t'emportois comme un furieux contre moi, ton orgueil est monté jusqu'à mes oreilles. Je mettrai un frein à ta bouche, et un cercle de fer à tes narines; et je te ramènerai au chemin par où tu es venu* (2).

Et ailleurs : *Le vigilant et le saint est descendu du ciel* (3); c'est un ange, si vous voulez; quoi qu'il en soit, sa puissance est dans sa sainteté. La sentence est partie d'en-haut : *et il a crié puissamment : Coupez l'arbre, abattez ses branches : il a été ainsi ordonné dans l'assemblée de ceux qui veillent toujours : c'est la sentence des saints,* dont la force est dans leur sainteté. Et après : *Le royaume a été donné au peuple des saints du Très-haut* (4) : parce qu'il est saint, et le tout-puissant protecteur de la sainteté. Les païens mêmes savoient la puissance attachée à la sainteté du nom divin. La reine vint dire au roi Balthasar : *Il y a un homme dans votre royaume qui a en lui-même l'esprit des saints Dieux* (5); c'étoit-à-dire, l'esprit de prédiction et d'une efficace divine.

J'ai vu le Seigneur assis sur un trône élevé et

(1) *Lev.* XI. 44, 45. XIX. 2, *et ailleurs.* — (2) *IV. Reg.* XIX. 22, 28. *Is.* XXXVII. 23, 29. — (3) *Dan.* IV. 10, 11, 14. — (4) *Ibid.* VII. 18, 22. — (5) *Ibid.* V. 10, 11.

haut, et ce qui étoit au-dessous de lui remplissoit le temple. Des Séraphins étoient autour, l'un avoit six ailes, et l'autre autant : deux ailes couvroient la face du Seigneur, deux voiloient ses pieds, et les deux autres servoient à voler. Et ils crioient l'un à l'autre, et ils disoient : Saint, saint, saint, le Seigneur Dieu des armées ; toute la terre est remplie de sa gloire. Et les gonds des portes trembloient à la voix de celui qui crioit ; et la maison fut remplie de fumée (1). Voilà donc la sainteté de Dieu, voilà pourquoi il est appelé *le Saint d'Israël.* Il se manifeste à son prophète comme le très-saint, le trois fois saint, dans ses trois personnes : et la gloire et la majesté qui remplissent toute la terre sont l'éclat de sa sainteté, dont *il est revêtu comme d'un vêtement* (2), dit David. Et saint Jean dans l'Apocalypse voit *quatre animaux qui ne cessoient de crier jour et nuit : Saint, saint, saint, le Seigneur Dieu tout-puissant, qui étoit, et qui est, et qui doit venir* (3). Remarquez ce cri partout : il n'y a rien qu'on publie avec un cri plus grand et plus persévérant : rien qui éclate plus hautement dans tout l'univers, que la sainteté de Dieu.

La sainteté est l'abrégé, et comme un précis des perfections divines. Le Fils de Dieu même dans sa dernière oraison parlant à son Père, comme pour renfermer en un seul mot ses perfections, l'appelle mon *Père saint*, mon *Père juste* (4) : et on ne trouve pas, dans son Evangile, qu'il lui ait donné d'autre titre que ces deux qui n'en font qu'un. Lui-

(1) *Is.* VI. 1, 2, 3, 4. — (2) *Ps.* CIII. 2. — (3) *Apoc.* IV. 8. — (4) *Joan.* XVII. 11, 25.

même est connu sous le nom de saint et de juste : *La chose sainte qui naîtra en vous, sera appelée le Fils de Dieu* (1). Les démons parlent comme l'ange : *Je sais qui vous êtes, le Saint de Dieu* (2). Daniel l'avoit nommé en esprit à cause de son onction, *le Saint des saints* (3). Isaïe l'appelle *le Juste* (4). Saint Pierre unit ensemble ces deux qualités en disant : *Vous avez renié le Saint et le Juste* (5).

XI.e ÉLÉVATION.

Ce qu'on entend par la sainteté.

La sainteté est en Dieu une incompatibilité essentielle avec tout péché, avec tout défaut, avec toute imperfection d'entendement et de volonté.

Premièrement. L'injustice, l'iniquité, le péché ne peut être en lui : il est la règle, et bon par essence, sans qu'il puisse y avoir en lui aucun défaut. Il n'entend et ne veut que ce qu'il faut entendre et vouloir : son entendre et son vouloir sont sa nature qui est toujours excellente. Sa perfection morale et sa perfection naturelle ne sont qu'un : il est également indéfectible par son être, et infaillible dans son intelligence et sa volonté : par conséquent incompatible avec tout péché, avec tout défaut.

Secondement. Il appartient à lui seul de purifier du péché les consciences souillées : il est *saint et*

(1) *Luc.* I. 35. — (2) *Marc.* I. 24. — (3) *Dan.* IX. 24. — (4) *Is.* XLV. 21. — (5) *Act.* III. 14.

sanctificateur : il est *juste et justifiant le pécheur*, comme dit saint Paul (1).

Troisièmement. Il est incompatible avec les pécheurs, et les rejette de devant lui par toute sa sainteté, et par toute son essence. *Le matin*, et dans le temps que les pensées sont les plus nettes, et qu'on en doit offrir à Dieu les prémices, *Seigneur*, dit le Psalmiste, *je me présenterai devant vous, et je verrai* clairement, dans votre lumière, *que vous êtes un Dieu qui ne voulez point l'iniquité. Le malin n'habite point auprès de vous : et les injustes ne subsisteront point devant vos yeux. Vous haïssez tous ceux qui commettent des péchés : vous perdrez tous ceux qui profèrent des mensonges : l'homme sanguinaire et l'homme trompeur sont en abomination devant le Seigneur* (2).

Quatrièmement. Les pécheurs l'attaquent inutilement par leur rebellion : et sa sainteté demeure inviolable au milieu des impiétés, des blasphêmes, des impuretés, dont tout l'univers est rempli par la malice des hommes et des démons.

Cinquièmement. Il demeure saint, quoique pour punir les pécheurs il les livre à leurs mauvais désirs; parce que les y livrer n'est pas les produire. Dieu ne fait que se soustraire lui-même à un cœur ingrat; et cette soustraction est sainte, parce que Dieu se soustrait justement lui-même à ceux qui le quittent, et punit leur égarement volontaire en les frappant d'aveuglement. Il fait tout dans l'homme, excepté le seul péché, où son action ne se mêle point. Celui

(1) *Rom.* III. 26. — (2) *Ps.* V. 5, 6, 7.

qu'il permet ne le souille point, parce que lui seul il en peut tirer un bien infini, et plus grand que n'est la malice de tous les péchés ensemble : comme quand il tire de la malice des Juifs un sacrifice si saint, qu'il y a de quoi expier tous les crimes.

Sixièmement. Il purifie les justes par mille épreuves : il les met dans le creuset et dans le feu, dans le feu de cette vie, dans le feu de l'autre : et *rien de souillé n'entre en son royaume* (1).

Enfin, sa sainteté est la conviction de toute l'iniquité des hommes. *Malheur à moi*, s'écrie Isaïe (2), après avoir vu la majesté du trois fois saint : *malheur à moi avec mes lèvres impures, au milieu d'un peuple souillé. J'ai vu de mes yeux le roi des armées. Va, dit-il, et dis à ce peuple : Ecoutez, et ne comprenez pas. Aveugle le cœur de ce peuple, appesantis ses oreilles, ferme ses yeux.* C'est l'effet de la sainteté de Dieu, lorsqu'elle a été méprisée. Je serai sanctifié au milieu d'eux en les punissant : je laverai mes mains dans leur sang : et ma juste vengeance fera éclater ma sainteté.

Les choses saintes sont pour les saints, s'écrioit-on autrefois avant la communion. *Il n'y a qu'un saint, un seul Seigneur, un seul Jésus-Christ*, répondoit le peuple. O Seigneur! sanctifiez-nous, afin que nous sanctifiions et glorifiions votre nom. En vérité, en vérité, je vous le dis : *Je ne vous connois pas : retirez-vous de moi, vous tous qui opérez l'iniquité* (3).

Approchez, pécheurs pénitens : purifiez-vous dans la source de la pureté : *Si vos péchés sont*

(1) *Apoc.* XXI. 27. — (2) *Is.* VI. 5, 9, 10. — (3) *Matth.* VII. 23.

rouges

rouges comme l'écarlate : je les blanchirai comme la neige (1). Quel merveilleux changement ! l'Ethiopien n'a plus la peau noire, elle éclate d'une céleste blancheur : la sainteté de Dieu a fait cet ouvrage. *Soyez donc saints, parce que je suis saint,* dit le Seigneur (2). Soyez saints, ministres de Dieu et de ses autels, dispensateurs de sa parole et de ses mystères : parce que Dieu vous a choisis pour sanctifier son peuple. Peuple de Dieu, soyez saint, *parce que Dieu habite au milieu de vous* (3) : sanctifiez vos ames où il veut établir sa demeure, et vos corps qui sont les temples de son Saint-Esprit.

(1) *Is.* I. 18. — (2) *Levit.* XI. 43, 44. *I. Petr.* I. 16. — (3) *Levit.* XXVI. 2. *I. Cor.* III. 16, 17. *II. Cor.* VI. 16.

II.e SEMAINE.

ÉLÉVATIONS A LA TRÈS-SAINTE TRINITÉ.

PREMIÈRE ÉLÉVATION.

Dieu est fécond : Dieu a un fils.

Pourquoi Dieu n'auroit-il pas de fils ? Pourquoi cette nature bienheureuse manqueroit-elle de cette parfaite fécondité qu'elle donne à ses créatures? Le nom de père est-il si déshonorant et si indigne du premier être, qu'il ne lui puisse convenir selon sa propriété naturelle ? *Moi qui fais enfanter les autres, ne pourrai-je pas enfanter moi-même* (1) ? Et s'il est si beau d'avoir, de se faire des enfans par l'adoption, n'est-il pas encore plus beau et plus grand d'en engendrer par nature ?

Je sais bien qu'une nature immortelle n'a pas besoin comme la nôtre mortelle et fragile, de se renouveler, de se perpétuer, en substituant à sa place des enfans qu'on laisse au monde quand on le quitte. Mais en soi-même, indépendamment de cette nécessaire réparation, n'est-il pas beau de produire un autre soi-même par abondance, par plénitude, par l'effet d'une inépuisable communication, en un mot, par fécondité, et par la richesse d'une nature heureuse et parfaite ?

(1) *Is.* LXVI. 9.

C'est par une participation de cette bienheureuse fécondité que l'homme est fécond. Quand il seroit demeuré immortel, selon le premier dessein de sa création, quand il eût plu à son créateur de consommer au temps destiné sa félicité sur la terre; on entend toujours que de soi il est beau d'être fécond, et d'engendrer de soi-même, et de sa propre substance, un autre soi-même. Qu'on laisse cette féconde efficacité dans sa pureté primitive et originaire, elle pourra cesser quand Dieu voudra, quand le nombre d'hommes qu'il veut rendre heureux sera complété; mais d'elle-même elle sera toujours regardée comme riche et comme parfaite. Et d'où viendroit cette perfection, sinon de celle de Dieu toujours fécond en lui-même et toujours père?

Quand le sage a prononcé ces paroles : *Qui est celui qui est élevé au plus haut des cieux* par sa puissance, *et qui en descend* continuellement par ses soins? *Qui tient les vents en ses mains? Qui tient la mer dans ses bornes, et mesure les extrémités de la terre? Quel est son nom, et quel est le nom de son fils, si vous le savez* (1)? Ce n'est pas là une simple idée, et des paroles en l'air : il a prétendu proposer un mystère digne de Dieu, et quelque chose de très-véritable et de très-réel, quoiqu'en même temps incompréhensible. Dans sa nature infinie il y a vu un père qu'on ne comprend pas, et un fils dont le nom n'est pas connu. Il n'est donc plus question que de le nommer, et on le doit reconnoître, pourvu qu'on avoue qu'il est ineffable.

(1) *Prov.* XXX. 4.

C'est-à-dire, que pour connoître le Fils de Dieu, il faut s'élever au-dessus des sens, et de tout ce qui peut être connu et nommé parmi les hommes : il faut ôter toute imperfection au nom de fils, pour ne lui laisser que ceci, que tout fils est de même nature que son père, sans quoi le nom de fils ne subsiste plus. Un enfant d'un jour n'est pas moins homme que son père : il est un homme moins formé, moins parfait, mais pour moins homme cela ne se peut, et les essences ne se peuvent pas diviser ainsi. Mais si un homme et un fils de l'homme peut être imparfait, un Dieu et un Fils de Dieu ne le peut pas être. Otons donc cette imperfection au Fils de Dieu, que demeurera-t-il autre chose, sinon ce qu'ont dit nos Pères dans le concile de Nicée, et dès l'origine du christianisme, qu'il est *Dieu de Dieu, lumière de lumière, vrai Dieu de vrai Dieu :* fils parfait d'un père parfait, d'un père qui n'attendant pas sa fécondité des années, est père dès qu'il est, qui n'est jamais sans fils : dont le fils n'a rien de dégénérant, rien d'imparfait, rien à attendre de l'âge; car tout cela n'est que le défaut de la naissance des hommes.

Dieu le Père n'a non plus le besoin de s'associer à quelque autre chose que soi, pour être père et fécond : il ne produit pas hors de lui-même cet autre lui-même; car rien de ce qui est hors de Dieu n'est Dieu. Dieu donc conçoit en lui-même; il porte en lui-même son fruit qui lui est coéternel. Encore qu'il ne soit que père, et que le nom de mère qui est attaché à un sexe imparfait de soi et dégénérant, ne lui convienne pas, il a toutefois un sein comme

maternel où il porte son fils : *Je t'ai*, dit-il (1), *engendré aujourd'hui d'un sein maternel : ex utero*. Et le Fils (*) s'appelle lui-même le *Fils unique qui est dans le sein du Père* (2) : caractère uniquement propre au Fils de Dieu. Car où est le fils, excepté lui, qui est toujours dans son père, et ne sort jamais de son sein ? Sa conception n'est pas distinguée de son enfantement ; le fruit qu'il porte est parfait dès qu'il est conçu, et jamais il ne sort du sein qui le porte. Qui est porté dans un sein immense, est d'abord aussi grand et aussi immense que le sein où il est conçu, et n'en peut jamais sortir. Dieu l'engendre, Dieu le reçoit dans son sein, Dieu le conçoit, Dieu le porte, Dieu l'enfante : et la sagesse éternelle qui n'est autre chose que le Fils de Dieu, s'attribue dans Salomon, et d'*être conçue*, et d'*être enfantée* (3) : et tout cela n'est que la même chose.

Dieu n'aura jamais que ce fils, car il est parfait, et il ne peut en avoir deux : un seul et unique enfantement de cette nature parfaite en épuise toute la fécondité, et en attire tout l'amour. C'est pourquoi le Fils de Dieu s'appelle lui-même l'Unique, le Fils unique, *Unigenitus* (4) : par où il démontre en même temps qu'il est Fils, non par grâce et par adoption, mais par nature. Et le Père confirmant d'en-haut cette parole du Fils, fait partir du ciel cette voix : *Celui-ci est mon Fils bien-aimé, en qui je me suis plu* (5) : c'est mon fils, je n'ai que lui, et

(1) *Ps.* CIX. 3.

(*) C'est saint Jean-Baptiste qui parle ainsi du Verbe incarné. (*Edit. de Déforis.*)

(2) *Joan.* I. 18. — (3) *Prov.* VIII. 24, 25. — (4) *Joan.* I. 18. — (5) *Luc.* IX. 35.

aussi de toute éternité je lui ai donné, et lui donne sans fin tout mon amour.

II.e ÉLÉVATION.

Dieu de Dieu : le Fils de Dieu ne dégénère pas.

Un Dieu peut-il venir d'un Dieu ? Un Dieu peut-il avoir l'être d'un autre que de lui-même ? Oui, si ce Dieu est fils. Il répugne à un Dieu de venir d'un autre comme créateur qui le tire du néant ; mais il ne répugne pas à un Dieu de venir d'un autre, comme d'un père qui l'engendre de sa propre substance. Plus un fils est parfait, ou, si l'on peut ainsi parler, plus un fils est fils, plus il est de même nature et de même substance que son père, plus il est un avec lui : et s'il pouvoit être de même nature et de même substance individuelle, plus il seroit fils parfait. Mais quelle nature peut être assez riche, assez infinie, assez immense pour cela, si ce n'est la seule infinie et la seule immense, c'est-à-dire, la seule nature divine ? C'est ainsi qu'il nous a été révélé, que Dieu est père, que Dieu est fils, et que le Père et le Fils sont un seul Dieu, parce que le Fils engendré de la substance de son Père, qui ne souffre point de division et ne peut avoir de parties, ne peut être rien moins qu'un Dieu et un même Dieu avec son Père ; car qui dit substance de Dieu, la dit toute, et dit par conséquent, Dieu tout entier.

Qui sort de Dieu de cette sorte, c'est-à-dire, de toute sa substance, possède en même temps son éter-

nité toute entière, selon ce que dit le prophète : *Sa sortie est dès le commencement, dès les jours de l'éternité* (1), parce que l'éternité est la substance de Dieu ; et quiconque est sorti de Dieu et de sa substance, en sort nécessairement avec une même éternité, une même vie, une même majesté. Car si un père transmet à son fils toute sa noblesse, combien plus le Père éternel communique-t-il à son Fils toute la noblesse avec toute la perfection et l'éternité de son être ; ainsi le Fils de Dieu nécessairement est coéternel à son Père ; car il ne peut y avoir rien de nouveau ni de temporel dans le sein de Dieu. La mutation et le temps dont la nature est de changer toujours, n'approche point de ce sein auguste ; et la même perfection, la même plénitude d'être qui en exclut le néant, en exclut toute nature changeante. En Dieu tout est permanent, tout est immuable ; rien ne s'écoule dans son être, rien n'y arrive de nouveau ; et ce qu'il est un seul moment, si on peut parler de moment en Dieu, il l'est toujours.

Au commencement le Verbe étoit (2). Remontez à l'origine du monde, *le Verbe étoit.* Remontez plus haut si vous pouvez, et mettez tant d'années que vous voudrez les unes devant les autres, *il étoit :* il est comme Dieu *celui qui est.* Saint Jean disoit dans l'Apocalypse (3) : *La grâce vous soit donnée par celui* qui n'est autre que celui *qui est, qui étoit et qui viendra :* c'est Dieu. Et un peu après : c'est Jésus-Christ, dont saint Jean dit : *Le voilà qui vient dans les nues.* Et c'est lui qui prononce ces paroles : *Je*

(1) *Mich.* v. 2. — (2) *Joan.* I. 1. — (3) *Apoc.* I. 4, 7, 8.

suis l'alpha et l'oméga : le commencement et la fin : dit le Seigneur Dieu, qui est et qui étoit, et qui viendra. Jésus-Christ est donc comme son Père, *celui qui est*, et *qui étoit :* il est celui dont l'immensité embrasse le commencement et la fin des choses : et comme Fils, et étant de même nature, de même substance que son Père, il est aussi de même être, de même durée et de même éternité.

III.e ÉLÉVATION.

Images dans la nature : de la naissance du Fils de Dieu.

Voyez cette délicate vapeur que la mer doucement touchée du soleil, et comme imprégnée de sa chaleur, envoie jour et nuit comme d'elle-même vers le ciel, sans diminution de son vaste sein. C'est pourtant le plus pur de sa substance, et quelque chose de même nature, quoique non de même matière, que les eaux qu'elle se réserve. Ainsi, dit Salomon, *la sagesse* que Dieu engendre dans l'éternité, *est une vapeur de sa toute-puissante vertu, et une très-pure émanation de sa clarté* (1).

On peut entendre encore par cette vapeur, la chaleur même qui sort du soleil, *dont nul ne se peut cacher* (2), comme dit David. Quoi qu'il en soit, on voit que le sage cherche par toutes ces comparaisons, à nous faire entendre une génération qui n'altère ni n'entame point la substance ; et dans le Père et le Fils une distinction qui n'en ôte

(1) *Sap.* VII. 25. — (2) *Ps.* XVIII. 7.

point l'unité. C'est ce qui ne se trouve pas dans les créatures, et encore moins dans les créatures corporelles : mais il nous propose pourtant ce qu'il y a de plus épuré dans la nature sensible, pour en tirer des images les plus dégagées qu'il sera possible de l'altération qui paroît dans les productions ordinaires.

Considérez cet éclat, ce rayon, cette splendeur qui est la production et comme le fils du soleil : elle en sort sans le diminuer, sans s'en séparer elle-même, sans attendre le progrès du temps. Tout d'un coup, dès que le soleil a été formé, sa splendeur est née et s'est répandue avec lui, et on y voit toute la beauté de cet astre. Ainsi, disoit Salomon, la sagesse sortie du sein de Dieu, *est la délicate vapeur, la très-pure émanation,* le vif rejaillissement, *l'éclat de sa lumière éternelle* (1) : ou comme parle saint Paul, c'est *le rayon resplendissant de la gloire de Dieu et l'empreinte de sa substance* (2). Dès que la lumière est, elle éclate : si l'éclat et la splendeur du soleil n'est pas éternelle, c'est que la lumière du soleil ne l'est pas non plus : et par une contraire raison, si la lumière étoit éternelle, son éclat et sa splendeur le seroient aussi. Or Dieu est une lumière où il n'y a point de ténèbres : une lumière qui n'étant point faite, subsiste éternellement par elle-même, et ne connoît ni commencement ni déclin. Ainsi son éclat qui est son Fils, est éternel comme lui, et ne se divise pas de sa substance. Tous les rayons, pour ainsi parler, tiennent au soleil, son éclat ne se détache jamais : ainsi sans se détacher de son

(1) *Sap.* VII. 25. — (2) *Heb.* I. 3.

Père, le Fils de Dieu en sort éternellement; et mettre Dieu sans son Fils, c'est mettre la lumière sans rayon et sans splendeur.

Mais passons à l'autre expression de saint Paul. *Le Fils de Dieu*, dit l'apôtre, *est le caractère et l'empreinte de la substance de son Père* (1). Lorsqu'un sceau est appliqué sur de la cire, cette cire, sans rien détacher du sceau qui s'imprime en elle, en tire la ressemblance toute entière, et se l'incorpore, en sorte qu'on ne peut plus l'en séparer. Regardez-la bien, aucun trait ne lui est échappé : et cependant tout est demeuré dans le sceau sous lequel elle a pris sa forme. Ainsi le Fils de Dieu a tout pris du Père sans lui rien ôter : il en est la parfaite image, *l'empreinte*, l'expression toute entière non de sa figure, car Dieu n'en a point; mais, comme parle saint Paul, *de sa substance* : selon la force de l'original, on pourroit traduire, *de sa personne*. Il en porte tous les traits : c'est pourquoi il dit : *Qui me voit, voit mon Père* (2), et ailleurs : *Comme le Père a la vie en soi, ainsi il a donné à son Fils d'avoir la vie en soi* (3). *Comme le Père ressuscite les morts et leur rend la vie, aussi le Fils donne la vie à qui il lui plaît* (4). Et il n'exprime pas seulement son Père dans les effets de sa puissance; il en exprime tous les traits, tous les caractères naturels et personnels; en sorte que si on pouvoit voir le Fils sans voir le Père, on le verroit tout entier dans son Fils.

Mais qui pourroit expliquer quels sont ces traits

(1) *Heb.* I. 3. — (2) *Joan.* XIV. 9. — (3) *Ibid.* V. 26. — (4) *Ibid.* V. 21.

et ces caractères du Père éternel qui reluisent dans son Fils ? Cela n'est pas de cette vie : et tout ce qu'on en peut dire, c'est que n'y ayant rien en Dieu d'accidentel, tous ces traits du Père que le Fils porte empreints dans sa personne, sont de la substance ou de la personne du Père. Il est cette impression substantielle que le Père opère de tout ce qu'il est; et c'est en opérant cette impression qu'il engendre son Fils.

Voici dans le sage quelque chose de plus délicat. La sagesse éternellement conçue dans le sein de Dieu, *est un miroir sans tache de sa majesté, et l'image de sa bonté* (1). C'est quelque chose de trop grossier pour le Fils de Dieu, que l'impression d'un cachet, ou que l'expression de la ressemblance dans une image qu'on taille avec un ciseau, ou qu'on fait avec des couleurs. La nature a quelque chose de plus délicat : et voici dans de claires eaux et dans un miroir, un nouveau secret pour peindre et faire une image. Il n'y a qu'à présenter un objet, aussitôt il se peint lui-même, et cet admirable tableau ne dégénère par aucun endroit de l'original : c'est en quelque sorte l'original même. Cependant rien ne dépérit ni à l'original, ni à la glace polie où il s'est imprimé lui-même tout entier. Pour achever ce portrait, on n'a pas besoin du secours du temps, ni d'une ébauche imparfaite ; un même instant le commence et l'achève; et le dessein comme le fini n'est qu'un seul trait.

(1) *Sap.* VII. 26.

IV.e ÉLÉVATION.

Image plus épurée dans la créature raisonnable.

Tout cela est mort : le soleil, son rayon, sa chaleur ; un cachet, son expression ; une image ou taillée ou peinte ; un miroir et les ressemblances que les objets y produisent, sont choses mortes. Dieu a fait une image plus vive de son éternelle et pure génération ; et afin qu'elle nous fût plus connue, c'est en nous-mêmes qu'il l'a faite.

Il l'a faite, lorsqu'il a dit : *Faisons l'homme* (1). Il voulut alors faire quelque chose, où fut déclarée l'opération de son Fils, d'un autre lui-même, puisqu'il dit : *Faisons.* Il voulut faire quelque chose qui fût vivant comme lui, intelligent comme lui, saint comme lui, heureux comme lui : autrement, on ne sauroit ce que voudroit dire, *faisons l'homme à notre image et ressemblance. A notre image,* dans le fond de sa nature ; *à notre ressemblance,* par la conformité de ses opérations avec la nôtre éternelle et indivisible.

C'est par l'effet de cette parole, *Faisons l'homme à notre image,* que l'homme pense ; et penser, c'est concevoir. Toute pensée est conception et expression de quelque chose : toute pensée est l'expression, et par-là une conception de celui qui pense, si celui qui pense pense à lui-même et s'entend lui-même ; et c'en seroit une conception et expression parfaite,

(1) *Gen.* I. 26.

éternelle, substantielle, si celui qui pense étoit parfait, éternel, et s'il étoit par sa nature tout substance, sans rien avoir d'accidentel en lui-même, ni rien qui puisse être surajouté à sa pure et inaltérable substance.

Dieu donc qui pense substantiellement, parfaitement, éternellement, et qui ne pense, ni ne peut penser qu'à lui-même, en pensant, connoît quelque chose de substantiel, de parfait et d'éternel comme lui : c'est là son enfantement, son éternelle et parfaite génération. Car la nature divine ne connoît rien d'imparfait; et en elle la conception ne peut être séparée de l'enfantement. C'est donc ainsi que Dieu est Père; c'est ainsi qu'il donne la naissance à un Fils qui lui est égal : c'est là cette éternelle et parfaite fécondité, dont l'excellence nous a ravi, dès que sous la conduite de la foi nous avons osé y porter notre pensée. Concevoir et enfanter de cette sorte, c'est être la perfection et l'original : et concevoir et enfanter comme nous faisons à notre manière imparfaite, c'est être fait à l'image et ressemblance de Dieu.

Nous pouvons donc maintenant répondre à la question de Salomon : *Dites-nous son nom, et le nom de son fils, si vous le savez* (1). Nous le savons à présent qu'il nous l'a appris. Son nom est *le Verbe* (2), la parole : non une parole étrangère et accidentelle; Dieu ne connoît rien de semblable; mais une parole qui est en lui une personne subsistante, coopératrice, concréatrice, *composant et*

(1) *Prov.* XXX. 4. — (2) *Joan.* I. 1.

arrangeant toutes choses avec lui (1), comme dit le même Salomon : une personne qui n'a point commencé, puisque, dit saint Jean : *Au commencement elle étoit* (2) : une personne qui est un avec Dieu, puisque, dit le même saint Jean, *elle est Dieu*, et que Dieu essentiellement est un : une personne qui est pourtant distincte de Dieu, puisque, continue le même apôtre, elle est en Dieu, avec Dieu, *chez Dieu, apud Deum*, son Fils unique qui est dans son sein, *in sinu Patris* (3), qu'il envoie au monde, qu'il fait paroître dans la chair comme le Fils unique de Dieu. Voilà son nom : c'est *le Verbe*, c'est la parole, la parole, dis-je, par laquelle un Dieu éternel et parfait se dit lui-même à lui-même tout ce qu'il est; et conçoit, et engendre, et enfante tout ce qu'il dit; enfante par conséquent un parfait, un coéternel, un coessentiel et consubstantiel.

Ne trouvons point ce mystère indigne de Dieu, puisqu'il ne lui attribue rien qui ne soit parfait : ne trouvons point incroyable que Dieu ait révélé le mystère de son éternelle génération à ceux qu'il avoit faits à sa ressemblance, en qui il avoit imprimé une foible image de cette éternelle et parfaite production. Soyons attentifs à nous-mêmes, à notre conception, à notre pensée; nous y trouverons une idée de cette immatérielle, incorporelle, pure, spirituelle génération que l'Evangile nous a révélée.

Sans cette révélation, qui oseroit porter ses yeux sur cet admirable secret de Dieu? Mais après la foi, nous osons non-seulement le contempler, mais en-

(1) *Prov.* VIII. 27, 30. — (2) *Joan.* I. 1, 2. — (3) *Ibid.* 18.

core en voir en nous une image : nous osons en quelque sorte transporter en Dieu cette conception de notre esprit, et la dépouillant de toute altération, de tout changement, de toute imperfection, il ne nous reste que la pure, que la parfaite, l'incorporelle, l'intellectuelle naissance du Fils de Dieu : et dans son Père, une fécondité digne du premier Etre par sa plénitude, par son abondance, par l'infinité d'une nature parfaite, et parfaitement communicative, non-seulement au dehors où tout ce qu'elle produit dégénère jusqu'à l'infini, parce qu'au fond il vient du néant, et ne peut perdre la bassesse de cette origine; mais encore en elle-même, et au dedans, où tout ce qu'elle produit, étant produit de sa substance, et de toute sa substance, lui est nécessairement égal en tout.

V.e ÉLÉVATION.

Le Saint-Esprit : la Trinité toute entière.

Dieu est donc fécond; Dieu a un fils. Mais où est ici le Saint-Esprit? et où est la Trinité sainte et parfaite, que nous servons dès notre baptême? Dieu n'aime-t-il pas ce Fils, et n'en est-il pas aimé? Cet amour n'est ni imparfait ni accidentel à Dieu, l'amour de Dieu est substantiel comme sa pensée : et le Saint-Esprit qui sort du Père et du Fils, comme leur amour mutuel, est de même substance que l'un et l'autre, un troisième consubstantiel, et avec eux un seul et même Dieu.

Mais pourquoi donc n'est-il pas Fils, puisqu'il est

par sa production de même nature? Dieu ne l'a pas révélé. Il a bien dit, que le Fils étoit *unique* (1), car il est parfait; et tout ce qui est parfait est unique: ainsi le Fils de Dieu, Fils parfait d'un Père parfait, doit être unique; et s'il pouvoit y avoir deux fils, la génération du fils seroit imparfaite. Tout ce donc qui viendra après ne sera plus fils: et ne viendra point par génération, quoique de même nature. Que sera-ce donc, que cette finale production de Dieu? C'est une procession, sans nom particulier: le Saint-Esprit *procède du Père* (2), le Saint-Esprit est l'esprit commun du Père et du Fils: *le Saint-Esprit prend du Fils* (3); et: *le Fils l'envoie* (4) comme le Père. Taisez-vous, raisonnemens humains: Dieu a voulu expliquer que la procession de son Verbe étoit une véritable et parfaite génération: ce que c'étoit que la procession de son Saint-Esprit, il n'a pas voulu le dire, ni qu'il y eût rien dans la nature qui représentât une action si substantielle, et tout ensemble si singulière. C'est un secret réservé à la vision bienheureuse.

O Dieu Saint-Esprit! vous n'êtes pas le fils, puisque vous êtes l'amour éternel et subsistant du Père et du Fils: qui supposez par conséquent le Fils engendré, et engendré comme Fils unique, à cause qu'il est parfait. Vous êtes parfait aussi, et unique en votre genre et en votre ordre: vous n'êtes pas étranger au Père et au Fils, puisque vous en êtes l'amour et l'union éternelle: vous procédez nécessairement de l'un et de l'autre, puisque vous êtes

(1) *Joan.* I. 18. — (2) *Ibid.* XV. 26. — (3) *Ibid.* XVI. 14. — (4) *Ibid.* 7.

leur

leur amour mutuel : qui vous voudroit séparer d'eux, les sépareroit eux-mêmes entre eux, et diviseroit leur règne éternel.

Vous êtes égal au Père et au Fils, puisque nous sommes également consacrés, *au nom du Père, et du Fils, et du Saint-Esprit* (1) : et que vous avez avec eux, *un* même *temple qui est notre ame, notre corps* (2), tout ce que nous sommes. Rien d'inégal, ni d'étranger au Père et au Fils, ne doit être nommé avec eux en égalité : je ne veux pas être baptisé et consacré au nom d'un conserviteur, je ne veux pas être le temple d'une créature : ce seroit une idolâtrie de lui bâtir un temple, et à plus forte raison, d'être, et se croire soi-même son temple.

VI.e ÉLÉVATION.

Trinité créée image de l'incréée, et comme elle incompréhensible.

Revenons encore à nous-mêmes; nous sommes, nous entendons, nous voulons. D'abord, entendre et vouloir. Si c'est quelque chose, ce n'est pas absolument la même chose; si ce n'étoit pas quelque chose, ce ne seroit rien, et il n'y auroit ni entendre ni vouloir : mais si c'étoit absolument la même chose, on ne les distingueroit pas, mais on les distingue; car on entend ce qu'on ne veut pas, ce qu'on n'aime pas, encore qu'on ne puisse aimer ni vouloir ce qu'on n'entend point. Dieu même entend et connoît

(1) *Matth.* XXVIII. 19. — (2) *I. Cor.* III. 16, 17. VI. 19.

ce qu'il n'aime pas, comme le péché : et nous combien de choses entendons-nous que nous haïssons, et que nous ne voulons ni faire ni souffrir, parce que nous entendons qu'elles nous nuisent? Nous entendons ce que c'est que se précipiter du haut d'une tour, et ce mouvement n'est pas moins bien entendu que les autres : mais cependant on ne le veut pas, à cause qu'il nous est nuisible.

Nous sommes donc quelque chose d'intelligent, quelque chose qui s'entend et s'aime soi-même; qui n'aime que ce qu'il entend, mais qui peut connoître et entendre ce qu'il n'aime pas : toutefois en ne l'aimant pas, il sait et entend qu'il ne l'aime pas : et cela même il veut le savoir, et il ne veut pas l'aimer, parce qu'il sait ou qu'il croit qu'il lui est nuisible; mais au contraire il veut ne l'aimer pas. Ainsi entendre et aimer sont choses distinctes, mais tellement inséparables, qu'il n'y a point de connoissance sans quelque volonté. Et si l'homme semblable à l'ange connoissoit tout ce qu'il est, sa connoissance seroit égale à son être : et s'aimant à proportion de sa connoissance, son amour seroit égal à l'un et à l'autre. Et si tout cela étoit bien réglé, tout cela ne feroit ensemble qu'un seul et même bonheur de la même ame, et à vrai dire, la même ame heureuse : en ce que par la droiture de sa volonté conforme à la vérité de sa connoissance, elle seroit juste. Ainsi ces trois choses bien réglées, être, connoître et vouloir, font une seule ame heureuse et juste, qui ne pourroit ni être sans être connue, ni être connue sans être aimée; ni distraire de soi-même une de ces choses, sans se perdre toute

entière avec tout son bonheur. Car que seroit-ce à une ame que d'être sans se connoître ; et que seroit-ce de se connoître, sans s'aimer de la manière qu'il faut s'aimer pour être véritablement heureux ; c'est-à-dire, sans s'aimer par rapport à Dieu, qui est tout le fondement de notre bonheur ?

Ainsi, à notre manière imparfaite et défectueuse, nous représentons un mystère incompréhensible. Une Trinité créée que Dieu fait dans nos ames, nous représente la Trinité increéée, que lui seul pouvoit nous révéler ; et pour nous la faire mieux représenter, il a mêlé dans nos ames qui la représentent, quelque chose d'incompréhensible.

Nous avons vu qu'entendre et vouloir, connoître et aimer sont actes très-distingués : mais le sont-ils tellement, que ce soient choses entièrement et substantiellement différentes ? Cela ne peut être : la connoissance n'est autre chose que la substance de l'ame affectée d'une certaine façon ; et la volonté n'est autre chose que la substance de l'ame affectée d'une autre. Quand je change ou de pensée et de volonté, ai-je cette volonté et cette pensée sans que ma substance y entre ? Sans doute elle y entre : et tout cela au fond, n'est autre chose que ma substance affectée, diversifiée, modifiée de différentes manières ; mais dans son fond toujours la même. Car en changeant de pensée, je ne change pas de substance ; et ma substance demeure une, pendant que mes pensées vont et viennent, et pendant que ma volonté va se distinguant de mon ame, d'où elle ne cesse de sortir : de même que ma connoissance va se distinguant de mon être, d'où elle sort pa-

reillement : et pendant que tous les deux, je veux dire ma connoissance et ma volonté, se distinguent en tant de manières, et se portent successivement à tant de divers objets, ma substance est toujours la même dans son fond, quoiqu'elle entre toute entière dans toutes ces manières d'être si différentes.

Voilà déjà en moi un prodige inconcevable ; mais ce prodige s'étend dans toute la nature. Le mouvement et le repos, choses si distinctes, ne sont dans le fond que la substance qui se meut et qui se repose ; qui change à la vérité, mais non dans son fond, quand elle passe du mouvement au repos, et du repos au mouvement. Car ce qui se meut maintenant, c'est la même chose qui se reposera bientôt : et ce qui se repose en ce moment, est la même chose qui bientôt sera mise en mouvement. Et le mouvement droit, et l'oblique, et le circulaire, sont des mouvemens divers entre eux, mais qui n'ont qu'une seule et même substance ; et cent circulations successives d'un même corps, ne sont au fond que ce même corps agité en cercle. Et tout cela est distinct et un ; un en substance, distinct en manières. Et ces manières quoique différentes n'ont toutes qu'un même sujet, un même fond, une seule et même substance.

Je ne sais qui se peut vanter d'entendre cela parfaitement : ni qui pourra se bien expliquer à soi-même ce que les manières d'être ajoutent à l'être : ni d'où vient leur distinction dans l'unité et identité qu'elles ont avec l'être même : ni comment elles sont des choses, ni comment elles n'en sont pas. Ce sont des choses ; puisque si c'étoit un pur néant, on

ne pourroit véritablement ni les assurer ni les nier ; ce n'en sont point, puisqu'en elles - mêmes elles ne subsistent pas. Tout cela ne s'entend pas bien ; tout cela est pourtant chose véritable : et tout cela nous est une preuve, que même dans les choses naturelles, l'unité est un principe de multiplicité en elle-même, et que l'unité et la multiplicité ne sont pas autant incompatibles qu'on le pense.

O Dieu, devant qui je me considère moi-même, et me suis à moi-même une grande énigme ! J'ai vu en moi ces trois choses, être, entendre, vouloir. Vous voulez que je sois toujours, puisque vous m'avez donné une ame immortelle, dont le bonheur ou le malheur sera éternel : et si vous vouliez, j'entendrois et voudrois toujours la même chose ; car c'est ainsi que vous voulez que je sois toujours, quand vous me rendrez heureux par votre présence. Si je ne voulois et n'entendois éternellement que la même chose, comme je n'ai qu'un seul être, je n'aurois aussi qu'une seule connoissance et une seule volonté, ou si l'on veut, un seul entendre et un seul vouloir. Cependant ma connoissance et mon amour ou ma volonté, n'en seroient pas pour cela moins distingués entre eux, ni moins identifiés ; c'est-à-dire, n'en seroient pas moins un avec le fond de mon être, avec ma substance. Et mon amour ou ma volonté ne pourroient pas ne pas venir de ma connoissance : et mon amour seroit toujours une chose que je produirois en moi-même, et je ne produirois pas moins ma connoissance : et toujours il y auroit en moi trois choses, l'être produisant la connoissance, la connoissance produite, et l'amour aussi produit

par l'un et par l'autre. Et si j'étois une nature incapable de tout accident survenu à sa substance, et en qui il fallut que tout fût substantiel ; ma connoissance et mon amour seroient quelque chose de substantiel et de subsistant : et je serois trois personnes subsistantes dans une seule substance ; c'est-à-dire, je serois Dieu. Mais comme il n'en est pas ainsi, je suis seulement fait à l'image et à la ressemblance de Dieu, et un crayon imparfait de cette unique substance qui est tout ensemble, Père, Fils et Saint-Esprit : substance incompréhensible dans sa trine divinité, qui n'est au fond qu'une même chose, souveraine, immense, éternelle, parfaitement une en trois personnes distinctement subsistantes, égales, consubstantielles ; à qui est dû un seul culte, une seule adoration, un seul amour ; puisqu'on ne peut ni aimer le Père sans aimer son Fils, ni aimer le Fils sans aimer son Père, ni les aimer tous deux sans aimer leur union éternellement subsistante, et leur amour mutuel. Et pour aider la foi qui m'attache à ce mystère incompréhensible, j'en vois en moi-même une ressemblance qui, toute imparfaite qu'elle est, ne laisse pas d'avoir quelque chose que je ne puis comprendre ; et je me suis à moi-même un mystère impénétrable. Et pour m'ôter toute peine de perdre en Dieu toute ma compréhension, je commence par la perdre premièrement, non-seulement dans tous les ouvrages de la nature, mais encore dans moi-même plus que dans tout le reste.

VII.e ÉLÉVATION.

Fécondité des arts.

Je suis un peintre, un sculpteur, un architecte; j'ai mon art, j'ai mon dessein ou mon idée; j'ai le choix et la préférence que je donne à cette idée par un amour particulier. J'ai mon art, j'ai mes règles, mes principes, que je réduis, autant que je puis, à un premier principe qui est un, et c'est par-là que je suis fécond. Avec cette règle primitive et ce principe fécond qui fait mon art, j'enfante au dedans de moi un tableau, une statue, un édifice, qui dans sa simplicité est la forme, l'original, le modèle immatériel de ce que j'exécuterai sur la pierre, sur le marbre, sur le bois, sur une toile où j'arrangerai toutes mes couleurs. J'aime ce dessein, cette idée, ce fils de mon esprit fécond et de mon art inventif. Et tout cela ne fait de moi qu'un seul peintre, un seul sculpteur, un seul architecte; et tout cela se tient ensemble et inséparablement uni dans mon esprit; et tout cela dans le fond, c'est mon esprit même, et n'a point d'autre substance; et tout cela est égal et inséparable.

Lequel des trois que l'on ôte, tout s'en va. Le premier qui est l'art, n'est pas plus parfait que le second qui est l'idée, ni le troisième qui est l'amour. L'art produit l'un et l'autre, et on suppose qu'il existe, quand il les produit. On ne peut dire ce qui est plus beau, ou de commencer ou de terminer, ou d'être pro-

duit ou de produire. L'art qui est comme le père, n'est pas plus beau que l'idée qui est le fils de l'esprit; et l'amour qui nous fait aimer cette belle production, est aussi beau qu'elle : par leur relation mutuelle chacune a la beauté des trois. Et quand il faudra produire au dehors cette peinture ou cet édifice, l'art, et l'idée, et l'amour y concourront également, et en unité parfaite; en sorte que ce bel ouvrage se ressentira également de l'art, de l'idée, et de l'amour ou de la secrète complaisance qu'on aura pour elle.

Tout cela quoiqu'immatériel, est trop imparfait et trop grossier pour Dieu. Je n'ose lui en faire l'application : mais de là, aidé de la foi, je m'élève et je prends mon vol; et cette contemplation de ce que Dieu a mis dans mon ame quand il l'a créée à sa ressemblance, m'aide à faire mon premier effort.

VIII.e ÉLÉVATION.

Sagesse essentielle, personnelle, engendrante et engendrée.

Dieu m'a possédée, dit la sagesse [1] : c'est-à-dire, Dieu m'a engendrée, conformément à cette parole d'Eve, quand elle enfanta Caïn : *J'ai*, dit-elle, *possédé un homme par* la grâce de *Dieu* [2]. Il m'a engendrée, *avant que de rien faire. Je suis ordonnée*, et garde mon rang *de toute éternité*, et de toute antiquité, *avant que la terre fût faite : les*

(1) *Prov.* VIII. 22. — (2) *Gen.* IV. 1.

abîmes n'étoient pas encore, et j'étois déjà conçue. Dieu m'enfantoit devant les collines (1); c'est-à-dire, devant tous les temps et de toute éternité, parce qu'il n'y a que l'éternité avant tous les temps. Mais Dieu n'a-t-il de sagesse que celle qu'il engendre? A Dieu ne plaise : car nous-mêmes nous ne pourrions pas produire en nous notre verbe, notre parole intérieure, s'il n'y avoit en nous un fond de raison dont notre verbe est le fruit : à plus forte raison y a-t-il en Dieu une sagesse essentielle, qui étant primitivement et originairement dans le Père, le rend fécond pour produire dans son sein cette sagesse qui est son Verbe et son Fils, sa parole, sa raison, son intelligence, son conseil; l'idée de ce divin ouvrier qui précède tous ces ouvrages; le bouillonnement, pour ainsi dire, ou la première effusion de son cœur; et la seule production qui le fait nommer vraiment Père avant tous les temps. *C'est de là* donc, dit saint Paul, *que vient toute paternité dans le ciel et dans la terre* (2). C'est de là, que *nous est donnée, à nous qui croyons au Fils unique, la puissance d'être enfans de Dieu* à son image, *en naissant non du sang, ni de la volonté de la chair, ni de la volonté de l'homme, mais de Dieu* (3), qui par sa bonté et par la grâce de son adoption, a daigné nous associer à son Fils unique.

(1) *Prov.* VIII. 22, 23, 24, 25. — (2) *Ephes.* III. 15. — (3) *Joan.* I. 12, 13.

IX.e ÉLÉVATION.

La béatitude de l'ame : image de celle de Dieu heureux dans la trinité de ses personnes.

Quand Dieu m'a fait à son image et ressemblance, il m'a fait pour être heureux comme lui, autant qu'il peut convenir à une créature; et c'est pourquoi il me fait trouver en moi ces trois choses, moi-même qui suis fait pour être heureux, l'idée de mon bonheur, et l'amour ou le désir du même bonheur. Trois choses que je trouve inséparables en moi-même, puisque je ne suis jamais, sans être une chose qui est faite pour être heureuse, et par conséquent qui porte en soi-même, et l'idée de son bonheur, et le désir d'en jouir provenant nécessairement de cette idée.

Qu'on me demande laquelle de ces trois choses je voudrois perdre plutôt que l'autre, je ne saurai que répondre ? Car premièrement, je ne veux point perdre mon être : je veux, pour ainsi parler, encore moins perdre mon bonheur, puisque sans bonheur il vaudroit mieux pour moi que je ne fusse pas, conformément à cette parole du Sauveur sur son malheureux disciple : *Il vaudroit mieux à cet homme de n'avoir jamais été* (1). Je ne veux donc non plus perdre mon bonheur que mon être, ni non plus perdre l'idée et l'amour de mon bonheur que mon bonheur, puisqu'il n'y a point de bonheur sans cette idée et cet amour.

(1) *Matth.* XXVI. 24.

S'il y a quelque chose en moi qui ait toujours été avec moi-même, c'est cette idée, et cet amour de mon bonheur; car je ne puis jamais avoir été sans fuir ce qui me nuisoit, et désirer ce qui m'étoit convenable; ce qui ne peut provenir que du désir d'être heureux, et de la crainte de ne l'être pas. Ce sentiment commence à paroître dès l'enfance; et comme on l'apporte en venant au monde, on doit l'avoir eu, quoique plus obscurément et plus sourdement, jusque dans le sein de la mère.

Voilà donc une idée qui naît en nous avec nous, et un sentiment qui nous vient avec cette idée; et tout cela est en nous avant tout raisonnement et toute réflexion.

Quand la raison commence à poindre, elle ne fait autre chose que de chercher les moyens, bons ou mauvais, de nous rendre heureux : ce qui montre que cette idée et cet amour du bonheur est dans le fond de notre raison.

D'une certaine façon, cette idée qui nous fait connoître notre bonheur, et ce sentiment qui nous le fait aimer, font de tout temps notre seule idée et notre seul sentiment. Pour le sentiment, il est clair, puisque tous nos autres sentimens se rapportent à celui-là : et pour l'idée du bonheur, il n'est pas moins clair que ç'en est une suite, puisque ce n'est que pour remplir celle-là, que nous nous rendons attentifs à toutes les autres. Supposons donc que Dieu qui nous donne tout et peut aussi nous ôter ce qui lui plaît, nous ôte tout, excepté notre être, et l'idée de notre bonheur, et le désir qui nous presse de le rechercher, nous serons quelque chose

de fort simple; mais dans notre simplicité nous aurons trois choses qui ne diviseront point notre unité simple, mais plutôt qui concourront toutes trois à sa perfection.

Alors serons-nous heureux? Hélas! point du tout. Nous désirerons seulement de l'être, et par conséquent nous ne le serons pas, puisque le bonheur ne peut consister avec le besoin, dont le désir est la preuve.

Que faut-il donc ajouter à tout cela pour nous rendre heureux? Il faut ajouter à l'idée confuse que j'ai du bonheur, la connoissance distincte de l'objet où il consiste, et en même temps changer le désir confus du bonheur en la possession actuelle de ce qui le fait.

Mais où peut consister mon bonheur que dans la chose la plus parfaite que je connoîtrai, si je la puis posséder? Ce que je connois le plus parfait, c'est Dieu sans doute, puisque même je ne puis trouver en moi-même d'autre idée de perfection que celle de Dieu. Il reste à savoir, si je le puis posséder. Mais qu'est-ce que le posséder, si ce n'est le connoitre? Se possède-t-il autrement lui-même qu'en connoissant sa perfection? Je suis donc capable de le posséder, puisque je suis capable de le connoître, pourvu qu'en le connoissant je me porte aussi à l'aimer: puisque le connoître sans l'aimer, c'est le méconnoître en effet.

Après cette heureuse addition qui s'est faite à la connoissance et à l'idée que j'avois de mon bonheur, serois-je heureux? Point du tout. Mais quoi? Je connois et j'aime Dieu, et cela même, avons-nous

dit, c'est le posséder, et c'est posséder ce que je connois de meilleur; et nous avons dit que cela est être heureux : je le suis donc? Cependant si j'étois heureux, je n'aurois rien à désirer : puis-je dire que je n'ai rien à désirer? Loin de moi cet aveuglement : je ne suis donc pas heureux.

Il faut donc encore chercher en moi-même ce qui me manque. Je connois Dieu, je l'avoue, mais très-imparfaitement : ce qui fait que mon amour pour lui est trop foible; et de là aussi me vient la foiblesse de désirer tant de choses bonnes ou mauvaises. J'ai donc à désirer de connoître Dieu plus parfaitement que je ne fais : *De le connoître,* comme dit saint Paul, *ainsi que j'en suis connu* (1) : de le connoître à nu, *à découvert,* en un mot de le voir *face à face* (2), sans ombre, sans voile, sans obscurité. Que Dieu m'ajoute cela, qu'il me dise comme à Moïse : *Je te montrerai tout bien* (3) : alors je dirai avec saint Philippe : *Maître, cela nous suffit* (4). Mais cela n'est pas de cette vie. Quand ce bonheur nous arrivera, nous n'aurons rien à désirer pour la connoissance : mais pour l'amour, que sera-ce? Quand nous verrons Dieu face à face, pourrons-nous faire quelque chose de plus que l'aimer? Non sans doute : et saint Paul a dit, que *l'amour* demeure éternellement *sans jamais se perdre* (5). Qu'aura donc de plus notre amour dans cette éternelle et bienheureuse occupation, sinon qu'il sera parfait, venant d'une parfaite connoissance? Et il ne pourra plus changer comme il peut changer en cette vie :

(1) *I. Cor.* XIII. 12. — (2) *II. Cor.* III. 18. — (3) *Exod.* XXXIII. 19. — (4) *Joan.* XIV. 8. — (5) *I. Cor.* XIII. 8.

et il absorbera toutes nos volontés dans une seule, qui sera celle d'aimer Dieu : *Il n'y aura plus de gémissement, et nos larmes seront essuyées pour jamais* (1), et nos désirs s'en iront avec nos besoins. Alors donc nous serons réduits à la parfaite unité et simplicité. Mais dans cette simplicité nous porterons la parfaite image de la Trinité, puisque Dieu uni au fond de notre être, et se manifestant lui-même, produira en nous la vision bienheureuse qui sera en un sens Dieu même, lui seul en étant l'objet comme la cause : et par cette vision bienheureuse il produira un éternel et insatiable amour, qui ne sera encore autre chose en un certain sens que Dieu même vu et possédé : et *Dieu sera tout en tous* (2), et il sera tout en nous-mêmes, un seul Dieu uni à notre fonds, se produisant en nous par la vision, et se consommant en un avec nous par un éternel et parfait amour.

Alors s'accomplira notre parfaite unité en nous-mêmes, et avec tout ce qui possédera Dieu avec nous : et ce qui nous fera tous parfaitement un, c'est que nous serons, et nous verrons, et nous aimerons ; et tout cela sera en nous tous, une seule et même vie. Et alors s'accomplira ce que dit le Sauveur : *Comme vous, mon Père, êtes en moi et moi en vous, ainsi* ils seront *un en nous* (3) : un en eux-mêmes, et un avec tous les membres du corps de l'Eglise qu'ils composent.

Formons donc en nous la Trinité sainte, unis à Dieu, connoissant Dieu, aimant Dieu. Et comme

(1) *Apoc.* VII. 17. — (2) *I. Cor.* XV. 28. — (3) *Joan.* XVII. 21.

notre connoissance, qui à présent est imparfaite et obscure, s'en ira ; et que l'amour est en nous la seule chose qui ne s'en ira jamais et ne se perdra point; aimons, aimons, aimons : faisons sans fin ce que nous ferons sans fin; faisons sans fin dans le temps, ce que nous ferons sans fin dans l'éternité. O que le temps est incommode! Que de besoins accablans le temps nous apporte! Qui pourroit souffrir les distractions, les interruptions, les tristes nécessités du sommeil, de la nourriture, des autres besoins? Mais celles des tentations, des mauvais désirs, qui n'en seroit honteux autant qu'affligé? *Malheureux homme, que je suis, qui me délivrera de ce corps de mort* (1)? O Dieu, que le temps est long, qu'il est pesant, qu'il est assommant! O Dieu éternel, tirez-moi du temps, fixez-moi dans votre éternité! En attendant, faites-moi prier sans cesse et passer les jours et les nuits dans la contemplation de votre loi, de vos vérités, de vous-même qui êtes toute vérité et tout bien. Amen, amen.

(1) *Rom.* VII. 24.

III.E SEMAINE.

ÉLÉVATIONS SUR LA CRÉATION DE L'UNIVERS.

PREMIÈRE ÉLÉVATION.

Dieu n'en est pas plus grand, ni plus heureux, pour avoir créé l'univers.

Recueilli en moi-même, ne voyant en moi que péché, imperfection et néant; je vois en même temps au-dessus de moi une nature heureuse et parfaite : et je lui dis en moi-même avec le Psalmiste : *Vous êtes mon Dieu; vous n'avez pas besoin de mes biens* (1) : vous n'avez besoin d'aucuns biens. *Que me sert,* dites-vous par votre prophète, *la multitude de vos victimes* (2)? Tout est à moi : mais je n'ai pas besoin de tout ce qui est à moi; il me suffit d'être, et je trouve en moi toutes choses. Je n'ai pas besoin de vos louanges : les louanges que vous me donnez vous rendent heureux, mais ne me le rendent pas, et je n'en ai pas besoin. Mes *œuvres* me *louent* (3). Mais encore n'ai-je pas besoin de la louange que me donnent mes œuvres : tout me loue imparfaitement, et nulle louange n'est digne de moi, que celle que je me donne moi-même en jouissant de moi-même et de ma perfection.

Je suis celui qui suis (4). C'est assez que je sois : tout

(1) *Ps.* XV. 2. — (2) *Is.* I. 11. — (3) *Ps.* XVIII. 1. — (4) *Exod.* III. 14.

tout le reste m'est inutile. Oui, Seigneur, tout le reste vous est inutile, et ne peut faire aucune partie de votre grandeur : vous n'êtes pas plus grand avec tout le monde, avec mille millions de mondes, que vous l'êtes seul. Quand vous avez fait le monde, c'est par bonté et non par besoin. Il vous convient de pouvoir créer tout ce qui vous plaît : car il est de la perfection de votre être, et de l'efficace de votre volonté, non-seulement que vous soyez, mais que tout ce que vous voulez soit : qu'il soit, dès que vous le voulez, autant que vous le voulez, quand vous le voulez. Et quand vous le voulez, vous ne commencez pas à le vouloir : de toute éternité vous voulez ce que vous voulez, sans jamais changer : rien ne commence en vous, et tout commence hors de vous par votre ordre éternel. Vous manque-t-il quelque chose, parce que vous ne faites pas tant de choses que vous pouvez faire ? Tout cet univers que vous avez fait, n'est qu'une petite partie de ce que vous pouviez faire, et après tout n'est rien devant vous. Si vous n'aviez rien fait, l'être manqueroit aux choses que vous n'auriez pas voulu faire : mais rien ne vous manqueroit, parce qu'indépendamment de toutes choses, vous êtes celui qui est, et qui est tout ce qu'il faut être pour être heureux et parfait.

O Père éternellement et indépendamment de toute autre chose ! votre Fils et votre Esprit saint sont avec vous : vous n'avez pas besoin de société, en voilà une en vous-même éternelle et inséparable de vous. Content de cette infinie et éternelle communication de votre parfaite et bienheu-

reuse essence, à ces deux personnes qui vous sont égales, qui ne sont point votre ouvrage, mais vos coopérateurs, ou pour mieux dire, avec vous un seul et même créateur de tous vos ouvrages; qui sont comme vous, non par votre commandement, ou par un effet de votre toute-puissance, mais par la seule perfection et plénitude de votre être : toute autre communication est incapable de rien ajouter à votre grandeur, à votre perfection, à votre félicité.

II.e ÉLÉVATION.

Avant la création, rien n'étoit que Dieu.

Puisque j'ai commencé, je continuerai de parler à mon Seigneur, quoique je ne sois que poussière et cendre (1). Et de quoi vous parlerai-je, Seigneur? Par où puis-je mieux commencer à vous parler que par où vous avez vous-même commencé à parler aux hommes? J'ouvre votre Ecriture, et j'y trouve d'abord ces paroles : *Au commencement Dieu a créé le ciel et la terre* (2). Je ne trouve point que Dieu qui a créé toutes choses, ait eu besoin comme un ouvrier vulgaire de trouver une matière préparée sur laquelle il travaillât, et de laquelle il fît son ouvrage. Mais n'ayant besoin pour agir que de lui-même et de sa propre puissance, il a fait tout son ouvrage. Il n'est point un simple faiseur de formes et de figures dans une matière préexistente; il a fait et la matière et la forme, c'est-à-dire, son ouvrage

(1) *Gen.* XVIII. 27. — (2) *Ibid.* I. 1.

dans son tout. Autrement son ouvrage ne lui doit pas tout, et dans son fond il est indépendamment de son ouvrier. Mais il n'en est pas ainsi d'un ouvrier aussi parfait que Dieu. Lui qui est la forme des formes, et l'acte des actes, il a fait tout ce qui est selon ce qu'il est, et autant qu'il est; c'est-à-dire, que comme il a fait la forme, il a fait aussi ce qui étoit capable d'être formé, parce que cela même c'est quelque chose qui ne pouvant avoir de soi-même d'être formé, ne peut non plus avoir de soi-même d'être formable.

C'est pourquoi je lis ainsi dans votre Ecriture toujours véritable : *Au commencement Dieu a créé le ciel et la terre. Et la terre étoit inutile*, informe, *vide*, invisible, confuse : *et les ténèbres couvroient la face de l'abîme*, qui étoit la mer. *Et l'esprit de Dieu*, le Saint-Esprit en figure, selon la première signification de la lettre, un vent, un air que Dieu agitoit, *étoit porté sur les eaux* (1); ou, posoit sur elles. Voilà cette matière confuse, sans ordre, sans arrangement, sans forme distincte. Voilà ce chaos, cette confusion, dont la tradition s'est conservée dans le genre humain, et se voit encore dans les poètes les plus anciens. Car c'est ce que veulent dire ces ténèbres, cet abîme immense dont la terre étoit couverte, ce mélange confus de toutes choses, cette informité, si l'on peut parler de cette sorte, de la terre vide et stérile. Mais en même temps, tout cela n'est pas sans commencement, tout cela est créé de Dieu : *Au commencement Dieu a créé le ciel et la terre*. Cet *esprit*, cet air ténébreux qui *se portoit*

(1) *Gen.* I. 1, 2.

sur les eaux, venoit *de Dieu*, et n'étoit fait ni agité que de sa main : en un mot toute cette masse quoiqu'informe étoit néanmoins sa créature; le commencement et l'ébauche, mais toujours de la même main, de son grand ouvrage.

O Dieu, quelle a été l'ignorance des sages du monde, qu'on a appelés philosophes ! d'avoir cru que vous, parfait architecte, et absolu formateur de tout ce qui est, vous aviez trouvé sous vos mains une matière qui vous étoit coéternelle, informe néanmoins, et qui attendoit de vous sa perfection. Aveugles ! qui n'entendoient pas, que d'être capable de forme, c'est déjà quelque forme; c'est quelque perfection, que d'être capable de perfection : et si la matière avoit d'elle-même ce commencement de perfection et de forme, elle en pourroit aussitôt avoir d'elle-même l'entier accomplissement.

Aveugles, conducteurs d'aveugles, qui tombez dans le précipice, et y jetez ceux qui vous suivent(1)! dites-moi, qui a assujetti à Dieu ce qu'il n'a pas fait, ce qui est de soi aussi bien que Dieu, ce qui est indépendamment de Dieu même ? Par où a-t-il trouvé prise sur ce qui lui est étranger et indépendant de sa puissance : et par quel art ou par quel pouvoir se l'est-il soumis ? Comment s'y prendra-t-il pour le mouvoir ? Ou, s'il se meut de lui-même, quoiqu'encore confusément et irrégulièrement, comme on veut se l'imaginer dans ce chaos; comment donnera la règle à ces mouvemens, celui qui ne donne pas la force mouvante. Cette nature indomptable échapperoit à ses mains; et ne s'y prê-

(1) *Matth.* XV. 14.

tant jamais toute entière, elle ne pourroit être formée toute entière selon l'art et la puissance de son ouvrier. Mais qu'est-ce après tout que cette matière, si parfaite qu'elle ait d'elle-même ce fond de son être, et si imparfaite qu'elle attende sa perfection d'un autre? Son ornement, et sa perfection ne sera que son accident, puisqu'elle est éternellement informe. Dieu aura fait l'accident, et n'aura pas fait la substance? Dieu aura fait l'arrangement des lettres qui composent les mots, et n'aura pas fait dans les lettres la capacité d'être arrangées? O chaos et confusion dans les esprits, plus encore que dans cette matière, et ces mouvemens qu'on imagine éternellement irréguliers et confus! Ce chaos, cette erreur, cet aveuglement étoit pourtant dans tous les esprits, et il n'a été dissipé que par ces paroles : *Au commencement Dieu a créé le ciel et la terre ;* et par celles-ci : *Dieu a vu toutes les choses qu'il avoit faites, et elles étoient très-bonnes* (1) : parce que lui seul en avoit fait toute la bonté : toute la bonté, encore un coup, et non-seulement la perfection et la fin, mais encore le commencement.

III.e ÉLÉVATION.

Dieu n'a eu besoin de trouver ni un lieu pour placer le monde, ni un temps pour y assigner le commencement de toutes choses.

FOIBLE et imbécille que je suis, qui ne vois que des artisans mortels, dont les ouvrages sont soumis

(1) *Gen.* I. 1, 31.

au temps, et qui désignent par certains momens le commencement et la fin de leur travail, qui aussi ont besoin d'être en quelque lieu pour agir, et de trouver une place pour y fabriquer et poser leur ouvrage ! Je veux imaginer la même chose, ou quelque chose de semblable, dans ce tout-puissant ouvrier qui a fait le ciel et la terre : sans songer que s'il a tout fait, il a fait le temps et le lieu ; et que ces deux choses que tout autre ouvrier que lui doit trouver faites, font elles-mêmes partie de son ouvrage.

Cependant je veux m'imaginer il y a six ou sept mille ans, et avant que le monde fût, comme une succession infinie de révolutions et de momens entre-suivis, dont le créateur en ait choisi un pour y fixer le commencement du monde : et je ne veux pas comprendre, que Dieu qui fait tout, ne trouve rien de fait dans son ouvrage, avant qu'il agisse : qu'ainsi avant le commencement du monde il n'y avoit rien du tout que Dieu seul : et que dans le rien il n'y a ni succession, ni durée, ni rien qui soit, ni rien qui demeure, ni rien qui passe ; parce que le rien est toujours rien, et qu'il n'y a rien hors de Dieu que ce que Dieu fait.

Elevez donc, Seigneur, ma pensée au-dessus de toute image des sens et de la coutume, pour me faire entendre dans votre éternelle vérité, que vous qui êtes celui qui est, êtes toujours le même sans succession ni changement ; et que vous faites le changement et la succession partout où elle est. Vous faites par conséquent tous les mouvemens et toutes les circulations dont le temps peut être la

mesure. Vous voyez dans votre éternelle intelligence toutes les circulations différentes que vous pouvez faire ; et les nommant, pour ainsi dire, toutes par leur nom, vous avez choisi celles qu'il vous a plu, pour les faire aller les unes après les autres. Ainsi la première révolution que vous avez faite du cours du soleil, a été la première année ; et le premier mouvement que vous avez fait dans la matière, a été le premier jour. Le temps a commencé selon ce qu'il vous a plu, et vous en avez fait le commencement tel qu'il vous a plu ; comme vous en avez fait la suite et la succession, que vous ne cessez de développer du centre immuable de votre éternité.

Vous avez fait le lieu de la même sorte que vous avez fait le temps. Pour vous, ô Dieu de gloire et de majesté ! vous n'avez besoin d'aucun lieu : vous habitez en vous-même tout entier. Sans autre étendue que celle de vos connoissances, vous savez tout ; ou celle de votre puissance, vous pouvez tout ; ou celle de votre être, de toute éternité vous êtes tout. Vous êtes tout ce qui est nécessairement ; et ce qui peut ne pas être, et qui n'est pas éternellement comme vous, n'ajoute rien à la perfection et à la plénitude de l'être, que vous possédez seul. Qu'ajouteroit à votre science, à votre puissance, à votre grandeur, quelque espèce d'étendue locale que ce soit ? Rien du tout. Vous êtes dans vos ouvrages par votre vertu, qui les forme et qui les soutient ; et votre vertu c'est vous-même, c'est votre substance. Quand vous cesseriez d'agir, vous n'en seriez pas moins tout ce que vous êtes, sans avoir besoin ni de vous

étendre, ni d'être dans vos créatures, ni dans quelque lieu ou espace que ce soit. Car le lieu ou l'espace est une étendue; et un espace et une étendue, des proportions, des distances, des égalités, ne sont pas un rien; et si on veut que vous trouviez toutes faites ces distances, ces étendues, ces proportions, sans les avoir faites vous-même, on retombe dans l'erreur de ceux qui mettent quelque chose hors de vous qui vous soit nécessairement coéternel, et ne soit pas votre ouvrage.

O Dieu! dissipez ces fausses idées de l'esprit de vos serviteurs. Faites-leur entendre que sans avoir besoin d'être nulle part, ou de vous faire une demeure, vous vous étiez tout à vous-même; et que lorsqu'il vous a plu, sans aucune nécessité, de faire le monde, vous avez fait avec le monde, et le temps et le lieu, toute étendue, toute succession, toute distance; et enfin que de toute éternité, et avant le commencement, il n'y avoit rien du tout que vous seul; vous seul encore une fois, vous seul n'ayant besoin que de vous-même. Tout le reste n'étoit pas; il n'y avoit ni temps ni lieu, puisque le temps et le lieu sont quelque chose; il n'y avoit qu'une pure possibilité de la créature que vous vouliez faire, et cette possibilité ne subsistoit que dans votre toute-puissance.

Vous êtes donc éternellement: et parce que vous êtes parfait, vous pouvez tout ce que vous voulez; et parce que vous pouvez tout ce que voulez, tout vous est possible; et il n'est possible radicalement et originairement, que parce que vous le pouvez.

Je vous adore, ô celui qui pouvez tout! et je me

soumets à votre toute-puissance, pour ne vouloir éternellement que ce que vous voulez de moi, et ne me réserver de puissance que pour l'accomplir.

IV.e ÉLÉVATION.

Efficace et liberté du commandement divin.

Dieu dit : Que la lumière soit ; et la lumière fut (1). Le roi dit : Qu'on marche, et l'armée marche ; qu'on fasse telle évolution, et elle se fait : toute une armée se remue au seul commandement d'un prince, c'est-à-dire, à un seul petit mouvement de ses lèvres. C'est parmi les choses humaines, l'image la plus excellente de la puissance de Dieu ; mais au fond que cette image est défectueuse ! Dieu n'a point de lèvres à remuer : Dieu ne frappe point l'air avec une langue pour en tirer quelque son ; Dieu n'a qu'à vouloir en lui-même ; et tout ce qu'il veut éternellement, s'accomplit comme il l'a voulu, et au temps qu'il a marqué.

Il dit donc : *Que la lumière soit ; et elle fut : Qu'il y ait un firmament ; et il y en eut un : Que les eaux s'assemblent ; et elles furent assemblées : Qu'il s'allume deux grands luminaires ; et ils s'allumèrent : Qu'il sorte des animaux ; et il en sortit* (2) : et ainsi du reste : *Il a dit, et les choses ont été faites : il a commandé, et elles ont été créées* (3). *Rien ne résiste à sa voix* (4) : et l'ombre ne suit pas plus vîte le

(1) *Gen.* I. 3. — (2) *Gen.* I. 3, 6, 9, 14, 20, 24. — (3) *Ps.* XXXII. 9. — (4) *Judith* XVI. 17.

corps, que tout suit au commandement du Tout-puissant.

Mais les corps jettent leur ombre nécessairement; le soleil envoie de même ses rayons; les eaux bouillonnent d'une source comme d'elles-mêmes, sans que la source les puisse retenir; la chaleur, pour ainsi parler, force le feu à la produire; car tout cela est soumis à une loi et à une cause qui les domine. Mais vous, ô loi suprême, ô cause des causes! supérieur à vos ouvrages, maître de votre action, vous n'agissez hors de vous qu'autant qu'il vous plaît. Tout est également rien devant vos yeux; vous ne devez rien à personne; vous n'avez besoin de personne; vous ne produisez nécessairement que ce qui vous est égal; vous produisez tout le reste par pure bonté, par un commandement libre; non de cette liberté changeante et irrésolue qui est le partage de vos créatures; mais par une éternelle supériorité que vous exercez sur les ouvrages, qui ne vous font ni plus grand ni plus heureux; et dont aucun, ni tous ensemble, n'ont droit à l'être que vous leur donnez.

Ainsi, mon Dieu, je vous dois tout. Je devrois moins à votre bonté, si vous me deviez quelque chose, si votre libéralité étoit nécessaire. Je veux vous devoir tout, je veux être à vous de la manière la plus absolue et la plus entière; car c'est celle qui convient mieux à votre suprême perfection, à votre domination absolue. Je consacre à votre empire libre et souverain, tout ce que vous m'avez donné de liberté.

V.e ÉLÉVATION.

Les six jours.

Le dessein de Dieu dans la création et dans la description que son Saint-Esprit en a dictée à Moïse [1], est de se faire connoître d'abord comme le tout-puissant et très-libre créateur de toutes choses ; qui sans être astreint à une autre loi qu'à celle de sa volonté, avoit tout fait sans besoin et sans contrainte, par sa seule et pure bonté. C'est donc pourquoi lui qui pouvoit tout ; qui pouvoit, par un seul décret de sa volonté, créer et arranger toutes choses, et par un seul trait de sa main, pour ainsi parler, mettre l'ébauche et le fini dans son tableau, et tout ensemble le tracer, le dessiner et le parfaire ; il a voulu néanmoins suspendre avec ordre l'efficace de son action, et faire en six jours ce qu'il pouvoit faire en un instant.

Mais la création du ciel et de la terre, et de toute cette masse informe que nous avons vue dans les premières paroles de Moïse, a précédé les six jours qui ne commencent qu'à la création de la lumière. Dieu a voulu faire et marquer l'ébauche de son ouvrage, avant que d'en montrer la perfection ; et après avoir fait d'abord comme le fond du monde, il en a voulu faire l'ornement avec six différens progrès, qu'il a voulu appeler six jours. Et il faisoit ces six jours l'un après l'autre, comme il faisoit tou-

(1) *Gen.* I.

tes choses; pour faire voir qu'il donne aux choses l'être, la forme, la perfection, comme il lui plaît, autant qu'il lui plaît, avec une entière et parfaite liberté.

Ainsi, il a fait la lumière avant que de faire les grands luminaires où il a voulu la ramasser; et il a fait la distinction des jours, avant que d'avoir créé les astres dont il s'est servi pour les régler parfaitement; et le soir et le matin ont été distingués, avant que leur distinction et la division parfaite du jour et de la nuit fût bien marquée; et les arbres, et les arbustes, et les herbes ont germé sur la terre par ordre de Dieu, avant qu'il eut fait le soleil qui devoit être le père de toutes les plantes; et il a détaché exprès les effets d'avec leurs causes naturelles, pour montrer que naturellement tout ne tient qu'à lui seul, et ne dépend que de sa seule volonté. Et il ne se contente pas d'approuver tout son ouvrage, après l'avoir achevé, en disant *qu'il étoit* très-beau et *très-bon;* mais il distingue chaque ouvrage en particulier, en remarquant que chacun est beau et bon en soi-même; il nous montre donc que chaque chose *est bonne* en particulier, et que l'assemblage en est *très-bon* (1). Car c'est ainsi qu'il distingue la beauté du tout d'avec celle des êtres particuliers; pour nous faire entendre que si toutes choses sont bonnes en elles-mêmes, elles reçoivent une beauté et bonté nouvelle, par leur ordre, par leur assemblage, par leur parfait assortiment et ajustement les unes avec les autres, et par le secours admirable qu'elles s'entre-donnent.

(1) *Gen.* I. 31. *Ibid.* 4, *et seq.*

Ainsi la création de l'univers, comme Dieu l'a voulu faire, et comme il en a inspiré le récit à Moïse, le plus excellent et le premier de ses prophètes, nous donne les vraies idées de sa puissance, et nous fait voir que s'il a astreint la nature à certaines lois, il ne s'y astreint lui-même qu'autant qu'il lui plaît, se réservant le pouvoir suprême de détacher les effets qu'il voudra, des causes qu'il leur a données dans l'ordre commun ; et de produire ces ouvrages extraordinaires que nous appelons miracles, selon qu'il plaira à sa sagesse éternelle de les dispenser.

VI.e ÉLÉVATION.

Actes de foi et d'amour sur toutes ces choses.

Vous êtes tout-puissant, ô Dieu de gloire ! J'adore votre immense et volontaire libéralité. Je passe tous les siècles, et toutes les évolutions et révolutions de la nature : je vous regarde comme vous étiez avant tout commencement et de toute éternité ; c'est-à-dire, que je vous regarde comme vous êtes : car vous êtes ce que vous étiez ; la créature a changé, mais vous, Seigneur, vous êtes toujours ce que vous êtes. Je laisse donc toute créature, et je vous regarde comme étant seul avant tous les siècles. O la belle et riche aumône que vous avez faite en créant le monde ! Que la terre étoit pauvre sous les eaux, et qu'elle étoit vide dans sa sécheresse, avant que vous en eussiez fait germer les plantes, avec tant de fruits et de vertus différentes ; avant la naissance des forêts ; avant que vous l'eussiez comme tapissée d'herbes et

de fleurs ; et avant encore que vous l'eussiez couverte de tant d'animaux ! Que la mer étoit pauvre dans la vaste amplitude de son sein, avant qu'elle eût été faite la retraite de tant de poissons ! Et qu'y avoit-il de moins animé et de plus vide que l'air, avant que vous y eussiez répandu tant de volatiles ? Mais combien le ciel même étoit-il pauvre, avant que vous l'eussiez semé d'étoiles, et que vous y eussiez allumé le soleil pour présider au jour, et la lune pour présider à la nuit ! Que toute la masse de l'univers étoit informe, et que le chaos en étoit affreux et pauvre, lorsque la lumière lui manquoit ! Avant tout cela, que le néant étoit pauvre, puisque ce n'étoit qu'un pur néant ! Mais vous, Seigneur, qui étiez, et qui portiez tout en votre toute-puissance : *Vous* n'avez fait qu'*ouvrir votre main, et vous* avez *rempli de bénédiction* (1) le ciel et la terre.

O Dieu, que mon ame est pauvre ! C'est un vrai néant d'où vous tirez peu à peu le bien que vous voulez y répandre ; ce n'est qu'un cahos, avant que vous ayez commencé à en débrouiller toutes les pensées. Quand vous commencez par la foi à y faire poindre la lumière ; qu'elle est encore imparfaite, jusqu'à ce que vous l'ayez formée par la charité ; et que vous qui êtes le vrai soleil de justice, aussi ardent que lumineux, vous m'ayez embrasé de votre amour ! O Dieu ! soyez loué à jamais par vos propres œuvres. Ce n'est pas assez de m'avoir illuminé une fois ; sans votre secours je retombe dans mes premières ténèbres. Car le soleil même est toujours nécessaire à l'air qu'il éclaire, afin qu'il demeure éclairé :

(1) *Ps.* CXLIV. 16.

combien plus ai-je besoin que vous ne cessiez de m'illuminer, et que vous disiez toujours : *Que la lumière soit faite!*

VII.e ÉLÉVATION.

L'ordre des ouvrages de Dieu.

Dieu a fait le fond de son ouvrage, Dieu l'a orné, Dieu y a mis la dernière main; Dieu s'est reposé.

Quand il a fait le fond de son ouvrage; c'est-à-dire, en confusion le ciel et la terre, l'air et les eaux, il n'est point dit qu'il ait parlé. Quand il a commencé à orner le monde, et à mettre l'ordre, la distinction et la beauté dans son ouvrage; c'est alors qu'il a fait paroître sa parole. *Dieu a dit : Que la lumière soit; et la lumière fut* (1). Et ainsi du reste.

La parole de Dieu, c'est sa sagesse; et la sagesse commence à paroître avec l'ordre, la distinction et la beauté : la création du fond appartenoit plutôt à la puissance.

Et cette sagesse par où devoit-elle commencer, si ce n'étoit par la lumière, qui, de toutes les natures corporelles, est la première qui porte son impression? La sagesse est la lumière des esprits; l'ignorance est comparée aux ténèbres. Sans la lumière tout est difforme, tout est confus; c'est elle qui la première embellit et distingue les objets par l'éclat qu'elle y répand, et dont, pour ainsi dire,

(1) *Gen.* I. 3.

elle les peint et les dore. Paroissez donc, lumière, la plus belle des créatures matérielles, et celle qui embellissez toutes les autres; et faites voir que votre auteur est tout lumière en lui-même : que *la lumière est le vêtement dont il se pare : Amictus lumine sicut vestimento* (1) : que *la lumière qu'il habite est inaccessible* (2) en elle-même; mais qu'elle s'étend, quand il lui plaît, sur les natures intelligentes, et se tempère pour s'accommoder à de foibles yeux : qu'il est beau et embellissant; qu'il est éclatant et éblouissant; lumineux, et par sa lumière obscur et impénétrable, connu et inconnu tout ensemble. Paroissez, encore une fois, belle lumière, et faites voir que la lumière de l'intelligence prévient et dirige tous les ouvrages de Dieu. Lumière éternelle, je vous adore, j'ouvre à vos rayons mes yeux aveugles; je les ouvre et les baisse tout ensemble, n'osant ni éloigner mes regards de vous, de peur de tomber dans l'erreur et dans les ténèbres; ni aussi les arrêter trop sur cet éclat infini, de peur que *scrutateur* téméraire *de la majesté*, je ne sois *ébloui par la gloire* (3).

C'est à la faveur de votre lumière que je vois naître la lumière dans le monde; et que suivant vos ouvrages, j'en vois croître peu à peu la perfection; jusqu'à ce que vous y mettiez une fin heureuse et digne de vous en créant l'homme, le spectateur et l'admirateur de tous vos ouvrages, et le seul qui peut profiter de tant de merveilles. Après cela que vous restoit-il que le repos; pour montrer que votre

(1) *Ps.* CIII. 2. — (2) *I. Tim.* VI. 16. — (3) *Prov.* XXV. 27.

ouvrage étoit parfait, et qu'il n'y avoit plus rien à y ajouter ?

Béni soyez-vous, ô Seigneur, dans le premier jour de lumière, où parut la création de la lumière; et tout ensemble le symbole du jour que vous deviez sanctifier dans le nouveau Testament, qui est le Dimanche, où reluit tout ensemble, et la lumière corporelle dans cette parole : *Que la lumière soit faite* (1) : et la lumière spirituelle, dans la résurrection du Sauveur, et dans la descente du Saint-Esprit, qui a commencé à faire naître dans le monde la lumière de la prédication apostolique.

Que ce soit donc là notre premier jour : que ce jour nous comble de joie : que ce soit pour nous un jour d'allégresse et de sanctification, où nous dirons avec David : *C'est ici le jour que le Seigneur a fait; réjouissons-nous, et tressaillons d'aise en ce jour* (2). C'est le jour de la Trinité adorable : le Père y paroît par la création de la lumière; le Fils par sa résurrection; et le Saint-Esprit par sa descente sur ses apôtres. O saint jour, ô jour heureux ! Puisse-tu être toujours le vrai Dimanche, le vrai jour du Seigneur, par notre fidèle observance; comme tu l'es par la sainteté de ton institution.

Voilà quel est notre premier jour. Mais n'oublions pas le sixième, où l'homme a été créé. Ne nous réjouirons-nous pas en ce jour de notre création ? Elle nous est devenue bientôt malheureuse : et peut-être a-ce été celui de notre chute; du moins est-il bien certain que celui de notre chute l'a suivi de près.

(1) *Gen.* I. 3. — (2) *Ps.* CXVII. 24.

Mais admirons le mystère; le jour où le premier homme, le premier Adam a été créé, est le même où le nouvel homme, le nouvel Adam est mort sur la croix. C'est donc pour l'Eglise un jour de jeûne et de deuil dans toutes les générations suivantes : jour qui est suivi du triste repos de Jésus-Christ dans le sépulcre, et qui pourtant est plein de consolation par l'espérance de la résurrection future.

O homme! vois dans ce sixième jour ta perte heureusement réparée par la mort de ton Sauveur. Renouvelle donc en ce jour la mémoire de ta création, et la figure admirable de la formation de l'Eglise, par celle d'Eve notre mère, et la mère de tous les vivans.

O Seigneur! donnez-moi la grâce en célébrant la mémoire des six jours de votre travail, de parvenir à celui de votre repos, dans un parfait acquiescement à vos volontés : et par ce repos de retourner à mon origine, en ressuscitant avec vous, et me revêtant de votre lumière et de votre gloire.

VIII.e ÉLÉVATION.

L'assistance de la divine sagesse dans la création de l'univers.

Il n'y a ici qu'à lire ce bel endroit des Proverbes (1), où la Sagesse increéée parle ainsi : *Le Seigneur m'a possédée*, m'a engendrée *au com-*

(1) *Prov.* VIII. 22, 23, 24, *etc.*

mencement de ses voies. Je suis moi-même ce commencement, étant l'idée ouvrière de ce grand artisan, et le modèle primitif de toute son architecture. Il m'a engendrée dès le commencement, et avant qu'il eût rien fait. Avant donc tous ces ouvrages j'étois, et j'étois par conséquent de toute éternité, puisqu'il n'y a que l'éternité avant tous les siècles. *De toute éternité, j'ai été ordonnée,* selon la Vulgate : j'ai été le commandement et l'ordre même de Dieu qui ordonne tout. *J'ai été fondée,* disent les Septante : j'ai été l'appui et le soutien de tous les êtres, et la parole par laquelle Dieu porte le monde. *J'ai eu la primauté, la principauté, la souveraineté sur toutes choses,* selon l'original hébreu. *J'ai été dès le commencement, et avant que la terre fût. Les abîmes n'étoient pas encore, et moi j'étois déjà conçue,* déjà formée dans le sein de Dieu, et toujours parfaite. *Devant qu'il eût fondé les montagnes avec leur masse pesante : devant les collines et les côteaux j'étois enfantée. Il n'avoit point fait la terre ni les lieux habitables et inhabitables,* selon les Septante; ni *ce qui tient la terre en état, et ce qui l'empêche de se dissiper en poudre,* selon l'hébreu : selon la Vulgate, *les gonds et les soutiens* de ce lourd et sec élément. *J'étois avec lui*, non pas seulement quand il formoit, mais encore *quand il préparoit les cieux, quand il tenoit les eaux en état, et les formoit en cercle,* avec son compas : *quand il élevoit les cieux : quand il affermissoit la source des eaux,* pour couler éternellement et arroser la terre : *quand il faisoit la loi à la mer, et la renfermoit dans ses bornes : quand il affermissoit la*

terre sur ses fondemens, et la *tenoit balancée* par un contre-poids : *j'étois en lui et avec lui, composant*, nourrissant, réglant et gouvernant toutes choses; *me réjouissant tous les jours*, et disant à chaque jour avec Dieu, que tout étoit bon, *et me jouant* en tout temps : me jouant dans l'univers par la facilité, la variété, et l'agrément des ouvrages que je produisois : magnifique dans les grandes choses, industrieuse dans les petites; et encore riche dans les petites, et inventrice dans les grandes. *Et mes délices étoient de converser avec les enfans des hommes :* formant l'homme, d'une manière plus familière et plus tendre, comme la suite le fera paroître ; car l'homme mérite bien sa méditation particulière, que nous ferons dans les jours suivans.

Cependant, admirons l'ouvrage de la sagesse de Dieu assistante et coopérante avec sa puissance. Louons-le avec le Sage, et mettons en abrégé toutes ses louanges en disant encore avec lui : *Le Seigneur a fondé la terre avec sa sagesse ; son intelligence a établi les cieux ; les abîmes sont sortis sous sa conduite; et c'est par elle que la rosée s'épaissit en nuages* (1).

Concluons : Dieu a orné et ordonné le monde par sa parole; c'est dans l'ornement et dans l'ordre, que l'opération de sa parole et de sa sagesse commence à paroître, lorsqu'il a mis la distinction et la beauté dans l'univers. Ce n'est pas que Dieu n'en ait fait le fond, comme l'ordre et l'ornement, par sa sagesse. Car, comme nous avons vu, si la sagesse seule pouvoit ordonner et former le monde, elle

(1) *Prov.* III. 19, 20.

seule pouvoit aussi le rendre capable d'ordre et de forme. On attribue donc principalement à la parole et à la sagesse, l'ordre et l'ornement de l'univers : parce que c'est où son opération paroît plus distincte et plus propre. Mais au reste, il faut dire avec saint Jean : *Le Verbe étoit au commencement ; par lui tout a été fait ; et rien n'a été fait sans lui* (1). *Par lui* donc *ont été faits le ciel et la terre avec tout leur ornement* (2). Tout l'ouvrage de Dieu est plein de sagesse : et la sagesse nous en doit apprendre le bon usage.

Le premier bon usage qu'on en doit faire, c'est de louer Dieu par ses œuvres. Chantons-lui donc ici en actions de grâces le cantique des trois enfans ; et invitant tous les ouvrages de Dieu à le bénir, finissons en nous y invitant nous-mêmes, et en disant par-dessus tout : *O enfans des hommes, bénissez le Seigneur! Qu'Israël bénisse le Seigneur : bénissez-le, vous qui êtes ses ministres et ses sacrificateurs : bénissez-le, serviteurs du Seigneur : Ames des justes, bénissez-le : bénissez-le, ô vous tous qui êtes saints et humbles de cœur ; louez-le et l'exaltez aux siècles des siècles. Amen* (3).

(1) *Joan.* I. 1, 3. — (2) *Gen.* II. 1. — (3) *Dan.* III. 82, 83, 84, 85, 86, 87.

IV.[e] SEMAINE.

ÉLÉVATIONS SUR LA CRÉATION DES ANGES, ET CELLE DE L'HOMME.

PREMIÈRE ÉLÉVATION.

La création des anges.

Dieu qui est un pur esprit, a voulu créer de purs esprits comme lui : qui comme lui vivent d'intelligence et d'amour : qui le connoissent et l'aiment, comme il se connoît et s'aime lui-même : qui comme lui soient bienheureux en connoissant et aimant ce premier être, comme il est heureux en se connoissant et aimant lui-même : et qui par-là portent empreint dans leur fond un caractère divin par lequel ils sont faits à son image et ressemblance.

Des créatures si parfaites sont tirées du néant comme les autres : et dès-là toutes parfaites qu'elles sont, elles sont peccables par leur nature. Celui-là seul par sa nature est impeccable, qui est de lui-même, et qui est parfait par son essence. Mais comme il est le seul parfait, tout est défectueux, excepté lui : *Et il a trouvé de la dépravation même dans ses anges* (1).

Ce n'est pourtant pas lui qui les a faits dépravés : à Dieu ne plaise. Il ne sort rien que de très-bon d'une main si bonne et si puissante : tous les esprits

(1) *Job.* IV. 18.

sont purs dans leur origine, toutes les natures intelligentes étoient saintes dans leur création : et Dieu y avoit tout ensemble formé la nature et répandu la grâce.

Il a tiré de ses trésors, des esprits d'une infinité de sortes. De ces trésors infinis sont sortis les anges : de ces mêmes trésors infinis sont sorties les ames raisonnables, avec cette différence, que les anges ne sont pas unis à un corps, c'est pourquoi ils sont appelés des esprits purs : au lieu que les ames raisonnables sont créées pour animer un corps; et quoiqu'en elles-mêmes elles soient des esprits purs et incorporels, elles composent un tout qui est mêlé du corporel et du spirituel : et ce tout est l'homme.

O Dieu ! soyez loué à jamais dans la merveilleuse diversité de vos ouvrages. Vous qui êtes esprit, vous avez créé des esprits : et en faisant ce qu'il y a de plus parfait, vous n'avez pas dénié l'être à ce qu'il y a de plus imparfait. Vous avez donc fait également et les esprits et les corps : et comme vous avez fait des esprits séparés des corps, et des corps qui n'ont aucun esprit, vous avez aussi voulu faire des esprits qui eussent des corps ; et c'est ce qui a donné lieu à la création de la race humaine.

Qui doute que vous ne puissiez et séparer et unir tout ce qui vous plaît ? Qui doute que vous ne puissiez faire des esprits sans corps ? A-t-on besoin d'un corps, pour entendre, et pour aimer, et pour être heureux ? Vous qui êtes un esprit si pur, n'êtes-vous pas immatériel et incorporel ? L'intelligence et l'amour, ne sont-ce pas des opérations spirituelles

et immatérielles, qu'on peut exercer sans être uni à un corps ? Qui doute donc que vous ne puissiez créer des intelligences de cette sorte ? Et vous nous avez révélé que vous en avez créé de telles.

Vous nous avez révélé, que ces pures créatures *sont innombrables* (1). Un de vos prophètes éclairé de votre lumière, et comme transporté en esprit parmi vos anges, en a vu *un millier de milliers qui exécutoient vos ordres : et dix mille fois cent mille qui demeuroient en votre présence* (2), sans y faire autre chose que vous adorer, et admirer vos grandeurs. Il ne faut pas croire qu'en parlant ainsi il ait entrepris de les compter. Cette prodigieuse multiplication qu'il en a fait par les plus grands nombres, nous signifie seulement qu'ils sont innombrables, et que l'esprit humain se perd dans cette immense multitude. Comptez, si vous pouvez, ou le sable de la mer, ou les étoiles du ciel, tant celles qu'on voit, que celles qu'on ne voit pas : et croyez que vous n'avez pas atteint le nombre des anges. Il ne coûte rien à Dieu de multiplier les choses les plus excellentes : et ce qu'il a de plus beau, c'est, pour ainsi dire, ce qu'il prodigue le plus.

O mon Dieu ! je vous adorerai devant vos saints anges : je chanterai vos merveilles en leur présence (3) : et je m'unirai en foi et en vérité à cette immense multitude des habitans de votre saint temple, de vos adorateurs perpétuels dans le sanctuaire de votre gloire.

O Dieu ! qui avez daigné nous révéler que vous les avez faits en si grand nombre, vous avez bien

(1) *Heb.* XII. 22. — (2) *Dan.* VII. 10. — (3) *Ps.* CXXXVII. 1, 2.

voulu nous apprendre encore que vous les avez distribués en neuf chœurs; et votre Ecriture qui ne ment jamais, et ne dit rien d'inutile, a nommé *des anges, des archanges, des vertus, des dominations, des principautés, des puissances, des trônes, des chérubins, des séraphins* (1). Qui entreprendra d'expliquer ces noms augustes, ou de dire les propriétés et les excellences de ces belles créatures? Trop content d'oser les nommer avec votre Ecriture toujours véritable, je n'ose me jeter dans cette haute contemplation de leurs perfections : et tout ce que j'aperçois, c'est que parmi ces bienheureux esprits, les séraphins qui sont les plus sublimes, et que vous mettez à la tête de tous les célestes escadrons le plus près de vous, n'osent pourtant lever les yeux jusqu'à votre face. Votre prophète qui leur a donné six ailes, pour signifier la hauteur de leurs pensées, leur en donne *deux pour les mettre devant votre face : deux pour les mettre devant vos pieds* (2). Tout est également grand en votre nature, et ce qu'on appelle la face, et ce qu'on appelle les pieds; il n'y a rien en vous qui ne soit incompréhensible. Les esprits les plus épurés ne peuvent soutenir la splendeur de vôtre visage : s'il y a quelqu'endroit en vous par où vous sembliez vous rapprocher d'eux davantage, et qu'on puisse par cette raison appeler vos pieds, ils le couvrent encore de leurs ailes, et n'osent le regarder. De six ailes, ils en emploient quatre à se cacher à eux-mêmes votre impénétrable et inaccessible lumière, et adorer l'incompréhensibilité de votre être,

(1) *Ps.* XC. 11. CIII. 4. *Matth.* XVIII. 10. *I. Thess.* IV. 16. *Eph.* I. 21. *Coloss.* I. 16. *Is.* VI. 2. XXXVII. 16. — (2) *Is.* VI. 2.

et il ne leur reste que *deux ailes pour voltiger* (1), si on l'ose dire, autour de vous, sans pouvoir jamais entrer dans vos profondeurs, ni sonder cet abîme immense de perfection, devant lequel ils battent à peine des ailes tremblantes, et ne peuvent presque se soutenir devant vous.

O Dieu, je vous adore avec eux. Et n'osant mêler mes lèvres impures avec ces bouches immortelles qui font retentir vos louanges dans tout le ciel, j'attends qu'un de ces célestes esprits me vienne toucher du feu des charbons qui brûlent devant votre autel. Quelle grandeur me montrez-vous dans ces esprits purifians ! et vous me montrez cependant que ces esprits qui me purifient, sont si petits devant vous.

II.e ÉLÉVATION.

La chute des anges.

Tout peut changer excepté Dieu. *Rien n'est immuable* (par soi-même) *parmi ses saints : et les cieux ne sont pas purs en sa présence* (2). *Ceux qu'il avoit créés pour le servir n'ont pas été stables : et il a trouvé de l'impureté et de la dépravation dans ses anges* (3). C'est ce que dit un ami de Job : et il n'en est pas repris par cet homme irrépréhensible. C'étoit la doctrine commune de tout le monde, conformément à cette pensée : *Dieu*, dit saint Pierre (4), *n'a point épargné les anges pécheurs : mais il les a pré-*

(1) *Is.* VI. 2. — (2) *Job.* XV. 15. — (3) *Ibid.* IV. 18. — (4) *II. Pet.* II. 4.

cipités dans les ténèbres infernales, où ils sont tenus comme par des chaînes de fer et de gros cordages, pour y être tourmentés et réservés aux rigueurs du jugement dernier. Et Jésus-Christ a dit lui-même, parlant de Satan : *Il n'est pas demeuré dans la vérité* (1).

Comment êtes-vous tombé du ciel, ô bel astre du matin (2)? *Vous portiez en vous le sceau de la ressemblance, plein de sagesse et d'une parfaite beauté; vous avez été avec tous les esprits sanctifiés dans le paradis de votre Dieu, tout couvert de pierres précieuses,* des lumières et des ornemens de sa grâce. *Comme un chérubin a des ailes étendues, vous avez brillé dans la sainte montagne de Dieu au milieu des pierreries embrasées : parfait dans vos voies dès le moment de votre création, jusqu'à ce que l'iniquité s'est trouvée en vous* (3). Comment s'y est-elle trouvée, par où y est-elle entrée? L'erreur a-t-elle pu s'insinuer au milieu de tant de clartés, ou la dépravation et l'iniquité parmi de si grandes grâces? Vraiment tout ce qui est tiré du néant en tient toujours. Vous étiez sanctifié, mais non pas saint comme Dieu : vous étiez réglé d'abord, mais non pas comme Dieu dont la volonté est sa règle, d'un libre arbitre indéfectible. Une de vos beautés étoit d'être doué d'un libre arbitre, mais non pas comme Dieu, dont la volonté est sa règle, et dont le libre arbitre est indéfectible. Esprit superbe et malheureux, vous vous êtes arrêté en vous-même : admirateur de votre propre beauté, elle vous a

(1) *Joan.* VIII. 44. — (2) *Is.* XIV. 12. — (3) *Ezech.* XXVIII. 12, 13, 14, 15.

été un piége. Vous avez dit : Je suis beau, je suis parfait, et tout éclatant de lumière ; et au lieu de remonter à la source d'où vous venoit cet éclat, vous avez voulu comme vous mirer en vous-même. Et c'est ainsi que vous avez dit : *Je monterai jusqu'aux cieux ; et je serai semblable au Très-Haut*(1). Comme un nouveau Dieu vous avez voulu jouir de vous-même. Créature si élevée par la grâce de votre créateur, vous avez affecté une autre élévation qui vous fût propre, et vous avez voulu *vous élever un trône au-dessus des astres*, pour être comme le Dieu, et de vous-même et des autres esprits lumineux que vous avez attirés à l'imitation de votre orgueil. Et voilà que tout à coup *vous êtes tombé :* et nous qui sommes en terre nous vous voyons *dans l'abîme* au-dessous de nous. C'est vous qui l'avez voulu, ange superbe, et il ne faut point chercher d'autre cause de votre défection, que votre volonté propre.

Dieu n'a besoin ni de foudre, ni de la force d'un bras indomptable pour attérer ces rebelles ; il n'a qu'à se retirer de ceux qui se retirent de lui, et qu'à livrer à eux-mêmes ceux qui se cherchent eux-mêmes. Maudit esprit laissé à toi-même, il n'en a pas fallu davantage pour te perdre. Esprits rebelles qui l'avez suivi, Dieu, sans vous ôter votre intelligence sublime, vous l'a tournée en supplice : vous avez été les ouvriers de votre malheur, et dès que vous vous êtes aimés vous-mêmes plus que Dieu, tout en vous s'est changé en mal. Au lieu de votre sublimité naturelle, vous n'avez plus eu qu'orgueil et ostentation : les lumières de votre intelligence se

(1) *Is.* XIV. 13, 14, 15.

sont tournées en finesse et artifices malins : l'homme que Dieu avoit mis au-dessous de vous, est devenu l'objet de votre envie : et dénués de la charité qui devoit faire votre perfection, vous vous êtes réduits à la basse et malicieuse occupation d'être premièrement nos séducteurs, et ensuite les bourreaux de ceux que vous avez séduits. Ministres injustes de la justice de Dieu, vous l'éprouvez les premiers : vous augmentez vos tourmens en leur faisant éprouver vos rigueurs jalouses : votre tyrannie fait votre gloire, et vous n'êtes capables que de ce plaisir noir et malin, si on le peut appeler ainsi, que donne un orgueil aveugle et une basse envie. Vous êtes ces esprits privés d'amour, qui ne vous nourrissez plus que du venin de la jalousie et de la haine. Et comment s'est fait en vous ce grand changement ? Vous vous êtes retirés de Dieu, et il s'est retiré : c'est là votre grand supplice, et sa grande et admirable justice. Mais il a pourtant fait plus encore : il a tonné, il a frappé : vous gémissez sous les coups incessamment redoublés de sa main invincible et infatigable. Par ses ordres souverains, la créature corporelle qui vous étoit soumise naturellement, vous domine et vous punit : le feu vous tourmente ; sa fumée, pour ainsi parler, vous étouffe ; d'épaisses ténèbres vous tiennent captifs dans des prisons éternelles. Maudits esprits, haïs de Dieu et le haïssant, comment êtes-vous tombés si bas ? Vous l'avez voulu, vous le voulez encore, puisque vous voulez toujours être superbes, et que par votre orgueil indompté vous demeurez obstinés à votre malheur.

Créature, quelle que tu sois, et si parfaite que

tu te croies, songe que tu as été tirée du néant : que de toi-même tu n'es rien : c'est du côté de cette basse origine que tu peux toujours devenir pécheresse, et dès-là éternellement et infiniment malheureuse.

Superbes et rebelles, prenez exemple sur le prince de la rebellion et de l'orgueil; et voyez, et considérez, et entendez, ce qu'un seul sentiment d'orgueil a fait en lui, et dans tous ses sectateurs.

Fuyons, fuyons, fuyons-nous nous-mêmes ; rentrons dans notre néant; et mettons en Dieu notre appui comme notre amour. Amen. Amen.

III.e ÉLÉVATION.

La persévérance et la béatitude des saints anges : leur ministère envers les élus.

Il y eut un grand combat dans le ciel : Michel et ses anges combattoient contre le dragon : le dragon et ses anges combattoient contre lui ; et la force leur manqua : ils tombèrent du *ciel, et leur place ne s'y trouva plus* (1).

Quel est ce combat ? Quelles sont les armes des puissances spirituelles ? *Nous n'avons point à combattre contre la chair et le sang ; mais contre des malices spirituelles qui sont dans les cieux..... et dans cet air ténébreux* qui nous environne (2).

Il ne faut donc point s'imaginer dans ce combat, ni des bras de chair, ni des armes matérielles, ni

(1) *Apoc.* XII. 7, 8. — (2) *Ephes.* VI. 12.

du sang répandu comme parmi nous : c'est un conflit de pensées et de sentimens. L'ange d'orgueil qui est appelé le dragon, soulevoit les anges, et disoit : Nous serons heureux en nous-mêmes, et nous ferons comme Dieu notre volonté. Et Michel disoit au contraire : *Qui est comme Dieu ?* Qui se peut égaler à lui? d'où lui est venu le nom de *Michel;* c'est-à-dire, qui est comme Dieu ? Mais qui doute dans ce combat, que le nom de Dieu ne l'emporte ? Que pouvez-vous, foibles esprits ; foibles, dis-je, par votre orgueil ? que pouvez-vous contre l'humble armée du Seigneur qui se rallie à ce mot : *Qui est comme Dieu ?* Vous tombez du ciel comme un éclair ; et votre place qui y étoit si grande, y demeure vide. O quel ravage y a fait votre désertion ! quels vastes espaces demeurent vacans ! il ne le seront pas toujours ; et Dieu créera l'homme pour remplir ces places que votre désertion a laissées vacantes. Fuyez, troupe malheureuse. *Qui est comme Dieu ?* Fuyez devant Michel et devant ses anges.

Voilà donc le ciel purifié : les esprits hautains en sont bannis à jamais ; il n'y aura plus de révolte, il n'y aura plus d'orgueil, ni de dissention : c'est une Jérusalem, c'est une ville de paix, où les *saints anges* unis à Dieu, et entre eux, *voient éternellement la face du Père* (1) ; et assurés de leur félicité, attendent avec soumission le supplément de leurs ordres qui leur viendront de la terre.

Saints et bienheureux esprits, qui vous a donné de la force contre cet esprit superbe, qui étoit un de vos premiers princes, et peut-être le premier de

(1) *Matt.* XVIII. 10.

tous? Qui ne voit que c'est le nom de Dieu, que vous avez mis à votre tête, en disant avec saint Michel: *Qui est comme Dieu?* Mais qui vous a inspiré cet amour victorieux pour le nom de Dieu? Ne nous est-il pas permis de penser que Dieu même vous a inspiré comme il a fait aux saints hommes, cette dilection invincible et victorieuse qui vous a fait persévérer dans le bien; et de chanter en action de grâce de votre victoire, ce que dit à Dieu un de ses saints: *C'est à vous qu'ils doivent leur être; c'est à vous qu'ils doivent leur vie; c'est à vous qu'ils doivent de vivre justes; c'est à vous qu'ils doivent de vivre heureux* (1)? Ils ne se sont pas faits eux-mêmes meilleurs et plus excellens que vous ne les avez faits; ce degré de bien qu'ils ont acquis en persévérant, leur vient de vous. Et comme dit un autre de vos saints: *La même grâce qui a relevé l'homme tombé, a opéré dans les anges saints le bonheur de ne tomber pas: elle n'a pas délaissé l'homme dans sa chute; mais elle n'a pas permis que les anges bienheureux tombassent* (2).

J'adore donc la miséricorde qui les a faits heureux en les faisant persévérans; et appelé par votre apôtre au témoignage des *anges élus* (3), je reconnois en eux comme en nous votre élection en laquelle seule ils se glorifient. Car si je disois qu'ils se glorifient, pour peu que ce fût, en eux-mêmes, je craindrois, Seigneur, et pardonnez-moi si je l'ose dire, je craindrois en les rangeant avec les déserteurs, de leur en donner le partage.

(1) *S. Aug.* — (2) *S. Bern. Serm.* XXII. *in Cant. n.* 6. — (3) *I. Tim* V. 21.

Mais

Mais quoi donc, a-t-il manqué quelque chose aux mauvais anges du côté de Dieu? Loin de nous cette pensée; ils sont tombés par leur libre arbitre. Et quand on demandera pourquoi Satan s'est-il soulevé contre Dieu? la réponse est prête: c'est parce qu'il l'a voulu. Car il n'avoit point comme nous à combattre une mauvaise concupiscence qui l'entraînât au mal comme par force: ainsi sa volonté étoit parfaitement libre; et sa désertion est le pur ouvrage de son libre arbitre. Et les saints anges, comment ont-ils persévéré dans le bien? Par leur libre arbitre sans doute, et parce qu'ils l'ont voulu. Car n'ayant point cette maladie de la concupiscence, ni cette inclination indélibérée vers le mal dont nous sommes tyrannisés, ils n'avoient pas besoin de la prévention de cet attrait indélibéré qui nous incline vers le bien, et qui est dans les hommes enclins à mal faire, le secours médicinal du Sauveur. Au contraire, dans un parfait équilibre la volonté des saints anges donnoit seule, pour ainsi parler, le coup de l'élection; et leur choix que la grâce aidoit, mais qu'elle ne déterminoit pas, sortoit comme de lui-même par sa propre et seule détermination. Il est ainsi, mon Dieu; et il me semble que vous me faites voir cette liberté dans la notion que vous me donnez du libre arbitre, lorsqu'il a été parfaitement sain.

Il étoit tel dans tous les anges; mais cependant ce bon usage de leur libre arbitre, qui est un grand bien, et en attire un plus grand encore, qui est la félicité éternelle, peut-il ne pas venir de Dieu? Je ne le puis croire; et je crois, si je l'ose dire, faire plaisir aux saints anges, en reconnoissant que celui

qui leur a donné l'être comme à nous, la vie comme à nous, la première grâce comme à nous, la liberté comme à nous, par une action particulière de sa puissance et de sa bonté, leur a donné comme à nous encore, par une action de sa bonté particulière, le bon usage du bien; c'est-à-dire, le bon usage de leur libre arbitre, qui étoit un bien, mais ambigu, dont on pouvoit bien et mal user, que Dieu néanmoins leur avoit donné; et combien plus leur a-t-il donné le bien dont on ne peut pas mal user, puisque ce bien n'est autre chose que le bon usage ? Tout vient de Dieu; et l'ange, non plus que l'homme, *n'a point à se glorifier en lui-même* (1) par quelque endroit que ce soit, mais toute sa gloire est en Dieu. Il lui a donné la justice commencée; et à plus forte raison la justice persévérante qui est plus parfaite comme plus heureuse, puisqu'elle a pour sa récompense cet immuable affermissement de la volonté dans le bien, qui fait la félicité éternelle des justes.

Oui, saints anges, je me joins à vous, pour dire à Dieu que vous lui devez tout, et que vous voulez lui tout devoir, et que c'est par-là que vous avez triomphé de vos malheureux compagnons; parce que vous avez voulu tout devoir à celui à qui vous deviez l'être, la vie et la justice; pendant que ces orgueilleux oubliant ce qu'ils lui devoient, ont voulu se devoir à eux-mêmes leur perfection, leur gloire, leur félicité.

Soyez heureux, saints anges. Venez à notre secours. Périssent en une nuit, par la main d'un seul de vous, les innombrables armées de nos ennemis (2):

(1) *I. Cor.* I. 29, 31. — (2) *IV. Reg.* XIX. 35. *Is.* XXXVII. 36.

périssent en une nuit, par une semblable main, tous les premiers nés de l'Egypte, persécutrice du peuple de Dieu (1).

Saint ange, qui que vous soyez, que Dieu a commis à ma garde, repoussez ces superbes tentateurs, qui pour continuer leur combat contre Dieu, lui disputent encore l'homme qui est sa conquête, et vous le veulent enlever. O saint ange, puissant protecteur du peuple saint, *dont vous offrez à Dieu les prières comme un encens agréable* (2) ! O saint Michel : que je puisse dire sans fin avec vous : *Qui est comme Dieu ?* O saint Gabriel, qui êtes appelé *la force de Dieu !* vous qui avez annoncé à Marie la venue actuelle du Christ (3), dont vous aviez prédit à Daniel l'arrivée future (4), inspirez-nous la sainte pensée de profiter de vos prédictions. O saint Raphaël, dont le nom est interprété *la médecine de Dieu*, guérissez mon ame d'un aveuglement plus dangereux que celui du saint homme Tobie : liez le démon d'impudicité, qui attaque les enfans d'Adam, même dans la sainteté du mariage (5) : liez-le, car vous êtes plus puissant que lui, et Dieu même est votre force. Saints anges, tous tant que vous êtes *qui voyez la face de Dieu* (6), et à qui *il a commandé de nous garder dans toutes nos voies* (7), développez sur notre foiblesse les secours de toutes les sortes que Dieu vous a mis en main pour le salut de ses élus ; *pour lesquels il a daigné vous établir des esprits administrateurs* (8).

(1) *Exod.* XII. 29. — (2) *Apoc.* VIII. 3. — (3) *Luc.* I. 26. — (4) *Dan.* IX. 2, 22, 23, *etc.* — (5) *Tob.* V. 17, 21, 27. VIII. 3. XI. 13, 14, 15. — (6) *Matth.* XVIII. 10. — (7) *Ps.* XC. 11. — (8) *Heb.* I. 14.

O Dieu! envoyez-nous vos saints anges : ceux qui ont servi Jésus-Christ après son jeûne : ceux qui ont gardé son sépulcre, et annoncé sa résurrection [1] : celui qui l'a fortifié dans son agonie [2] : car Jésus-Christ n'avoit pas besoin de son secours pour lui-même, mais seulement parce qu'il s'étoit revêtu de notre foiblesse; et ce sont les membres infirmes que cet ange consolateur est venu fortifier en la personne de leur chef.

IV.e ÉLÉVATION.

Sur la dignité de la nature humaine. Création de l'homme.

Vous l'avez abaissé un peu au-dessous de l'Ange : vous l'avez couronné d'honneur et de gloire : et vous l'avez préposé à tous les ouvrages de vos mains [3]. C'est ce que chantoit David en mémoire de la création de l'homme. Et il est vrai que Dieu *l'a mis un peu au-dessous des anges :* au-dessous; car uni à un corps il est inférieur à ces esprits purs : mais seulement un peu au-dessous; car comme eux il a la vie et l'intelligence, et l'amour; et l'homme n'est pas heureux par la participation d'un autre bonheur que de celui des anges : Dieu est la commune félicité des uns et des autres; et de ce côté, égaux aux anges, *leurs frères* [4] et non leurs sujets, nous ne sommes qu'*un peu au-dessous d'eux.*

(1) *Matth.* IV. 11. XXVIII. 2, 5. — (2) *Luc.* XXII. 43. — (3) *Ps.* VIII, 6, 7. — (4) *Apoc.* XIX. 10. XXII. 9.

Vous l'avez couronné d'honneur et de gloire, selon l'ame et selon le corps. Vous lui avez donné la justice, la droiture originelle, l'immortalité, et l'empire sur toute la créature corporelle. Les anges n'ont pas besoin de ces créatures qui ne leur sont d'aucun usage, n'ayant point de corps. Mais Dieu a introduit l'homme dans ce monde sensible et corporel pour le contempler et en jouir. Le contempler, selon que David le venoit de dire par ces mots : *Je verrai vos cieux qui sont l'œuvre de vos doigts : je verrai la lune et les étoiles que vous avez fondées* (1), au milieu de la liqueur immense qui les environne, et dont vous avez réglé le cours par une loi d'une inviolable stabilité. L'homme doit aussi jouir du monde, selon les usages que Dieu lui en a prescrits; du soleil, de la lune et des étoiles, *pour distinguer les jours, les mois, les saisons et les années* (2). Tout le reste de la nature corporelle est soumis à son empire; il cultive la terre et la rend féconde : il fait servir les mers à ses usages et à son commerce; elles font la communication des deux mondes qui forment le globe de la terre : tous les animaux reconnoissent son empire, ou parce qu'il les dompte, ou parce qu'il les emploie à divers usages. Mais le péché a affoibli cet empire, et ne nous en a laissé que quelques malheureux restes.

Comme tout devoit être mis en la puissance de l'homme, Dieu le crée après tout le reste, et l'introduit dans l'univers, comme on introduit dans la salle du festin celu pour qui il se fait, après que tout est prêt, et que les viandes sont servies.

(1) *Ps.* VIII. 4. — (2) *Gen.* I. 14.

L'homme est le complément des œuvres de Dieu : et après l'avoir fait comme son chef-d'œuvre, il demeure en repos.

Dieu honore l'homme : pourquoi se déshonore-t-il lui-même, *en se rendant semblable aux bêtes* (1), sur qui l'empire lui est donné ?

V.e ÉLÉVATION.

Sur les singularités de la création de l'homme. Première singularité dans ces paroles : Faisons l'homme.

Homme animal, qui te ravilis jusqu'à te *rendre semblable aux bêtes* (2), et souvent te mettre dessous et envier leur état, il faut aujourd'hui que tu comprennes ta dignité par les singularités admirables de ta création. La première est d'avoir été fait non point comme le reste des créatures par une parole de commandement : *fiat, que cela soit :* mais par une parole de conseil : *faciamus, faisons* (3). Dieu prend conseil en lui-même, comme allant faire un ouvrage d'une plus haute perfection, et pour ainsi dire, d'une industrie particulière, où reluisît plus excellemment la sagesse de son auteur. Dieu n'avoit rien fait sur la terre ni dans la nature sensible, qui pût entendre les beautés du monde qu'il avoit bâti, ni les règles de son admirable architecture ; ni qui pût s'entendre soi-même à l'exemple de son créateur ; ni qui de soi-même se pût élever

(1) *Ps.* XLVIII. 13, 21. — (2) *Ibid.* — (3) *Gen.* I. 26.

à Dieu, et en imiter l'intelligence et l'amour, et comme lui être heureux. Pour donc créer un si bel ouvrage, Dieu consulte en lui-même, et voulant produire un animal capable de conseil et de raison, il appelle en quelque manière à son secours, parlant à un autre lui-même, à qui il dit : *Faisons ;* qui n'est donc point une chose faite, mais une chose qui fait comme lui, et avec lui ; et cette chose ne peut être que son Fils et son éternelle sagesse, engendrée éternellement dans son sein, par laquelle et avec laquelle il avoit à la vérité fait toute chose, mais qu'il déclare plus expressément en faisant l'homme.

Gardons-nous donc bien de nous laisser entraîner aux aveugles impulsions de nos passions, ni à ce que le monde appelle hasard et fortune. Nous sommes produits par un conseil manifeste ; toute la sagesse de Dieu, pour ainsi dire, appelée. Ne croyons donc pas que les choses humaines puissent aller un seul moment à l'aventure : tout est régi dans le monde par la providence : mais surtout ce qui regarde les hommes est soumis aux dispositions d'une sagesse occulte et particulière; parce que de tous les ouvrages de Dieu, l'homme est celui d'où son ouvrier veut tirer le plus de gloire. Soyons donc toujours aveuglément soumis à ses ordres, et mettons là toute notre sagesse. Quoi qu'il nous arrive d'imprévu, de bizarre et d'irrégulier en apparence, souvenons-nous de cette parole : *Faisons l'homme ;* et du conseil particulier qui nous a donné l'être.

VI.e ÉLÉVATION.

Seconde distinction de la création de l'homme : dans ces paroles, à notre image et ressemblance.

Faisons l'homme à notre image et ressemblance (1). A ces admirables paroles, élève-toi au-dessus des cieux et des cieux des cieux, et de tous les esprits célestes, ame raisonnable, puisque Dieu t'apprend que pour te former, il ne s'est pas proposé un autre modèle que lui-même. Ce n'est pas aux cieux ni aux astres, ni au soleil, ni aux anges mêmes, ni aux archanges, ni aux séraphins qu'il te veut rendre semblable : *Faisons,* dit-il, *à notre image :* et pour inculquer davantage : *Faisons à notre ressemblance :* qu'on voie tous nos traits dans cette belle créature, autant que la condition de la créature le pourra permettre.

S'il faut distinguer ici l'image et la ressemblance; ou si c'est, comme on vient de le proposer, pour inculquer davantage cette vérité, que Dieu emploie ces deux mots à peu près de même force, je ne sais si on le peut décider. Quoi qu'il en soit, Dieu exprime ici toutes les beautés de la nature raisonnable, et à la fois toutes les richesses qu'il lui a données par sa grâce : entendement, volonté, droiture, innocence, claire connoissance de Dieu, amour infus de ce premier être, assurance de jouir avec lui d'une même félicité, si on eût persévéré dans la justice où l'on avoit été créé.

(1) *Gen.* I. 26.

Chrétiens, élevons-nous à notre modèle, et n'aspirons à rien moins qu'à imiter Dieu. *Soyez miséricordieux*, dit le Fils de Dieu, *comme votre Père céleste est miséricordieux* (1). Dieu est bon par sa nature, il ne fait que le bien, et ne fait du mal à personne que forcé. Ainsi, *faisons du bien à tout le monde, et même à tous nos ennemis*, comme Dieu, *qui fait luire son soleil sur les bons et sur les mauvais, et pleut sur le champ du juste comme sur celui du pécheur* (2). Dieu est indulgent, et s'appaise aisément envers nous, malgré notre malice : pardonnons à son exemple. Il est saint: *Soyez saints comme je suis saint, moi le Seigneur votre Dieu* (3). En un mot, il est parfait : *Soyez parfaits, comme votre Père céleste est parfait* (4). Qui peut atteindre à la perfection de ce modèle? Il faut donc croître toujours, et ne se donner aucun repos, ni aucun relâche. C'est pourquoi saint Paul *s'avance toujours dans la carrière : oubliant ce qu*'il laissoit *derrière, et ne cessant de s'étendre en avant* (5) par de nouveaux et continuels efforts. Pesez toutes ces paroles, cet oubli, cette extension, cette infatigable ardeur. C'est au bout d'une telle course, qu'on *trouve la couronne et le prix proposé par la vocation divine en Jésus-Christ.* Que nul chrétien ne s'imagine être exempt de ce travail; ou que cette perfection n'est pas pour lui. Cette voie demande, dit saint Augustin, *des gens qui marchent sans cesse ; elle ne souffre pas ceux qui reculent ; elle ne souffre pas ceux qui se détournent ; enfin elle ne souffre pas ceux qui*

(1) *Luc.* VI. 36. — (2) *Matth.* V. 44, 45. — (3) *Levit.* XIX. 2. — (4) *Matt.* V. 48. — (5) *Philip.* III. 13, 14.

s'arrêtent, pour peu que ce soit. En quelque point qu'ils s'arrêtent, là les prend l'orgueil, là les prend la paresse : ils pensent avoir avancé, ou avoir fait quelque chose; et dans ce relâchement, leur pesanteur naturelle les entraîne en bas, et il n'y a plus de ressource.

VII.e ÉLÉVATION.

L'image de la Trinité dans l'ame raisonnable.

Faisons l'homme (1) : nous l'avons dit, à ces mots l'image de la Trinité commence à paroître. Elle reluit magnifiquement dans la créature raisonnable : semblable au Père, elle a l'être : semblable au Fils, elle a l'intelligence : semblable au Saint-Esprit, elle a l'amour : semblable au Père, au Fils et au Saint-Esprit, elle a dans son être, dans son intelligence, dans son amour, une même félicité et une même vie. Vous ne sauriez lui en rien ôter, sans lui ôter tout. Heureuse créature, et parfaitement semblable, si elle s'occupe uniquement de lui. Alors parfaite dans son être, dans son intelligence, dans son amour, elle entend tout ce qu'elle est, elle aime tout ce qu'elle entend : son être et ses opérations sont inséparables : Dieu devient la perfection de son être, la nourriture immortelle de son intelligence, et la vie de son amour. Elle ne dit comme Dieu qu'une parole, qui comprend toute sa sagesse : comme Dieu, elle ne produit qu'un seul amour,

(1) *Gen.* I. 26.

qui embrasse tout son bien : et tout cela ne meurt point en elle. La grâce survient sur ce fond, et relève la nature : la gloire lui est montrée, et ajoute son complément à la grâce. Heureuse créature encore un coup, si elle sait conserver son bonheur ! Homme, tu l'as perdu. Où s'égare ton intelligence, où se va noyer ton amour? Hélas, hélas! et sans fin hélas! Reviens à ton origine.

VIII.e ÉLÉVATION.

L'empire de l'homme sur soi-même.

Faisons l'homme à notre image et ressemblance, afin qu'il commande aux poissons de la mer, aux oiseaux du ciel, aux bêtes et à toute la terre, et à tout ce qui se remue ou rampe dessus (1). Troisième caractère particulier de la création de l'homme : c'est un animal né pour le commandement : s'il commande aux animaux, à plus forte raison, se commande-t-il à lui-même, et c'est en cela que je vois reluire un nouveau trait de la divine ressemblance. L'homme commande à son corps, à ses bras, à ses mains, à ses pieds; et dans l'origine nous verrons jusqu'à quel point tout étoit soumis à son empire. Il lui reste encore quelque chose du commandement absolu qu'il avoit sur ses passions. Il commande à sa propre intelligence qu'il applique à quoi il lui plaît : à sa propre volonté par conséquent, à cause de son libre arbitre, comme nous verrons

(1) *Gen.* I. 26.

bientôt : à ses sens intérieurs et extérieurs, et à son imagination qu'il tient captive sous l'autorité de la raison, et qu'il fait servir aux opérations supérieures. Il modère les appétits qui naissent des images des sens; et dans l'origine il étoit maître absolu de toutes ces choses. Car telle étoit la puissance de l'image de Dieu en l'ame qu'elle tenoit tout dans la soumission et dans le respect.

Travaillons à rétablir en nous-mêmes l'empire de la raison : contenons les vives saillies de nos pensées vagabondes; par ce moyen nous commanderons en quelque sorte aux oiseaux du ciel. Empêchons nos pensées de ramper toujours dans les nécessités corporelles, comme font les reptiles sur la terre; par ce moyen nous dominerons ces bas sentimens, et nous en corrigerons la bassesse. Ceux-là s'y laissent dominer, qui toujours occupés de leur santé, de leur vie mortelle, et des besoins de leurs corps, sont plongés dans la chair et dans le sang, et se remuent sur la terre à la manière des reptiles; c'est-à-dire, qu'ils n'ont aucuns mouvemens, que ceux qui sont terrestres et sensuels. Ce sera dompter des lions que d'assujettir notre impétueuse colère. Nous dominerons les animaux venimeux, quand nous saurons réprimer les haines, les jalousies et les médisances. Nous mettrons le frein à la bouche d'un cheval fougueux, quand nous réprimerons en nous les plaisirs. Quelle nécessité de pousser plus loin la similitude, ni de nous appliquer celle des poissons? Nous pourrons dire seulement, que leur caractère particulier est d'être muets, de ne respirer jamais l'air, et d'être toujours attachés à un élément plus

grossier. Tels sont ceux, qui possédés *du démon sourd et muet* (1), n'écoutent pas la prédication de l'Evangile, et sont empêchés par une mauvaise honte de confesser leurs péchés. Ils sont toujours dans des sentimens grossiers, et entrevoient à peine la lumière du soleil. Sortons de ces mouvemens charnels, où nous nageons, pour ainsi parler, par le plaisir que nous y prenons; nous exerçons une espèce de basse liberté, en nous promenant d'une passion à une autre, et ne sortant jamais de cette basse sphère, pour ainsi parler, ni de cet élément grossier. Quoi qu'il en soit, dominons en nous tout ce qu'il y a d'animal, de volage, de rampant. S'il se faut servir de notre imagination, que ce soit en l'épurant de toutes pensées corporelles et terrestres, et l'occupant saintement des mystères de Jésus-Christ, des exemples des saints, et de toutes les pieuses représentations qui nous sont offertes par l'Ecriture; non pour nous y arrêter, mais pour nous élever plus haut, après en avoir tiré le suc, c'est-à-dire, les instructions dont nos ames se doivent nourrir; par exemple, des mystères de la vie et de la passion de notre Seigneur, l'esprit de pauvreté, de douceur, d'humilité et de patience.

Pour donc corriger l'abus et l'égarement de notre imagination vagabonde et dissipée, il la faut remplir d'images saintes. Quand notre mémoire en sera pleine, elle ne nous ramènera que ces pieuses idées. La roue agitée par le cours d'une rivière, va toujours, mais elle n'emporte que les eaux qu'elle trouve en son chemin : si elles sont pures, elle ne

(1) *Marc.* IX. 24.

portera rien que de pur : mais si elles sont impures, tout le contraire arrivera. Ainsi, si notre mémoire se remplit de pures idées, la circonvolution, pour ainsi dire, de notre imagination agitée, ne puisera dans ce fonds et ne nous ramènera que des pensées saintes. La meule d'un moulin va toujours, mais elle ne moudra que le grain qu'on aura mis dessous : si c'est de l'orge, on aura de l'orge moulu ; si c'est du blé et du pur froment, on en aura la farine. Mettons donc dans notre mémoire tout ce qu'il y a de saintes et de pures images, et quelle que soit l'agitation de notre imagination, il ne nous reviendra, du moins ordinairement dans l'esprit, que la fine et pure substance des objets dont nous nous serons remplis. Remplissons-nous de Jésus-Christ, de ses actions, de ses souffrances, de ses paroles. Pour donner plus d'un objet à nos sens, remplissons-nous des saintes idées d'un Abraham immolant son fils : d'un Jacob arrachant à Dieu par un saint combat la bénédiction qu'il en espéroit : d'un Joseph laissant son habit entre les mains d'une impudique, pour en tirer son chaste corps : d'un Moïse, qui n'ose approcher du buisson ardent que le feu ne consume pas, et qui se déchausse par respect : d'un Isaïe qui tremble devant Dieu jusqu'à ce que ses lèvres soient purifiées : d'un Jérémie qui bégaie si humblement devant Dieu, et n'ose annoncer sa parole : des trois jeunes hommes dont la flamme d'une fournaise brûlante respecte la foi : d'un Daniel aussi sauvé par la foi des dents des lions affamés : d'un Jean-Baptiste prêchant la pénitence sous la haire et sous le cilice : d'un Saul abattu par la puissante

parole de Jésus qu'il persécutoit; et de toutes les autres belles images des prophètes et des apôtres. Votre mémoire et votre imagination consacrées comme un temple saint par ces pieuses images, ne vous rapporteront rien qui ne soit digne de Dieu.

Prenez garde seulement de ne laisser jamais votre imagination s'échauffer trop, parce qu'excessivement échauffée et agitée, elle se consume elle-même par son propre feu, et offusque les pures lumières de l'intelligence, qui sont celles qu'il faut faire luire dans notre esprit; et à qui l'imagination doit seulement préparer un trône, comme elle fit au saint prophète Ezéchiel, et aux autres saints prophètes ses compagnons, inspirés du même esprit.

IX.e ÉLÉVATION.

L'empire de Dieu exprimé dans celui de l'ame sur le corps.

On passe toute sa vie dans des miracles continuels qu'on ne remarque même pas. J'ai un corps, et sans connoître aucun des organes de ses mouvemens, je le tourne, je le remue, je le transporte où je veux, seulement parce que je le veux. Je voudrois remuer devant moi une paille, elle ne branle, ni ne s'ébranle en aucune sorte : je veux remuer ma main, mon bras, ma tête, les autres parties plus pesantes, qu'à peine pourrois-je porter si elles étoient détachées, toute la masse du corps; les mouvemens que je commande se font comme par eux-mêmes, sans que je

connoisse aucun des ressorts de cette admirable machine : je sais seulement que je veux me remuer de cette façon ou d'une autre, tout suit naturellement : j'articule cent et cent paroles entendues ou non entendues, et je fais autant de mouvemens connus et inconnus des lèvres, de la langue, du gosier, de la poitrine, de la tête : je lève, je baisse, je tourne, je roule les yeux : j'en dilate, j'en rétrécis la prunelle, selon que je veux regarder de près où de loin : et sans même que je connoisse ce mouvement, il se fait, dès que je veux regarder ou négligemment, et comme superficiellement, ou bien déterminément, attentivement, ou fixement quelque objet.

Qui a donné cet empire à ma volonté : et comment puis-je mouvoir également, ce que je connois, et ce que je ne connois pas ? Je respire sans y penser, et en dormant : et quand je veux, ou je suspends, ou je hâte la respiration, qui naturellement va toute seule : elle va aussi à ma volonté; et encore que je ne connoisse ni la dilatation ni le resserrement des poumons, ni même si j'en ai, je les ouvre, je les resserre, j'attire, je repousse l'air avec une égale facilité. Pour parler d'un ton plus aigu, ou plus gros, ou plus haut, ou plus bas, je dilate encore ou je resserre une autre partie dans le gosier, qu'on appelle trachée artère, quoique je ne sache même pas si j'en ai une : il suffit que je veuille parler ou haut ou bas, afin que tout se fasse comme de soi-même : en un moment, je fais articulément et distinctement mille mouvemens, dont je n'ai nulle connoissance distincte, ni même confuse le plus souvent :

souvent : puisque je ne sais pas si je les fais, ou s'il les faut faire. Mais, ô Dieu ! vous le savez, et nul autre que vous ne sait ce que vous savez seul : et tout cela est l'effet du secret concert que vous avez mis entre nos volontés et les mouvemens de nos corps : et vous avez établi ce concert inviolable, quand vous avez mis l'ame dans le corps pour le régir.

Elle y est donc, non point comme dans un vaisseau qui la contient, ni comme dans une maison où elle loge, ni comme dans un lieu qu'elle occupe : elle y est par son empire, par sa présidence, pour ainsi parler, par son action. Ainsi vous êtes en nous, et vous ne pouvez en être loin, puisque c'est *par vous que nous vivons, que nous nous mouvons, et que nous sommes* (1). Et vous êtes de la même sorte dans tout l'univers : au-dessus en le dominant ; au dedans en le remuant, et faisant concourir en un toutes ses parties ; au-dessous, en le portant, comme dit Moïse, *avec vos bras éternels. Il n'y a point de Dieu comme Dieu*, ajoute cet homme divin : *par son empire magnifique les vents vont deçà et delà, et les nuées courent dans le ciel* (2). Il dit aux astres, Marchez : il dit à l'abîme et à la baleine, Rendez ce corps englouti : il dit aux flots, Appaisez-vous : il dit aux vents, Soufflez, et mettez-moi en pièces ces gros mâts ; et tout suit à sa parole. Tout dépend naturellement d'une volonté : les corps et leurs mouvemens dépendent naturellement d'un esprit et d'une intelligence toute-puissante : Dieu peut donner à

(1) *Act.* XVII. 28. — (2) *Deut.* XXXIII. 26, 27.

la volonté, qu'il fait à l'image de la sienne, tel empire qu'il lui plaît ; et par-là nous donner l'idée de sa volonté, qui meut tout et fait tout.

Rendons-lui l'empire qu'il nous donne : et au lieu de *faire servir nos membres à l'iniquité*, puisque c'est Dieu qui nous les soumet, *faisons-les servir*, comme dit saint Paul (1), *à la justice.*

X.e ÉLÉVATION.

Autre admirable singularité de la création de l'homme : Dieu le forme de sa propre main et de ses doigts.

Que la terre produise des herbes et des plantes : que les eaux produisent les poissons et les oiseaux : que la terre produise les animaux (2). Tous les animaux sont créés par commandement, sans qu'il soit dit que Dieu y ait mis la main. Mais quand il veut former le corps de l'homme, il prend lui-même *de la boue* (3) entre ses doigts, et il lui donne sa figure. Dieu n'a point de doigts ni de mains : Dieu n'a pas plus fait le corps de l'homme que celui des autres animaux : mais il nous montre seulement dans celui de l'homme, un dessein et une attention particulière. C'est parmi les animaux, le seul qui est droit, le seul tourné vers le ciel, le seul où reluit par une si belle et si singulière situation, l'inclination naturelle de la nature raisonnable aux choses hautes. C'est de là aussi qu'est venue à l'homme

(1) *Rom.* VI. 19. — (2) *Gen.* I. 11, 20, 24. — (3) *Gen.* II. 7.

cette singulière beauté sur le visage, dans les yeux, dans tout le corps. D'autres animaux montrent plus de force; d'autres plus de vitesse et plus de légèreté, et ainsi du reste : l'excellence de la beauté appartient à l'homme; et c'est comme un admirable rejaillissement de l'image de Dieu sur sa face.

XI.ᵉ ÉLÉVATION.

La plus excellente distinction de la création de l'homme dans celle de son ame.

Encore un coup Dieu a formé les autres animaux en cette sorte : *Que la terre, que les eaux produisent les plantes et les animaux* (1); et c'est ainsi qu'ils ont reçu l'être et la vie. Mais Dieu après avoir pris dans ses mains toutes-puissantes la boue dont le corps humain avoit été formé, il n'est pas dit qu'il en ait tiré son ame : mais il est dit, qu'*il inspira sur sa face un souffle de vie; et que c'est ainsi qu'il en a été fait une ame vivante* (2). Dieu fait sortir chaque chose de ses principes : il produit de la terre les herbages et les arbres avec les animaux, qui n'ont d'autre vie qu'une vie terrestre et purement animale : mais l'ame de l'homme est tirée d'un autre principe, qui est Dieu. C'est ce que veut dire ce souffle de vie, que Dieu tire de sa bouche pour animer l'homme. Ce qui est fait à la ressemblance de Dieu, ne sort point des choses matérielles; et cette image n'est point cachée dans ces bas élémens pour en sortir, comme

(1) *Gen.* I. 11, 20, 24. — (2) *Gen.* II. 7.

fait une statue du marbre ou du bois. L'homme a deux principes : selon le corps il vient de la terre, selon l'ame il vient de Dieu seul; et c'est pourquoi, dit Salomon, pendant que le corps *retourne en la terre d'où il a été tiré, l'esprit retourne à Dieu qui l'a donné* (1). C'est ainsi qu'il vient de Dieu, non qu'il soit en Dieu en substance, et qu'il en sorte, comme quelques-uns l'ont imaginé; car ces idées sont grossières et trop corporelles; mais il est en Dieu, comme dans son seul principe, et sa seule cause; et c'est pourquoi on dit qu'il le donne. Tout le reste est tiré des élémens; car tout le reste est terrestre et corporel. Ce qu'on appelle les esprits dans les animaux, ne sont que des parcelles détachées, et une vapeur du sang : ainsi tout vient de la terre. Mais l'ame raisonnable faite à l'image de Dieu est donnée de lui, et ne peut venir que de cette divine bouche.

Hélas! hélas! *L'homme qui a été mis dans un si grand honneur*, distingué des animaux par sa création, *s'est égalé aux bêtes insensées, et leur a été fait semblable* (2).

(1) *Eccle.* XII. 7.—(2) *Ps.* XLVIII. 13, 21.

V.[e] SEMAINE.

SUITE DES SINGULARITÉS DE LA CRÉATION DE L'HOMME.

PREMIÈRE ÉLÉVATION.

Dieu met l'homme dans le paradis, et lui amène tous les animaux pour les nommer.

Après avoir formé l'homme, Dieu commence à lui faire sentir ce qu'il est dans le monde, par deux mémorables circonstances : l'une en lui plantant de sa propre main un jardin délicieux qu'on appelle paradis, où il avoit ramassé toutes les beautés de la nature, pour servir au plaisir de l'homme, et par-là l'élever à Dieu qui le combloit de tant de biens : l'autre en lui amenant tous les animaux comme à celui qui en étoit le maître, afin de lui faire voir que non-seulement toutes les plantes et tous les fruits de la terre étoient à lui; mais encore tous les animaux, qui par la nature de leurs mouvemens sembloient moins sujets à son empire.

Pour le paradis, Dieu ordonna deux choses à l'homme : l'une, *de le cultiver*, et l'autre, *de le garder* (1) : c'est-à-dire, d'en conserver la beauté; ce qui revient encore à la culture. Car au reste, il n'y avoit pas d'ennemi qui pût envahir ce lieu tranquille et saint : *Ut operaretur, et custodiret illum.*

(1) *Gen.* II. 15.

Dieu apprenoit à l'homme par cette figure, à se garder soi-même, et à garder à la fois la place qu'il avoit dans le paradis. Pour la culture, ce n'étoit pas cette culture laborieuse qui a été la peine de notre péché, lorsqu'il a fallu comme arracher dans la sueur de notre front, du sein de la terre, le fruit nécessaire à la conservation de notre vie : la culture donnée à l'homme pour son exercice, étoit cette culture comme curieuse, qui fait cultiver les fruits et les fleurs, plus pour le plaisir que pour la nécessité. Par ce moyen l'homme devoit être instruit de la nature des terres et du génie des plantes, de leurs fruits ou de leurs semences : et il y trouvoit en même temps la figure de la culture des vertus.

En amenant les animaux à l'homme (1), Dieu lui fait voir qu'il en est le maître, comme un maître dans sa famille qui nomme ses serviteurs, pour la facilité du commandement. L'Ecriture, substantielle et courte dans ses expressions, nous indique en même temps les belles connoissances données à l'homme, puisqu'il n'auroit pas pu nommer les animaux, sans en connoître la nature et les différences, pour ensuite leur donner des noms convenables, selon les racines primitives de la langue que Dieu lui avoit apprise.

C'est donc alors qu'il connut les merveilles de la sagesse de Dieu, dans cette apparence et cette ombre de sagesse, qui paroît dans les industries naturelles des animaux. Louons Dieu avec Adam, et considérons un moment toute la nature animale, comme l'objet de notre raison. Qui a formé tant de genres

(1) *Gen.* II. 19.

d'animaux, et tant d'espèces subordonnées à ces genres, toutes ces propriétés, tous ces mouvemens, toutes ces adresses, tous ces alimens, toutes ces forces diverses, toutes ces images de vertu, de pénétration, de sagacité et de violence? Qui a fait marcher, ramper, glisser les animaux? Qui a donné aux oiseaux et aux poissons, ces rames naturelles, qui leur font fendre les eaux et les airs? Ce qui peut-être a donné lieu à leur Créateur de les produire ensemble, comme animaux d'un dessein à peu près semblable; le vol des oiseaux semblant être une espèce de faculté de nager dans une liqueur plus subtile, comme la faculté de nager dans les poissons, est une espèce de vol dans une liqueur plus épaisse. Le même auteur a fait ces convenances et ces différences: celui qui a donné aux poissons leur triste, et, pour ainsi dire, leur morne silence, a donné aux oiseaux leurs chants si divers, et leur a mis dans l'estomac et dans le gosier une espèce de lyre et de guitare, pour annoncer, chacun à leur mode, les beautés de leur Créateur. Qui n'admireroit les richesses de sa providence qui fait trouver à chaque animal jusqu'à une mouche, jusqu'à un ver, sa nourriture convenable? En sorte que la disette ne se trouve dans aucune partie de sa famille; mais au contraire que l'abondance y règne partout, excepté maintenant parmi les hommes depuis que le péché a introduit la cupidité et l'avarice.

Par la considération seconde, tous les animaux sont à l'usage de l'homme, puisqu'ils lui servent à connoître et à louer Dieu. Mais outre cet usage plus universel, Adam connut dans les animaux des pro-

priétés particulières, qui leur donnoient le moyen d'aider par leur ministère celui que Dieu faisoit leur seigneur. O Dieu, j'ai considéré vos ouvrages, et j'en ai été effrayé ! Qu'est devenu cet empire, que vous nous aviez donné sur les animaux? On n'en voit plus parmi nous qu'un petit reste, comme un foible mémorial de notre ancienne puissance, et un débris malheureux de notre fortune passée.

Rendons grâces à Dieu de tous les biens qu'il nous a laissés dans le secours des animaux ; accoutumons-nous à le louer en tout. Louons-le dans le cheval qui nous porte ou qui nous traîne; dans la brebis qui nous habille et qui nous nourrit; dans le chien qui est notre garde et notre chasseur ; dans le bœuf qui fait avec nous notre labourage. N'oublions pas les oiseaux puisque Dieu les a amenés à Adam comme les autres animaux; et qu'encore aujourd'hui apprivoisés par notre industrie, ils viennent flatter nos oreilles par leur aimable musique ; et chantres infatigables et perpétuels, ils semblent vouloir mériter la nourriture que nous leur donnons. Si nous louons les animaux dans leur travail, et pour ainsi dire, dans leurs occupations, ne demeurons pas inutiles ; travaillons, gagnons notre pain chacun dans son exercice, puisque Dieu l'a mis à ce prix depuis le péché.

II.e ÉLEVATION.

La création du second sexe.

En produisant les autres animaux, Dieu a créé

ensemble les deux sexes; et la formation du second est une singularité de la création de l'homme.

Que servoit à l'homme d'être introduit dans ce paradis de délices, dans tout un vaste pays que Dieu avoit mis en son pouvoir, et au milieu de quatre grands fleuves dont les riches eaux traînoient des trésors : au reste sous un ciel si pur, que sans être encore obscurci par ces nuages épais qui couvrent le nôtre, et produisent les orages, il s'élevoit de la terre par une bénigne chaleur, une vapeur douce qui se distilloit en rosée, et qui arrosoit la terre et toutes ses plantes? L'homme étoit seul, et le plus seul de tous les animaux; car il voyoit tous les autres partagés et appareillés en deux sexes; et, dit l'Ecriture, il n'y avoit que l'homme, *à qui on ne trouvoit point d'aide semblable à lui* (1). Solitaire, sans compagnie, sans conversation, sans douceur, sans espérance de postérité, et ne sachant à qui laisser, ou avec qui partager ce grand héritage, et tant de biens que Dieu lui avoit donnés, il vivoit tranquille, abandonné à sa providence, sans rien demander. Et Dieu aussi de lui-même, ne voulant laisser aucun défaut dans son ouvrage, dit ces paroles : *Il n'est pas bon que l'homme soit seul : donnons-lui une aide semblable à lui* (2).

Peut-être donc va-t-il former le second sexe, comme il avoit formé le premier; non : il veut donner au monde dans les deux sexes, l'image de l'unité la plus parfaite, et le symbole futur du grand mystère de Jésus-Christ. C'est pourquoi il tire la femme de l'homme même, et la forme d'une côte superflue

(1) *Gen.* II. 20. — (2) *Ibid.* 18.

qu'il lui avoit mise exprès dans le côté. Mais pour montrer que c'étoit là un grand mystère, et qu'il falloit regarder avec des yeux plus épurés que les corporels; la femme est produite dans une extase d'Adam; et c'est par un esprit de prophétie qu'il connut tout le dessein d'un si bel ouvrage. *Le Seigneur Dieu envoya un sommeil à Adam :* un sommeil, disent tous les saints, qui fut un ravissement et la plus parfaite de toutes les extases; et Dieu *prit une côte d'Adam, et il en remplit de chair la place* (1). Ne demandez donc point à Dieu, pourquoi voulant tirer de l'homme la compagne qu'il lui donnoit, il prit un os plutôt que de la chair; car s'il avoit pris de la chair, on auroit pu demander de même, pourquoi il auroit pris de la chair plutôt qu'un os. Ne lui demandons non plus ce qu'il ajouta à la côte d'Adam pour en former un corps parfait; la matière ne lui manque pas : et quoi qu'il en soit, cet os se ramollit entre ses mains. C'est de cette dureté qu'il voulut former ces délicats et tendres membres, où dans la nature innocente il ne faut rien imaginer qui ne fût aussi pur qu'il étoit beau. Les femmes n'ont qu'à se souvenir de leur origine; et sans trop vanter leur délicatesse, songer après tout qu'elles viennent d'un os surnuméraire, où il n'y avoit de beauté que celle que Dieu y voulut mettre.

Mon Dieu! que de vains discours je prévois dans les lecteurs au récit de ce mystère! Mais pendant que je leur raconte un grand et mystérieux ouvrage de Dieu, qu'ils entrent dans un esprit sérieux, et, s'il se peut, dans quelque sentiment de cette admi-

(1) *Gen.* II. 21.

rable extase d'Adam, pendant laquelle il édifia, *il bâtit en femme la côte d'Adam* (1) : grave expression de l'Ecriture, pour nous faire voir dans la femme quelque chose de grand et de magnifique, et comme un admirable édifice où il y avoit de la grâce, de la majesté, des proportions admirables, et autant d'utilité que d'ornement.

La femme ainsi formée est présentée *de la main de Dieu* au premier homme, qui ayant vu dans son extase ce que Dieu faisoit : *C'est ici*, dit-il d'abord, *l'os de mes os, et la chair de ma chair : elle s'appellera* Virago, *parce qu'elle est formée de l'homme ; et l'homme quittera son père et sa mère, et il s'unira à sa femme* (2). On peut croire par cette parole, que Dieu avoit formé la femme d'un os revêtu de chair; et que l'os seul est nommé comme prévalant dans cette formation.

Quoi qu'il en soit, encore une fois, sans nous arrêter davantage à des questions curieuses, et remarquant seulement en un mot ce qui paroît dans le texte sacré; considérons en esprit cette épouse mystérieuse; c'est-à-dire, la sainte Eglise tirée, et comme arrachée du sacré côté du nouvel Adam pendant son extase, et formée, pour ainsi parler, par cette plaie, dont toute la consistance est dans les os et dans les chairs de Jésus-Christ, qui se l'incorpore par le mystère de l'incarnation, et par celui de l'eucharistie qui en est une extension admirable. Il quitte tout pour s'unir à elle : il quitte en quelque façon son père qu'il avoit dans le ciel, et sa mère la synagogue d'où il étoit issu selon la chair,

(1) *Gen.* II. 22. — (2) *Ibid.* 23, 24.

pour s'attacher à son épouse ramassée parmi les gentils. C'est nous qui sommes cette épouse ; c'est nous qui vivons des os et des chairs de Jésus-Christ, par les deux grands mystères qu'on vient de voir. *C'est nous qui sommes*, comme dit saint Pierre (1), *cet édifice spirituel et le temple vivant du Seigneur*, bâti en esprit dès le temps de la formation d'Eve notre mère, et dès l'origine du monde. Considérons dans le nom d'Eve, qui signifie mère des vivans, et l'Eglise mère des véritables vivans, et la bienheureuse Marie la vraie mère des vivans, qui nous a tous enfantés avec Jésus-Christ qu'elle a conçu par la foi. O homme ! voilà ce qui t'est montré dans la création de la femme ; pour prévenir, par ce sérieux, toutes les frivoles pensées qui passent dans l'esprit des hommes au souvenir des deux sexes, depuis seulement que le péché en a corrompu l'institution. Revenons à notre origine ; respectons l'ouvrage de Dieu et son dessein primitif ; éloignons les pensées de la chair et du sang ; et ne nous plongeons point dans cette boue, pendant que dans le récit qu'on vient d'entendre, Dieu prend tant de soins de nous en tirer.

III.e ÉLÉVATION.

Dieu donne à l'homme un commandement, et l'avertit de son franc arbitre, et tout ensemble de sa sujétion.

Vous mangerez de tous les fruits du paradis ; mais vous ne mangerez point de l'arbre de la science du

(1) *I. Pet.* II. 5.

bien et du mal : car, au jour que vous en mangerez, vous mourrez de mort (1) : la mort vous sera inévitable.

Eve fut présente à ce commandement, quoique par anticipation, il soit rapporté avant sa production ; ou en tout cas, il fut répété en sa présence, puisqu'elle dit au serpent : *Le Seigneur nous a commandé de ne point manger ce fruit* (2) : si ce n'est qu'on aime mieux croire qu'elle apprit d'Adam la défense de Dieu ; et que dès-lors il ait plu à Dieu de nous enseigner que c'est un devoir des femmes *d'interroger*, comme dit saint Paul, *dans la maison et en particulier leurs maris* (3), et d'attendre d'eux les ordres de Dieu.

Quoi qu'il en soit, Dieu fait deux choses par ce commandement, il enseigne à l'homme premièrement son libre arbitre, et secondement sa sujétion.

Le libre arbitre est un des endroits de l'homme, où l'image de Dieu paroît davantage. Dieu est libre à faire ou ne faire pas au dehors tout ce qui lui plaît ; parce qu'il n'a besoin de rien, et qu'il est supérieur à tout son ouvrage : qu'il fasse cent mille mondes, il n'en est pas plus grand ; qu'il n'en fasse aucun, il ne l'est pas moins. Au dehors le néant ou l'être lui est égal ; et il est maître ou de ne rien faire, ou de faire tout ce qui lui plaît. Que l'ame raisonnable puisse aussi faire d'elle-même, ou du corps qui lui est uni, ce qui lui plaît, c'est assurément un trait admirable, et une admirable participation de l'être divin. Je ne suis rien ; mais parce qu'il a plu à Dieu de me faire à son image, et d'im-

(1) *Gen.* II. 16, 17. — (2) *Gen.* III. 3. — (3) *I. Cor.* XIV. 35.

primer dans mon fond une ressemblance quoique foible de son libre arbitre, je veux que ma main se lève, que mon bras s'étende, que ma tête, que mon corps se tourne, cela se fait : je cesse de le vouloir, et je veux que tout se tourne d'un autre côté ; cela se fait de même. Tout cela m'est indifférent ; je suis aussi bien d'un côté que d'un autre ; et de tout cela il n'y en a aucune raison que ma volonté ; cela est, parce que je le veux ; et je le veux, parce que je le veux ; et c'est là une dernière raison, parce que Dieu m'a voulu donner cette faculté ; et quand même il y a quelque raison de me déterminer à l'un plutôt qu'à l'autre, si cette raison n'est pas pressante, et qu'il ne s'agisse pour moi que de quelque commodité plus ou moins grande, je puis aisément ou me la donner, ou ne me la donner pas ; et je puis ou me donner ou m'ôter de grandes commodités, et si je veux, des incommodités et des peines aussi grandes. Et tout cela, parce que je le peux ; et Dieu a soumis cela à ma volonté ; et je puis même user de ma liberté, jusqu'à me procurer à moi-même de grandes souffrances, jusqu'à m'exposer à la mort, jusqu'à me la donner ; tant je suis maître de moi-même, par ce trait de la divine ressemblance, qu'on appelle le libre arbitre. Et si je rentre au dedans de moi, je puis appliquer mon intelligence à une infinité d'objets divers, et à l'un plutôt qu'à l'autre, et à tout successivement, à commencer par où je veux ; et je puis cesser de le vouloir, et même vouloir le contraire, et d'une infinité d'actes de ma volonté, je puis faire ou celui-ci ou celui-là, sans qu'il y en ait d'autre raison, sinon que je le veux ; ou s'il y

en a d'autre raison, je suis le maître de cette raison pour m'en servir ou ne m'en servir pas, ainsi que je le veux. Et par ce principe de libre arbitre, je suis capable de vertu et de mérite; et on m'impute à moi-même le bien que je fais; et la gloire m'en appartient.

Il est vrai que je puis aussi me détourner vers le mal, et mon œuvre m'est imputée à moi-même. Et je commets une faute dont je puis aussi me repentir ou ne me repentir pas; et ce repentir est une douleur bien différente des autres que je puis souffrir. Car je puis bien être fâché d'avoir la fièvre, ou d'être aveugle, mais non pas me repentir de ces maux, lorsqu'ils me viennent malgré moi. Mais si je mens, si je suis injuste ou médisant, et que j'en sois fâché, cette douleur est un repentir que je puis avoir et n'avoir pas : heureux, si je me repens du mal, et que volontairement je persévère dans le bien.

Voilà dans ma liberté un trait défectueux, qui est de pouvoir mal faire; ce trait ne me vient pas de Dieu, mais il me vient du néant dont je suis tiré. Dans ce défaut, je dégénère de Dieu qui m'a fait : car Dieu ne peut vouloir le mal; et le Psalmiste lui chante : *Vous êtes un Dieu qui ne voulez pas l'iniquité* (1). Mon Dieu, voilà le défaut et le caractère de la créature ! je ne suis pas une image et ressemblance parfaite de Dieu, je suis seulement fait à l'image : j'en ai quelque trait, mais parce que je suis, je n'ai pas tout : et on m'a tourné à la ressemblance; mais je ne suis pas une ressemblance, puis-

(1) *Ps.* v. 5.

qu'enfin je puis pécher. Je tombe dans le défaut par mille endroits, par l'imperfection, par la multiplicité, par la variabilité de mes actes; tout cela n'est pas en Dieu, et je dégénère par tous ces endroits; mais l'endroit où je dégénère le plus, le foible, et pour ainsi dire, la honte de ma nature, c'est que je puisse pécher.

Dieu dans l'origine m'a donné un précepte; car il étoit juste que je sentisse que j'étois sujet. Je suis une créature à qui il convient d'être soumise; je suis né libre, Dieu l'a voulu; mais ma liberté n'est pas une indépendance : il me falloit une liberté sujette, ou si l'on aime mieux parler ainsi avec un Père de l'Eglise, une servitude libre sous un seigneur souverain : *Libera servitus :* et c'est pourquoi il me falloit un précepte pour me faire sentir que j'avois un maître. O Dieu! le précepte aisé que vous m'avez donné d'abord; parmi tant d'arbres et de fruits, étoit-ce une chose si difficile de m'abstenir d'un seul? Mais vous vouliez seulement me faire sentir par un joug aisé, et avec une main légère, que j'étois sous votre empire. O Dieu! après avoir secoué le joug, il est juste que je subisse celui des travaux, de la pénitence et de la mort que vous m'avez imposé. O Dieu! vous êtes mon roi : faites-moi ce que vous voudrez par votre justice, mais n'oubliez pas vos miséricordes.

IV.e

IV.e ÉLÉVATION.

Sur l'arbre de la science du bien et du mal; et sur l'arbre de vie.

On peut entendre que *Dieu avoit produit de la terre, tout arbre beau à voir, et agréable au goût; et il avoit mis aussi dans le milieu du paradis l'arbre de vie, et l'arbre de la science du bien et du mal* (1). Dieu pouvoit annexer aux plantes certaines vertus naturelles par rapport à nos corps; et il est aisé à croire que le fruit de l'arbre de vie, avoit la vertu de réparer le corps par un aliment si proportionné et si efficace, que jamais on ne seroit mort en s'en servant. Mais pour l'arbre de la science du bien et du mal, comme c'étoit là un effet qui passoit la vertu naturelle d'un arbre, on pourroit dire que cet arbre a été ainsi appelé par l'évènement, à cause que l'homme en usant de cet arbre contre le commandement de Dieu, a appris la malheureuse science qui lui fait discerner par expérience le mal que son infidélité lui attiroit, d'avec le bien où il avoit été créé, et qu'il devoit savoir uniquement s'il eût persévéré dans l'innocence.

On peut encore penser que la vertu de donner à l'homme la science du bien et du mal, étoit dans cet arbre une vertu surnaturelle semblable à celle que Dieu a mise dans les sacremens, comme dans l'eau

(1) *Gen.* II. 9.

la vertu de régénérer l'intérieur de l'homme, et d'y répandre la vie de la grâce.

Quoi qu'il en soit, sans rechercher curieusement le secret de l'œuvre de Dieu, il me suffit de savoir que Dieu avoit défendu absolument et dès l'origine, l'usage de l'arbre de la science du bien et du mal, et non pas l'usage de l'arbre de vie. Voici ses paroles : *Mangez du fruit de tous les arbres du paradis, mais ne mangez point de celui de l'arbre de la science du bien et du mal* (1). Il n'y avoit donc que ce seul fruit qui fût défendu, et celui de l'arbre de vie ne le fut qu'après le péché, conformément à cette parole : *Prenons garde qu'il ne mette encore la main sur l'arbre de vie, et qu'il ne vive éternellement* (2).

O Dieu ! je me soumets à vos défenses; je renonce à toute science curieuse, puisque vous m'en défendez l'usage : je ne devois savoir par expérience que le bien : je me suis trop mal trouvé d'avoir voulu savoir ce que vous n'aviez pas voulu m'apprendre ; et je me contente de la science que vous me voulez donner. Pour l'arbre de vie, vous m'en aviez permis l'usage, et je pouvois être immortel avec ce secours, et maintenant vous me le rendez par la croix de mon Sauveur. Le vrai fruit de vie pend à cet arbre mystérieux, et je le mange dans l'eucharistie de dessus la croix, en célébrant ce mystère selon le précepte de Jésus-Christ, en mémoire de sa mort, conformément à cette parole : *Faites ceci en mémoire de moi* (3) ; et celle-ci de saint Paul : *Toutes les fois que vous mangerez de ce pain* céleste, *et que*

(1) *Gen.* II. 16, 17. — (2) *Gen.* III. 22. — (3) *Luc.* XXII. 19.

vous boirez de cette coupe bénite, *vous annoncerez*, vous publierez, vous célébrerez *la mort du Seigneur* (1). C'est donc ici un fruit de mort et un fruit de vie : un fruit de vie, puisque Jésus-Christ a dit : *Vos pères ont mangé la manne, et ils sont morts : mais quiconque mangera du pain que je vous donnerai, ne mourra jamais* (2). L'eucharistie est donc un fruit et un pain de vie. Mais en même temps c'est un fruit de mort, puisqu'il falloit pour nous vivifier que Jésus *goûtât la mort pour nous tous* (3) ; et que rappelés à la vie par cette mort, *nous portassions continuellement en nos corps la mortification de* Jésus (4), par la mort de nos passions, et en mourant à nous-mêmes et à nos propres désirs, *pour ne vivre plus qu'à celui qui est mort et ressuscité pour nous* (5). Pesons ces paroles et vivons avec Jésus-Christ, comme lui *mortifiés selon la chair, et vivifiés selon l'esprit*, ainsi que disoit saint Pierre (6).

V.e ÉLÉVATION.

Dernière singularité de la création de l'homme dans son immortalité.

Nous ne comptons plus les admirables singularités de la création de l'homme, tant le nombre en est grand; mais la dernière est l'immortalité. O Dieu, quelle merveille ! tout ce que je vois d'animaux autour de moi sont sujets à la mort ; moi seul avec un

(1) *I. Cor.* XI. 26. — (2) *Joan.* VI. 49, 50. — (3) *Heb.* II. 9. — (4) *II. Cor.* IV. 10. — (5) *Ibid.* V. 15. — (6) *I. Pet.* III. 18.

corps composé des mêmes élémens, je suis immortel par mon origine.

Je pouvois mourir cependant, puisque je pouvois pécher; j'ai péché, et je suis mort : mais je pouvois ne pas mourir, parce que je pouvois ne pas pécher, et que c'est le péché seul qui m'a privé de l'usage de l'arbre de vie.

Quel bonheur ! quelle perfection de l'homme ! Fait à l'image de Dieu par un dessein particulier de sa sagesse; établi dans un paradis, dans un jardin délicieux où tous les biens abondoient, sous un ciel toujours pur et toujours benin; au milieu des riches eaux de quatre fleuves; sans avoir à craindre la mort, libre, heureux, tranquille, sans aucune difformité ou infirmité, ni du côté de l'esprit, ni du côté du corps; sans aucun besoin d'habits, avec une pure et innocente nudité; ayant mon salut et mon bonheur en ma main; le ciel ouvert devant moi pour y être transporté quand Dieu voudroit, sans passer par les ombres affreuses de la mort ! Pleure sans fin, homme misérable qui as perdu tous ces biens, et ne te console qu'en Jésus-Christ qui te les a rendus; et encore dans une plus grande abondance !

VI.E SEMAINE.

ÉLÉVATIONS SUR LA TENTATION ET LA CHUTE DE L'HOMME.

PREMIÈRE ÉLÉVATION.

Le serpent.

Le serpent étoit le plus fin de tous les animaux (1). Voici dans la foiblesse apparente d'un commencement si étrange du récit de nos malheurs, la profondeur admirable de la théologie chrétienne. Tout paroît foible; osons le dire, tout a ici en apparence un air fabuleux; un serpent parle; une femme écoute; un homme si parfait et très-éclairé se laisse entraîner à une tentation grossière; tout le genre humain tombe avec lui dans le péché et dans la mort : tout cela paroît insensé. Mais c'est ici que commence la vérité de cette sublime sentence de saint Paul : *Ce qui est en Dieu une folie* (apparente) *est plus sage que la sagesse des hommes; et ce qui est en Dieu une foiblesse* apparente, *est plus fort que la force de tous les hommes* (2).

Commençons par la finesse du serpent; et ne la regardons pas comme la finesse d'un animal sans raison, mais comme la finesse du diable, qui, par une permission divine, étoit entré dans le corps de

(1) *Gen.* III. I. — (2) *I. Cor.* I. 25.

cet animal. Comme Dieu paroissoit à l'homme sous une figure sensible, il en étoit de même des anges. Dieu parle à Adam, Dieu lui amène les animaux, et lui amène sa femme qu'il venoit de tirer de lui-même; Dieu lui paroît comme quelque chose qui se promène dans le paradis. Il y a dans tout cela une figure extérieure, quoiqu'elle ne soit point exprimée : et il étoit juste, l'homme étant composé de corps et d'ame, que Dieu se fît connoître à lui selon l'un et l'autre, selon les sens comme selon l'esprit. Il en étoit de même des anges qui conversoient avec l'homme en telle forme que Dieu permettoit, et sous la figure des animaux. Eve donc ne fut point surprise d'entendre parler un serpent, comme elle ne le fut pas de voir Dieu même paroître sous une forme sensible; elle sentit qu'un ange lui parloit, et seulement il paroît qu'elle ne distingua pas assez si c'étoit un bon ou un mauvais ange, n'y ayant aucun inconvénient que dès-lors *l'ange de ténèbres se transfigurât en ange de lumière* (1).

Voilà donc de quoi s'élever à quelque chose de plus haut que ce qui paroît : et il faut considérer dans cette parole du serpent une secrète permission de Dieu, par laquelle l'esprit tentateur se présente à Eve sous cette figure.

Pourquoi il détermina cet ange superbe à paroître sous cette forme, plutôt que sous une autre; quoiqu'il ne soit pas nécessaire de le savoir, l'Ecriture nous l'insinue, en disant que *le serpent étoit le plus fin de tous les animaux;* c'est-à-dire, celui qui s'insinuoit de la manière la plus souple et la plus

(1) *II. Cor.* XI. 14.

cachée, et qui pour beaucoup d'autres raisons que la suite développera, représentoit mieux le démon dans sa malice, dans ses embûches, et ensuite dans son supplice.

Les hommes ignorans voudroient qu'Eve au lieu d'entendre le serpent, se fût d'abord effrayée, comme nous faisons à la vue de cet animal; sans songer, que les animaux soumis à l'empire de l'homme, n'avoient rien d'affreux pour lui dans l'origine; au contraire, pour ainsi dire, rampoient devant lui, aussi bien que le serpent, par une marque divine comme imprimée sur sa face qui les tenoit dans sa sujétion. Le démon n'avoit donc garde de se servir de la forme du serpent pour effrayer Eve, non plus que pour la fléchir à ses volontés par une espèce de force : mais cet esprit cauteleux alla par adresse, et par les subtiles insinuations que nous allons voir.

Jusqu'ici il ne paroît rien que d'excellent dans la nature de l'homme, à qui tous les animaux paroissent soumis, et même ceux qui à présent nous font naturellement le plus d'horreur. Jésus-Christ a rétabli cet empire d'une manière plus haute, lorsqu'il a dit, racontant les prodiges que fera la foi dans ceux qui croient : *Ils dompteront les serpens; et les poisons qu'ils boiront ne leur nuiront pas* (1). Ce miracle s'accomplira en nous d'une façon admirable, si parmi tant d'erreurs, tant de tentations, tant d'illusions, et, pour ainsi dire, dans un air si corrompu, nous savons, avec la grâce de

(1) *Marc.* XVI. 17.

Dieu, conserver notre cœur pur, notre bouche simple et sincère, nos mains innocentes.

II.e ÉLÉVATION.

La tentation; Eve est attaquée avant Adam.

Seigneur, faites-moi connoître les profondeurs de Satan, et les finesses malignes de cet esprit, à qui il vous a plu de conserver toute sa subtilité, toute sa pénétration, toute la supériorité naturelle du génie qu'il a sur nous, pour vous en servir aux épreuves où vous voulez mettre notre fidélité, et faire connoître magnifiquement la puissance de votre grâce.

Voici le premier ouvrage de cet esprit ténébreux. Sa malignité et sa jalousie le portent à détruire l'homme que Dieu avoit fait si parfait et si heureux, et à subjuguer celui à qui il avoit donné tant d'empire sur toutes les créatures corporelles; afin que ne pouvant renverser le trône de Dieu en lui-même, il le renverse, autant qu'il peut, dans l'homme qu'il a élevé à une si haute puissance.

Nous avons donc à considérer par quels moyens il a réussi dans cet ouvrage, afin de connoître ceux par lesquels nous lui devons résister, et nous relever de notre chute; c'est-à-dire, relever en nous l'empire de Dieu abattu.

Nous étions à la vérité au-dessous de l'ange, mais comme nous avons vu, *un peu au-dessous* (1);

(1) *Ps.* VIII. 6.

car nous lui étions égaux dans le bonheur de posséder le souverain bien ; et nous avions comme lui une intelligence et un libre arbitre aidé de la grâce, capable avec cette grâce de s'élever à cette bienheureuse jouissance. Nous pouvions donc aisément résister à Satan, qui l'avoit perdue, et qui vouloit nous la faire perdre. Quelque avantage qu'il eût sur nous du côté de l'intelligence, loin de pouvoir nous forcer, la grâce que nous avions, et qu'il avoit rejetée et entièrement perdue par sa faute, nous rendoit ses supérieurs en force et en vertu : ainsi il ne pouvoit rien contre nous que par persuasion ; et c'étoit aussi ce qui flattoit son orgueil, de soumettre notre esprit au sien par adresse, de nous faire donner dans les piéges qu'il nous tendoit.

Le premier effet de cet artifice, est d'avoir tenté Adam par Eve, et d'avoir commencé à nous attaquer par la partie la plus foible. Quelque parfaite que fût et dans le corps et encore plus dans l'esprit la première femme immédiatement sortie des mains de Dieu, elle n'étoit selon le corps qu'une portion d'Adam, et une espèce de diminutif. Il en étoit à proportion à peu près de même de l'esprit : car Dieu avoit fait régner dans son ouvrage une sagesse qui y rangeoit tout avec une certaine convenance. Ce n'est point Eve, mais Adam qui nomma les animaux : c'étoit à Adam et non point à Eve qu'il les avoit amenés. Si Eve, comme sa compagne chérie, participoit à son empire, il demeuroit à l'homme une primauté qu'il ne pouvoit perdre que par sa faute et par un excès de complaisance. Il avoit donné le nom à Eve, comme il l'avoit donné à tous les animaux, et la

nature vouloit qu'elle lui fût en quelque sorte sujette. C'étoit donc en lui que résidoit la supériorité de la sagesse ; et Satan le vient attaquer par l'endroit le moins fort, et pour ainsi dire, le moins muni.

Si cet artifice réussit à cet esprit malicieux, il ne faut pas s'étonner qu'il le continue, et qu'il tâche encore d'abattre l'homme par les femmes, quoique d'une autre manière, parce qu'il n'avoit point encore de concupiscence. Il suscita contre Job sa propre femme, et souleva contre lui cette ennemie domestique, pour pousser à bout sa patience. Tobie qui devoit être après lui le modèle de cette vertu, eut dans sa maison une semblable persécution. Les plus grands rois sont tombés par cet artifice. Qui ne sait la chute de David et de Salomon ? Qui peut oublier la foiblesse d'Hérode, et la meurtrière de saint Jean-Baptiste ? Le diable, en attaquant Eve, se préparoit dans la femme un des instrumens les plus dangereux, pour perdre le genre humain : et ce n'est pas sans raison que le Sage a dit qu'*elle avoit assujetti les plus puissans, et donné la mort aux plus courageux* (1).

III.e ÉLÉVATION.

Le tentateur procède par interrogation, et tâche d'abord de produire un doute.

Pourquoi *le Seigneur vous a-t-il défendu de manger de cet arbre ?* Et un peu après : *Vous ne*

(1) *Prov.* VII. 26.

mourrez pas (1). La suite de ces paroles fait voir qu'il vouloit induire Eve à erreur ; mais s'il lui avoit proposé d'abord l'erreur où il vouloit la conduire, et une contradiction manifeste au commandement et à la parole de Dieu, il lui auroit inspiré plus d'horreur que de volonté de l'écouter : mais avant que de proposer l'erreur, il commence par le doute : *Pourquoi le Seigneur vous a-t-il défendu?* Il n'ose pas dire, il vous a trompés; son précepte n'est pas juste; sa parole n'est pas véritable : il demande, il interroge, comme pour être instruit lui-même, plutôt que pour instruire celle qu'il vouloit surprendre. Il ne pouvoit commencer par un endroit plus insinuant ni plus délicat.

La première faute d'Eve, c'est de l'avoir écouté, et d'être entrée avec lui en raisonnement. Dès qu'on a voulu la faire douter de la vérité et de la justice de Dieu, elle devoit fermer l'oreille et se retirer. Mais la subtilité de la demande l'ayant rendue curieuse, elle entra en conversation et elle y périt. La première faute de ceux qui errent, ou par l'erreur de l'esprit, ou par la séduction et l'égarement de leurs sens, c'est de douter. Satan dit tous les jours, et aux hérétiques, et à tous ceux qui sont entraînés dans leurs voluptés et leurs passions, ce malheureux *pourquoi* : et s'il lui a réussi contre Eve avant la concupiscence et les passions, faut-il s'étonner qu'il ait des succès si prodigieux avec ce secours ? Fuyons, fuyons : et dès le premier *pourquoi*, dès le premier doute qui commence à se former dans notre esprit,

(1) *Gen.* III. 1, 2, 3, 4.

bouchons l'oreille; car pour peu que nous chancelions, nous péririons.

IV.e ÉLÉVATION.

Réponse d'Eve, et réplique de Satan qui se découvre.

Nous mangeons de tous les fruits du paradis; mais pour l'arbre qui est au milieu, Dieu nous a défendu d'en manger le fruit, et d'y toucher, sous peine de mort (1). Telle fut la réponse d'Eve, où il n'y a rien que de véritable, puisqu'elle ne fait que répéter le commandement et les paroles du Seigneur. Il ne s'agit donc pas de bien répondre, ni de dire de bonnes choses, mais de les dire à propos. Eve eût dû ne point parler du tout au tentateur, qui lui venoit demander des raisons d'un commandement suprême, où il n'y avoit qu'à obéir, et non point à raisonner. Combien de fois y est-on trompé? Tout en disant de bonnes choses, on s'entretient avec la tentation; mais il faut rompre commerce à l'instant. C'étoit le cas, non de réciter, mais de pratiquer le commandement de Dieu, et se bien garder, sous prétexte de rendre raison au séducteur, de faire durer le temps de la séduction. Le Fils de Dieu nous a bien donné un autre exemple dans le temps de sa tentation. Les paroles de l'Ecriture qu'il allègue, ne sont pas un entretien pour raisonner avec le tentateur, mais un refus précis avec cette exécration : *Va-t-en, Satan* (2). Au lieu qu'Eve curieuse veut raisonner, et entendre les raisonnemens du serpent.

(1) *Gen.* III. 2. — (2) *Matth.* IV. 10.

Aussi voit-il insensiblement augmenter ses forces. Comme il vit qu'Eve étoit éblouie de la nouveauté, et que déjà elle entroit dans le doute qu'il lui vouloit suggérer, il ne garde plus de mesures, et lui dit sans ménagement : *Vous ne mourrez pas; car Dieu sait qu'au jour que vous mangerez de ce fruit, vos yeux seront ouverts, et vous serez comme des Dieux, sachânt le bien et le mal* (1). Il insinuoit par ces paroles, que Dieu avoit attaché au fruit de cet arbre une divine vertu, par où l'homme seroit éclairé sur toutes les choses qui pouvoient le rendre bon ou mauvais, heureux ou malheureux. *Et alors*, dit-il, par une si belle connoissance, vous deviendrez si parfaits, que *vous serez comme des Dieux*. De cette sorte, il flatte l'orgueil, il pique et excite la curiosité. Eve commence à regarder ce fruit défendu, et c'est un commencement de désobéissance : car le fruit que Dieu défendoit de toucher, ne devoit pas même être regardé avec complaisance. *Elle vit*, dit l'Ecriture, *qu'il étoit beau à la vue, bon à manger, agréable à voir* (2) : elle n'oublie rien de ce qui pouvoit la satisfaire. C'est vouloir être séduite que de se rendre si attentive à la beauté et au goût de ce qui lui avoit été interdit. La voilà donc occupée des beautés de cet objet défendu, et comme convaincue que Dieu étoit trop sévère de leur défendre l'usage d'une chose si belle, sans songer que le péché ne consiste pas à user des choses mauvaises par leur nature, puisque Dieu n'en avoit point fait ni n'en pouvoit faire de telles, mais à mal user des bonnes. Le tentateur ne manqua pas de joindre la sugges-

(1) *Gen.* III. 4, 5. — (2) *Ibid.* 6.

tion, et pour ainsi dire, le sifflement intérieur à l'extérieur; et il tâcha d'allumer la concupiscence qu'Eve jusqu'alors ne connoissoit pas. Mais dès qu'elle eut commencé à écouter et à raisonner sur un commandement si précis; à ce commencement d'infidélité, on peut croire que Dieu commença aussi à retirer justement sa grâce, et que la concupiscence des sens suivit de près le désordre qu'Eve avoit déjà introduit volontairement dans son esprit. Ainsi elle mangea du fruit, et le serpent demeura vainqueur. Il ne poussa pas plus loin la tentation du dehors; et content d'avoir bien instruit et persuadé son ambassadeur, il laissa faire le reste à Eve séduite. Remarquez qu'il lui avoit parlé non-seulement pour elle, mais encore pour son mari, en lui disant, non point, Tu seras; et, Pourquoi Dieu t'a-t-il défendu? Mais : *Vous serez comme des Dieux*; et : *Pourquoi vous a-t-on fait cette défense?* Le démon ne se trompa pas en croyant que cette parole portée par Eve à Adam auroit plus d'effet que s'il la lui eût portée lui-même. Voilà donc par un seul coup trois grandes plaies. L'orgueil entra avec ces paroles : *Vous serez comme des Dieux.* Celles-ci : *Vous saurez le bien et le mal*, excitèrent la curiosité. Et ces regards attentifs sur l'agrément et sur le bon goût de ce beau fruit, firent entrer jusque dans la moelle des os l'amour du plaisir des sens. Voilà les trois maladies générales de notre nature, dont la complication fait tous les maux particuliers dont nous sommes affligés, et saint Jean les a ramassées dans ces paroles : *N'aimez pas le monde, ni tout ce qui est dans le monde, parce que tout ce*

qui est dans le monde est, ou la concupiscence de la chair (1), c'est-à-dire manifestement la sensualité, *ou la concupiscence des yeux,* qui est la curiosité, *ou* enfin l'ambition et *l'orgueil répandu dans toute la vie,* qui est le nom propre du troisième vice dont la nature et la vie humaine est infectée.

V.e ÉLÉVATION.

La tentation et la chute d'Adam. Réflexions de saint Paul.

Eve prit le fruit et le mangea, et en donna à son mari qui en mangea (2). La tentation et la chute d'Adam passe en ce peu de mots. Le premier et le plus beau commentaire que nous ayons sur cette matière, est celui-ci de saint Paul : *Adam n'a pas été séduit, et Eve a été séduite dans sa prévarication* (3). Il faut ici entendre en deux sens, qu'Adam ne fut point séduit. Il ne fut point séduit, premièrement, parce que ce n'est point à lui que s'attaqua d'abord le séducteur : secondement, il ne fut pas séduit, parce que d'abord, comme l'interprètent les saints docteurs, il céda plutôt à Eve par complaisance que convaincu par ses raisons. Les saints interprètes, et entre autres saint Augustin, disent expressément qu'il ne voulut point contrister cette seule et chère compagne : *Sociali necessitudini paruisse* (4) : ni se laisser dans son domestique et dans la mère future de tous ses enfans

(1) *I. Joan.* II. 16. — (2) *Gen.* III. 6. — (3) *I. Tim.* II. 14. — (4) *Aug. de Civitate Dei lib.* XIV. *c.* 11. *n.* 2.

une éternelle contradiction. A la fin néanmoins il donna dans la séduction : prévenu par sa complaisance, il commença lui-même à goûter les raisons du serpent, et conçut les mêmes espérances que sa femme, puisque ce n'étoit que par lui qu'elles devoient passer à tous ses enfans, où elles ont fait tous les ravages que nous voyons encore parmi nous.

Adam crut donc qu'il sauroit le bien et le mal, et que sa curiosité seroit satisfaite. Adam crut qu'il seroit comme un Dieu, auteur par son libre arbitre de la fausse félicité qu'il affectoit, ce qui contenta son orgueil; d'où tombé dans la révolte des sens, il chercha de quoi les flatter dans le goût exquis du fruit défendu. Qui sait si alors déjà corrompu, Eve ne commença pas à lui paroître trop agréable? Malheur à l'homme qui se peut plaire en quelque autre chose qu'en Dieu! tous les plaisirs l'assiégent, et tour à tour ou tout ensemble ils lui font la loi. Quoi qu'il en soit, la suite va faire paroître que les deux époux devinrent un piége l'un à l'autre; et leur union qui devoit être toujours honnête, s'ils eussent persévéré dans leur innocence, eut quelque chose dont la pudeur et l'honnêteté fut offensée.

VI.e ÉLÉVATION.

Adam et Eve s'aperçurent de leur nudité.

Et aussitôt leurs yeux furent ouverts : et s'étant aperçus qu'ils étoient nus, ils se couvrirent de feuilles de figuier cousues ensemble, et se firent une ceinture

ceinture : l'original porte, *un habillement autour des reins* (1). Hélas ! nous commençons à n'oser parler de la suite de notre histoire, où il commence à nous paroître quelque chose qu'une bouche pudique ne peut exprimer, et que de chastes oreilles ne peuvent entendre. L'Ecriture s'enveloppe ici elle-même, et ne nous dit qu'à demi mot ce que sentirent en eux-mêmes nos premiers parens. Jusqu'ici leur nudité innocente ne leur faisoit point de peine. Voulez-vous savoir ce qui leur en fait ? Considérez comme ils se couvrent, et de quoi. Ce n'est point contre les injures de l'air qu'ils se couvrent de feuilles; Dieu leur donna dans la suite des habits de peau pour cet usage, et *les en revêtit lui-même* (2). Ici ce n'est que des yeux et de leurs propres yeux qu'ils veulent se défendre. Ils n'ont besoin que de feuilles, seulement ils en choisissent des plus larges et des plus épaisses, que la vue puisse moins percer. Ils s'en avisent d'eux-mêmes, et c'est ainsi que *leurs yeux furent ouverts* (3) : non qu'auparavant ils fussent aveugles, comme l'ont cru quelques interprètes. S'ils l'eussent été, ni Adam n'eût vu les animaux ou Eve même qu'il nomma : ni Eve n'auroit vu ou le serpent ou le fruit. Dire donc que *les yeux leur furent ouverts,* c'est une manière honnête et modeste d'exprimer qu'ils sentirent leur nudité, et c'est par-là qu'ils commencèrent en effet, mais pour leur malheur, à connoître le mal. En un mot, leur esprit qui s'est soulevé contre Dieu, ne peut plus contenir le corps auquel il devoit commander. Et voilà incontinent après leur péché, la cause de la honte que jusqu'alors ils ne

(1) *Gen.* III. 7. — (2) *Ibid.* 21. — (3) *Ibid.* 7.

connoissoient pas. Achevons, pour ne pas revenir à ce désordre honteux. Nous en naissons tous, et c'est par-là que notre naissance et notre conception, c'est-à-dire, la source même de notre être, est infectée par le péché originel. O Dieu! où en sommes-nous, et de quel état sommes-nous déchus!

VII.e ÉLÉVATION.

Enormité du péché d'Adam.

Qui pourroit dire combien énorme a été le crime d'être tombé, en sortant tout récemment des mains de Dieu, dans une si grande félicité, dans une si grande facilité de ne pécher pas? Voilà déjà deux causes de l'énormité; la félicité de l'état d'où tout besoin étoit banni; la facilité de persévérer dans ce bienheureux état, d'où toute cupidité, toute ignorance, toute erreur, toute infirmité étoit ôtée. Le précepte, comme on a vu, n'étoit qu'une douce épreuve de la sujétion, un frein léger du libre arbitre, pour lui faire apercevoir qu'il avoit un maître, mais le maître le plus benin, qui lui imposoit par bonté le plus doux et le plus léger de tous les jougs. Il est tombé néanmoins; et Satan en a été le vainqueur. Quoiqu'on ait peine à connoître par où le péché a pu pénétrer, c'est assez que l'homme ait été tiré du néant, pour en porter la capacité dans son fonds; c'est assez qu'il ait écouté, qu'il ait hésité pour en venir à l'effet.

A ces deux causes de l'énormité du péché d'Adam, ajoutons-y l'étendue d'un si grand crime qui com-

prend en soi tous les crimes, en répandant dans le genre humain la concupiscence qui les produit tous; par lequel il donne la mort à tous ses enfans qui sont tous les hommes, qu'il livre tous au démon pour les égorger, et coopère avec celui dont le Fils de Dieu a dit pour cette raison, qu'*il a été homicide dès le commencement* (1). Mais s'il a été homicide, Adam a été le parricide de soi-même et de tous ses enfans qu'il a égorgés, non dans le berceau, mais dans le sein de leur mère, et même avant la naissance; il a encore égorgé sa propre femme, puisqu'au lieu de la porter à la pénitence qui l'auroit sauvée, il achève de la tuer par sa complaisance. O le plus grand de tous les pécheurs, qui te donnera le moyen de te relever d'une si affreuse chute! quel asile trouveras-tu contre ton vainqueur? A quelle bonté auras-tu recours? A la seule bonté de Dieu : mais tu ne le peux; et c'est là le plus malheureux effet de ta chute; tu ne peux que fuir Dieu comme on va voir, et augmenter ton péché. Craignons donc du moins dans notre foiblesse le péché qui nous a vaincus dans notre force.

VIIIe ÉLÉVATION.

Présence de Dieu redoutable aux pécheurs : nos premiers parens augmentent leur crime en y cherchant des excuses.

Comme Dieu se promenoit dans le paradis (car pour les raisons qui ont été dites, nous avons vu

(1) *Joan.* VIII. 44.

qu'il leur apparoissoit sous des figures sensibles) : *ils en entendirent le bruit. Adam et Eve se cachèrent de devant la face du Seigneur, dans l'épaisseur du bois du paradis. Et le Seigneur Dieu appela Adam, et lui dit : Où es-tu? et Adam lui répondit : J'ai entendu dans le paradis le bruit de votre présence, et je l'ai redoutée, parce que j'étois nu, et je me suis caché. Et Dieu lui dit : Mais qui t'a montré que tu étois nu, si ce n'est que tu as mangé du fruit que je t'avois défendu* (1) ?

Il est dit dans l'Ecriture que *Dieu se promenoit à l'air durant le midi.* Ces choses en elles-mêmes si peu convenables à la majesté de Dieu, et à l'idée de perfection qu'il nous a donnée de lui-même, nous avertissent d'avoir recours au sens spirituel. Le midi qui est le temps de la grande ardeur du jour, nous signifie l'ardeur brûlante de la justice de Dieu, lorsqu'elle vient se venger des pécheurs; et quand il est dit que Dieu dans cette ardeur se promène à l'air, c'est qu'il tempère par bonté l'ardeur intolérable de son jugement. Car c'étoit déjà un commencement de bonté, de vouloir bien reprendre Adam; au lieu que sans le reprendre, il pouvoit le précipiter dans les enfers, comme il a fait l'ange rebelle. Adam n'avoit pas encore appris à profiter de ces reproches, et comme à respirer à cet air plus doux : plein des terreurs de sa conscience, il se cache dans la forêt, et n'ose paroître devant Dieu.

Nous avons vu l'homme pécheur qui ne se peut souffrir lui-même; mais sa nudité ne lui est jamais plus affreuse, que par rapport, non point à lui-

(1) *Gen.* III. 8, 9, 10, 11.

même, mais à Dieu, *devant qui tout est à nu et à découvert* (1), jusqu'aux replis les plus intimes de sa conscience. Contre des yeux si pénétrans, des feuilles ne suffisent pas. Adam cherche l'épais des forêts, et encore n'y trouve-t-il pas de quoi s'y mettre à couvert. Il ne faut pas s'imaginer qu'il crût se soustraire aux yeux invisibles de Dieu : il tâcha du moins de se sauver de sa présence sensible qui le brûloit trop; à peu près comme feront ceux qui crieront au dernier jugement : *Montagnes, tombez sur nous : collines, enterrez-nous* (2). Mais la voix de Dieu le poursuit. *Adam, où es-tu?* Combien loin de Dieu et de toi-même! Dans quel abîme de maux, dans quelles misères, dans quelle ignorance, dans quel déplorable égarement!

A cette voix, étonné, et ne sachant où se mettre: *Je me suis caché*, dit-il, *parce que j'étois nu. Mais qui t'a dit que tu étois nu*, dit le Seigneur, *si ce n'est que tu as mangé du fruit défendu? Adam lui répondit : La femme que vous m'avez donnée pour compagne, m'a présenté du fruit, et j'en ai mangé* (3). C'est ici que les excuses commencent; vaines excuses qui ne couvrent pas le crime, et qui découvrent l'orgueil et l'impénitence. Si Adam, si Eve avoient pu avouer humblement leur faute, qui sait jusqu'où se seroit portée la miséricorde de Dieu? Mais Adam rejette la faute sur la femme, et la femme sur le serpent, au lieu de n'en accuser que leur libre arbitre. De si frivoles excuses étoient figurées par les feuilles de figuier, par l'épaisseur de la forêt dont ils pensoient se couvrir. Mais Dieu fait voir la vanité

(1) *Heb.* IV. 13. — (2) *Luc.* XXIII. 30. — (3) *Gen.* III. 10, 11, 12.

de leur excuse. Que sert à l'homme de dire : *La femme que vous m'avez donnée pour compagne ?* Il semble s'en prendre à Dieu même. Mais Dieu lui avoit-il donné cette femme pour compagne de sa désobéissance ? Ne devoit-il pas la régir, la redresser ? C'est donc le comble du crime, loin de l'avouer, d'en vouloir rejeter la faute sur sa malheureuse compagne, et sur Dieu même qui la lui avoit donnée.

Ne cherchons point d'excuse à nos crimes : ne les rejetons pas sur la partie foible qui est en nous ; confessons que la raison devoit présider et dominer à ses appétits : ne cherchons point à nous couvrir : mettons-nous devant Dieu ; peut-être alors que sa bonté nous couvrira d'elle-même, et que nous serons de ceux dont il est écrit : *Bienheureux ceux dont les iniquités ont été remises, et dont les péchés ont été couverts* (1).

IX.e ÉLÉVATION.

Ordre de la justice de Dieu.

Il faut ici distinguer l'ordre du crime d'avec l'ordre de la justice divine. Le crime commence par le serpent, se continue en Eve, et se consomme en Adam ; mais l'ordre de la justice divine est de s'attaquer d'abord au plus capital. C'est pourquoi il s'en prend d'abord à l'homme, en qui se trouvoit dans la plénitude de la force et de la grâce, la plé-

(1) *Ps.* XXXI. 1.

nitude de la désobéissance et de l'ingratitude. C'étoit à lui qu'étoit attachée la totalité de la grâce originelle; c'étoit à lui que les grands dons avoient été communiqués; et à lui qu'avoit été donné et signifié le grand précepte : c'est donc par lui que Dieu commence; l'examen passe ensuite à la femme; il se termine au serpent; et rien n'échappe à sa censure.

X.e ÉLÉVATION.

Suite des excuses.

Et Dieu dit à Eve : Pourquoi avez-vous fait cela ? elle répondit : Le serpent m'a trompée (1). Mais pourquoi vous laissiez-vous tromper ? N'aviez-vous pas tout ensemble votre libre arbitre et ma grâce ? Pourquoi avez-vous écouté ? La conviction étoit facile; mais Dieu en laisse l'effet à la conscience d'Eve; et se tournant vers le serpent dont l'orgueil et l'obstination ne lui permettoit pas de s'excuser; sans lui demander de, *Pourquoi*, ainsi qu'il avoit fait à Adam et à Eve, il lui dit décisivement et tout court : *Parce que vous avez fait cela, vous serez maudit parmi tous les animaux : vous marcherez sur votre estomac, et la terre sera votre nourriture* (2). Voilà trois caractères du serpent; d'être en exécration et en horreur plus que tous les autres animaux; c'est aussi le caractère de Satan, que tout le monde maudit : de marcher sur son estomac, de n'avoir que des pensées basses, et ce qui

(1) *Gen.* III. 13. — (2) *Ibid.* 14.

revient à la même chose, de se nourrir de terre, c'est-à-dire, de pensées terrestres et corporelles, puisque toute son occupation est d'être notre tentateur, et de nous plonger dans la chair et dans le sang. La suite marque encore mieux le caractère du diable, qui le pousse à porter des plaies en trahison, et à attaquer par l'endroit le plus foible; c'est ce que Dieu explique par ces paroles : *Tu lui dresseras des embûches, et lui mordras le talon* (1). Comme donc les caractères du diable devoient être représentés par ceux du serpent, Dieu qui le prévoyoit, le détermina à se servir de cet animal pour parler à Eve, afin qu'étant l'image du diable par ses embûches, il en représentât encore le juste supplice; en sorte que ces caractères que nous venons de marquer, convinssent au serpent en parabole, et au diable en vérité.

Considérez un moment comment Dieu attère cet esprit superbe, enflé de sa victoire sur le genre humain. Quel autre en a remporté une plus entière? Par un seul coup tout le genre humain devient le captif de ce superbe vainqueur. Vantez-vous de vos conquêtes, conquérans mortels : Dieu qui a humilié le serpent au milieu de son triomphe, saura vous abattre.

(1) *Gen.* III. 15.

XI.ᵉ ÉLÉVATION.

Le supplice d'Eve : et comment il est changé en remède.

Le *Seigneur dit à la femme : Je multiplierai tes calamités et tes enfantemens ; tu enfanteras dans la douleur* (1). La fécondité est la gloire de la femme ; c'est là que Dieu met son supplice : ce n'est qu'au péril de sa vie qu'elle est féconde. Ce supplice n'est pas particulier à la femme. La race humaine est maudite ; pleine dès la conception et dès la naissance, de confusion et de douleurs, et de tous côtés environnée de tourment et de mort ; l'enfant ne peut naître sans mettre sa mère en péril ; ni le mari devenir père sans hasarder la plus chère moitié de sa vie. Eve est malheureuse et maudite dans tout son sexe, dont les enfans sont si souvent les meurtriers : elle étoit faite pour être à l'homme une douce société, sa consolation, et pour faire la douceur de sa vie ; elle s'enorgueillissoit de cette destination : mais Dieu y mêle la sujétion ; et il change en une amère domination cette douce supériorité qu'il avoit d'abord donnée à l'homme. Il étoit supérieur par raison ; il devient un maître sévère par humeur ; sa jalousie le rend un tyran ; la femme est assujettie à cette fureur, et dans plus de la moitié de la terre les femmes sont dans une espèce d'esclavage. Ce dur empire des maris, et ce joug auquel la femme est

(1) *Gen.* III. 16.

soumise, est un effet du péché. Les mariages sont aussi souvent un supplice qu'une douce liaison; et on est une dure croix l'un à l'autre, et un tourment dont on ne peut se délivrer; unis et séparés on se tourmente mutuellement. Dans le sens spirituel, on n'enfante plus qu'avec peine; toutes les productions de l'esprit lui coûtent, les soucis abrègent nos jours; tout ce qui est désirable est laborieux.

Par la rédemption du genre humain, le supplice d'Eve se change en grâce. Sa première punition lui rendoit sa fécondité périlleuse; mais la grâce, comme dit saint Paul, fait qu'*elle est sauvée par la production des enfans* (1). Si sa vie y est exposée, son salut y est assuré, pourvu qu'elle soit fidèle à ce que demande son état; c'est-à-dire, qu'elle demeure *dans la foi* conjugale, *dans un amour* chaste de son mari, *dans la sanctification* et la piété, comme naturelle à son sexe; bannissant les vanités de la parure et toute mollesse, *par la sobriété*, la modération et la tempérance, comme ajoute le même saint Paul.

XII.e ÉLÉVATION.

Le supplice d'Adam, et premièrement le travail.

Dieu dit à Adam : Parce que tu as écouté la parole de ta femme (2). C'est par où commence l'accusation : l'homme est convaincu d'abord d'une complaisance excessive pour la femme; c'est la source de

(1) *I. Tim.* II. 15. — (2) *Gen.* III. 17, 18, 19.

notre perte, et ce mal ne se renouvelle que trop souvent. Continuons : *Parce que tu as mangé du fruit que je t'avois interdit, la terre est maudite dans ton travail ; tu ne mangeras ton pain qu'avec la sueur de ton visage ;* et le reste. C'est par où commence le supplice ; mais il est exprimé par des paroles terribles : *La terre est maudite dans ton travail :* la terre n'avoit point péché ; et si elle est maudite, c'est à cause du travail de l'homme maudit qui la cultive : on ne lui arrache aucun fruit, et surtout le fruit le plus nécessaire, que par force et parmi des travaux continuels.

Tous les jours de ta vie (1). La culture de la terre est un soin perpétuel qui ne nous laisse en repos ni jour ni nuit, ni en aucune saison : à chaque moment l'espérance de la moisson et le fruit unique de tous nos travaux peut nous échapper : nous sommes à la merci du ciel inconstant, qui fait pleuvoir sur le tendre épi, non-seulement les eaux nourrissantes de la pluie, mais encore la rouille inhérente et consumante de la niellure.

La terre te produira des épines et des buissons (2). Féconde dans son origine et produisant d'elle-même les meilleures plantes, maintenant si elle est laissée à son naturel, elle n'est fertile qu'en mauvaises herbes ; elle se hérisse d'épines; menaçante et déchirante de tous côtés, elle semble même nous vouloir refuser la liberté du passage, et on ne peut marcher sur elle sans combat.

Tu mangeras l'herbe de la terre (3). Il semble que dans l'innocence des commencemens, les arbres de-

(1) *Gen.* III. 17, 18, 19. — (2) *Ibid.* 18. — (3) *Ibid.*

voient d'eux-mêmes offrir et fournir à l'homme une agréable nourriture dans leurs fruits; mais depuis que l'envie du fruit défendu nous eut fait pécher, nous sommes assujettis à manger l'herbe que la terre ne produit que par force; et le blé dont se forme le pain qui est notre nourriture ordinaire, doit être arrosé de nos sueurs. C'est ce qu'insinuent ces paroles : *Tu mangeras l'herbe ; et ton pain te sera donné à la sueur de ton visage.* Voilà le commencement de nos malheurs : c'est un continuel travail qui seul peut vaincre nos besoins et la faim qui nous persécute.

Jusqu'à ce que tu retournes à la terre dont tu as été formé, et que tu deviennes *poussière* (1). Il n'y a point d'autre fin de nos travaux ni d'autre repos pour nous, que la mort et le retour à la poussière, qui est le dernier anéantissement de nos corps. Cet objet est toujours présent à nos yeux : la mort se présente de toutes parts : la terre même que nous cultivons nous la met incessamment devant la vue : c'est l'esprit de cette parole, L'homme ne cessera de *travailler la terre dont il est pris* (2), et où il retourne.

Homme, voilà donc ta vie, éternellement tourmenter la terre, ou plutôt te tourmenter toi-même en la cultivant; jusqu'à ce qu'elle te reçoive toi-même et que tu ailles pourrir dans son sein. O repos affreux! O triste fin d'un continuel travail!

(1) *Gen.* III. 19. — (2) *Ibid.* 23.

XIII.e ÉLÉVATION.

Les habits et les injures de l'air.

Et le Seigneur Dieu fit à Adam, et à sa femme, des habits de peaux; et il les en revêtit (1). L'homme ne devient pas seulement mortel, mais exposé par sa mortalité à toutes les injures de l'air d'où naissent mille sortes de maladies. Voilà la source des habits que le luxe rend si superbes: la honte de la nudité les a commencés; l'infirmité les a étendus sur tout le corps; le luxe veut les enrichir, et y mêle la mollesse et l'orgueil. O homme, reviens à ton origine! Pourquoi t'enorgueillir dans tes habits? Dieu ne te donne d'abord que des peaux pour te vêtir: plus pauvre que les animaux dont les fourrures leur sont naturelles; infirme et nu que tu es, tu te trouves d'abord à l'emprunt: ta disette est infinie; tu empruntes de tous côtés pour te parer. Mais allons à l'origine, et voyons le principe du luxe: après tout il est fondé sur le besoin; on tâche en vain de déguiser cette foiblesse en accumulant le superflu sur le nécessaire.

L'homme en a usé de même dans tout le reste de ses besoins, qu'il a tâché d'oublier et de couvrir en les ornant. Les maisons qu'on décore par l'architecture, dans leur fond ne sont qu'un abri contre la neige et les orages, et les autres injures de l'air: les meubles ne sont dans leur fond qu'une couverture

(1) *Gen.* III. 21.

contre le froid : ces lits qu'on rend si superbes, ne sont après tout qu'une retraite pour soutenir la foiblesse, et soulager le travail par le sommeil : il y faut tous les jours aller mourir, et passer dans ce néant une si grande partie de notre vie.

XIV.e ÉLÉVATION.

Suite du supplice d'Adam : la dérision de Dieu.

Et Dieu dit : Voyez Adam qui est devenu comme un de nous, sachant le bien et le mal ; prenons donc garde qu'il ne mette encore la main sur le fruit de vie, et ne vive éternellement (1). Cette dérision divine étoit due à sa présomption. Dieu dit en lui-même et aux personnes divines, et si l'on veut, aux saints anges : Voyez-moi ce nouveau Dieu, qui ne s'est pas contenté de la ressemblance divine que Dieu avoit imprimée au fond de son ame ; il s'est fait Dieu à sa façon : voyez comme il est savant, et qu'en effet il a bien appris le bien et le mal à ses dépens : prenons garde qu'après nous avoir si bien dérobé la science, il ne nous dérobe encore l'immortalité. Remarquons que Dieu ajoute la dérision au supplice. Le supplice est dû à la révolte ; mais l'orgueil y attiroit la dérision. *Je vous ai appelés, et vous avez refusé d'entendre ma voix ; j'ai tendu le bras, et personne ne m'a regardé ; vous avez méprisé tous mes conseils, vous avez négligé mes avis et mes reproches ; et moi aussi à mon tour je rirai dans votre*

(1) *Gen.* III. 22.

perte ; je me moquerai de vos malheurs et de votre mort (1). C'est, direz-vous, pousser la vengeance jusqu'à la cruauté ; je l'avoue : mais Dieu aussi deviendra cruel et impitoyable. Après que sa bonté a été méprisée, il poussera la rigueur jusqu'à tremper et laver ses mains dans le sang du pécheur. Tous les justes entreront dans cette dérision de Dieu : *Et ils riront sur l'impie, et ils s'écrieront : Voilà l'homme qui n'a pas mis son secours en Dieu ; mais qui a espéré dans l'abondance de ses richesses ; et il a prévalu par sa vanité* (2). Cette vanité insensée lui offroit une flatteuse ressemblance de la divinité même. *Adam est devenu comme un de nous :* il a voulu être riche de ses propres biens ; voyez qu'il est devenu puissant. Ainsi ces redoutables et saintes dérisions de la justice divine suivies de celles des justes, ont leur origine dans celle où Dieu insulte à Adam dans son supplice. Jésus-Christ qui nous a mis à couvert de la justice de Dieu, lorsqu'il en a porté le poids, a souffert cette dérision dans son supplice : *S'il est le Fils de Dieu, qu'il descende de la croix, et nous croirons en lui ; que Dieu, qu'il se vante d'avoir pour père, le délivre* (3). C'est ainsi que lui insultoient les impies dans son supplice, mêlant à la cruauté l'amertume de la moquerie : de cette sorte il a expié la dérision qui étoit tombée sur Adam, et sur tous les hommes.

C'est au milieu de cette amère et insultante dérision, que *Dieu le chasse du paradis de délices, pour travailler à la terre d'où il a été pris* (4). Et

(1) *Prov.* I. 24, 25, 26. — (2) *Ps.* LI. 8, 9. — (3) *Matth.* XXVII. 40, 42, 43. — (4) *Gen.* III. 23.

voilà *à la porte de ce paradis délicieux un chérubin qui roule en sa main une épée de feu* (1) : en sorte que ce même lieu auparavant si plein d'attraits, devient un objet d'horreur et de terreur.

XV.e ÉLÉVATION.

La mort vraie peine du péché.

Au jour que vous mangerez du fruit défendu, vous mourrez de mort (2). Dans l'instant même vous mourrez de la mort de l'ame, qui sera incontinent séparée de Dieu, qui est notre vie, et l'ame de l'ame même. Mais encore que votre ame ne soit pas actuellement séparée de votre corps à l'instant même du péché, néanmoins à cet instant elle mérite de l'être : elle en est donc séparée quant à la dette, quoique non encore par l'effet : nous devenons mortels : nous sommes dignes de mort : la mort nous domine : notre corps dès-là devient un joug à notre ame, et nous accable de tout le poids de la mortalité et de l'infirmité qui l'accompagnent. Justement, Seigneur, justement : car l'ame qui a perdu volontairement Dieu, qui étoit son ame, est punie de sa défection par son inévitable séparation d'avec le corps qui lui est uni ; et la perte que fait le corps par nécessité, de l'ame qui le gouverne et le perfectionne, est le juste supplice de celle que l'ame a fait volontairement de Dieu, qui la vivifioit par son union.

(1) *Gen.* III. 24. — (2) *Ibid.* II. 17.

Justice

Justice de Dieu, je vous adore ! il étoit juste que composé de deux parties dont vous aviez rendu l'union immuable, tant que je demeurerois uni à vous par la soumission que je vous devois, après que je me suis soulevé contre vos ordres inviolables, je visse la dissolution des deux parties de moi-même auparavant si bien assorties, et que je visse mon corps en état d'aller pourrir dans la terre, et de retourner à sa première boue. O Dieu, je subis la sentence; et toutes les fois que la maladie m'attaquera, pour petite qu'elle soit, ou que je songerai seulement que je suis mortel, je me souviendrai de cette parole : *Tu mourras de mort;* et de cette juste condamnation que vous avez prononcée contre toute la nature humaine. L'horreur que j'ai naturellement de la mort, me sera une preuve de mon abandonnement au péché : car, Seigneur, si j'étois demeuré innocent, il n'y auroit rien qui pût me faire horreur. Mais maintenant je vois la mort qui me poursuit, et je ne puis éviter ses affreuses mains. O Dieu ! faites-moi la grâce que l'horreur que j'en ressens, et que votre saint fils Jésus n'a pas dédaigné de ressentir, m'inspire l'horreur du péché qui l'a introduite sur la terre. Sans le péché nous n'aurions vu la mort que peut-être dans les animaux : encore un grand et saint docteur (1) semble-t-il dire, qu'elle ne leur seroit point arrivée dans le paradis, de peur que les yeux innocens des hommes n'eussent été frappés de ce triste objet. Quoi qu'il en soit, ô Jésus ! je déteste le péché plus que la mort, puisque *c'est par le péché que la mort a régné sur tout le genre*

(1) *S. Aug. Op. imperf. contr. Jul. lib.* III. *n.* 147.

humain depuis Adam (1) notre premier père, jusqu'à ceux qui vous verront arriver dans votre gloire.

XVI.e ÉLÉVATION.

La mort éternelle.

Mais la grande peine du péché, celle qui est seule proportionnée, c'est la mort éternelle : et cette peine du péché est enfermée dans le péché même. Car le péché n'étant autre chose que la séparation volontaire de l'homme qui se retire de Dieu, il s'ensuit de là que Dieu se retire aussi de l'homme, et s'en retire pour jamais, l'homme n'ayant rien par où il puisse s'y rejoindre de lui-même : de sorte que par ce seul coup que se donne le pécheur, il demeure éternellement séparé de Dieu, et Dieu forcé par conséquent à se retirer de lui, jusqu'à ce que par un retour de sa pure miséricorde, il lui plaise de revenir à son infidèle créature. Ce qui n'arrivant que par une pure bonté que Dieu ne doit point au pécheur, il s'ensuit qu'il ne lui doit autre chose qu'une éternelle séparation et soustraction de sa bonté, de sa grâce, et de sa présence ; mais dès-là son malheur est aussi immense qu'il est éternel.

Car, que peut-il arriver à la créature privée de Dieu, c'est-à-dire, de tout bien ? Que lui peut-il arriver, sinon tout mal ? *Allez, maudits, au feu éternel* (2) : et où iront-ils ces malheureux repoussés

(1) *Rom.* v. 12, 14. — (2) *Matth.* xxv. 41.

loin de la lumière, sinon dans les ténèbres éternelles? Où iront-ils éloignés de la paix, sinon au trouble, au désespoir, au *grincement de dents?* Où iront-ils, en un mot, éloignés de Dieu, sinon en toute l'horreur que causera l'absence et la privation de tout le bien qui est en lui, comme dans la source. *Je te montrerai tout le bien* (1), dit-il à Moïse, en me montrant moi-même. Que pourra-t-il donc arriver à ceux à qui il refusera sa face et sa présence désirable, sinon qu'il leur montrera tout le mal : et qu'il le leur montrera non-seulement pour le voir, ce qui est affreux; mais ce qui est beaucoup plus terrible, pour le sentir par une triste expérience. Et c'est là le juste supplice du pécheur qui se retire de Dieu, que Dieu aussi se retire de lui, et par cette soustraction le prive de tout le bien, et l'investisse irrémédiablement et inexorablement de tout le mal. O Dieu! ô Dieu! je tremble : je suis saisi de frayeur à cette vue. Consolez-moi par l'espérance de votre bonté : rafraîchissez mes entrailles, et soulagez mes os brisés, par Jésus-Christ votre Fils, qui a porté la mort pour me délivrer de ses terreurs, et de toutes ses affreuses suites, dont la plus inévitable est l'enfer.

(1) *Exod.* XXXIII. 19.

VII.[E] SEMAINE.

SUR LE PÉCHÉ ORIGINEL.

PREMIÈRE ÉLÉVATION.

Tous les hommes dans un seul homme, premier fondement de la justice de Dieu dans le péché originel.

Il a fait que toute la race humaine venue d'un seul homme, se répande sur toute la terre (1). C'est ici une des plus belles et des plus remarquables singularités de la création de l'homme. Nous ne lisons point que les animaux viennent de même d'un seul, ni que Dieu les ait réduits d'abord à un seul mâle et à une seule femelle : mais Dieu a voulu que, tant que nous sommes d'hommes répandus par toute la terre, dans les îles, comme dans les continens, nous sortissions tous d'un seul mariage, dont l'homme étant le chef, un seul homme par conséquent est la source de tout le genre humain.

Le désir de nous porter tous à l'unité, est la cause de cet ordre suprême de Dieu, et les effets en sont admirables.

Premièrement, Dieu pouvoit donner l'être à tous les hommes, comme à tous les anges indépendamment les uns des autres; surtout l'ame raisonnable

(1) *Act.* XVII. 26.

ne pouvant, comme incorporelle, dépendre par elle-même d'aucune génération. Néanmoins il a plu à Dieu, que non-seulement le corps, mais encore l'ame dépendît selon son être de cette voie, et que les ames se multipliassent autant que les générations humaines; et il a voulu encore que toutes les races humaines se réduisissent à la seule race d'Adam : en sorte que tous les hommes, et selon le corps et selon l'ame, dépendissent de la volonté et de la liberté de ce seul homme.

Vous portez deux nations dans votre sein (1), disoit Dieu à Rébecca. Quel spectacle ! en deux enfans encore enfermés dans les entrailles de leur mère, deux grandes et nombreuses nations, et la destinée de l'une et de l'autre. Mais combien est-il plus étonnant de voir en Adam seul toutes les nations, tous les hommes en particulier, et la commune destinée de tout le genre humain !

Dieu avoit fait l'homme si parfait, et lui avoit donné une si grande facilité de conserver et pour lui, et pour toute sa postérité, le bien immense qu'il avoit mis en sa personne, que les hommes n'avoient qu'à remercier cette divine bonté d'avoir renfermé en lui tout le bonheur de ses enfans qui devoient composer tout le genre humain. Regardons-nous tous en cette source : regardons-y notre être et notre bien-être; notre bonheur et notre malheur. Dieu ne nous voit qu'en Adam, dans lequel il nous a tous faits: quoi qu'Adam fasse, nous le faisons avec lui, parce qu'il nous tient renfermés, et que nous ne sommes en lui moralement qu'une seule et même

(1) *Gen.* XXV. 23.

personne : s'il obéit, j'obéis en lui : s'il péche, je péche en lui : Dieu traitera tout le genre humain, comme ce seul homme, où il a voulu le mettre tout entier, l'aura mérité. J'adore, Seigneur, votre justice, quoiqu'impénétrable à mes sens et à ma raison : pour peu que j'entrevoie ses règles sacrées, je les adore et je m'y soumets.

II.e ÉLÉVATION.

Le père récompensé et puni dans les enfans; second fondement de la justice de Dieu dans le péché originel.

Quand Dieu fit l'homme si parfait, quand il voulut faire dépendre de lui seul l'être et la vie de toutes les nations, de toutes les races, de tous les hommes particuliers jusqu'à l'infini, si Dieu vouloit; il mit en même temps une telle unité entre lui et ses enfans, qu'il pût être puni et récompensé en eux, comme il seroit en lui-même, et peut-être plus. Car Dieu a inspiré aux parens un tel amour pour leurs enfans, que naturellement les maux des enfans leur sont plus sensibles et plus douloureux que les leurs; et qu'ils aiment mieux les laisser en vie, que de leur survivre : de sorte que la vie de leurs enfans leur est plus chère que la leur propre. La nature, c'est-à-dire, Dieu, a formé ainsi le cœur des pères et des mères : et ce sentiment est si intime et si naturel, qu'on en voit même un vestige et une impression dans les animaux, lorsqu'ils s'exposent pour leurs

petits, et se laissent arracher la vie, plutôt que d'en abandonner le soin.

Ce caractère paternel a dû se trouver principalement dans celui qui est non-seulement le premier de tous les pères, mais encore père par excellence; puisqu'il a été établi le père du genre humain. Après donc que dès l'origine et nouvellement sorti des mains de Dieu, il eut transgressé ce commandement si facile, par lequel Dieu avoit voulu éprouver sa soumission et l'avertir de sa liberté, il étoit juste qu'il le punît, non-seulement en lui-même, mais encore dans ses enfans, comme étant une portion des plus chères de sa substance, et quelque chose qui lui est plus intimement uni que ses propres membres. De sorte que les enfans futurs de ce premier père, c'est-à-dire, tout le genre humain, qui n'avoit d'être ni de subsistance qu'en ce premier père, devinrent le juste objet de la haine et de la vengeance divine. Tout est en un seul; et tout est maudit en un seul: et ce père malheureux est puni dans tout ce qu'il contient en lui-même d'enfans depuis la première jusqu'à la dernière génération.

Si Dieu est juste à punir, il l'est encore plus à récompenser. Si Adam eût persévéré, il eût été récompensé dans tous ses enfans, et la justice originelle eût été leur héritage commun. Maintenant ils ont perdu en leur père, ce que leur père avoit reçu pour lui et pour eux; et privée de ce grand don, la nature humaine devient et malheureuse et maudite dans ses branches, parce qu'elle l'est dans sa tige.

Considérons la justice humaine : nous y verrons

une image de cette justice de Dieu. Un père dégradé perd sa noblesse et pour lui et pour ses enfans, surtout pour ceux qui sont à naître; ils perdent en lui tous leurs biens, lorsqu'il mérite de les perdre. S'il est banni et exclu de la société de ses citoyens, et comme du sein maternel de sa terre natale, ils sont bannis avec lui à jamais. Pleurons, malheureux enfans d'un père justement proscrit, race dégradée et déshéritée par la loi suprême de Dieu : et bannis éternellement autant que justement de la cité sainte qui nous étoit destinée dans notre origine, adorons avec tremblement les règles sévères et impénétrables de la justice de Dieu, dont nous voyons les vestiges dans la justice, quoiqu'inférieure, des hommes. Mais voici le comble de nos maux.

III.e ÉLÉVATION.

La justice originelle dont Adam a été privé pour lui et pour ses enfans : troisième fondement de la justice de Dieu dans le péché originel.

Dieu a fait l'homme droit; et il s'est enveloppé dans plusieurs questions (1). Cette droiture où Dieu avoit d'abord fait l'homme, consistoit premièrement dans la connoissance. Il n'y avoit point alors de question : Dieu avoit mis dans le premier homme la droite raison, qui consistoit en une lumière divine, par laquelle il connoissoit Dieu directement comme un être parfait et tout-puissant.

Cette connoissance tenoit le milieu entre la foi,

(1) *Eccles.* VII. 30.

et la vision bienheureuse. Car encore que l'homme ne vît pas Dieu, *face à face*, il ne le voyoit pourtant pas comme nous faisons, *à travers une énigme, et comme par un miroir* (1). Dieu ne lui laissoit aucun doute de son auteur, des mains duquel il sortoit; ni de sa perfection qui reluisoit si clairement dans ses œuvres. Si saint Paul a dit, *que les merveilles invisibles de Dieu, et son éternelle puissance, et sa divinité, sont manifestes dans ses œuvres à ceux qui les contemplent; en sorte qu'ils sont inexcusables de ne le pas reconnoître et adorer* (2); combien plus Adam l'eut-il connu? L'idée que nous portons naturellement dans notre fonds de la perfection de Dieu, en sorte que nous penchons naturellement à lui attribuer ce qu'il y a de plus parfait, étoit si vive dans le premier homme, que rien ne la pouvoit offusquer. Ce n'étoit pas comme à présent, que cette idée brouillée avec les images de nos sens se recule, pour ainsi dire, quand nous la cherchons : nous n'en pouvons porter la simplicité, et nous n'y revenons qu'à peine et par mille détours. Mais alors on la sentoit d'abord ; et la première pensée qui venoit à l'homme dans tous les ouvrages et dans tous les mouvemens qu'il voyoit, ou au dedans, ou au dehors, c'est que Dieu en étoit le parfait auteur.

Par-là il connoissoit son ame, comme faite à l'image de Dieu, et entièrement pour lui; et au lieu que nous avons tant de peine à la trouver, et que nous la confondons avec toutes les images que nos

(1) *I. Cor.* XIII. 12. — (2) *Rom.* I. 20.

sens nous apportent, alors on la démêloit d'abord d'avec tout ce qui n'étoit pas elle.

De cette sorte on connoissoit d'abord sa parfaite supériorité au-dessus du corps, et l'empire qui lui étoit donné sur lui: en sorte que tout y devoit être dans l'obéissance envers l'ame, comme l'ame le devoit être envers Dieu.

Une si grande et si droite lumière dans la raison, étoit suivie d'une pareille droiture dans la volonté. Comme on voyoit clairement et parfaitement combien Dieu est aimable; et que l'ame n'étoit empêchée par aucune passion ou prévention de se porter à lui, elle l'aimoit parfaitement, et unie par son amour à ce premier être, elle voyoit tout au-dessous d'elle, principalement son corps dont elle faisoit sans résistance ce qu'elle vouloit.

Nous éprouvons encore un reste de cet empire que nous avions sur nos corps. Nous emportons sur lui beaucoup de choses contre la disposition de la machine par la seule force de la volonté; à force de s'appliquer, l'esprit demeure détaché des sens, et semble ne communiquer plus avec eux. Combien plus en cet heureux état, sans aucun effort, et par la seule force de la raison toujours maîtresse par elle-même, tenoit-on en sujétion tout le corps?

Il n'y avoit qu'une dépravation volontaire qui pût troubler cette belle économie, et faire perdre à la raison son autorité et son empire. Quand l'homme s'est retiré de Dieu, Dieu a retiré tous ses dons. La première plaie a été celle de l'ignorance; ces vives lumières nous ont été ôtées: *Nous sommes livrés*

aux questions (1); tout est mis en doute, jusqu'aux premières vérités. La raison étant devenue si foible par la faute de la volonté, à plus forte raison la volonté, qui avoit commis le péché, s'affoiblit-elle elle-même. Le corps refusa l'obéissance à l'ame qui s'étoit soustraite à Dieu. Dans le désordre des sens, la honte qui n'étoit pas encore connue se fit bientôt sentir : chose étrange ! nous l'avons déjà remarqué; mais cette occasion demande qu'on repasse encore un moment sur ce triste objet.

Nos premiers parens ne furent pas plutôt tombés dans le péché, qu'ils connurent leur nudité; et contraints de la couvrir d'une ceinture, dont nous avons déjà montré l'usage, ils témoignèrent par-là où la révolte et la sédition intérieure et extérieure s'étoit mise. *Comment avez-vous connu*, et qui vous a indiqué *que vous étiez nu ?* D'où vient que vous vous cachiez *dans l'épaisseur de la forêt* (2), pour ne point paroître à mes yeux ? Craigniez-vous que je ne trouvasse quelque chose de mal et de déshonnête dans mon ouvrage, moi qui ne puis rien faire que de bon, et qui en effet, en revoyant ce que j'avois fait, en avois loué la bonté ? Etrange nouveauté dans l'homme, de trouver en soi quelque chose de honteux ! Ce n'est pas l'ouvrage de Dieu, mais le sien, et celui de son péché. Et quels yeux craignoit-il en se cachant ? Ceux de Dieu, ceux de la compagne de son crime et de son supplice, les siens propres. O concupiscence naissante, on ne vous reconnoît que trop !

Mais quoi : disons en un mot, que c'est de là que

(1) *Eccle.* VII. 30. — (2) *Gen.* III. 18.

nous naissons : tout ce qui naît d'Adam lui est uni de ce côté-là ; enfans de cette révolte, cette révolte est la première chose qui passe en nous avec le sang. Ainsi, dès notre origine, nos sens sont rebelles : dès le ventre de nos mères, où la raison est plongée et dominée par la chair, notre ame en est l'esclave, et accablée de ce poids. Toutes les passions nous dominent tour à tour, et souvent toutes ensemble, et même les plus contraires. Dieu retire de nous les lumières, comme il avoit fait à Adam, et encore plus. Ainsi nous sommes frappés de la plaie de l'ignorance, et de celle de la concupiscence ; tout le bien, jusqu'au moindre, nous est difficile : tout le mal, quelque grand qu'il soit, a des attraits pour nous.

Toutes les pensées de l'homme penchoient au mal en tout temps (1). Pesez ces paroles : *toutes les pensées*, et celles-ci : *en tout temps*. Nous ne faisons pas tout le mal, mais nous y penchons ; il ne manque que les occasions, et les objets déterminent : l'homme laissé à lui-même n'éviteroit aucun mal. Ajoutez ces paroles qui précèdent : *La malice des hommes étoit grande sur la terre ;* et celles-ci : *Mon esprit ne demeurera pas en l'homme, parce qu'il est chair* (2).

Je l'avois fait pour être spirituel même dans la chair, parce que l'esprit y dominoit : et maintenant il est devenu charnel même dans l'esprit (3), que la chair domine et emporte. Cela commence *dès le ventre de la mère : Erraverunt ab utero* (4). Dieu voit le mal dans sa source, *et il se repent d'avoir fait l'homme* (5). L'homme n'étoit plus que péché

(1) *Gen.* VI. 4. — (2) *Ibid.* 3. — (3) *Rom.* VII. 14, 15, *et seq.* — (4) *Ps.* LVII. 4. — (5) *Gen.* VI. 6.

dès sa conception : *je suis conçu en iniquité; ma mère m'a conçu en péché* (1). Tout est uni au péché d'Adam, qui passe par le canal de la concupiscence. L'homme livré à la concupiscence la transmit à sa postérité, et ne pouvoit faire ses enfans meilleurs que lui. Si tout naît avec la concupiscence, tout naît dans le désordre ; tout naît odieux à Dieu : et *nous sommes tous naturellement enfans de colère* (2).

IV.e ELÉVATION.

Les suites affreuses du péché originel par le chapitre XL de l'Ecclésiastique.

Il y a une grande affliction, et un joug pesant sur les enfans d'Adam, depuis le jour de leur sortie du sein de leur mère, jusqu'au jour de leur sépulture dans le sein de la mère commune (3). Nos misères commencent avec la vie, et durent jusqu'à la mort : nul ne s'en exempte. Quatre sources intarissables les font couler sur tous les états et dans toute la vie, *les soucis, les terreurs, les agitations d'une espérance* trompeuse, *et enfin le jour de la mort.* Les maux qui viennent de ces quatre sources empoisonnent toute la vie. Tout en ressent la violence et la pesanteur, *depuis celui qui est assis sur le trône, jusqu'à celui qui est abattu à terre et sur la poussière ; depuis celui qui est revêtu de pourpre et des plus belles couleurs, jusqu'à celui qui est couvert d'une toile grossière et crue : on trouve partout, fureur, jalousie, tumulte, incertitude et agitation*

(1) *Ps.* L. 7. — (2) *Ephes.* II. 3. — (3) *Eccli.* XL. 1. *et seq.*

d'esprit, les menaces d'une mort prochaine, les longues et implacables colères, les querelles et les animosités. Quelle paix parmi tant de furieuses passions? *Elles ne nous laissent pas en repos pendant le sommeil. Dans le silence et la tranquillité de la nuit, dans la couche* où l'on se refait des travaux du jour, on apprend, on expérimente un nouveau genre de trouble. *A peine a-t-on goûté un moment les douceurs d'un premier sommeil; et voilà qu'il se présente* à une imagination échauffée *toutes sortes de fantômes et de monstres, comme si l'on avoit été mis en sentinelle* dans une tour. On se trouble dans les visions de son cœur. *On croit être poursuivi par un ennemi furieux, comme dans un jour de combat: on ne se sauve de cette crainte qu'en s'éveillant en sursaut: on s'étonne d'une si vaine terreur,* et d'avoir trouvé tant de périls dans une entière sûreté.

On a peine à se remettre d'une si étrange épouvante, et on sent que sans aucun ennemi on se peut faire à soi-même une guerre aussi violente que des bataillons armés. Les songes nous suivent jusqu'en veillant. Qu'est-ce que les terreurs qui nous saisissent sans sujet, si ce n'est un songe effrayant? Mais qu'est-ce que l'ambition et une espérance fallacieuse, qui nous mène de travaux en travaux, d'illusion en illusion, et nous rend le jouet des hommes; sinon une autre sorte de songe qui change de vains plaisirs en des tourmens effectifs? Que dirai-je des maladies accablantes, *qui inondent sur toute chair, depuis l'homme jusqu'à la bête, et cent fois plus encore sur les pécheurs?* Et où arrive-

t-on par tant de maux, et à quelle mort? Laisse-t-on du moins venir la mort doucement et comme naturellement, pour nous être comme une espèce d'asile contre les malheurs de la vie? Non; l'on ne voit que des *morts cruelles, dans le combat, dans le sang, l'épée, l'oppression, la famine, la peste, l'accablement, tous les fléaux de Dieu: toutes ces choses ont été créées pour les méchans, et le déluge est venu pour eux.* Mais le déluge des eaux n'est venu qu'une seule fois : celui des afflictions est perpétuel, et inonde toute la vie dès la naissance.

Après cela peut-on croire que l'enfance soit innocente? O Seigneur! *Vous jugez indigne de votre puissance de punir les innocens* (1). Pourquoi donc répandez-vous votre colère sur cet enfant qui vient de naître? A qui a-t-il fait tort? De qui a-t-il enlevé les biens? A-t-il corrompu la femme de son prochain? Quel est son crime? Et pourquoi commencer à l'accabler d'un joug si pesant? Répétons encore : *Un joug pesant sur les enfans d'Adam* (2). Il est enfant d'Adam : voilà son crime. C'est ce qui le fait naître dans l'ignorance et dans la foiblesse; ce qui lui a mis dans le cœur la source de toutes sortes de mauvais désirs : il ne lui manque que de la force pour les déclarer. Combien faudra-t-il le tourmenter pour lui faire apprendre quelque chose? Combien sera-t-il de temps comme un animal? N'est-il pas bien malheureux d'avoir à passer par une longue ignorance, à quelques rayons de lumière? « Regardez, disoit un saint (3), cette en-

(1) *Sap.* XII. 15. — (2) *Eccli.* XL. 1. — (3) *S. Aug. lib.* IV. *contra Julian. cap.* XVI. *n.* 83.

» fance laborieuse, de quels maux n'est-elle pas » opprimée? Parmi quelles vanités, quels tourmens, » quelles erreurs, et quelles terreurs, prend-elle » son accroissement? Et quand on est grand, et » même qu'on se consacre à servir Dieu, que de » dangereuses tentations, par l'erreur qui nous » veut séduire, par la volupté qui nous entraîne, » par la douleur et l'ennui qui nous accable, par » l'orgueil qui nous enfle! Et qui pourroit expli- » quer ce joug pesant dont sont accablés les enfans » d'Adam; ou croire que sous un Dieu bon, sous » un Dieu juste, on dût souffrir tant de maux, si le » péché originel n'avoit précédé »?

V.e ÉLÉVATION.

Sur un autre passage, où est expliquée la pesanteur de l'ame accablée d'un corps mortel.

Le corps qui se corrompt appesantit l'ame : et cette demeure terrestre rabat l'esprit qui voudroit penser beaucoup, et s'occuper de beaucoup de soins importans. *Nous trouvons difficile de juger des choses de la terre; et nous trouvons avec peine les choses que nous avons devant les yeux : mais qui pourra pénétrer celles qui sont dans le ciel* (1)? C'est pourtant pour celles-là que je suis né. Mais que je suis malheureux! je veux me retirer en moi-même; je veux penser; je veux m'élever à la contemplation dans un doux recueillement, et aux vérités éternelles :

(1) *Sap.* IX. 15, 16.

ce

ce corps mortel m'accable; il émousse toutes mes pensées, toute la vivacité de mon esprit; je retombe dans mes sens; et plongé dans les images dont ils me remplissent, je ne puis retrouver mon cœur qui s'égare, et mon esprit qui se dissipe.

C'est cet état malheureux de l'ame asservie sous la pesanteur du corps, qui a fait penser aux philosophes, que le corps étoit à l'ame un poids accablant, une prison, un supplice semblable à celui que ce tyran faisoit souffrir à ses ennemis, qu'il attachoit tout vivans avec des corps morts à demi-pourris. Ainsi, disent ces philosophes, nos ames vivantes sont attachées à ce corps, comme à un cadavre. Ils ne pouvoient concevoir qu'un tel supplice se pût trouver dans un monde gouverné par un Dieu juste, sans quelque péché précédent; et ils donnoient aux ames une vie hors du corps avant la naissance, où s'abandonnant au péché elles fussent précipitées des cieux dans cette prison du corps. Voilà ce qu'on pouvoit dire, quand on ne connoissoit pas la chute du genre humain dans son auteur. Les mêmes philosophes se plaignoient encore contre la nature, comme étant non pas une bonne mère, mais une marâtre injuste, qui nous avoit formés avec un corps nu, fragile, infirme et mortel, et un esprit foible à porter les travaux, aisé à troubler par les terreurs, inquiet dans les douleurs, et enclin aux cupidités les plus déréglées. De dures expériences ont fait connoître à ces philosophes le joug pesant des enfans d'Adam; et sans en savoir la cause, ils en sentoient les effets. Adorons donc ce Dieu qui nous en révèle les principes : adorons les

règles sévères de sa justice ; et acquiesçons en tremblant à la rigoureuse sentence du ciel.

VI.e ÉLÉVATION.

Sur d'autres passages, où est expliquée la tyrannie de la mort.

SOUVENEZ-VOUS *que la mort ne tarde pas : connoissez la loi du sépulcre*, et que rien ne vous la fasse oublier : *elle est écrite* sur tous les tombeaux, et *dans tout le monde : quiconque naît mourra de mort* (1).

C'est une loi établie à tous les hommes de mourir une fois ; et après viendra le jugement (2).

L'empire est donné au diable sur tous les mortels durant toute leur vie : il tient *captifs sous la terreur de la mort, tous ceux qui vivent asservis à cette* dure *loi* (3).

Voilà deux terribles servitudes que nous amène l'empire de la mort. On ne peut avoir de repos sous sa tyrannie : à chaque moment elle peut venir, et non-seulement renverser tous nos desseins, troubler tous nos plaisirs, nous ravir tous nos biens ; mais ce qui est encore infiniment plus terrible, nous mener au jugement de Dieu.

On est pour ces deux raisons dans une éternelle et insupportable sujétion : l'on n'en peut sortir que par Jésus-Christ. *Celui qui croit en lui ne sera point jugé : celui qui n'y croit pas, est déjà jugé* (4). Sa

(1) *Eccli.* XIV. 12. — (2) *Heb.* IX. 27. — (3) *Ibid.* II. 14, 15. — (4) *Joan.* III. 18.

sentence est sur lui, et à tout moment elle est prête à s'exécuter.

Tels sont les effets de la chute d'Adam et du péché originel. Comment pouvons-nous nous en relever ? C'est ce que nous avons maintenant à dire.

VII.e ÉLÉVATION.

Le genre humain enfoncé dans son ignorance et dans son péché.

Voici l'effet le plus malheureux, et tout ensemble la preuve la plus convaincante du péché originel. Le genre humain s'enfonce dans son ignorance, et dans son péché. La malice se déclare dès la première génération. Le premier enfant qui rendit Eve féconde fut Caïn, malin et envieux. Dans la suite Caïn tue Abel le juste; et le vice commence à prévaloir sur la vertu. Le monde se partage entre les enfans de Dieu, qui sont ceux de Seth, et les enfans des hommes, qui sont ceux de Caïn : la race de Caïn qui eut le monde et les plaisirs dans son partage, est la race aînée. C'est dans cette race qu'on a commencé à se faire une habitation sur la terre : *Caïn bâtit la première ville, et l'appela du nom de son fils Henoch* (1). On commençoit à vouloir s'immortaliser par les noms, et on sembloit oublier l'immortalité véritable. Dans cette race les filles commencent à se faire de nouveaux attraits : les enfans de Dieu s'y laissent prendre : le plaisir des sens l'emporte : et ce sont les filles de ceux

(1) *Gen.* IV. 17.

qu'on appeloit les enfans des hommes, c'est-à-dire, les enfans de la chair, qui attirent dans la corruption par leur beauté, par leur mollesse, par leurs parures, par leurs caresses trompeuses, ceux qui vivoient selon Dieu et selon l'esprit. C'est dans cette race que l'on commence à avoir deux femmes : Lamec épousa Ada et Sella : le meurtre de Caïn s'y perpétua : Lamec dit à ses deux femmes, comme en chantant : *J'ai tué un jeune homme* (1). Cette qualité et l'aveu qu'il avoit fait à ses femmes de ce meurtre, font soupçonner que sa jalousie contre une jeunesse florissante avoit donné lieu à ce meurtre. Quoi qu'il en soit, la race de Caïn continue à verser le sang humain : et non-seulement cette race prévaut, mais encore elle entraîne l'autre dans ses désordres. Tout est perdu; Dieu est contraint de noyer le monde dans le déluge.

Ainsi la piété n'eut rien de ferme. Avant que de mourir, Adam la vit périr en quelque façon dans toute sa race, et non-seulement dans la postérité de Caïn, mais encore dans celle de Seth. Il est dit d'Enos, fils de Seth, qu'*il commença à invoquer le nom du Seigneur* (2). Dieu étoit en quelque sorte oublié : il fallut qu'Enos en renouvelât le culte qui s'affoiblissoit même dans la race pieuse.

Quelques-uns veulent entendre cette invocation d'Enos, d'un faux culte : le premier sens est le plus naturel. Quoi qu'il en soit, il seroit toujours vrai que le faux culte auroit bientôt commencé, même parmi les pieux et dans la famille de Seth.

(1) *Gen.* IV. 23. — (2) *Ibid.* 26.

Quelque temps après on remarque par deux fois comme une chose extraordinaire, même dans la race de Seth, qu'*Henoch*, un de ses petits-enfans, *marcha avec Dieu ; et* que tout d'un coup *il cessa de paroître parmi les hommes, parce que Dieu l'enleva* (1), d'un enlèvement semblable à celui d'Elie, et le retira miraculeusement du *monde, qui n'étoit pas digne de l'avoir* (2). Tant la corruption étoit entrée dès-lors même dans la race de Seth. Henoch étoit le septième après Adam, et Adam vivoit encore : et cependant la piété dégénéroit à ses yeux, et la corruption devenoit si universelle, qu'on regardoit comme une merveille, même parmi les enfans de Seth, qu'Henoch marchât avec Dieu.

L'apôtre saint Jude, par inspiration particulière, nous a conservé une prophétie d'Henoch dont voici les termes : *Le Seigneur va venir avec des milliers de ses saints* anges, *pour exercer son jugement contre tous les hommes, et reprendre tous les impies de toutes les œuvres de leur impiété, et de toutes les paroles dures et* blasphématoires *que les pécheurs impies ont proférées contre lui. C'est ainsi,* dit saint Jude, *que prophétisoit Henoch le septième après Adam* (3). Quoique les hommes eussent encore parmi eux leur premier père qui étoit sorti immédiatement des mains de Dieu, ils tombèrent dans une espèce d'impiété et d'athéisme, oubliant celui qui les avoit faits : *et Henoch commença* à leur dénoncer la vengeance prochaine et universelle que Dieu devoit envoyer avec le déluge.

(1) *Gen.* v. 22, 24. — (2) *Heb.* xi. 5. — (3) *Ep. Jud.* 14, 15.

Les choses furent dans la suite poussées si avant, qu'il ne resta qu'une seule famille juste, et ce fut celle de Noé. Encore dégénéra-t-elle bientôt : Cham et sa race furent maudits : la famille de Japhet, comme Cham et ses enfans, fut livrée à l'idolâtrie. On la voit gagner peu à peu aussitôt après le déluge : la créature fut adorée pour le créateur : l'homme en vint jusqu'à adorer l'œuvre de ses mains. La race de Sem étoit destinée comme pour succéder à celle de Seth d'où elle étoit née : mais le culte de Dieu s'y affoiblit si tôt, qu'on croit même que Tharé, père d'Abraham, étoit idolâtre, et qu'Abraham fut persécuté parmi les Chaldéens d'où il étoit, parce qu'il ne voulut point adhérer à leur culte impie. Quoi qu'il en soit, pour le conserver dans la piété, Dieu le tira de sa patrie, et le sépara de tous les peuples du monde, sans lui permettre ni de demeurer dans son pays, ni de se faire aucun établissement dans la terre où il l'appeloit. La corruption s'étendoit si fort, et l'idolâtrie devenoit si universelle, qu'il fallut séparer la race des enfans de Dieu, dont Abraham devoit être le chef, par une marque sensible. Ce fut la circoncision : et ce ne fut pas en vain que cette marque fut imprimée où l'on sait, en témoignage immortel de la malédiction des générations humaines, et du retranchement qu'il falloit faire des passions sensuelles que le péché avoit introduites, et desquelles nous avions à naître. O Dieu ! où en est réduit le genre humain? Le sacrement de la sanctification a dû nous faire souvenir de la première honte de notre nature; on n'en parle qu'avec pudeur : et Dieu est contraint de flétrir l'o-

rigine de notre être. Il faut le dire une fois, et couverts de honte mettre nos mains sur nos visages.

VIII.e ÉLÉVATION.

Sur les horreurs de l'idolâtrie.

Lisons ici les chapitres XIII et XIV du livre de la Sagesse sur l'idolâtrie. En voici un abrégé. Les sentimens des hommes sont vains; parce que la connoissance de Dieu n'est point en eux, ils n'ont pu comprendre celui qui *étoit* par tant de beaux objets présentés à leur vue; et regardant les ouvrages ils n'en ont pu comprendre le sage artisan (1). Appelant dieux et arbitres souverains du monde, ou le feu, ou les vents et l'air agité, ou l'eau, ou le soleil, ou la lune, ou les étoiles qui tournent en rond sur nos têtes, sans pouvoir entendre, que si touchés de leur beauté, ils les ont appelés dieux, combien plus celle de leur créateur leur devoit paroître merveilleuse? Car il est père du beau et du bon : la source de toute beauté et le plus parfait de tous les êtres. Et s'il y a de la force dans ces corps qu'ils ont adorés, combien doit être plus puissant celui qui les a faits? Car par la grandeur de la beauté de la créature, on pouvoit voir et connoître intelligiblement le créateur. Mais encore ceux-là sont-ils les plus excusables : puisqu'ils se sont égarés peut-être en cherchant Dieu dans ses œuvres qui les invitoient à s'élever vers leur principe. Quoiqu'en effet ils soient tou-

(1) *Sap.* XIII. 5, 24.

jours inexcusables, puisque s'ils pouvoient parvenir à connoître la beauté d'un si grand ouvrage, combien plus facilement en devoient-ils trouver l'auteur? Mais ceux-là sont sans comparaison plus aveugles et plus malheureux, et leur espérance est parmi les morts, qui trompés par les inventions et l'industrie d'un bel ouvrage, ou par les superbes matières dont on l'aura composé, ou par la vive ressemblance de quelques animaux, ou par l'adresse et le curieux travail d'une main antique sur une pierre inutile et insensible, ont adoré les ouvrages de la main des hommes. Un ouvrier dressant un bois pesant, reste du feu dont ils ont fait cuire leur nourriture, et le soutenant avec peine par des liens de fer dans une muraille, le peignant d'un rouge qui sembloit lui donner un air de vie; à la fin vient à l'adorer, à lui demander la vie et la santé qu'il n'a pas, à le consulter sur son mariage et sur ses enfans, et lui fait de riches offrandes. Ou porté sur un bois fragile dans une périlleuse navigation, il invoque un bois plus fragile encore (1). Un père affligé fait une image d'un fils qui lui a été trop tôt ravi; et pour se consoler de cette perte, il lui fait offrir des sacrifices comme à un Dieu (2). Toute une famille entroit dans cette flatterie. Les rois de la terre faisoient adorer leurs statues; et n'osant se procurer ce culte à eux-mêmes à cause de leur mortalité trop manifeste de près, ils croient plus aisément pouvoir passer pour dieux de plus loin. Telle a été l'illusion de la vie humaine; emportés par leurs passions et leur amour pour leurs rois, les hommes

(1) *Sap.* XIV. 1. — (2) *Ibid.* 15, *et seq.*

en ont adoré les statues, et donné au bois et à la pierre le nom *incommunicable* (1) : ils ont immolé leurs enfans à ces faux dieux. Il n'y a plus rien eu de saint parmi les hommes. Les mariages n'ont pu conserver leur sainteté : les meurtres, les perfidies, les troubles et les parjures ont inondé sur la terre. L'oubli de Dieu a suivi : les joies publiques ont amené des fêtes impies : les périls publics ont introduit des divinations superstitieuses et fausses : on n'a plus craint de se parjurer, quand on a vu qu'on ne juroit que par un bois ou une pierre, et la justice et la bonne foi se sont éteintes parmi les hommes.

Il faut lire encore l'endroit de saint Paul (2), dont voici le précis, et où il dit : Que les invisibles grandeurs de Dieu, son éternelle puissance et sa divinité paroissent visiblement dans ses créatures : et que cependant les plus sages, ceux qui en étoient les plus convaincus, lui ont refusé le culte qu'ils savoient bien qu'on lui devoit, et ont suivi les erreurs d'un peuple ignorant, qui changeoit la gloire d'un Dieu immuable en la figure des reptiles les plus vils, laissant évanouir toute leur sagesse, et devenus insensés, pendant qu'ils se glorifioient du nom de sages. Ce qui aussi a obligé Dieu à les livrer à des passions et à des désordres abominables contre la nature, et à permettre qu'ils fussent remplis de tout vice, impiété, médisance, perfidie, insensibilité; en sorte qu'ils étoient sans compassion, sans affection, sans foi : parce que connoissant la justice et la vérité de Dieu, ils n'ont pas voulu le servir, et ont préféré la

(1) *Sap.* XIV. 21, *et seq.* — (2) *Rom.* I. 20, 21, *et seqq.*

créature à celui qui étoit le créateur, béni aux siècles des siècles.

Ce déluge d'idolâtrie s'est répandu par toute la terre. L'inclination qu'y avoient les Juifs, que tant de châtimens divins ne pouvoient en arracher, montre la pente commune et la corruption de tout le genre humain. Ce culte étoit devenu comme naturel aux hommes. Et c'est ce qui faisoit dire au Sage, que les *nations* idolâtres *étoient méchantes par leur naissance : que la semence en étoit maudite dès le commencement : que leur malice étoit naturelle, et que leurs perverses inclinations ne pouvoient jamais être changées* (1).

Un déréglement si étrange et à la fois si universel, devoit avoir une origine commune. Montrez-la-moi autre part que dans le péché originel, et dans la tentation, qui disant à l'homme : *Vous serez comme des Dieux* (2), posoit dès-lors le fondement de l'adoration des fausses divinités.

(1) *Sap.* XII. 10, 11. — (2) *Gen.* III. 5.

~~~~~~~~~
~~~~~~~~~

VIII.[e] SEMAINE.

LA DÉLIVRANCE PROMISE DEPUIS ADAM JUSQU'A LA LOI.

PREMIÈRE ÉLÉVATION.

La promesse du libérateur dès le jour de la perte.

Ce fut le jour même de notre chute, que Dieu dit au serpent notre corrupteur : *Je mettrai une inimitié* éternelle *entre toi et la femme, entre ta race et la sienne : elle brisera ta tête* (1).

Premièrement on ne peut pas croire que Dieu ait voulu effectivement juger ou punir le serpent visible, qui étoit un animal sans connoissance : c'est donc une allégorie où le serpent est jugé en figure du diable dont il avoit été l'instrument. Secondement, il faut entendre par la race du serpent les menteurs, dont il est le père, selon cette parole du Sauveur : *Lorsqu'il dit des mensonges, il parle de son propre fonds, parce qu'il est menteur, et père du mensonge* (2). En troisième lieu, par *la race de la femme*, il faut entendre l'un de sa race, un fruit sorti d'elle qui brisera la tête du serpent. Car on ne peut pas penser que toute la race de la femme soit victorieuse du serpent, puisqu'il y en a un si grand nombre qui ne se relèvent jamais de leur chute. La

(1) *Gen.* III. 15. — (2) *Joan.* VIII. 44.

race de la femme est victorieuse, en tant qu'il y a quelqu'un des enfans de la femme, par qui le démon et tous ses enfans seront défaits.

Il n'importe que dans une ancienne version, cette victoire sur le serpent soit attribuée à la femme, et que ce soit elle qui en doive écraser la tête : *ipsa conteret*. Car il faut entendre que la femme remportera cette victoire, parce qu'elle mettra au monde le vainqueur. On concilie par ce moyen les deux leçons; celle qu'on trouve à présent dans l'original, qui attribue la victoire au fils de la femme, et celle de notre version, qui l'attribue à la femme même. Et en quelque manière qu'on l'entende, on voit sortir de la femme un fruit qui écrasera la tête du serpent, et en détruira l'empire.

Si Dieu s'étoit contenté de dire, qu'il y auroit une inimitié éternelle entre le serpent et la femme, ou avec le fruit qu'elle produiroit, et que le serpent lui prépareroit par derrière et à *son talon* de secrètes embûches, on ne verroit point la victoire future de la femme ou de son fruit. Mais puisqu'on voit que son fruit et elle briseroient la tête du serpent, la victoire devoit demeurer à notre race. Or ce que veut dire cette race, ce fruit, pour traduire de mot à mot, cette semence bénite de la femme : il faut écouter saint Paul sur cette promesse faite à Abraham : *En* l'un de *ta race*, en ton fils, *seront bénies* et sanctifiées *toutes les nations de la terre* (1) : où le saint apôtre remarque qu'il ne dit pas : *Dans les fruits que tu produiras*, et dans tes enfans, *comme étant plusieurs; mais en ton fils*, *comme dans un seul*, et

(1) *Gen.* XXII. 18.

dans *le Christ. Non dicit : et seminibus, quasi in multis, sed quasi in uno, et semini tuo, qui est Christus* (1).

C'est donc en lui que toutes les nations seront bénies, toutes en un seul. Ainsi dans cette parole adressée au serpent : *Je mettrai une inimitié entre toi et la femme, entre ta race et son fruit*, on doit entendre que Dieu avoit en vue un seul fils et un seul fruit qui est Jésus-Christ. Et Dieu qui pouvoit dire également, et devoit dire plutôt qu'il mettroit cette inimitié entre le dragon et l'homme, ou le fruit de l'homme, a mieux aimé dire qu'il la mettroit entre la femme et le fruit de la femme, pour mieux marquer ce fruit bénit, qui étant né d'une vierge, n'étoit le fruit que d'une femme : dont aussi sainte Elisabeth disoit : *Vous êtes bénite entre toutes les femmes, et bénit le fruit de vos entrailles* (2). Vous êtes donc, ô Marie ! cette femme qui par votre fruit devez écraser la tête du serpent. Vous êtes, ô Jésus ! ce fruit bénit, en qui la victoire nous est assurée. Je vous rends grâces, mon Dieu, d'avoir ainsi relevé mes espérances. Et je vous chanterai avec David : *O mon Dieu, ma miséricorde* (3) ! Et encore : *Est-ce que Dieu retirera sa miséricorde à jamais ? Dieu oubliera-t-il la pitié, ou dans sa colère tiendra-t-il ses miséricordes renfermées* (4) ? Non Seigneur miséricordieux et bon, vous n'avez pu, si on l'ose dire, les retenir : puisqu'au jour de votre colère, et lorsque vous prononciez leur sentence à nos premiers parens et à toute leur postérité, il a fallu que vos

(1) *Gal.* III. 16. — (2) *Luc.* I. 42. — (3) *Ps.* LVIII. 18. — (4) *Ps.* LXXVI. 7, 8, 9, 10.

miséricordes éclatassent, et que vous fissiez paroître un libérateur. Dès-lors vous nous promettiez la victoire; et pour nous la faciliter vous nous avez découvert la malice de notre ennemi, en lui disant : *Vous attaquerez par le talon* (1); c'est-à-dire, vous attaquerez le genre humain par l'endroit où il touche à la terre, par les sens : vous l'attaquerez par les pieds, c'est-à-dire, par l'endroit qui le soutient : vous l'attaquerez, non point en face, mais par derrière, et par adresse plutôt que par force.

Ce malheureux esprit nous attaque par les sens par où nous tenons à la terre, lorsqu'il nous en propose les douceurs, et il prend l'homme par la partie foible. Défions-nous donc de nos sens; et dès qu'ils commencent à nous inspirer quelque désir flatteur, songeons au serpent qui les suscite contre nous.

Mais voici encore une autre attaque : nous croyons être fermes sur nos pieds, et que l'ennemi ne nous peut abattre : *J'ai dit en moi-même, dans l'abondance* de mon cœur, *je ne serai point ébranlé*, et je ne vacillerai *jamais* (2) ! C'est alors que l'ennemi me surprend, et qu'il m'abat. C'est alors qu'il faut que je dise avec David, que *le pied de l'orgueil ne vienne pas jusqu'à moi* (3) : que je ne m'appuie jamais sur ma présomptueuse confiance, qui me fait croire que j'ai le pied ferme, et qu'il ne me glissera jamais. Mettez, chrétien, mettez votre force dans l'humilité; ne la mettez pas dans vos victoires passées. Lorsque vous croirez vous être affermi dans la vertu, et pouvoir vous soutenir de vous-même; il vous renverse comme un autre saint Pierre, par

(1) *Gen.* III. 15. — (2) *Ps.* XXIX. 7. — (3) *Ps.* XXXV. 12.

cela même où vous mettez votre force, qui vous fait dire comme à cet apôtre : Moi, vous renoncer ? *Je donnerai ma vie pour vous* (1). Au lieu d'écouter un courage présomptueux, reconnoissez votre foiblesse ; et l'ennemi vous attaquera en vain.

Mais voici le plus dangereux de tous ses artifices. Il ne vous attaquera pas en face, mais subtilement par derrière ; il vous cachera ses tentations : il vous inspirera comme au Pharisien une fausse action de grâces : *Seigneur*, dit-il, *je vous rends grâces* (2). Mais c'est ensuite pour vous occuper de vos jeûnes, de vos pieuses libéralités, de votre exactitude à payer la dîme, de votre justice qui vous met au-dessus des autres hommes : il vous attaque par derrière, et vous présentant en face l'action de grâces, en elle il vous insinue le plus fin orgueil. Il a bien d'autres artifices. Ce n'est qu'un doux entretien qu'il vous propose : Dieu est-il assez rigoureux pour défendre si sévèrement ces innocentes douceurs ? Je saurai me retenir, et je ne laisserai pas aller mes désirs. Il vous attaque par derrière, comme un habile ennemi ; il tâche de vous dérober sa marche et ses desseins : vous périrez, et de l'un à l'autre vous avalerez le venin.

Lorsque vous le sentez approcher avec de telles insinuations, et qu'il tortille, pour ainsi parler, par derrière et autour de vous, alors sans regarder trop les appas trompeurs dont il fait un piége à votre cœur ; car c'est peut-être d'abord ce qu'il veut de vous, pour ensuite vous pousser plus loin : jetez-vous entre les bras de celui qui en écrase la

(1) *Joan.* XIII. 37. — (2) *Luc.* XVIII. 11, 12.

tête : regardez sa croix; car c'est là que dans la douleur et dans la mort, il a renversé l'empire du diable, et rendu ses tentations inutiles.

II.e ÉLÉVATION.

La délivrance future marquée même avant le crime, et dans la formation de l'Eglise en la personne d'Eve.

Dieu n'avoit point ordonné la chute d'Adam, à Dieu ne plaise; mais il l'avoit prévue, et avoit trouvé bon de la permettre, dès qu'il le créa dans l'innocence. Il ne faut donc pas s'étonner qu'il ait figuré dès-lors Jésus-Christ en Adam, et l'Eglise dans Eve; lorsque pendant son sommeil, il tira la femme de cette espèce de plaie qui fut faite dans son côté; de même que l'Eglise fut tirée du côté ouvert de Jésus-Christ, pendant qu'il dormoit dans le repos d'une courte mort, dont il devoit être bientôt réveillé, conformément à cette parole que l'Eglise chante à la résurrection de notre Seigneur : *Je me suis endormi, et j'ai été dans le sommeil : et je me suis levé, parce que le Seigneur m'a pris en sa protection* (1).

Ainsi la chute d'Adam n'étoit pas sans espérance, puisqu'avec les yeux de la foi, il pouvoit voir dans celle qui avoit donné occasion à sa perte, son espérance renaissante; et dans la plaie du sacré côté de Jésus-Christ, la formation de l'Eglise, et la source

(1) *Ps.* III. 6.

de

de toutes les grâces. C'est pourquoi saint Paul applique à Jésus-Christ et à l'Eglise, ce qu'Adam dit alors à Eve : *Tu es l'os de mes os, et la chair de ma chair* (1) : et le reste que nous avons observé ailleurs.

III.e ÉLÉVATION.

Adam et Eve figures de Jésus-Christ et de Marie : l'image du salut dans la chute même.

O Dieu ! quelle abondance de miséricorde, et que les sujets d'espérance se multiplient devant nous ! puisqu'en même temps qu'un homme et une femme perdoient le genre humain, Dieu qui avoit daigné prédestiner un autre homme et une autre femme pour les relever, a désigné cet homme et cette femme jusque dans ceux qui nous donnoient la mort. Jésus-Christ est le nouvel Adam : Marie est la nouvelle Eve. Eve est appelée *mère des vivans* (2), même après sa chute, comme l'ont remarqué les saints docteurs, et lorsqu'à dire le vrai, elle devoit plutôt être appelée la mère des morts. Mais elle reçoit ce nom dans la figure de la sainte Vierge, qui n'est pas moins la nouvelle Eve, que Jésus-Christ le nouvel Adam. Tout convient à ce grand dessein de la bonté divine. Un ange de ténèbres intervient dans notre chute : Dieu prédestine un ange de lumière, qui devoit intervenir dans notre réparation. L'ange de ténèbres parle à Eve encore vierge :

(1) *Ephes.* v. 29, 30, 31. *Gen.* II. 23, 24. — (2) *Gen.* III. 20.

l'ange de lumières parle à Marie qui le demeura toujours. Eve écouta le tentateur et lui obéït; Marie écouta aussi l'ange du salut, et lui obéït. La perte du genre humain qui se devoit consommer en Adam, commença par Eve: en Marie commence aussi notre délivrance; elle y a la même part qu'Eve a eue à notre malheur, comme Jésus-Christ y a la même part qu'Adam avoit eue à notre perte. Tout ce qui nous a perdu se change en mieux. Je vois paroître un nouvel Adam, une nouvelle Eve, un nouvel ange: il y a aussi un nouvel arbre, qui sera celui de la croix, et un nouveau fruit sur cet arbre, qui détruira tout le mal que le fruit défendu avoit causé. Ainsi l'ordre de notre réparation est tracé dans celui de notre chute: tous les noms malheureux sont changés en bien pour nous; et tout ce qui avoit été employé pour nous perdre, par un retour admirable de la divine miséricorde, se tourne en notre faveur.

IV.e ÉLÉVATION.

Autre figure de notre salut dans Abel.

Dieu tourna ses yeux sur Abel, et sur ses présens, et ne regarda pas les présens de Caïn (1). Dieu commence à écouter les hommes, et à recevoir leurs présens; il est appaisé sur le genre humain, et les enfans d'Adam ne lui sont plus odieux. Abel le juste est par sa justice une figure de Jésus-

(1) *Gen.* IV. 4, 5.

Christ, qui seul a offert pour nous une oblation que le ciel agrée, et appaise son père sur nous.

Mais Abel fut tué par Caïn, il est vrai; et c'est par cet endroit-là qu'il devint principalement la figure de Jésus-Christ, qui plus juste et plus innocent qu'Abel, puisqu'il étoit la justice même, est livré à la jalousie des Juifs, comme Abel à celle de Caïn. Car pourquoi est-ce que Caïn haïssoit son frère? *Pourquoi*, dit saint Jean, *le fit-il mourir?* sinon *parce* qu'il étoit mauvais, malin et jaloux, et *que ses œuvres étoient mauvaises, comme celles de son frère étoient justes* (1). De même les Juifs haïrent Jésus, et le firent mourir, comme il dit lui-même, parce qu'ils étoient mauvais, et qu'il étoit bon (2). Ce fut *par envie* qu'ils *le livrèrent* à Pilate, ainsi que Pilate le reconnoît lui-même (3). Le diable, cet esprit superbe et jaloux de l'homme, fut l'instigateur des Juifs, comme il l'avoit été de Caïn : et leur ayant inspiré sa malignité, ils firent mourir celui qui avoit daigné se faire leur frère, comme Caïn fit mourir le sien.

La mort d'Abel est donc pour nous un renouvellement d'espérance, parce qu'il est la figure de Jésus. Le sang d'Abel versé sur la terre cria vengeance au ciel contre Caïn : et quoique *le sang de Jésus-Christ jette un cri plus favorable* (4), comme dit saint Paul, puisqu'il crie miséricorde; toutefois par l'ingratitude et l'impénitence des Juifs, *le sang de Jésus fut sur eux et sur leurs enfans* (5), comme ils l'avoient demandé. Abel le juste est le premier des

(1) *I. Joan.* III. 12. — (2) *Joan.* VIII. 40, 44. XV. 23, 24, 25. — (3) *Matth.* XXVII. 18. — (4) *Heb.* XII. 24. — (5) *Matth.* XXVII. 25.

enfans d'Adam, qui subit l'arrêt de mort prononcé contre eux : la mort faite pour les pécheurs commença par un innocent à exercer son empire ; et Dieu le permit ainsi, afin qu'elle eût un plus foible fondement : le diable perdit les coupables, en attaquant Jésus, en qui il ne trouvoit rien qui lui appartînt. C'est ce que figura Abel ; et injustement tué il fit voir, pour ainsi parler, que la mort commençoit mal, et que son empire devoit être anéanti.

Prenons donc garde, que *tout le sang innocent ne vienne sur nous, depuis le sang d'Abel le juste, jusqu'au sang de Zacharie, qui fut tué entre le temple et l'autel* (1). Nous prenons un esprit meurtrier, quand nous prenons un esprit de haine et de jalousie contre nos frères innocens ; et notre part est avec celui qui est *homicide dès le commencement* (2) : non-seulement parce qu'il tua d'un seul coup tout le genre humain ; mais encore parce que pour assouvir sa haine contre les hommes, il voulut d'abord verser du sang, et que la première mort fût violente ; et montrer, pour ainsi dire, par ce moyen, que nul n'échapperoit à la mort, puisqu'Abel le juste y succomboit. Mais Dieu tourna sa fureur en espérance pour nous, puisqu'il voulut que le juste Abel, injustement tué par Caïn, fût la figure de Jésus-Christ qui est le juste par excellence, et dont l'injuste supplice devoit être la délivrance de tous les criminels.

(1) *Matth.* XXIII. 35. — (2) *Joan.* VIII. 44.

V.e ÉLÉVATION.

La bonté de Dieu dans le déluge universel.

Nous avons vu que les hommes une fois corrompus par le péché s'enfoncèrent dans leur corruption, jusqu'à forcer Dieu par leurs crimes à se repentir de les avoir faits, et à résoudre leur perte entière par le déluge universel. L'expression de l'Ecriture est étonnante : *Dieu pénétré de douleur jusqu'au fond du cœur : Je perdrai, dit-il, l'homme que j'ai créé* (1) ; c'est-à-dire, que la malice des hommes étoit si outrée, qu'elle eût altéré, s'il eût été possible, la félicité et la joie d'une nature immuable. Quoique la justice divine fût irritée jusqu'au point que marque une expression si puissante ; Dieu néanmoins suspendoit l'effet d'une si juste vengeance, et ne pouvoit se résoudre à frapper. Noé fabriquoit lentement l'arche que Dieu avoit commandée ; et ne cessoit d'avertir les hommes durant tout ce temps de l'usage auquel elle étoit destinée. *Ils furent incrédules*, dit saint Pierre (2), et en présumant toujours, sans se convertir, *de la patience de Dieu qu'ils attendoient, ils mangeoient et buvoient jusqu'au jour que Noé entra dans l'arche* (3). Dieu différa encore sept jours le déluge tout prêt à fondre sur la terre, et donna encore aux hommes ce dernier délai pour se reconnoître.

(1) *Gen.* VI. 6, 7. — (2) *I. Pet.* III. 20. — (3) *Math.* XXIV. 38. *Luc.* XVII. 26, 27. *Gen.* VII. 4, 10.

Nous avons vu que la prophétie d'Henoc, bisaïeul de Noé, avoit précédé : Dieu ne pouvoit, pour ainsi parler, se résoudre à punir les hommes, et il fit durer les avertissemens de ses serviteurs près de mille ans.

A la fin le déluge vint, et on vit alors un terrible effet de la colère de Dieu; mais il voulut en même temps y faire éclater sa miséricorde, et la figure du salut futur du genre humain. Le déluge lava le monde, le renouvela et fut l'image du baptême. *En figure de ce sacrement qui nous devoit délivrer, huit personnes furent sauvées* (1). Noé fut une figure de Jésus-Christ, en qui toute la race humaine devoit être renouvelée. En cette vue il fut appelé Noé; c'est-à-dire, consolation, repos; et lorsqu'il vint au monde, son père Lamec dit prophétiquement : *Celui-ci nous consolera de tous les travaux de nos mains et de toutes les peines que nous donne la terre que Dieu a maudite* (2). Dieu n'envoie point de maux, qu'il n'envoie des consolations; et résolu malgré sa colère à la fin de sauver les hommes, sa bonté reluit toujours parmi ses vengeances.

VI.e ÉLÉVATION.

Dieu promet de ne plus envoyer de déluge.

Mettons-nous à la place de Noé, lorsqu'il sortit de l'arche avec sa famille. Toute la terre n'étoit qu'une solitude : les maisons et les villes étoient

(1) *I. Pet.* III. 20, 21. — (2) *Gen.* V. 29.

renversées : il n'y avoit d'animaux que ce qu'il en avoit conservé ; des autres il n'en voyoit que les cadavres. Sa famille subsistoit seule ; et l'eau avoit ravagé tout le reste. En cet état figurons-nous quelle fut sa reconnoissance. Son premier soin fut de *dresser un autel à Dieu*, qui l'avoit délivré, et tout le genre humain en sa personne. Il le chargea *de toutes sortes d'animaux purs, oiseaux et autres ; et il offrit à Dieu son holocauste* (1) pour lui et pour sa famille, et pour tout le genre humain qui en devoit renaître. Il ne dit pas en son cœur par une fausse prudence : il nous reste peu d'animaux, il en faut ménager la race ; il savoit bien qu'on ne perdoit pas ce que l'on consacroit à Dieu, et que c'étoit au contraire attirer sa bénédiction sur le reste. *Son holocauste fut en bonne odeur devant Dieu, qui lui parla en cette sorte : Je ne maudirai plus la terre à cause des hommes* (2). Et peu après : *Je ferai un pacte avec vous et avec tous les animaux. Je ne les perdrai plus par les eaux, et jamais il n'y aura de déluge* (3). L'arc-en-ciel parut dans les nues avec de douces couleurs ; et soit qu'il parût alors pour la première fois, et que le ciel auparavant sans nuage eût commencé à s'en charger par les vapeurs que fournirent les eaux du déluge ; soit qu'il eût déjà été vu, et que Dieu en fît seulement un nouveau signal de sa clémence, Dieu voulut qu'il fût dans le ciel un sacrement éternel de son alliance et de sa promesse. Au lieu de ces nuages menaçans qui faisoient craindre un nouveau déluge, Dieu choisit dans le ciel un nuage lumineux et doux, qui

(1) *Gen.* VIII. 20. — (2) *Ibid.* 21. — (3) *Ibid.* IX. 9, 10, 11, 12, 13.

tempérant et modifiant la lumière en couleurs bénignes, fût aux hommes un agréable signal pour leur ôter toute crainte. Depuis ce temps l'arc-en-ciel a été un signe de la clémence de Dieu. Lorsqu'on voit dans l'Apocalypse son trône dressé (1), l'iris fait un cercle autour de ses pieds, et étale principalement la plus douce des couleurs qui est un verd d'émeraude. C'étoit quelque chose de semblable qui parut aux soixante et dix vieillards d'Israël. Et lorsqu'il se montra à eux dans le trône de sa gloire, *on vit à ses pieds une couleur de saphir, comme lorsque le ciel est serein* (2). Quoi qu'il en soit, ce beau verd, et ce bleu céleste, sont un beau signal d'un Dieu appaisé, qui ne veut plus envoyer de déluge sur la terre. Le sacrifice de Noé, qui est celui de tout le genre humain, avoit précédé, en figure du sacrifice de Jésus-Christ, qui étoit pareillement l'oblation de toute la nature humaine. La promesse de la clémence suivit; et ce fut le présage heureux d'une nouvelle race qui devoit naître sous un visage benin de son créateur, et sous des promesses favorables.

O Dieu! j'adore vos bontés. Accoutumez-moi à voir dans le ciel et dans toute la nature vos divins attributs. Qu'un ciel obscurci de nuages, comme courroucé, me soit une image de cette juste colère qui envoya le déluge; et qu'au contraire la sérénité, ou un reste léger de nuages, me fasse voir dans l'arc-en-ciel quelque chose de plus clément, et plutôt de douces rosées que de ces pluies orageuses

(1) *A* [illegible] 2, 31. — (2) *Exod.* XXIV. 10.

qui pourroient encore ravager la terre, si Dieu, pour ainsi parler, n'en arrêtoit la fureur.

Dieu ne veut que pardonner : c'est un bon père qui contraint de châtier ses enfans à cause de l'excès de leur crime, s'attendrit lui-même sur eux par la rigueur de leur supplice, et leur promet de ne leur plus envoyer de semblables peines. O Dieu miséricordieux et bon, comment peut-on vous offenser! Craignons toutefois, et n'abusons pas de cette bonté paternelle. Pour nous avoir mis à couvert des eaux, sa justice n'est pas désarmée, il a encore les feux en sa main, pour venger à la fin du monde des crimes encore plus énormes que ceux qui attirèrent le déluge d'eau.

VII.e ÉLÉVATION.

La tour de Babel : Sem et Abraham.

Voici une suite de la promesse divine. Le genre humain fut ravagé ; mais non pas humilié par le déluge. La tour de Babel fut un ouvrage d'orgueil : les hommes à leur tour semblèrent vouloir menacer le ciel qui s'étoit vengé par le déluge, et se préparer un asile contre les inondations, dans la hauteur de ce superbe édifice. Il entra dans ce dessein un autre sentiment d'orgueil : *Signalons-nous*, disoient-ils, par un ouvrage immortel, *avant que de nous séparer par toutes les terres* (1). Au lieu de s'humilier, pendant que la mémoire d'un si grand supplice étoit

(1) *Gen.* XI. 4, *et seq.*

encore récente, plus prêts à exalter leur nom que celui de Dieu, ils provoquèrent de nouveau sa colère. Dieu les punit, mais non pas par le déluge; et malgré leur ingratitude, il fut fidèle à sa promesse. La division des langues les força à se disperser; et en punition de l'union que l'orgueil avoit fait entre eux dans le commun dessein de se signaler par un ouvrage superbe, les langues se multiplièrent, et ils devinrent étrangers les uns aux autres.

Au milieu de votre colère, Seigneur, vous les regardiez en pitié, et touché de leur division, vous vous réserviez une semence bénite, où les nations divisées se devoient un jour rassembler. Incontinent après le déluge, vous aviez daigné bénir Sem, en disant : *Que le Dieu de Sem soit béni; et que Chanaan en soit l'esclave* (1). Ainsi, dans la division des nations, la trace de la vraie foi se conserva dans la race de ce patriarche, qui vit naître de cette bénite postérité, Abraham dont vous avez dit, qu'*en sa semence toutes les nations seroient bénites* (2). Les voilà donc de nouveau bénites; et heureusement réunies dans cette promesse. Toutes les nations qui se formèrent et se séparèrent à Babel, doivent un jour redevenir un même peuple. Vous prépariez un remède à la division des langues dans la prédication apostolique qui les devoit réunir dans la profession de notre foi, et dans l'exaltation de votre saint nom. Ainsi dans l'élévation de la tour et de la ville de Babel, l'orgueil divisa les langages; et dans l'édification de votre Eglise naissante, l'humilité les ras-

(1) *Gen.* IX. 26. — (2) *Ibid.* XII. 3.

sembla tous : *Et chacun entendoit son langage* (1), dans la bouche de vos saints apôtres.

Unissons-nous donc, et parlons tous en Jésus-Christ un même langage : n'ayons qu'une bouche et qu'un cœur, sans fraude, sans dissimulation, sans déguisement, sans mensonges : éteignons en nous tous les restes de la division de Babel. Prions pour la concorde des nations chrétiennes, et pour la conversion des nations infidèles. O Dieu ! qu'il *n'y ait plus ni Juif, ni Grec, ni Barbare, ni Scythe ; mais en tous un seul Jésus-Christ* (2), Dieu béni aux siècles des siècles.

VIII.e ÉLÉVATION.

Jésus-Christ plus expressément prédit aux patriarches.

Tout le genre humain se corrompoit : *Dieu laissa toutes les nations aller dans leurs voies*, comme dit saint Paul dans les Actes (3). Chacune vouloit avoir son Dieu, et le faire à sa fantaisie. Le vrai Dieu qui avoit tout fait, étoit devenu le *Dieu inconnu* (4); *et quoiqu'il fut si près de nous* par son opération et par ses dons ; de tous les objets que nous pouvions nous proposer, c'étoit le plus éloigné de notre pensée. Un si grand mal gagnoit, et alloit devenir universel. Mais pour l'empêcher, Dieu suscita Abraham, en qui il vouloit faire un nouveau peuple, et rap-

(1) *Act.* II. 6. — (2) *Coloss.* III. 11. — (3) *Act.* XIV. 15. — (4) *Ibid.* XVII. 23, 27.

peler à la fin tous les peuples du monde pour être en Dieu un seul peuple. C'est le sens de ces paroles: *Sors de ta terre, et de ta parenté, et de la maison de ton père, et viens en la terre que je te montrerai; et je ferai sortir de toi un grand peuple; et en toi seront bénies toutes les nations de la terre* (1). Voilà donc deux choses: premièrement, *Je ferai sortir de toi un grand peuple,* qui sera le peuple hébreu; mais ma bénédiction ne se terminera pas à ce peuple: *Je bénirai,* je sanctifierai *en toi tous les peuples de la terre,* qui participant à ta grâce comme à ta foi, seront tous ensemble un seul peuple retourné à son créateur, après l'avoir oublié durant tant de siècles.

Voilà le sens manifeste de ces paroles: *En toi seront bénies toutes les nations de la terre.* Dieu seul, interprète de soi-même, a expliqué ces paroles: *In te benedicentur: en toi seront bénis tous les peuples de la terre;* par celles-ci: *In semine tuo: dans ta semence* (2); c'est-à-dire, comme l'explique doctement et divinement l'apôtre saint Paul: *dans un de ta race; dans un fruit sorti de toi* (3), au nombre singulier. En sorte qu'il y devoit avoir un seul fruit, un seul germe, un seul fils sorti d'Abraham, en qui, et par qui seroit répandue sur toutes les nations de la terre la bénédiction qui leur étoit promise en Abraham. Ce fruit, ce germe béni, cette semence sacrée, ce fils d'Abraham, *c'étoit le Christ,* qui devoit venir de sa race. C'est pourquoi, comme remarque saint Paul, l'Ecriture parle toujours en singulier: *Non dicit: et seminibus: sed quasi in uno: et semini tuo, qui est Christus: Non en plusieurs;*

(1) *Gen.* XII. 1, 2, 3. — (2) *Ibid.* 3. — (3) *Gal.* III. 16.

mais dans un seul de ta race (1). Et c'étoit aussi cette semence bénite, promise à la femme dès le commencement de nos malheurs, par qui la tête du serpent seroit écrasée, et son empire détruit.

La même promesse a été réitérée à Isaac et à Jacob. C'est pourquoi après cela, Dieu a voulu être caractérisé par ce titre : *Le Dieu d'Abraham, d'Isaac et de Jacob* (2) : comme qui diroit, le Dieu des promesses, le Dieu sanctificateur de tous les peuples du monde, et non-seulement des Juifs qui sont la race charnelle de ces patriarches, mais encore de tous les fidèles qui en sont la race spirituelle, et les vrais enfans d'Abraham, *qui suivent les vestiges de sa foi*, comme dit saint Paul (3). Et tout cela ne s'est accompli qu'en Jésus-Christ par qui seul le Dieu véritable, auparavant oublié parmi tous les peuples du monde, sans que personne le servît, si ce n'étoit les seuls enfans d'Abraham, a été prêché aux gentils qu'il a ramenés à lui après tant de siècles.

C'est pourquoi dans tous les prophètes, la vocation des gentils est toujours marquée comme le propre caractère du Christ qui devoit venir pour sanctifier tous les peuples ; et voilà cette promesse faite à Abraham, qui fait tout le fondement de notre salut.

Entrons donc dans cette divine alliance faite avec Abraham, Isaac et Jacob ; et soyons les véritables enfans de la promesse. Entendons toute la force de cette parole : *Etre enfans de la promesse, c'est être les enfans promis à Abraham.* Dieu nous a pro-

(1) *Gal.* III. 16. — (2) *Exod.* III. 6. — (3) *Rom.* IV. 12.

mis à ce patriarche : s'il nous a promis, il nous a donnés : s'il nous a promis, il nous a faits; car, comme dit l'apôtre saint Paul : *Il est puissant pour faire ce qu'il a promis :* non pour le prédire, mais pour l'accomplir, pour le faire. Nous sommes donc la race qu'il a faite d'une manière particulière : enfans de promesse, enfans de grâces, enfans de bénédiction, peuple nouveau et particulier que Dieu a créé pour le servir : non pour porter seulement son nom ; mais pour être un vrai peuple, agréable à Dieu, sectateur des bonnes œuvres ; et comme enfans de miséricorde, choisis et bien-aimés, aimant Dieu de tout notre cœur, et notre prochain comme nous-mêmes, et étendant notre amour à toutes les nations et à tous les peuples, comme à ceux qui sont comme nous dans la destination de Dieu *enfans d'Abraham et héritiers des promesses* (1). Voilà les richesses qui sont renfermées dans ce peu de mots : *En toi, dans un de ta race, seront bénies toutes les nations de la terre.*

IX.e ÉLÉVATION.

La circoncision.

On ne peut nier que la circoncision donnée à Abraham ne soit une grande grâce (2) : puisque c'est, comme dit saint Paul, *le sceau de la justice* (3) dans ce patriarche, le gage, et le sacrement de l'alliance de Dieu avec lui et toute sa race. Mais regar-

(1) *Gal.* III. 29. — (2) *Rom.* III. 2. — (3) *Ibid.* IV. 11.

dons toutefois ce que c'est que cette circoncision. C'est après tout une flétrissure, une marque dans la chair, telle qu'on la feroit à des esclaves. On ne marque pas ses enfans sur leur corps : on n'y marque que les esclaves, comme une espèce d'animaux nés pour servir. *Vous porterez mon alliance dans votre chair*, disoit Dieu à Abraham (1). Écoutons : *dans votre chair :* c'est une marque servile et charnelle, plus capable de faire un peuple d'esclaves, que de faire un peuple d'enfans, ou pour parler plus simplement, une famille. Sans doute Dieu destinoit le genre humain à une plus haute alliance : et c'est pourquoi aussi il la commence avec Abraham avant la circoncision, quand il le tire de sa terre, et qu'il lui fait ses promesses : Abraham encore incirconcis *crut, et il lui fut imputé à justice* (2). Il n'étoit pas encore circoncis, et cependant il crut à Dieu, et il fut justifié par cette foi, et la circoncision lui fut donnée *comme le sceau de la justice de la foi qu'il avoit reçue incirconcis* (3). Les enfans de la promesse lui sont aussi donnés en cet état : *Je multiplierai ta postérité : en toi seront bénies toutes les nations*, ou si l'on veut, *toutes les familles de la terre* (4), en prenant les nations pour des familles, puisqu'elles ne sont en effet que la propagation d'un même sang. Nous voilà donc tous ensemble, et tant que nous sommes de fidèles, bénis dans Abraham incirconcis. Pourquoi? Sinon pour montrer qu'Abraham justifié avant sa circoncision, *est le père* dans ce même état *de tous ceux qui cherche-*

(1) *Gen.* XVII. 13. — (2) *Ibid.* XV. 6. — (3) *Rom.* IV. 11. — (4) *Gen.* XII. 3.

ront, comme dit saint Paul (1), *dans notre père Abraham les vestiges de la foi qui l'a justifié, lorsqu'il étoit encore incirconcis : vestigia fidei, quæ est in præputio patris nostri Abrahæ*, comme raisonne l'apôtre.

Mais dans l'établissement de la circoncision que veut dire cette parole : *Si un enfant n'est pas circoncis au huitième jour, son ame périra, et sera effacée du milieu de son peuple* (2) ? Qu'a fait cet enfant de huit jours? et périroit-il sous un Dieu juste, si son ame étoit innocente? Race damnée et maudite, nous ne saurions recevoir aucune grâce du ciel, ni aucune espérance du salut, qui ne marque et ne présuppose notre perte. Nous recevons maintenant une meilleure et plus sainte circoncision, nous qui sommes régénérés par le baptême. Mais la promesse est accompagnée de malédiction contre ceux qui n'en seront point participans. *Si un homme ne renaît de l'eau et du Saint-Esprit, il ne peut entrer dans le royaume de Dieu* (3). Confessons donc humblement que nous en étions naturellement exclus, et qu'il n'y a que la grâce qui nous y rétablisse. Reconnoissons notre perte, si nous voulons avoir part à la bénédiction du fils d'Abraham. Soyons, comme dit saint Paul (4), *la véritable circoncision, en servant Dieu selon l'esprit;* et en retranchant non *la chair*, mais les cupidités charnelles, c'est-à-dire, la sensualité en quelque endroit de notre ame et de notre corps qu'elle se rassemble. Car il nous est défendu *de vivre selon la chair. En la suivant*

(1) *Rom.* IV. 10, 11. 12. — (2) *Gen.* XVII. 14. — (3) *Joan.* III. 5. — (4) *Philip.* III. 2, 3.

nous

nous mourrons : mais si nous en mortifions les désirs et les actes, nous vivrons (1). Il faut donc non pas seulement les retrancher, mais les arracher, et les déraciner à fond autant qu'il nous est possible : autrement, avec un cœur partagé entre les sens et l'esprit, nous ne pouvons aimer Dieu *de toute notre puissance, de toute notre pensée, de tout notre cœur* (2).

X.e ÉLÉVATION.

La victoire d'Abraham, et le sacrifice de Melchisédech.

La figure de notre baptême a été donnée à Abraham : n'aura-t-il point celle de notre sacrifice ? Il revient victorieux d'une bataille, où il a défait quatre grands rois qui avoient enlevé Lot et tout son bien (3); et au retour du combat il trouve Melchisédech dont l'Ecriture, contre sa coutume, n'explique point l'*origine*, ni *la naissance*, ni *la mort : sans père et sans mère, et rendu semblable au Fils de Dieu* (4), qui est sans mère dans le ciel, et sans père sur la terre : sans naître ni sans mourir, il paroît éternel comme Jésus-Christ ; il est roi et pontife tout ensemble du Dieu Très-haut, en figure du sacerdoce royal de la nouvelle alliance : son nom est Melchisédech, *roi de justice :* il est *roi de Salem, c'est-à-dire, roi de paix :* et ce sont des titres de

(1) *Rom.* VIII. 4, 12, 13. — (2) *Luc.* X. 27. — (3) *Gen.* XIV. 14, 15 *et seqq.* — (4) *Heb.* VII. 1, 2, 3 *et seqq.*

Jésus-Christ. Abraham lui paie la dîme de toute sa dépouille, et il reconnoît l'éminence de son sacerdoce : lui qui portoit en lui-même Lévi et Aaron qui devoient sortir de son sang : il humilie devant ce grand sacrificateur le sacerdoce de la loi : et toute la race de Lévi, où celle d'Aaron étoit renfermée, paie la dîme en Abraham à cet admirable pontife. Abraham qui se fait bénir par ses mains, se montre par-là son inférieur : car *c'est une vérité sans contestation, que le moindre est béni par le supérieur* (1), et lui soumet en même temps tout le sacerdoce de la loi.

Mais quelle est la simplicité du sacrifice de ce pontife! *Du pain et du vin font son oblation* (2) : matières pures et sans aucun sang, dans lesquelles Jésus-Christ devoit cacher la chair et le sang de son nouveau sacrifice. Abraham y participe avant que d'être Abraham, et sans être encore circoncis. Ainsi c'est le sacrifice du peuple non circoncis, dont l'excellence est plus grande que des sacrifices de la circoncision. Allons donc avec la foi d'Abraham à ce nouveau sacrifice qu'Abraham a vu en esprit, et dont il s'est réjoui : comme *il s'est réjoui de voir le Sauveur* (3) qui devoit naître de sa race.

Mais n'est-ce point là une vérité contraire à celle qu'on vient de voir? Si Jésus-Christ sort d'Abraham, comme Lévi, il étoit en lui lorsqu'il s'humilia devant Melchisédech, et il lui soumet Jésus-Christ même. Ce seroit le soumettre à sa figure, à celui qui n'est que pour lui, et dont tout l'honneur est d'en être l'image. Mais de plus, qui ne sait que Jé-

(1) *Heb.* VII. 7. — (2) *Gen.* XIV, 18. — (3) *Joan.* VIII. 56.

sus-Christ n'est pas dans Abraham, comme les autres? Fils d'une vierge, et conçu du Saint-Esprit, quoique d'un côté il sorte véritablement d'Abraham, de l'autre il est au-dessus des enfantemens ordinaires, et seul au-dessus de tous les hommes, il n'est soumis qu'à Dieu seul.

Mettons-nous tous en Abraham : soumettons-nous avec lui au véritable Melchisédech : au véritable roi de justice et de paix : au *véritable pontife, selon l'ordre de Melchisédech* (1), qui a été nommé tel par celui qui *l'a engendré de toute éternité.* Désirons avec ardeur de participer à son sacrifice, offrons-nous en lui dans ce pain et dans ce vin de son oblation, dont, sans rien changer au dehors, il fait sa chair et son sang. Simples, humbles, obéissans, purs et chastes, mangeons en simplicité *ce pain* des anges, *des élus :* et enivrons-nous *de ce vin qui produit les vierges* (2).

XI.e ÉLÉVATION.

La terre promise.

La terre de Chanaan, promise à Abraham (3), n'étoit pas un digne objet de son attente, ni une digne récompense de sa foi. Aussi Dieu le tient-il dans ce pays-là, comme un étranger, sans *qu'il y eût un pied de terre, toujours sous des tentes* (4), et sans aucune demeure fixe (5). Ainsi vécurent les autres patriarches ses enfans, *en se confessant étran-*

(1) *Ps.* CIX. 3, 4. — (2) *Zach.* IX. 17. — (3) *Gen.* XII. 7. — (4) *Act.* VII. 5. — (5) *Heb.* XI. 9.

gers et voyageurs sur la terre, et soupirant sans cesse après leur patrie. Mais si c'eût été une patrie mortelle, *ils eussent songé à y retourner*, et y établir leur domicile : *mais* on voit qu'*ils avoient toujours dans l'esprit le ciel*, où tendoit leur pélerinage : *et Dieu* qui les y avoit appelés, *se disoit leur Dieu, parce qu'il leur avoit destiné une cité* permanente (1), non point sur la terre, mais dans le siècle futur. La terre que Dieu leur promit en figure de ce céleste héritage, fut promise à Abraham avant la circoncision : par conséquent ce n'est point la terre que les Juifs charnels occupèrent, mais une autre qui étoit marquée pour tous les peuples du monde.

Marchons donc dans un esprit de pélerinage dans la terre où nous habitons. Notre cœur se prend aisément à tout ce qu'il voit : mais dès que nous sentons qu'il commence à s'attacher, et comme à s'établir quelque part ; passons outre, *car nous n'avons point en ce lieu de cité permanente, mais nous en cherchons une à venir.... dont Dieu est le fondateur et l'architecte* (2). Il n'y a point ici d'appui, ni de fondement, ni d'établissement pour nous. *Le temps est court*, dit saint Paul : *il ne nous reste plus autre chose à faire, sinon à ceux qui vivent dans le mariage, d'y vivre comme n'y vivant pas* (3), et de n'être point attachés à une femme, encore qu'elle nous soit chère : c'est par les personnes chéries que doit commencer le détachement. *Que ceux qui pleurent*, vivent aussi *comme ne pleu-*

(1) *Heb.* XI. 13, 14, 15, 16. — (2) *Hebr.* XIII. 13, 14. XI. 10. — (3) *I. Cor.* VII. 29.

rant pas; et ceux qui se réjouissent, comme ne se réjouissant pas [1] : car ni la douleur, ni la joie n'ont rien de fixe sur la terre. De même, *que ceux qui achètent* ne croient pas avoir acquis la possession d'une chose, sous prétexte qu'ils en auront fait une acquisition légitime; *qu'ils soient comme n'ayant point acheté ;* car on ne possède rien : et ce mot de possession n'a rien de solide. Enfin, *que ceux qui usent de ce monde et de ses biens, soient comme n'en usant pas; parce que la figure de ce monde passe* [2]. Premièrement le monde, pour ainsi parler, n'est rien de réel; c'est une figure creuse; et secondement c'est une figure qui passe, une ombre qui se dissipe. Je ne courrai plus après vous, honneurs fugitifs, biens que je vais perdre, plaisirs où il n'y a que de l'illusion. *Vanité des vanités, et tout est vanité..... Craignez Dieu, et observez ses commandemens : car c'est là tout l'homme* [3].

XII.e ÉLÉVATION.

Le sabbat.

Après le péché, il ne devoit plus y avoir de sabbat, ni de jour de repos pour l'homme : nuit et jour, hiver et été, dans la semaille et dans la moisson, dans le chaud et dans le froid, il devoit être accablé de travail. Cependant Dieu laissa au genre humain l'observance du sabbat établi dès l'origine du monde, en mémoire de la création de l'univers : et

(1) *I. Cor.* VII. 30. — (2) *Ibid.* 31. — (3) *Eccle.* XII. 8, 13.

nous le voyons observé à l'occasion de la manne (1), comme une chose connue du peuple, avant que la loi fût donnée, où l'observance en est instituée plus expressément. Car dès-lors on connoissoit la distinction du jour, ou les semaines établies : le sixième jour étoit marqué; le septième l'étoit aussi comme le jour du repos : et tout cela paroît comme une pratique connue, et non pas nouvellement établie : ce qui montre qu'elle venoit de plus haut, et dès l'origine du monde. Dieu donc eut pitié dès-lors du genre humain, et en lui donnant un jour de relâche, il montre en quelque façon, que touché de compassion, il modéroit la sentence du perpétuel travail qu'il nous avoit imposé.

Mais il ne faut pas se persuader que ce soit là tout le mystère du sabbat : Dieu y figuroit le repos futur qu'il préparoit dans le ciel à ses serviteurs. Car, comme Dieu, qui n'a point besoin de repos, avoit voulu néanmoins célébrer lui-même un repos mystérieux au septième jour; il est clair qu'il le faisoit de la sorte pour annoncer de même à ses serviteurs, qu'un jour, et dans un repos éternel, il feroit cesser tous les ouvrages.

C'est la doctrine de saint Paul, qui nous fait voir dans l'ancien peuple, et dès l'origine du monde, dans une excellente figure, la promesse d'un bienheureux repos (2). L'apôtre appelle David en confirmation de cette vérité, lorsqu'il remarque que ce grand prophète promet aux enfans de Dieu un nouveau repos, où *Dieu jure que les rebelles n'entre-*

(1) *Exod.* XVI. 23, 26. — (2) *Heb.* III et IV.

ront pas (1). *Si introibunt in requiem meam :* et en même temps un jour d'épreuve où nous apprendrons à obéir à sa voix, selon ce qui est dit dans le même psaume : *Aujourd'hui si vous écoutez sa voix, n'endurcissez pas vos cœurs* (2) : autrement il n'y aura point de repos pour vous. Voilà donc deux jours mystérieusement marqués par le Seigneur, l'un pour obéir à sa voix, et l'autre pour se reposer éternellement avec lui : et c'est là *le* vrai *sabbat*, et le vrai repos qui *est laissé au peuple de Dieu* (3).

Célébrons donc en foi et en espérance, le jour du repos. Remontons à l'origine du monde et aux anciens hommes qui le célébroient en mémoire de la création. Et encore que dorénavant, et dans la nouvelle alliance, ce jour soit changé, parce qu'il y faut célébrer avec la résurrection de notre Seigneur, et dans le renouvellement du genre humain, une création plus excellente que la première; apprenons que ce repos n'en est que plus saint. Car nous y voyons le vrai repos de notre Seigneur ressuscité, qui est entré dans sa gloire par les travaux de sa vie et de sa douloureuse passion, et en même temps le nôtre, par la vertu de sa vivifiante résurrection, où nos corps seront conformés au sien glorieux. Passons donc en espérance et en paix les jours du travail : souffrons et travaillons avec Jésus-Christ, pour régner aussi avec lui, et nous asseoir dans son trône, où il nous appelle. *Ces jours de travaux* sont *courts ; et la gloire* qui nous en revient *sera éternelle* (4). Nous pouvons même par avance goûter ce

(1) *Heb.* IV. 3, 7. *Ps.* XCIV. 11. — (2) *Ibid.* 8. — (3) *Heb.* IV. 9. — (4) *II. Cor.* IV. 17, *etc.*

repos par le moyen de l'espérance : *laquelle*, dit saint Paul (1), *sert à notre ame*, et à notre foi, *comme d'une ancre ferme et assurée*. Et de même qu'au milieu des eaux et dans la navigation, l'ancre soutient un vaisseau, et lui fait trouver une espèce de sûreté et de port : ainsi parmi les agitations de cette vie, *assurés sur la promesse de Dieu confirmée par son inviolable serment* (2), nous goûtons le vrai repos de nos ames. Soutenons donc avec foi et avec courage les troubles de cette vie : jouissons en espérance du sacré repos qui nous attend : reposons-nous cependant en la sainte volonté de Dieu, et attachés à ce rocher immuable, disons hardiment avec saint Paul (3) : *Qui pourra nous séparer de l'amour de Jésus-Christ?.... Je suis assuré*, avec sa grâce, *que ni la mort, ni la vie, ni les anges, ni les principautés, ni les puissances, ni les choses présentes, ni les futures, ni la violence, ni tout ce qu'il y a, ou de plus haut dans les cieux, ou de plus profond dans les enfers, ni aucune autre créature quelle qu'elle soit, ne sera capable de nous séparer de l'amour de Dieu en Jésus-Christ notre Seigneur.*

N'est-ce pas là le repos que le même apôtre nous a promis ; et ne le goûtons-nous pas dès cette vie? Livrons-nous à Dieu en Jésus-Christ ; et par une sainte soumission à celui qui seul nous peut tirer de tous nos maux, vivons en paix et en joie par le Saint-Esprit.

(1) *Heb.* VI. 19. — (2) *Ibid.* 17. — (3) *Rom.* VIII. 35, 36, 39.

IX.ᴱ SEMAINE.

ÉLÉVATIONS SUR LA LOI ET LES PROPHÉTIES QUI PROMETTENT LE LIBÉRATEUR, ET LUI PRÉPARENT LA VOIE.

PREMIÈRE ÉLÉVATION.

Le peuple captif: Moïse lui est montré comme son libérateur.

Avant que le peuple saint fût introduit à la terre promise, il falloit qu'il éprouvât un long exil, une longue captivité, une longue persécution, en figure de la sainte Eglise, qui est le vrai peuple et le vrai Israël de Dieu, qui ne peut être introduit à la céleste patrie que par la persécution, la captivité et les larmes de l'exil.

L'Eglise, dans sa plus profonde paix, n'est guère sans son Pharaon, du moins en quelques endroits. Il vient quelque *nouveau roi sur la terre, qui ne connoît point Joseph* (1), ni les gens pieux : et en général il est vrai, comme dit saint Paul, que *tous ceux qui veulent vivre pieusement en Jésus-Christ, doivent souffrir persécution* (2), en quelque sorte que ce soit : et, comme dit saint Augustin, que *celui qui n'aura point gémi comme voyageur et étranger, n'entrera pas dans la joie des citoyens*.

Il y a deux sortes de persécutions : l'une est ou-

(1) *Exod.* I. 8. — (2) *II. Tim.* III. 12.

verte et déclarée, quand on attaque ouvertement la religion : l'autre cachée et artificieuse, comme celle de ce Pharaon, qui, jaloux de l'abondance du peuple de Dieu, en inspiroit la haine à ses sujets, et cherchoit des moyens secrets de le détruire : *Venez*, dit-il, *opprimons-le sagement* (1), c'est-à-dire, secrètement et finement. On ne forçoit pas les Israélites à quitter leur religion, ni à sacrifier aux dieux étrangers : on les laissoit vivre, et on ne leur ôtoit pas absolument ce qui étoit nécessaire ; mais on leur rendoit la vie insupportable, en les accablant de travaux ; et leur proposant des gouverneurs qui les opprimoient. On en vint à la fin pourtant à la persécution à découvert, et *on condamna leurs enfans mâles à être noyés dans le Nil* (2) : ce qui signifie en figure qu'on ne laisse rien de fort ni de vigoureux à un peuple qui n'a rien de libre, et dont on abat le courage, en le faisant languir dans l'oppression.

Malgré cette oppression, Dieu ne laisse pas de conserver les gens vertueux dans son peuple, comme il fit les mâles parmi les Israélites : et contre toute espérance il leur naît même des libérateurs du sein des eaux, où ils devoient être noyés, à l'exemple de Moïse, de sorte qu'ils ne doivent jamais perdre l'espérance.

(1) *Exod.* 10, 11, *et seq.* — (2) *Ibid.* 22.

II.e ÉLÉVATION.

Deux moyens avec lesquels Moïse est montré au peuple.

La première chose que Dieu fit pour faire connoître à son peuple qu'il leur préparoit un libérateur en la personne de Moïse, fut en permettant qu'il fût exposé au même supplice que les autres, et comme eux jeté dans le Nil pour y périr (1) : il en fut néanmoins délivré comme Jonas, qui sortit des abîmes de la mer, et du ventre de la baleine qui l'avoit englouti : et comme le Fils de Dieu, dont la résurrection ne put pas être empêchée par la profondeur du sépulcre, ni par les horreurs de la mort.

Dieu fait une seconde chose dans Moïse. Après lui avoir inspiré de quitter la cour de Pharaon et de la princesse sa fille, qui l'élevoit comme son enfant dans les espérances du monde : *Quand Moïse fut crû*, dit l'Ecriture (2), *il alla s'unir à ses frères;* c'est-à-dire, selon le Commentaire de saint Paul (3), qu'*étant devenu grand, il nia qu'il fût le fils de la fille de Pharaon; aimant mieux être affligé avec le peuple de Dieu, que de goûter le plaisir temporel et passager du péché; et trouvant de plus précieuses richesses dans l'ignominie de Jésus-Christ que dans les trésors de l'Egypte,..... il abandonna l'Egypte avec foi, sans craindre la haine du roi* mortel, qui,

(1) *Exod.* II. 3 *et seq.* — (2) *Ibid.* 11. — (3) *Heb.* XI. 24, 25, 26, 27.

au lieu d'être son père, comme auparavant, *ne songeoit plus qu'à le faire mourir* (1). Il prit en main la défense des Israélites par un instinct divin; il les vengea d'un Egyptien qui les maltraitoit: et, comme remarque saint Etienne : *Il crut que ses frères entendroient que Dieu les devoit sauver par sa main; mais ils ne l'entendirent pas* (2) : et il falloit pour les sauver, qu'il en souffrît les contradictions, qui allèrent si avant, qu'elles le forcèrent à prendre la fuite. Ainsi la persécution vint de ceux qu'il devoit sauver; et Dieu par ce moyen le montra au peuple comme leur Sauveur, et l'image de Jésus-Christ.

Pasteurs, conducteurs des ames, qui que vous soyez, ne croyez pas les sauver sans qu'il vous en coûte : admirez en Moïse les persécutions de Jésus, et buvez le calice de sa passion.

III.e ÉLÉVATION.

Moïse figure de la divinité de Jésus-Christ.

Le Seigneur dit à Moïse : Je t'ai fait le Dieu de Pharaon, et Aaron sera ton prophète (3). Le sauveur du peuple fidèle devoit être un Dieu : Dieu même lui en donne le nom en singulier, ce qui n'a que cet exemple. Il dit ailleurs : *Vous êtes des Dieux* (4) : ici, *Je t'ai fait* un *Dieu.* Une marque de divinité, c'est d'avoir des prophètes, qui pour cela sont appelés les prophètes du Seigneur : Aaron est le prophète de Moïse. Moïse est revêtu de la

(1) *Exod.* II. 15. — (2) *Act.* VII. 25. — (3) *Ex.* VII. 1. — (4) *Ps.* LXXXI. 6.

toute-puissance de Dieu : il a en main la foudre, c'est-à-dire, cette baguette toute-puissante qui frappe les fleuves, et en change les eaux en sang : qui les frappe de nouveau, et les fait retourner à leur nature : qu'il étend vers le ciel, et répand partout des ténèbres épaisses et palpables : mais qui, comme un autre Dieu, les sépare d'avec la lumière, puisque le peuple juif demeure éclairé, pendant que les Egyptiens enveloppés d'une ombre affreuse et profonde, ne sauroient faire un pas. Cette puissante baguette fait bouillonner des grenouilles et des sauterelles; change en mouches insupportables toute la poussière de la terre; envoie une peste inévitable sur les animaux de l'Egypte, et opère les autres prodiges qui sont écrits dans l'Exode (1).

Voilà donc Moïse comme un Dieu qui fait ce qu'il veut dans le ciel et dans la terre, et tient toute la nature en sa puissance. Il est vrai que Dieu limite son pouvoir : *Je t'ai fait,* dit-il, *le Dieu de Pharaon;* ce n'est pas un Dieu absolument, mais le Dieu de Pharaon; c'est sur Pharaon et sur son royaume que tu pourras exercer cette puissance divine. Il n'en est pas ainsi du Sauveur du nouveau peuple, qui est appelé absolument *Dieu; par qui tout a été fait* (2); qui est appelé, *au-dessus de tout Dieu béni aux siècles des siècles* (3) : et ainsi du reste. Mais aussi, ne falloit-il pas que le serviteur fût égal au maître. *Moïse étoit,* dit saint Paul (4), *comme un fidèle serviteur dans la maison de Dieu; mais*

(1) *Ex.* IV, V, VI, VII *et seq.* — (2) *Joan.* I. 3. — (3) *Rom.* IX. 5. — (4) *Heb.* III. 5, 6.

Jésus étoit comme le fils dans sa propre maison, qui est nous.

Mais s'il y a eu dans Moïse, qui devoit sauver le peuple fidèle, une lumière si manifeste de la divinité, et une si haute participation du titre de Dieu; faut-il s'étonner si la substance et *la plénitude de la divinité habite corporellement en Jésus-Christ* (1), qui en nous sauvant du péché devoit nous sauver de tout mal? Pour achever la figure, Moïse qui étoit le Dieu de Pharaon, en étoit en même-temps le médiateur. Pharaon lui disoit : *Priez pour moi* (2). Et à la prière de Moïse, Dieu détournoit ses fléaux, et faisoit cesser les plaies de l'Egypte. Ainsi Jésus, qui est *notre Dieu*, est en même temps *notre médiateur* (3), notre intercesseur tout-puissant, à qui Dieu ne refuse rien : *et il n'y a point d'autre nom par lequel nous devions être sauvés* (4). Mettons donc notre confiance en Jésus qui est tout ensemble et Dieu et médiateur, d'autant plus grand, et au-dessus de Moïse, que Moïse n'est Dieu que pour envoyer des plaies temporelles; et qu'il n'est médiateur que pour les détourner : mais *Jésus passe en bienfaisant et guérissant tous les malades* (5). Il ne déploie sa puissance que pour montrer ses bontés : et les plaies qu'il détourne de nous, sont les plaies de l'esprit. Mettons-nous entre ses mains salutaires; il ne demande autre chose, sinon qu'on le laisse faire : dès-lors il nous sauvera : et *le salut est son œuvre* (6).

(1) *Coloss.* II. 9. — (2) *Exod.* VIII. 8. — (3) *I. Tim.* II. 5. *Heb.* IX. 13, 24. — (4) *Act.* IV. 12. — (5) *Ibid.* X. 38. — (6) *Ps.* III. 9.

IV.e ÉLÉVATION.

La Pâque et la délivrance du peuple.

Dieu établit en même temps deux monumens immortels de la délivrance de son peuple, dont l'un fut la cérémonie de la Pâque, et l'autre la sanctification des premiers nés qu'il voulut qu'on lui consacrât (1).

C'est qu'il devoit envoyer la nuit son ange exterminateur, qui devoit remplir toutes les familles des Egyptiens de carnage et de deuil, *en frappant de mort tous les premiers nés, depuis celui du roi qui étoit assis sur le trône, jusqu'à celui de l'esclave enfermé dans une prison, et de tous les animaux* (2). Après cette dernière plaie, les Egyptiens qui craignirent leur dernière désolation, n'attendirent plus les prières des Israélites, mais les contraignirent à sortir. Pendant cette désolation des familles égyptiennes, auxquelles l'ange vengeur coupoit la tête, comme d'un seul coup, les Israélites furent conservés, mais par le sang de l'agneau pascal. *Prenez*, dit le Seigneur (3), *un agneau qui soit sans tache*, en figure de la justice parfaite de Jésus. Il faut que comme Jésus, cet agneau soit immolé, soit mangé : *Trempez un bouquet d'hysope dans le sang de cet agneau* immolé : *frottez-en les poteaux et le chapiteau avec le seuil de vos portes. Le Seigneur pas-*

(1) *Ex.* XII et XIII. — (2) *Ibid.* XII. 29. — (3) *Ibid.* 5, 7 *et seq.*

sera la nuit pour exterminer les Egyptiens ; mais il passera outre, quand il verra à la porte des maisons la marque du sang. Dieu n'avoit pas besoin de cette marque sensible, pour discerner les victimes de sa colère : elle n'étoit pas pour lui, mais pour nous : et il vouloit nous marquer, que le sang du véritable agneau sans tache seroit le caractère sacré qui feroit la séparation entre les enfans de l'Egypte, à qui Dieu devoit donner la mort, et les enfans d'Israël, à qui il devoit sauver la vie.

Portons sur nos corps avec saint Paul, la mortification de Jésus (1), et l'impression de son sang, si nous voulons que la colère divine nous épargne. Tout est prophétique et mystérieux dans l'agneau pascal. On n'en doit point briser les os, en figure de Jésus-Christ, dont les os furent épargnés sur la croix, pendant qu'on les cassoit à ceux qu'on avoit crucifiés avec lui. Il le faut manger en habit de voyageur, comme gens qui passent, qui ne s'arrêtent à rien, toujours prêts à partir au premier ordre : c'est la posture et l'état du disciple de Jésus ; de celui qui mange sa chair ; qui se nourrit de sa substance ; dont il est la vie, et selon le corps et selon l'esprit. *Mangez-le vîte, car c'est la victime du passage du Seigneur* (2) ; il ne doit y avoir rien de lent ni de paresseux dans ceux qui se nourrissent de la viande que Jésus nous a donnée. Il en faut dévorer la tête, les pieds et les intestins : il n'en faut rien laisser ; tout y est bon et succulent ; et non-seulement la tête et les intestins, qui signifient ce qu'il y

(1) *II. Cor.* IV. 10. — (2) *Ex.* XII. 11.

a en Jésus de plus intérieur et de plus sublime, mais encore les pieds, c'est-à-dire, ce qui paroît de plus bas et de plus infirme, ses souffrances, ses tristesses, ses frayeurs, les troubles de sa sainte ame, sa sueur de sang, son agonie : car tout cela lui est arrivé pour notre salut et pour notre exemple. N'ayez donc aucun doute sur sa foiblesse : ne rougissez d'aucune de ses humiliations : une ferme et vive foi dévore tout. Au reste, n'y cherchez point des douceurs sensibles; cet agneau doit être mangé avec des herbes amères et sauvages; avec un dégoût du monde et de ses plaisirs; et même si Dieu le veut, sans ce goût sensible de dévotion, qui est encore impur et charnel. Tel est le mystère de la Pâque.

Faites encore en mémoire de votre éternelle délivrance une autre sainte cérémonie : *consacrez au Seigneur vos premiers nés* (1), qu'il vous a sauvés. Offrez-lui les vœux, les prémices de votre jeunesse : chaque jour vos premiers désirs et vos premières pensées : car c'est lui qui les préserve de la corruption, et qui les conserve pures et entières. N'attendez pas la fin de l'âge, ni de la force, pour lui offrir de malheureux restes de votre vie, et les fruits d'une pénitence stérile et tardive. C'est ce que demande le Seigneur : l'Eternel, le Tout-puissant ne veut rien de foible, ni de vieux.

(1) *Ex.* XIII. 2.

Ve ÉLÉVATION.

La mer Rouge.

Le passage de la mer Rouge (1) nous fait voir des oppositions à notre salut, qui ne peuvent être vaincues que par des miracles. On passeroit aussi tôt la mer à pieds secs, qu'on surmonteroit ses mauvais désirs et son amour-propre : mer orageuse et profonde, où il y a autant de gouffres que de passions qui ne disent jamais : *C'est assez* (2). L'Egyptien périt où l'Israélite se sauve. L'Evangile *est aux uns une odeur de vie à vie, et aux autres une odeur de mort à mort* (3). L'Eglise se sauve à travers la mer Rouge, quand elle arrive à la paix par les persécutions, qui loin de l'abattre, l'affermissent. Les méchans périssent sous les châtimens de Dieu, et les bons s'y épurent, comme dit saint Paul : pour les saints, la mer Rouge est un baptême : pour les méchans, la mer Rouge est un abîme et un sépulcre.

Délivrés des maux de cette vie, et passés comme à travers d'une mer immense à la céleste patrie, nous chanterons avec les saints le *cantique de Moïse, serviteur de Dieu* (4) ; c'est-à-dire, le cantique de la délivrance, semblable à celui que Moïse et tout Israël chantèrent après le passage de la mer Rouge (5), *et le cantique de l'agneau* qui nous a sauvés par son sang, *en disant*, comme il est écrit dans l'Apoca-

(1) *Ex.* XIV. 21, 22, 23. — (2) *Prov.* XXX. 15, 16. — (3) *II. Cor.* II. 16. — (4) *Apoc.* XV. 3. — (5) *Exod.* XV. 1.

lypse (1) : *Vos œuvres sont grandes et admirables, Seigneur Dieu tout-puissant; vos voies sont justes et véritables, Roi des siècles. Qui ne vous craindra, Seigneur, et qui ne glorifiera votre nom? parce que vous êtes le seul Saint et le seul miséricordieux: toutes les nations viendront, et vous rendront leurs adorations, parce que vos jugemens sont manifestés* dans la paix de votre Eglise, dans la punition exemplaire des tyrans ses ennemis, dans le salut de vos saints.

VI.e ÉLÉVATION.

Le désert: durant le cours de cette vie on va de péril en péril, et de mal en mal.

En sortant de la mer Rouge, le peuple entra dans un désert affreux (2), qui représente tout l'état de cette vie, où il n'y a ni nourriture, ni rafraîchissement, ni route assurée; dans un sable immense, aride et brûlant, dont l'ardente sécheresse produit des serpens, qui tuent les malheureux voyageurs par des morsures mortelles. Tout cela se trouve dans cette vie : on y meurt de faim et de soif, parce qu'il n'y a rien ici-bas qui nous sustente et nous rassasie : on s'y perd, on s'y déroute, comme dans une plaine vaste et inhabitée, où il n'y a ni vallon ni côteau, et où les pas des hommes n'ont point marqué de sentier. Ainsi dans notre ignorance, nous allons errans en cette vie, sans rien avoir qui guide

(1) *Apoc.* xv. 3. — (2) *Ex.* xv. 22.

nos pas : nous y entrons sans expérience, et nous ne sentons notre égarement, que lorsqu'entièrement déroutés, nous ne savons plus par où nous redresser : nous tombons dans le pays *des serpens brûlans* (1), comme les appelle Moïse; c'est-à-dire, dans nos brûlantes cupidités, dont le venin est un feu qui se glisse de veine en veine, et nous consume.

A ces quatre maux du désert, Dieu a opposé quatre remèdes. Il oppose la manne (2) à la faim; l'eau découlée de la pierre (3), à la soif; aux erreurs durant le voyage, la colonne de nuée, lumineuse pendant la nuit (4); et aux serpens brûlans, le serpent d'airain (5). Toutes choses qui nous figurent Jésus.

Nous nous trouvons comme le prodigue dans une région, où nous périssons, faute de nourriture : les viandes de ce pays n'ont rien de solide (6). Dieu nous envoie la manne qui est Jésus-Christ qui nous *donne la manne cachée, ... que personne ne connoît que celui qui en goûte* (7). La manne cachée, c'est la vérité : la manne cachée, sont les consolations spirituelles : la manne cachée, c'est le sacré corps de Jésus. Cette divine nourriture paroît *mince et légère* (8) à ceux qui n'ont pas la foi, et à qui rien ne paroît solide que ce qui est palpable, sensible et corporel; en sorte qu'ils croient ne rien avoir, quand ils ne voient devant eux que les biens spirituels et invisibles : mais pour ceux qui ont le goût de la vérité, cette nourriture leur paroît la

(1) *Num.* XXI. 6. — (2) *Ex.* XVI. 14, 15, 16. — (3) *Num.* XX. 10, 11, 12. — (4) *Ex.* XIII. 21, 22. — (5) *Num.* XXI. 6, 8, 9. — (6) *Ex.* XVI. 3, 14, 15. — (7) *Apoc.* II. 17. — (8) *Num.* XXI. 5.

seule solide et substantielle : c'est *le pain du ciel* (1) : *le pain dont se nourrissent les anges* (2) : *pain céleste*, qui n'est autre chose que Jésus-Christ qui est le Verbe du Père, sa raison, sa vérité, sa sagesse.

Outre la faim, nous avons la soif : et quoique par rapport à l'esprit, la faim et la soif qui ne sont autre chose que l'amour de la justice, semblent n'être qu'une même disposition, on y peut pourtant faire quelque distinction de la nourriture solide qui nous sustente, et de la liquide qui nous rafraîchit et tempère nos désirs ardens. Quoi qu'il en soit, nous trouvons ce doux rafraîchissement en Jésus-Christ, qui promet à la Samaritaine *une fontaine jaillissante à la vie éternelle* (3), et à tout le peuple, *des sources*, ou plutôt *des fleuves d'eau vive. Si on les boit, on n'a plus de soif* (4), et tous les désirs sont contens. Ces sources intarissables, c'est la vérité, la félicité, l'amour divin, la vie éternelle qui se commence par la foi, et s'achève par la jouissance. Ces sources sont en Jésus-Christ ; ces sources sortent de la pierre, du rocher frappé par la baguette de Moïse, c'est-à-dire, d'un cœur sec et dur, touché de l'impulsion de la grâce. En un autre sens, ces sources sortent d'un rocher, qui est un des noms qu'on donne à Dieu, en lui disant : *Mon Dieu, mon rocher, mon soutien, mon refuge* (5), la pierre solide sur laquelle je m'appuie. *Je mettrai dans Sion*, dit le prophète (6), *une pierre inébranlable* ; et celui qui *s'y appuiera par la foi, ne sera point ébranlé.*

(1) *Joan.* VI. 31, 32 *et seq.* — (2) *Ps.* LXXVII. 25. — (3) *Joan.* IV. 13, 14. — (4) *Ibid.* VII. 38. — (5) *Ps.* XVII. 3. — (6) *Is.* XXVIII. 16. *Rom.* IX. 33.

Cette pierre c'est Jésus-Christ : en s'appuyant sur lui on se soutient : en se heurtant contre lui, en s'opposant à sa volonté, à sa doctrine, à sa grâce, à ses inspirations aussi puissantes que douces, on se rompt, on se met en pièces, on tombe d'une grande chûte, et on se brise. De cette pierre qui est Jésus-Christ, sortent les eaux de la grâce, les célestes consolations, et dans un amour chaste et pur les divins rafraîchissemens de la foi et de l'espérance. Moïse ne frappa qu'un seul rocher qui demeuroit immobile (1); mais les ondes qui en découlèrent, suivoient partout un peuple qui jamais ne demeuroit dans le même lieu. D'où vient cela? C'est, dit saint Paul (2), qu'il y avoit *une pierre* invisible *et spirituelle*, dont la corporelle étoit la figure, qui les suivoit, les accompagnoit, leur fournissoit des eaux en abondance; *et cette pierre* invisible, *c'étoit Jésus-Christ.* Appuyons-nous sur cette pierre fondamentale, sur ce roc immobile; n'ayons de volonté que la sienne, ni de soutien que ses préceptes: un éternel rafraîchissement suivra notre foi.

Dans nos erreurs, nous avons pour guide cette colonne de lumière, ce Jésus qui dit : *Je suis la lumière du monde ; qui me suit ne marche point dans les ténèbres* (3). Dans toutes nos actions ayons toujours Jésus-Christ en vue : songeons toujours à ce qu'il a fait, à ce qu'il a enseigné, à ce qu'il nous enseigneroit à chaque pas, s'il étoit encore au monde pour y être consulté; à ce qu'il enseigne à chaque moment par ses inspirations, par des re-

(1) *Exod.* XVII. 6. *Num.* XX. 10, 11. — (2) *I. Cor.* X. 4. — (3) *Joan.* VIII. 12.

proches secrets, par les remords de la conscience, par je ne sais quoi qui nous montre secrètement la voie. Prends garde aux sens trompeurs : marche dans la voie nouvelle qui est Jésus-Christ.

Contre les serpens brûlans, Dieu a élevé dans le désert le serpent d'airain, qui est Jésus-Christ en croix, comme il l'explique lui-même (1); Jésus-Christ qui se présente à nous *dans la ressemblance de la chair de péché* (2). Qui le regarde à sa croix pour y croire, pour s'y appuyer, pour l'imiter et le suivre, ne doit craindre aucune morsure du péché. *Et élevé* de cette sorte *il tire à lui tout le monde* (3). O Jésus exalté à la croix! tous les regards sont sur vous : le monde entier met en vous son espérance, le monde qui croit en vous, et que vous avez attiré.

Outre la céleste nourriture de la manne, on trouve encore dans le désert une autre sorte de nourriture. Le peuple charnel se dégoûtoit de la manne (4), et ne se contentoit pas de ce pain du ciel : Dieu pouvoit par une juste punition leur soustraire tout aliment, et les laisser dans la faim; mais il a une autre manière de punir les désirs charnels, en y abandonnant ceux qui les suivent, conformément à cette parole : Dieu les *livra aux désirs de leurs cœurs* (5), à leur concupiscence déréglée. *Ainsi il fit souffler un vent impétueux, qui d'au-delà de la mer porta des cailles au désert, et les fit comme pleuvoir dans le camp* (6). C'est Dieu qui envoie les biens temporels comme les autres; car il est

(1) *Joan.* III. 14. — (2) *Rom.* VIII. 3. — (3) *Joan.* XII. 32. — (4) *Ex.* XVI. 12, 13. *Num.* XI. 4, 5, 6. — (5) *Ps.* LXXX. 13. — (6) *Num.* XI. 31, 32.

l'auteur de tout : mais souvent les biens temporels sont un fléau qu'il envoie dans sa colère. C'est ce qui est écrit de ces cailles, nourriture agréable aux sens ; mais dont il est dit : *Les chairs en étoient encore dans leurs bouches, et entre leurs dents ; et voilà que la colère de Dieu s'éleva contre eux, et frappa le peuple d'une grande plaie* (1). Qu'avoit-il fait pour être puni de cette sorte ? Il n'avoit fait que se rassasier d'un bien que Dieu même avoit envoyé : mais c'étoit un de ces biens corporels qu'il accorde aux désirs aveugles des hommes charnels pour les punir. Il punit ensuite cette jouissance déréglée ; on ne voit de tous côtés que des sépulcres érigés à ceux qui ont satisfait leur concupiscence : ils en tirent leur nom : on les appelle *des sépulcres de concupiscence* (2) : parce qu'on y a été enterré en punition des concupiscences qu'on avoit voulu contenter, en les rassasiant des biens que Dieu donne à la vérité aux sens avides : car tout bien, et petit et grand, et sensible et spirituel, vient de lui ; mais dont il ne veut pas qu'on s'assouvisse.

Ne nous laissons pas repaître à ces biens trompeurs : vrais en eux-mêmes, bons en eux-mêmes, puisque tout ce que Dieu fait est vrai et bon ; mais trompeurs et empoisonnés par le mauvais usage que nous en faisons. Nourrissons-nous de la manne. Si toutefois il nous arrive de perdre durant quelque temps le goût de cette céleste nourriture ; car Dieu le permet souvent pour nous exercer et éprouver notre foi ; n'en revenons pourtant pas aux désirs charnels : mais en attendant que Dieu réveille

(1) *Num.* XI. 33. — (2) *Ibid.* 34.

ce goût céleste, demeurons en humilité et en patience.

VII.e ÉLÉVATION.

La loi sur le mont Sinaï.

QUAND Dieu voulut donner la loi à Moïse sur le mont de Sinaï, il fit quatre choses importantes. Il descendit au bruit du tonnerre et des trompettes. Toute la montagne parut en feu, et on y vit éclater la flamme dans un tourbillon de fumée. Dieu grava le Décalogue sur deux tables de pierre. Il prononça les autres articles de la loi d'une voix haute et intelligible, qui fut entendue de tout le peuple (1).

Pour publier la loi évangélique, il renouvela ces quatre choses, mais d'une manière bien plus excellente. L'ouvrage commença par *un grand bruit:* mais ce ne fut ni la violence du tonnerre, ni le son aigu des trompettes, comme on l'entend dans un combat; le bruit que Dieu envoya *fut semblable à celui d'un vent impétueux,* qui figuroit le Saint-Esprit: et qui sans être terrible, ni menaçant, *remplit toute la maison* (2), et appela tout Jérusalem au beau spectacle que Dieu lui alloit donner. *On vit un feu,* mais pur et sans fumée, qui ne parut pas de loin pour effrayer les disciples, mais dont la flamme innocente sans les brûler ni entamer leurs cheveux, *se reposa sur leur tête* (3). Ce feu pénétra

(1) *Ex.* XIX, XX, XXIV, XXXI. — (2) *Act.* II. 1, 2. — (3) *Ibid.* 3.

le dedans, et par ce moyen la loi de l'Evangile fut doucement imprimée, non pas dans des pierres insensibles, mais dans un cœur composé de chair, et ramolli par la grâce. Il y eut une parole, mais qui se multiplioit d'une manière admirable. Au lieu que sur la montagne de Sinaï Dieu ne parla qu'une seule langue, et à un seul peuple : dans la publication évangélique qui devoit réunir en un tous les peuples de l'univers dans la foi de Jésus-Christ et la connoissance de Dieu ; dans un seul discours on entendoit toutes les langues, et *chaque peuple entendit la sienne* (1). Ainsi Jésus établit sa loi bien autrement que Moïse. Croyons, espérons, aimons; et la loi sera dans notre cœur. Préparons-lui des oreilles intérieures, une attention simple, une crainte douce qui se termine en amour.

De dessus du mont Sinaï Dieu crioit : *N'approchez pas ni hommes, ni animaux ;* il y va de la vie : *et tout ce qui approchera mourra de mort* (2). Sur la sainte montagne de Sion, Dieu n'approche pas seulement sous la figure d'une flamme lumineuse, mais il entre au dedans du cœur; ce beau feu prend la figure d'une langue ; le Saint-Esprit vient parler au cœur des apôtres ; et de leur cœur doit sortir la parole qui convertira tout l'univers.

(1) *Act.* II. 4, 5, 6, 7, 8, *etc.* — (2) *Ex.* XIX. 12, 13, 20, 21.

VIII.e ÉLÉVATION.

L'arche d'alliance.

Il n'y a point de nation qui ait des Dieux s'approchant d'elle, comme notre Dieu s'approche de nous (1). *Je serai au milieu d'eux, et j'y habiterai, et je m'y promenerai* (2) allant et venant, pour ainsi dire, et ne les quittant jamais. Ainsi le fruit de notre alliance avec Dieu, et de notre union avec lui, est qu'il soit, et qu'il habite au milieu de nous : et j'ajoute qu'il y habite d'une manière sensible. Ainsi habitoit-il dans le paradis terrestre, allant et venant, et comme se promenant dans ce saint et délicieux jardin. Ainsi a-t-il paru visiblement à nos pères, Abraham, Isaac et Jacob. Ainsi a-t-il paru à Moïse dans le feu du buisson ardent. Mais depuis qu'il s'est fait un peuple particulier, à qui il a donné une loi et prescrit un culte, sa présence s'est tournée en chose ordinaire, dont il a établi la marque sensible et perpétuelle dans l'arche d'alliance.

Par sa figure elle est le siége de Dieu : Dieu repose sur les chérubins et dans les natures intelligentes, comme dans son trône. Aussi y a-t-il dans l'arche deux chérubins d'or qui couvrent de leurs ailes le propitiatoire (3), c'est-à-dire, la plaque d'or fin qui est regardée comme le trône de Dieu. Il n'y paroissoit dessus aucune figure, marque de l'invi-

(1) *Deut.* IV. 7. — (2) *Lev.* XXVI. 11, 12. — (3) *Ex.* XXV. 10, 11, 18, 22.

sible majesté de Dieu, pur esprit, qui n'a ni forme ni figure, mais qui est une vérité purement intellectuelle, où le sens n'a aucune prise. La présence de Dieu se rendoit sensible par les oracles qui sortoient intelligiblement du milieu de l'arche entre les deux chérubins; l'arche en cet état étoit appelée *l'escabeau des pieds du Seigneur* (1). On lui rendoit l'adoration qui étoit due à Dieu, conformément à cette parole : *Adorez l'escabeau de ses pieds* (2) : parce que Dieu y habitoit, et y prenoit sa séance. C'étoit sur l'arche qu'on le regardoit, quand on lui faisoit cette prière : *Ecoutez-nous, vous qui gouvernez Israël : qui conduisez tout Joseph comme une brebis : qui êtes assis sur les chérubins* (3). Quand le peuple se mettoit en marche, on élevoit l'arche en disant : *Que le Seigneur s'élève, et que ses ennemis soient dissipés, et que ceux qui le haïssent prennent la fuite devant sa face* (4). Quand on alloit camper, on descendoit l'arche, et on la reposoit en disant : *Descendez, Seigneur, à la multitude de votre peuple d'Israël* (5). Dieu donc s'élève avec l'arche, et il descend avec elle : l'arche est appelée le Seigneur, parce qu'elle le représentoit, et en attiroit la présence. C'est pourquoi on disoit aux anges, en introduisant l'arche en son lieu : *O princes, élevez vos portes ! élevez-vous portes éternelles, et le Seigneur de gloire entrera* (6) ; et encore : *Entrez, Seigneur, dans votre repos, vous et l'arche de votre sanctification* (7).

(1) *I. Par.* XXVIII. 2. *Thren.* II. 1. — (2) *Ps.* XCVIII. 5. — (3) *Ps.* LXXIX. 2. — (4) *Num.* X. 35. *Ps.* LXVII. 2. — (5) *Num.* X. 36. — (6) *Ps.* XXIII. 7, 9. — (7) *II. Par.* VI. 41. *Ps.* CXXXI. 8.

Et tout cela en figure du Seigneur Jésus, dont saint Paul a dit : *Qui est celui qui est monté dans les cieux, sinon celui qui auparavant est descendu dans les plus basses parties de la terre* (1) ? Le même Seigneur Jésus en montant aux cieux, laisse parmi nous son corps et son sang, et toute son humanité sainte dans laquelle sa divinité réside corporellement : et ce que l'ancien peuple disoit en énigme, et comme en ombre, nous le disons véritablement, en regardant avec la foi le Seigneur Jésus : *Vraiment il n'y a point de nation dont ses Dieux s'approchent d'elle, comme notre Dieu s'approche de nous* (2).

C'est donc le caractère de la vraie Eglise et du vrai peuple de Dieu, d'avoir Dieu en soi. Aimons l'Eglise catholique, vraie Eglise de Jésus-Christ, et disons-lui avec le prophète : *Il n'y a que vous où Dieu est* (3) : vous êtes la seule qui se glorifie de sa présence. Rendons-nous dignes de son approche, et pratiquons ce que dit saint Jacques : *Approchons-nous de Dieu, et Dieu s'approchera de nous* (4). Approchons-nous-en par amour, et il s'approchera de nous par la jouissance qui se commence en cette vie, et se consomme dans l'autre. Amen, amen.

(1) *Eph.* IV. 9, 10. — (2) *Deut.* IV. 7. — (3) *Is.* XLV. 14. — (4) *Jac.* IV. 8.

IX.e ÉLÉVATION.

Les sacrifices sanglans, et le sang employé partout.

Tout est en sang dans la loi, en figure de Jésus-Christ et de son sang qui purifie les consciences. *Si le sang des boucs et des taureaux sanctifie les hommes, et les purge selon la chair* (des immondices légales), *combien plus le sang de Jésus-Christ qui s'est offert lui-même par le Saint-Esprit, purifiera-t-il notre conscience des œuvres mortes, pour faire que nous servions au Dieu vivant* (1)?

L'apôtre conclut de là que *Jésus est établi médiateur du nouveau Testament par le moyen de sa mort* (2). Ce qui prouve que la nouvelle alliance est un vrai testament : *A cause que comme le testament n'a de force que par la mort du testateur;* ainsi la loi et l'alliance de l'Evangile n'a de force que par le sang de Jésus-Christ.

De là vient aussi que l'ancien Testament a été consacré par le sang des victimes, dont l'aspersion après la lecture de la loi fut faite sur le livre même, sur le tabernacle, sur tous les vaisseaux sacrés, et sur tout le peuple, en disant : C'est ici le sang du Testament que Dieu a établi pour vous. Ainsi toute la loi ancienne porte le caractère de sang et de mort, en figure de la loi nouvelle établie et confirmée par le sang de Jésus-Christ. C'est pourquoi,

(1) *Heb.* IX. 13, 14, 22. — (2) *Ibid.* 15, 16, 17.

continue saint Paul, *dans l'ancienne loi tout est presque purifié par le sang, sans lequel il n'y a point de rémission de péchés* (1).

Nous devons donc regarder les mystères de Jésus-Christ avec une sainte et religieuse horreur, en y respectant le caractère de mort, et encore d'une mort sanglante, en témoignage de la violence qu'il se faut faire à soi-même, à l'exemple de Jésus-Christ, pour avoir part à la grâce de la nouvelle alliance, et à l'héritage des enfans de Dieu.

Personne que le seul pontife ne pouvoit entrer dans le Saint des saints où étoit l'arche, *et il n'y entroit qu'une fois l'année :* mais c'étoit en vertu du sang de la victime égorgée, *dans lequel il trempoit ses doigts pour en jeter contre le propitiatoire, et expier le sanctuaire des impuretés qu'il contractoit au milieu d'un peuple prévaricateur* (2). Ainsi ce qu'il y avoit de plus saint dans la loi qui étoit l'arche et le sanctuaire, contractoit quelque immondice au milieu du peuple, et il falloit le purifier une fois l'année, mais le purifier par le sang. Purifions donc par le sang de Jésus-Christ le vrai sanctuaire qui n'est pas fait de main d'homme, c'est-à-dire, notre conscience; la vraie arche du Testament, et le vrai temple de Dieu, c'est-à-dire, notre corps et notre ame : et ne croyons point pouvoir avoir part au sang de Jésus, si nous-mêmes nous ne répandons en quelque sorte notre sang par la mortification, et par les larmes de la pénitence.

Jésus à qui le ciel étoit dû comme son héritage

(1) *Heb.* IX. 18, 19, 20, 21, 22. *Exod.* XXIV. 8. — (2) *Ex.* XXX. 10. *Levit.* XVI. 2, 3, 14, 16. *Heb.* IX. 7.

par le titre de sa naissance, *étant établi*, comme dit saint Paul, *l'héritier de toutes choses* (1), y a voulu entrer pour nous comme pour lui. S'il n'avoit à y entrer que pour lui-même, il n'auroit pas eu besoin d'y entrer par le sang d'un sacrifice : mais afin d'y entrer pour nous qui étions pécheurs, il a fallu nous purifier et expier nos péchés par une victime innocente qui étoit lui-même.

Il étoit donc tout ensemble *le pontife* qui nous devoit introduire dans le sanctuaire, et *la victime* qui devoit expier nos fautes : c'est pourquoi il n'est pas entré dans le sanctuaire par un sang étranger, mais *par son propre sang* (2). *Pontife saint qui n'avoit point à prier, comme celui de la loi pour lui-même, pour ses ignorances et pour ses péchés* ; *mais* seulement *pour* les nôtres et *ceux du peuple* (3) ; il nous a ouvert la porte : victime innocente et pure : *il a pacifié par son sang le ciel et la terre* (4) ; *et pénétrant dans le ciel* (5), il nous en a laissé l'entrée libre.

Entrons donc avec confiance dans cet héritage céleste : et nous souvenant de ce qu'il en a coûté à Jésus pour nous en ouvrir la porte, que nos péchés nous avoient fermée, ne nous plaignons pas de ce qu'il nous en doit coûter à nous-mêmes.

C'étoit à ce jour solemnel où le pontife entroit dans le sanctuaire, qu'on offroit ces deux boucs, dont l'un étoit immolé pour le péché, et l'autre qu'on appeloit *le bouc émissaire*. *Après que le pontife avoit mis les mains sur lui, et en même temps*

(1) *Heb.* I. 2. — (2) *Ibid.* IX. 11, 12, 14, 24, 25. — (3) *Ibid.* VII. 26, 27. — (4) *Coloss.* I. 20. — (5) *Heb.* IV. 14.

confessé

confessé avec exécration et imprécation sur la tête de cet animal les péchés de tout le peuple, il étoit envoyé dans le désert (1), comme pour y être la proie des bêtes sauvages. Ces deux figures représentoient notre Seigneur, *en qui Dieu a mis les iniquités de nous tous* (2). Chargé donc de tant d'abominations, il a été séquestré du peuple, et comme remarque saint Paul, *il a souffert hors de la porte de Jérusalem* (3), comme excommunié de la cité sainte à cause de nos péchés qu'il portoit. Mais c'étoit nous qui étions les véritables excommuniés, et l'anathême de Dieu. Sortons en humilité de la société sainte; et pour nous délivrer de la malédiction qui nous poursuit, unissons-nous à celle de Jésus-Christ *qui a été fait anathême et malédiction pour nous*, comme dit saint Paul (4), *conformément à cette parole : Maudit celui qui a été pendu à une croix* (5). Reconnoissons-nous exclus de tout bien et de toute la société humaine par nos péchés : la croix, une mort douloureuse, et l'ignominie d'un honteux supplice est notre partage. Quoi ! en cet état nous pourrions nous plaindre d'être pauvres, méprisés, outragés, sans songer de quoi nos péchés nous ont rendus dignes ? Nous sommes dignes de tout opprobre, de toute misère, pour avoir péché contre le ciel, et avoir été rebelles contre Dieu. Ne nous plaignons donc jamais des misères que Dieu nous envoie : mais *sortons hors du camp avec Jésus*, et allons nous unir à lui *portant ses opprobres* (6) : assurés que ce n'est qu'en nous

(1) *Lev.* XVI. 2, 5, 7. — (2) *Is.* LIII. 6. — (3) *Heb.* XIII. 12. — (4) *Gal.* III. 13. — (5) *Deut.* XXI. 23. — (6) *Heb.* XIII. 13.

unissant à ses peines, à ses ignominies, à son anathème, à sa malédiction, que nous serons délivrés de la nôtre.

X.e ÉLÉVATION.

Le campement et la patrie.

Une des plus belles circonstances de la délivrance des Israélites, c'est qu'on ne logeoit point dans les déserts où ils furent conduits; on y campoit, on y étoit sous des pavillons (1); et sans cesse on enveloppoit et on transportoit ces maisons branlantes. Figure du christianisme, où tout fidèle est voyageur. Gardons-nous bien de nous arrêter à quoi que ce soit : passons par-dessus : et toujours prêts à partir, toujours aussi prêts à combattre, veillons comme dans un camp. Qu'on y soit toujours en sentinelle. Dans les camps vulgaires il y a plusieurs sentinelles disposées, afin que toujours prêts à s'éveiller au premier signal, les soldats dorment un court somme, sans se plonger tout-à-fait dans le sommeil. Il y a plus, dans le campement de la vie chrétienne, chacun doit toujours veiller : chacun en sentinelle sur soi-même, doit toujours être sur ses gardes contre un ennemi qui ne clôt point l'œil, *et qui toujours rôde autour de nous pour nous dévorer* (2). Ne nous fions point au repos qu'il semble quelquefois nous donner : avec lui il n'y a ni paix, ni trève, ni aucune sûreté que dans une veille perpétuelle.

(1) *Num.* I. 52. II. 34. — (2) *I. Pet.* V. 8.

Ainsi donc campoit Israël. Il supportoit ce travail, pour enfin arriver à cette terre *coulante de miel et de lait* (1) tant de fois promise à leurs pères. C'étoit pour y introduire ce peuple que Moïse l'avoit tiré de l'Egypte, et lui avoit fait passer la mer Rouge. Mais, ô merveille de la divine sagesse, aucun de ceux qui s'étoient mis en marche sous Moïse pour arriver à cette terre, n'y entra, excepté deux (2). Moïse même ne la salua que de loin, et Dieu lui dit : *Tu l'as vue de tes yeux, et tu n'y entreras pas : et Moïse mourut* à l'instant *par le commandement du Seigneur* (3). Afin qu'on entre dans la terre promise, il faut que Moïse expire, et que la loi soit enterrée avec lui dans un *sépulcre inconnu aux hommes;* afin qu'on n'y retourne jamais, et que jamais on ne se soumette à ses ordonnances. L'ancien peuple qui a passé la mer Rouge, et qui a vécu sous la loi, n'entre pas dans la céleste patrie : la loi est trop foible pour y introduire les hommes.

Ce n'est point Moïse, c'est Josué, c'est *Jésus* (car ces deux noms n'en sont qu'un) qui doit entrer dans la terre, et y assigner l'héritage au peuple de Dieu (4). Qu'avoit Josué de si excellent, pour introduire le peuple à cette terre bénite, plutôt que Moïse? Ce n'étoit que son disciple, son serviteur, son inférieur en toutes manières : il n'a pour lui que le nom de *Jésus;* et c'est en la figure de *Jésus* qu'il nous introduit dans la patrie. Entrons donc, puisque nous avons Jésus à notre tête ; entrons à la faveur de son nom dans la bienheureuse terre des

(1) *Num.* XIII. 28. — (2) *Ibid.* XIV. 22, 23, 30. — (3) *Deut.* XXXIV. 4, 5. — (4) *Ibid.* 9. *Josu.* I. 2, 5, 6, 7 *et seqq.*

vivans : *Je vais*, dit-il (1), *vous préparer le lieu :* j'assignerai à chacun le partage qui lui a été destiné : *il y a plusieurs demeures dans la maison de mon père.* Jésus, *notre avant-coureur, est entré pour nous* (2) ; et l'entrée nous est ouverte par son sang. *Dépêchons-nous donc d'entrer dans ce repos éternel* (3) : dépêchons-nous : n'ayons rien de lent. *La voie qui nous est ouverte*, dit saint Augustin, *ne souffre point de gens qui reculent, ne souffre point de gens qui se détournent, ne souffre point de gens qui s'arrêtent ;* et si l'on n'avance toujours dans un si roide sentier, sans faire de continuels efforts, on retombe de son propre poids.

(1) *Joan.* XIV. 2. — (2) *Heb.* IX. 24. IV. II. — (3) *Ibid.* IV. 11.

X.[e] SEMAINE.

ÉLÉVATIONS SUR LES PROPHÉTIES.

PREMIÈRE ÉLÉVATION.

Les prophéties sous les patriarches.

Encore que les prophéties éclatent principalement depuis le temps de David, elles ont une plus haute origine. Nous les avons vues sous Adam, nous les avons vues sous Abraham, Isaac et Jacob, *dans cette bénite semence en qui la bénédiction se devoit répandre sur toutes les nations de la terre* (1). Mais de ces trois patriarches avec qui l'alliance avoit été faite, le dernier étoit réservé pour en développer tout le secret par ces paroles : *Le sceptre*, le gouvernement, la magistrature, *ne sera point ôté de Juda* (2) : sa tribu, qui sera un jour le seul royaume où la loi et les promesses seront accomplies, ne cessera point de vivre selon ses lois, et d'avoir ses *gouverneurs* et ses magistrats légitimes, qui sortiront *de sa race ; jusqu'à ce que vienne celui qui doit être envoyé ;* selon une autre leçon qui revient au même sens : *en qui l'accomplissement des promesses est réservé ; et il sera l'attente ,* l'espérance, le libérateur *de tous les peuples :* quatre lignes, où est renfermée toute l'histoire du peuple de Dieu,

(1) *Gen.* XII. 3. XXII. 18. — (2) *Gen.* XLIX. 10.

jusqu'à Jésus-Christ. Le caractère particulier qui en devoit marquer le temps, étoit la chute du royaume judaïque destitué de son propre gouvernement : et la suite nécessaire de la venue du Christ étoit marquée par la concurrence de la réprobation des Juifs, avec l'établissement de son empire parmi tous les peuples de l'univers.

Il adresse la prophétie à Juda. C'est à lui qu'il se restreint quand il veut parler du Christ futur ; et ce Christ, que nous savions déjà qui devoit sortir d'Abraham, d'Isaac et de Jacob, nous est désigné comme devant être le fruit de la tribu de Juda. Nous verrons ensuite que dans la tribu de Juda, David est choisi pour en être le père, afin que Jésus, fils de David, auteur de la famille royale; fils de Juda qui est toujours à la tête du peuple de Dieu; Fils d'Abraham, en qui avoit commencé l'alliance ; pour encore remonter plus haut, fils de Sem, béni au-dessus de ses deux autres frères, recueillit en lui par la plus belle de toutes les successions tous les titres de distinction et de bénédiction qui avoient jamais été, et sortit du plus pur et du plus beau sang qui fût au monde.

O Jésus ! que Jacob a vu en mourant, dans l'extrémité de sa vieillesse avec une vue défaillante, puisse venir votre règne : et puissions-nous augmenter le nombre de vos sujets véritables par notre sincère obéissance !

II.e ÉLÉVATION.

La prophétie de Moïse.

Quoique tout l'état de Moïse et de la loi soit prophétique dans son fond, comme on a vu, il y a encore sur Jésus-Christ une prophétie spéciale de Moïse ; et la voici : *Dieu vous suscitera un prophète comme moi, de votre nation, et du milieu de vos frères : vous l'écouterez* (1). C'est un prophète particulier que Dieu promet à son peuple : un prophète *comme moi,* dit Moïse : un prophète *semblable à moi,* comme il ajoute dans la suite ; c'est-à-dire, un prophète législateur. Car au reste il est écrit des autres prophètes : qu'*il ne s'en est jamais élevé comme Moïse* (2). Josué qui lui succéda dans le gouvernement du peuple de Dieu, étoit beaucoup au-dessous de lui, non-seulement en prodiges et en puissance, mais encore en dignité : *ayant reçu l'esprit de sagesse, parce que Moïse avoit mis les mains sur lui* (3). On lui obéissoit donc, non pas comme à un législateur, mais sur des faits particuliers. Il n'en est pas ainsi de ce prophète que Moïse annonce comme devant lui être semblable. Il dit de lui : *Vous l'écouterez :* qui est aussi la même chose que le Père éternel a dit de son Christ : *Celui-ci est mon Fils bien-aimé : écoutez-le* (4).

Il y a donc deux prophètes d'un caractère parti-

(1) *Deut.* XVIII. 15, 18, 20. — (2) *Deut.* XXXIV. — (3) *Ibid.* 9. — (4) *Matth.* XVII. 15.

culier : le ministère de l'un devoit succéder à celui de l'autre ; et il est dit singulièrement de chacun d'eux : *Ecoutez-le :* l'un médiateur de la loi ancienne ; et l'autre, médiateur de la nouvelle : autant différens entre eux que les deux lois qu'ils ont établies. Toutefois il y a entre eux quelque chose de commun : c'est qu'à la tête de chaque loi qui devoit, pour ainsi dire, régner, il y a un prophète par excellence pour chacune : mais le dernier l'est, *d'autant plus qu'il est le fils ;* au lieu que l'autre *étoit le serviteur* (1). Celui dont le ministère étoit passager, montre l'autre dont le ministère étoit éternel : aussi ne lui nomme-t-il point de successeur, et il lui remet pour toujours l'autorité et la prophétie. Que si l'on a écouté Moïse avec une crainte si religieuse ; et si ceux *qui ont violé sa loi ont été punis de mort sans miséricorde, de quels supplices seront dignes ceux qui auront foulé aux pieds le Fils de Dieu* (2), et qui n'auront pas obéi à Jésus ?

III.e ÉLÉVATION.

La prophétie de David.

Béni soit le nom et le règne de notre père David (3). *Béni soit le fils de ce* saint *roi* (4), par qui nous vient la vie et le salut. Les psaumes de David sont un évangile de Jésus-Christ tourné en chant,

(1) *Heb.* III. 3, 5, 6. — (2) *Ibid.* X. 28, 29. — (3) *Marc.* XI. 10. — (4) *Matth.* XXI. 9. *Ps.* CXVII. 25.

en affections, en actions de grâces, en pieux désirs. *C'est ici*, disoit Jésus-Christ, *la vie éternelle : de vous connoître, ô Père céleste ! qui êtes le vrai Dieu, et Jésus-Christ, que vous avez envoyé* (1). C'est par où commencent les psaumes. Le premier montre la félicité de celui qui garde la loi de Dieu (2) : et ensuite dès le second, on voit paroître Jésus-Christ : toutes les puissances du monde conjurées contre lui : Dieu qui s'en rit du plus haut des cieux, et qui adressant la parole à Jésus-Christ même, le déclare *son Fils qu'il engendre dans l'éternité* (3). C'est dès le commencement, l'argument de tous les psaumes.

David l'a vu *dans le sein de son père engendré avant l'aurore*, avant tous les temps : il a vu qu'il seroit *son fils*, et en même temps *son Seigneur* (4). Il l'a vu roi souverain : *régnant par sa beauté, par sa bonne grâce, par sa douceur, et par sa justice : perçant le cœur de ses ennemis* par une juste vengeance, ou celui de ses amis par un saint amour. Il l'a adoré dans *son trône éternel, comme un Dieu, que son Dieu a sacré par une divine onction* (5) ; père et protecteur des pauvres, *dont le nom sera honorable devant lui ;* puissant auteur *de la bénédiction des gentils consacrés et sanctifiés en son nom* (6) ; *prédicateur d'un* nouveau *précepte dans la sainte montagne de Sion* (7).

Il a vu toutes les merveilles de sa vie, et toutes les circonstances de sa mort : il en a médité tout le

(1) *Joan.* XVII. 3. — (2) *Ps.* I. 1 *et seqq.* — (3) *Ps.* II. 7. — (4) *Ps.* CIX. 1, 3, 4, 6, 7. *Matth.* XXII. 44, 4 — (5) *Ps.* XLIV. 3, 4, 5, 6, 7, 8. — (6) *Ps.* LXXI. 1, 4, 14, 19. — (7) *Ps.* II. 6.

mystère (1). Il a maudit en esprit son disciple qui le devoit vendre; et il en a vu l'*apostolat passé en d'autres mains* (2).

Ses pieds et ses mains percés, avec son corps violemment étendu et suspendu, ont été le cher objet de sa tendresse (3). David s'est jeté par la foi entre ses bras amoureusement étendus à un peuple contredisant. *Il a goûté le fiel et le vinaigre* (4) qu'on lui a donné dans sa soif. Il voit tout, jusqu'à l'histoire *de ses habits divisés, et de sa robe jetée au sort* (5). Il est touché des moindres circonstances de sa mort, et n'en peut oublier aucune. Il se réjouit en esprit de lui voir, après sa mort, *annoncer la vérité aux gentils dans la grande Eglise* (6), où tous les peuples de l'univers devoient se réunir, où les pauvres comme les riches devoient être assis à sa table. Enfin il l'a suivi *au plus haut des cieux avec des captifs attachés à son char victorieux* (7). Il l'a adoré, *assis à la droite du Seigneur* (8), où il a été prendre sa place.

O Jésus, les chères délices, l'unique espérance, et l'amour de notre père David! C'est principalement par cet endroit-là qu'il a été *l'homme selon le cœur de Dieu* (9). Sa tendresse pour ce cher fils, qui est le Fils de Dieu comme le sien, lui a gagné le cœur du Père éternel. S'il a tant pensé à Jésus souffrant dans toute sa vie, à plus forte raison y a-t-il pensé lorsqu'il a été sa figure en souffrant lui-même. S'il est si doux à ceux qui l'outragent, s'il

(1) *Ps.* XXI *et* LXVIII. — (2) *Ps.* CVIII. 8. *Joan.* XIII. 18. *Act.* I. 16, 20. — (3) *Ps.* XXI. 16, 17, 18, 19. — (4) *Ps.* LXVIII. 22. *Joan.* XIX. 28, 29, 30. — (5) *Ps.* XXI. 19 *et seqq.* — (6) *Ibid.* 32. — (7) *Ps.* LXVII. 18, 19. *Ephes.* IV. 8. — (8) *Ps.* CIX. 1, 5. — (9) *I. Reg.* XIII. 14.

est muet, sans réplique et sans défense ; si loin de rendre le mal pour le mal, il rend à ses ennemis des prières pour leurs imprécations ; si ce bon roi s'offre à être la seule victime pour tout son peuple désolé par la main d'un ange, il en voyoit l'exemple en Jésus. Faut-il s'étonner s'il a été si humble et si patient dans sa fuite devant Absalon ? Ce fils obéissant le consoloit des emportemens et des fureurs de son fils ingrat et rebelle.

O Jésus, je viens avec David m'unir à vos plaies, vous rendre hommage dans le trône de votre gloire, me soumettre à votre puissance. Je me réjouis, Fils de David, de toute votre grandeur. Non : *vous n'avez point connu la corruption* (1), vous qui étiez par excellence *le saint du Seigneur* (2). *Vous avez su le chemin de la vie, la gloire et la joie vous accompagnent* (3). *Vous régnez aux siècles des siècles* (4), *et votre empire n'aura point de fin* (5).

IV.e ÉLÉVATION.

Les autres prophètes.

Nous avons expliqué ailleurs les oracles sacrés des prophètes sur notre Seigneur Jésus-Christ (6). Je dirai ici en abrégé qu'ils ont tout vu : ses deux naissances ; la première toute divine, *dès le jour de l'éternité :* le lieu marqué pour la seconde, dans

(1) *Ps.* XV. 10. *Act.* II. 31. XIII. 35. — (2) *Marc.* I. 24. *Luc.* I. 35. — (3) *Ps.* XV. 10. — (4) *Apoc.* XI. 15, 17. — (5) *Luc.* I. 32, 33. — (6) *Disc. sur l'Hist. Univ.* II.e *partie. La suite de la Religion.*

Bethléem (1) : *une vierge qui le conçoit et qui l'enfante : un enfant qui nous est né : un fils qui nous est donné* (2). *Enfant, homme* dès le premier jour ; et tout ensemble *Dieu fort et tout-puissant* (3). Reconnoissons avec Zacharie l'humble monture de ce *Roi juste,* clément et *doux* (4), lorsqu'il fait son entrée dans sa ville royale. Considérons avec lui, *les trente deniers pour lesquels il a été vendu ;* et l'emploi de cet argent pour acheter *le champ d'un potier* (5). Tout s'accomplit en son temps. *Le Pasteur est frappé, et le troupeau se dissipe. Les disciples se retirent chacun chez eux, et Jésus demeure seul* (6). On crache sur son visage ; *et il ne se détourne pas pour éviter les coups et les infamies qu'on lui fait* (7). *On le perce ; et tout Israël voit les ouvertures des plaies qu'il lui a faites* (8). Comme un autre Jonas on le jette dans la mer pour sauver tout le vaisseau ; et comme lui *il en sort au bout de trois jours* (9).

A mesure que le temps approche, ses mystères se découvrent de plus en plus. Daniel compte les années où se devoit accomplir son onction, ses souffrances, sa mort, suivie d'une juste vengeance, et de l'éternelle désolation de l'ancien peuple qui a méprisé le *Saint des saints* (10). Il voit en esprit, *le Fils de l'homme à qui est donné un empire*, à qui nuls lieux, nuls temps ne donnent des bornes. Cet

(1) *Mich.* v. 2. *Matt.* II. 6. — (2) *Is.* VII. 14. *Matth.* I. 21, 22, 23. — (3) *Is.* IX. 6. — (4) *Zach.* IX. 9. *Matth.* XXI. 5. — (5) *Zach.* XI. 12, 13. *Matth.* XXVII. 9, 10. — (6) *Zach.* XIII. 7. *Matth.* XXVI. 31, 56. — (7) *Is.* L. 6. — (8) *Zach.* XII. 10. *Joan.* XIX. 37. — (9) *Jon.* II. 2. *Matth.* XII. 40. XVI. 4. — (10) *Dan.* IX. 24 *et seq. Matt.* XXIV. 15.

empire, le plus auguste qui eût été et sera jamais, *sera l'empire des saints du Très-haut* (1). Daniel, étonné de sa grandeur, se trouble dans ses pensées, et conserve cette parole dans son cœur. Mais il faut que ce Fils de l'homme souffre une mort violente.

Isaïe nous apprend à goûter ses souffrances; il doit *porter nos péchés*, et par-là s'acquérir l'empire, *et partager les dépouilles des forts;* et la cause de ses victoires, c'est qu'il s'est livré à la mort. *Il a été mis au rang des scélérats;* crucifié entre deux larrons: c'est le *dernier des hommes*, et tout ensemble le plus grand. Ce n'est point par force qu'il souffre la mort. *Il s'y est offert, parce qu'il l'a voulu. Il n'a point ouvert la bouche* pour se défendre; *il est muet comme l'agneau sous la main qui le tond.* Le silence du Fils de Dieu parmi tant d'outrages et tant d'injustices, qui est le plus remarquable caractère du Fils de Dieu, a fait l'admiration de ce prophète. On le croit frappé de Dieu pour ses péchés, lui qui est l'innocence même; *mais c'est pour les nôtres qu'il souffre, et nous sommes guéris par ses blessures* (2). Les prières qu'il pousse vers le ciel dans cet état de souffrance, sont le salut *des pécheurs* pour qui il *prie.* Une *longue postérité* sortira de lui, parce qu'il a volontairement souffert la mort: *Et son sépulcre,* d'où il sortira vainqueur et immortel, *sera glorieux* (3).

Ce seul passage si précis et si étendu, où les souffrances du Sauveur futur sont inculquées en tant de manières, suffisoit pour animer tous les sacrifices

(1) *Dan.* VII. 13, 14, 15, 27, 28. — (2) *Is.* LIII. 7 *et seq.* — (3) *Is.* XI. 10.

et le culte de la loi, et mettre continuellement devant les yeux des vrais Israélites, qu'elle contenoit sous ses ombres, la rémission des péchés par une mort volontaire, un sang salutaire qui les expioit, des plaies qui rétablissoient la santé de l'homme, et dans tout cela un Sauveur aussi juste que souffrant, qui nous guérissoit par ses blessures.

Combien plus doit-on se nourrir de ces plaies sacrées, de cette mort, et de ce sang innocent versé pour les pécheurs, depuis, comme dit saint Paul, que Jésus-Christ *a été crucifié à nos yeux? O Galates insensés, comment vous laissez-vous fasciner les yeux* (1)? après un tel spectacle! Accourez, peuples, à la croix de Jésus-Christ. Et puisque c'est vous qui lui avez tous donné la mort; venez, comme dit l'évangéliste après le prophète, venez, dis-je, *contempler celui que vous avez percé* (2).

V.e ÉLÉVATION.

Réflexions sur les prophéties.

Les choses étant en cet état, la venue de Jésus-Christ étant préparée dès l'origine du monde, toute la loi, pour ainsi dire, en étant enceinte et toute prête à l'enfanter, Dieu laissa le peuple saint quatre à cinq cents ans sans prophètes et sans prophéties : voulant leur donner ce temps pour les méditer, et pour soupirer après le Sauveur. A la veille de faire cesser les prophéties; c'est-à-dire, dans les temps de Da-

(1) *Galat.* III. 1. — (2) *Zach.* XII. 10. *Apoc.* I. 7.

niel, d'Aggée, de Zacharie et de Malachie, il déclara les secrets divins plus clairement que jamais. C'est de quoi font foi principalement les Semaines de Daniel, où les temps de la venue et de la mort du Christ, étoient exactement supputés. Aggée avoit dit ces mémorables paroles à la gloire du second temple : *Encore un peu de temps.* Car, qu'étoit-ce que quatre cents ans et un peu plus, à comparaison de tant de milliers de siècles où le Sauveur avoit été attendu? *Encore* donc *un peu de temps, et je remuerai le ciel et la terre; et le Désiré de toutes les nations viendra; et je remplirai de gloire cette maison nouvellement rebâtie;* c'est-à-dire, le second temple, *dit le Seigneur des armées, le Dieu tout-puissant* (1). *L'argent est à moi, et l'or est à moi:* tout est en ma puissance; et si je voulois faire éclater cette maison en richesses même temporelles, je le ferois; mais je lui prépare un autre éclat par la venue du *Désiré des nations. La gloire de cette seconde maison sera plus grande que celle de la première; et j'établirai la paix dans ce lieu, dit le Seigneur des armées* (2).

S'il faut regarder le temple par un éclat extérieur; la gloire du premier temple, sous le riche empire de Salomon, de Josaphat, d'Ezéchias et des autres rois, sera sans contestation la plus grande. Loin que le second temple eût le même éclat, ceux qui le rebâtissoient, et qui avoient vu le premier, ne pouvoient retenir leurs larmes en voyant combien il lui étoit inférieur. Il est vrai que dans la suite des temps, la gloire du second temple fut grande dans

(1) *Agg.* II. 7, 8, 9. — (2) *Ibid.* 10.

l'Orient. On y vit porter les présens des rois (1) ; et je ne sais si Hérode qui le rebâtit, n'en égala pas la magnificence à celle de Salomon. Mais après tout, et quoi qu'il en soit, ce n'est pas là de quoi *remuer le ciel et la terre;* et un si grand mouvement se doit terminer à quelque chose de plus grand que des richesses terrestres. Voici donc *le grand mouvement du ciel et de la terre :* c'est que *le Désiré des nations,* le Christ qui en est l'attente, *paroîtra* sous ce second temple. Il *viendra,* dit le saint prophète Aggée (2) ; et où viendra-t-il ? Un autre prophète l'explique dans le même temps : *J'envoie mon ange,* dit Malachie (3), *au nom du Seigneur ; et il préparera la voie devant ma face : et en ce temps viendra dans son temple, le Seigneur que vous cherchez, et l'ange du testament,* ou de l'alliance, *que vous désirez. Le voilà qui vient, dit le Seigneur.* Il n'y a plus rien entre deux : il n'y a plus de nouvel ouvrage, ni de nouvelles figures du Christ à venir, ni de nouvelles prophéties. Voici le dernier état du peuple de Dieu ; et après cela il n'y a rien à attendre que le Christ qui entrera dans le second temple.

Ce n'est donc pas sans raison que le saint vieillard *Siméon* (4), *qui attendoit* avec tant de foi la venue du Christ, et *la rédemption d'Israël,* fut amené *en esprit,* c'est-à-dire par inspiration, avec Anne la prophétesse, cette sainte veuve, dans le temple où le Seigneur alloit entrer. C'est qu'alors s'alloit accomplir la gloire du second temple, lorsque Jésus

(1) *II. Mach.* III. 1, 2, 3. — (2) *Agg.* II. 8. — (3) *Mal.* III. 1. — (4) *Luc.* II. 25, 26, 27.

y devoit venir pour y *établir la paix*, comme Aggée l'avoit prédit.

Aux approches de ce temps heureux toute la nature étoit en attente, tout le peuple vivoit en espérance. S'il n'avoit plus de prophètes, il vivoit en la foi et dans les lumières des prophéties précédentes. Ceux qui étoient éclairés d'en-haut, appeloient celui qui les devoit sauver de leurs péchés. Le Christ, à la vérité, leur étoit souvent montré comme un conquérant, qui les devoit délivrer des mains de leurs ennemis, qui les tenoient en captivité. Mais cette captivité et ces ennemis n'étoient d'un côté qu'une figure d'une captivité spirituelle, et de l'autre une punition de leurs péchés, qui leur attiroient tous ces maux, et mettoient ce joug de fer sur leur tête : et enfin les frayeurs de leur conscience leur faisoient sentir que le grand mal dont ils devoient être délivrés, étoit leurs péchés. C'est pourquoi ils reconnoissoient qu'ils avoient besoin *d'un Sauveur* qui les expiât : il leur falloit *un juste et un innocent*, qui fût la sainte victime qui les effaçât. *O ciel, envoyez votre rosée, et que les nues pleuvent le juste; que la terre s'ouvre, et qu'elle germe le Sauveur* (1)! Pour être Sauveur, il faut qu'il soit juste, d'une justice qui vienne du ciel, qui soit divine, infinie, et celle de Dieu même; afin que nous puissions l'appeler après le prophète : *Le Seigneur notre justice* (2). Ce juste qui devoit venir du ciel, doit aussi sortir de la terre : il faut qu'il joigne en sa personne le ciel et la terre, qu'il soit Dieu et homme tout ensemble : que par une double naissance, il vienne

(1) *Is.* XLV. 8. — (2) *Jerem.* XXIII. 5, 6.

tout ensemble, et du ciel *dans les jours de l'éternité*, et *de Bethléem* (1) dans le temps ; comme l'avoit dit le prophète ; et c'est ainsi que *dans peu de temps*, dans le dernier période du peuple de Dieu, ce grand Dieu *devoit remuer le ciel et la terre* (2).

Cependant tout se préparoit à son arrivée. Le royaume de Juda vivoit sous ses lois dans une parfaite liberté : peu à peu il se dégradoit ; et quand le temps approcha qu'il devoit être détruit, il tombe entre les mains des étrangers. Un nouveau peuple se prépare au Christ futur ; et on va voir toutes les nations venir en foule composer ce nouveau royaume, qui étoit sous *le Fils de l'homme, le royaume des saints du Très-haut qui ne devoit point avoir de fin* (3). Nous touchons au dénouement des mystères ; et le Dieu homme va paroître.

Purifions nos cœurs pour le recevoir : songeons au malheur de ceux pour qui il étoit venu, et qui cependant n'ont pas voulu le connoître. Charnels, ambitieux, avares, quand Jésus est venu à eux, ils l'ont méconnu : ils l'ont mis à mort, parce que ses saintes paroles n'entroient point dans leurs cœurs. Purifions-nous donc pour le recevoir, de tous les désirs du siècle, en attendant son glorieux avénement : autrement tout est à craindre pour nous : sa venue nous sera funeste, et nous le crucifierons comme les Juifs.

(1) *Mich.* v. 2. — (2) *Agg.* II. 7. — (3) *Dan.* VII. 13, 14, 27.

VI.e ÉLÉVATION.

L'apparition de Dieu d'une nouvelle manière ; et ce que fait la venue du Christ promis.

De si haut qu'on reprenne l'histoire sacrée, on y trouve que Dieu apparoît en figure humaine aux patriarches, aux prophètes. Un des hommes que voit Abraham, et qu'il reçoit en sa maison, se trouve être le *Seigneur* même, Dieu même, *à qui rien n'est difficile ;* qui donne un fils à Sara quoique stérile ; qui pardonne aux hommes ; qui les punit selon les règles de sa bonté et de sa justice ; à qui Abraham adresse ses prières comme à Dieu ; qui parle lui-même comme Dieu ; qui dispose de toutes choses avec une suprême autorité (1). Ce Dieu qui apparoît à Abraham, est souvent appelé ange, c'est-à-dire, *envoyé* (2). C'est un *envoyé*, pour l'amour de qui Abraham avoit voulu immoler son fils unique ; qui en accepte le sacrifice ; qui renouvelle toutes les promesses à Abraham : c'est donc un ange, c'est un *envoyé* qui est Dieu. C'est *l'ange du Testament* (3), *l'ange du grand conseil*, et le Fils de Dieu lui-même, qui dès-lors se plaisoit à la forme d'homme qu'il devoit prendre personnellement au temps marqué.

Le même apparoît à Isaac et à Jacob. Jacob le voit au haut d'une échelle ; et il appelle le lieu où il est, *la maison de Dieu, et la porte du ciel* (4). Il y

(1) *Gen.* XVIII. 2, 3, 14, *etc.* — (2) *Ibid.* XXII. 11, 12, 15, 16, *etc.* — (3) *Mal.* III. 1. — (4) *Gen.* XXVI, XXVIII. 12, 13, 16, 17, 18.

dresse un autel à celui qu'il avoit vu, et lui rend ses adorations. Jacob combat avec lui, comme avec un homme, et se glorifie d'*avoir vu Dieu face à face* (1). Il reçoit l'ordre de lui dresser un autel; il l'invoque et il le loue, comme celui *qui l'a regardé dans son affliction* (2). Combat mystérieux, où Dieu veut bien s'égaler à l'homme, et que l'homme aidé de Dieu, l'emporte contre Dieu même, et lui arrache, pour ainsi dire, sa bénédiction par une espèce de violence (3). Il apparoît de nouveau à Jacob, et se nomme le Dieu tout-puissant; et confirme toutes les promesses qu'il avoit faites à Abraham et à Isaac. Tout cela en figure de celui qui s'est incarné pour nous, qui dès-lors nous préparoit ce grand mystère, le commençoit en quelque façon, en faisoit voir comme une espèce d'apprentissage et comme un essai: qui enfin a voulu, en la forme humaine, faire les délices de nos pères; qui par un amour extrême, et si l'on peut l'appeler ainsi, par une tendre passion pour notre nature, a fait aussi de son côté ses délices des enfans des hommes, et a voulu montrer par-là qu'il est celui qui, *conçu et engendré dans le sein de Dieu comme sa sagesse éternelle, a mis son plaisir à être avec eux* (4).

Parcourons ici en esprit tous les endroits où le Dieu *trois fois saint* paroît avec une face et avec des pieds (5), où la gloire du Dieu d'Israël s'élève au-dessus du chariot (6), et se rend sensible, *où l'ancien des jours* apparoît avec *sa tête et ses che-*

(1) *Gen.* XXXII. 24, *etc.* — (2) *Ibid.* XXXV. 1, 3. — (3) *Ibid.* 11, 12. — (4) *Prov.* VIII. 22, 23, 31. — (5) *Is.* VI. 1, 2, 3. — (6) *Ezech.* I. 1 *et seqq.*

veux blancs comme neige (1) : et croyons que toutes ces apparitions ou du Fils de Dieu, ou du Père même, étoient aux hommes un gage certain, que Dieu ne regardoit pas la nature humaine comme étrangère à la sienne; depuis qu'il avoit été résolu que le Fils de Dieu, égal à son Père, se feroit homme comme nous.

Toutes ces apparitions préparoient et commençoient l'incarnation du Fils de Dieu : l'incarnation n'étant autre chose qu'*une apparition de Dieu* (2) au milieu des hommes, plus réelle et plus authentique que toutes les autres : pour accomplir ce qu'avoit vu le saint prophète Baruc, que *Dieu même, après avoir enseigné la sagesse à Jacob et à ses enfans, avoit été vu sur la terre, et avoit conversé parmi les hommes* (3) : qu'en cet état on lui diroit, comme faisoit Isaïe : *C'est dans vous seul que Dieu est : et il n'est en aucun homme comme en vous : Dieu n'est point sans vous : vous êtes vraiment un Dieu caché, le Dieu d'Israël, le Sauveur* (4). *Le voilà*, nous disoit Malachie (5), *ce Seigneur que vous attendiez*, cet ange qui a apparu à Abraham et aux patriarches : *Le voilà qui vient en personne, qui apparoît dans son temple.* Et remarquez qu'un autre ange le précède, *et lui prépare la voie :* mais cet ange n'est point appelé le maître, le dominateur, *ni celui qui vient dans le temple*, comme dans un lieu qui est à lui; *ad templum sanctum suum.* C'est Jean-Baptiste, le saint précurseur de Jésus-Christ; c'est, comme l'appelle le même prophète,

(1) *Dan.* VII. 1, 9, 13. — (2) *I. Tim.* III. 16. — (3) *Bar.* III. 37, 38. — (4) *Is.* XLV. 14, 15. — (5) *Malac.* III. 1.

un autre Elie, qui vient préparer les hommes à recevoir Jésus-Christ, *de peur qu'à son arrivée le genre humain ne soit frappé d'anathème* (1).

C'est par ces mots que finit le prophète Malachie. La prophétie finit avec lui : et en voilà le dernier mot. Ainsi le dernier des prophètes termine sa prophétie en nous désignant le premier prophète qui devoit paroître après lui, et lui remet, pour ainsi parler, la prophétie et la parole.

Entrons ici dans l'esprit des Israélites spirituels, des Juifs cachés qui désiroient le Sauveur, et se consoloient dans cette attente de tous les maux de cette vie. O Jésus, vous êtes celui qui deviez venir! O Jésus, vous êtes venu! O Jésus, vous devez encore venir au dernier jour pour recueillir vos élus dans votre repos éternel! O Jésus, vous allez et venez sans cesse! Vous venez dans nos cœurs; et vous y faites sentir votre présence par je ne sais quoi de doux, de tendre et de souverain. Que l'esprit et l'épouse disent : *Venez : que celui qui a soif, vienne.* Car Jésus vient en nous, quand aussi nous venons à lui. *Oui*, dit Jésus, *je viendrai bientôt. Ah! venez, venez, Seigneur* Jésus (2). Venez, le désiré des nations, venez, notre amour et notre espérance, notre force et notre refuge, notre consolation dans le voyage, notre gloire et notre repos éternel dans la patrie.

(1) *Malac.* IV. 5, 6. — (2) *Apoc.* XXII. 17, 20.

XI.[e] SEMAINE.

L'AVÉNEMENT DE SAINT JEAN-BAPTISTE, PRÉCURSEUR DE JÉSUS-CHRIST.

PREMIÈRE ÉLÉVATION.

Les hommes avoient besoin d'être préparés à la venue du Sauveur.

QUELLE merveille, dit saint Augustin (1) ! saint Jean n'étoit pas la lumière : *Non erat ille lux ;* mais il étoit envoyé pour rendre témoignage à la lumière : *Sed ut testimonium perhiberet de lumine* (2). La lumière a-t-elle besoin qu'on lui rende témoignage ? Faut-il que quelqu'un nous dise : Voilà le soleil ? Ce bel astre n'attire-t-il pas assez les regards, sans qu'on nous le montre au doigt ? Il est ainsi toutefois, dit saint Augustin. *Jésus-Christ étoit le soleil, et saint Jean un petit flambeau ardent et luisant* (3), comme l'appelle le Sauveur. Et voilà que nous allons chercher le Sauveur par le ministère de Jean, et nous cherchons le jour avec un flambeau. La foiblesse de notre vue en est la cause. Le grand jour nous éblouiroit, si nous n'y étions préparés et accoutumés par une lumière plus proportionnée à notre infirmité : *Tam infirmi sumus ; per lucernam quærimus diem* (4). Le monde est trop affoibli par son péché, pour soutenir dans toute sa force le

(1) *S. Aug. in Joan. Tract.* II. *n.* 7 *et seqq.* — (2) *Joan.* I. 8. — (3) *Joan.* V. 35. — (4) *S. Aug. in Joan. Tract.* II. *n.* 8.

bonheur que Dieu lui envoie. Confessons notre foiblesse et notre impuissance : c'est là le commencement de notre salut. Abaissons-nous vers saint Jean, et apprenons à élever peu à peu nos yeux foibles et tremblans à Jésus-Christ.

II.e ÉLÉVATION.

Quatre circonstances de la vie et de la mort de saint Jean, préparatoires à la vie et à la mort de Jésus-Christ.

Je découvre quatre choses dans saint Jean, par où il me prépare à Jésus-Christ : premièrement, sa conception et sa nativité : secondement, sa vie étonnante dans le désert dès son enfance : troisièmement, sa prédication avec son baptême : quatrièmement, la persécution qu'on lui fait souffrir; sa prison et sa mort. Quatre mémorables circonstances de l'histoire de saint Jean-Baptiste, que nous remarquerons chacune à sa place, pour nous préparer à voir la gloire du Sauveur.

Suivons donc le saint précurseur, et voyons-le devancer en tout et partout le Fils de Dieu, tant dans sa vie que dans sa mort. Il va être conçu et paroître au monde. Marchez devant lui, saint précurseur, et prévenez les merveilles de la conception et de la naissance de votre maître. Mon ame, sois attentive au grand spectacle que Dieu prépare à ta foi! Seigneur, soyez loué à jamais pour les admirables préparations par lesquelles vous nous disposez à recevoir votre Christ!

III.e ÉLÉVATION.

Première circonstance préparatoire de la vie de saint Jean-Baptiste : sa conception.

Mon Sauveur devoit naître d'une vierge. Quelle plus belle préparation à ce mystère, que de faire naître saint Jean-Baptiste d'une stérile ? Jésus-Christ ne devoit avoir de Père que Dieu. Après Dieu, et sous sa puissance, que pouvoit-on donner à saint Jean-Baptiste, qui en approchât davantage qu'un sacrificateur qui fût en même temps un saint ? Ce fut le caractère de saint Zacharie, père de saint Jean-Baptiste. Il est dit de lui qu'il étoit *sacrificateur*, et encore sacrificateur *de la race d'Abia*, qui étoit la plus excellente. Sa sainteté répondoit à celle de son ministère ; et afin que tout se ressente ici de l'esprit de sainteté, ce fut durant l'exercice de sa fonction que Dieu lui envoya son ange, pour lui annoncer la conception de saint Jean-Baptiste (1).

Jésus-Christ devoit avoir une mère vierge : c'étoit là sa prérogative. Et qu'y avoit-il qui approchât davantage de cet honneur, que de naître d'une stérile, comme un autre Isaac, comme un Samson, comme un Samuel : ces enfans miraculeux de femmes stériles, sont des enfans de grâce et de prières. Et c'est par-là que fut consacrée la naissance de saint Jean-Baptiste, pour être l'avant-courrière de celle du Fils de Dieu.

(1) *Luc.* I. 5, 6, *et seqq.*

Sainte Elisabeth étoit, comme son mari, d'une vie sainte et irréprochable devant Dieu et devant les hommes (1). Comme lui elle étoit aussi fille d'Aaron et de la race sacerdotale, qui étoit dans la tribu de Lévi aussi distinguée que la tribu de Lévi étoit élevée parmi les tribus d'Israël. Tout relève la naissance de saint Jean-Baptiste; et rien ne pouvoit mieux préparer les voies au Messie qui devoit venir.

Outre la stérilité d'Elisabeth, elle étoit, comme Zacharie, avancée en âge: tout s'opposoit au fruit qu'elle devoit porter. Seigneur, nous sommes stériles: accablés de la vieillesse d'Adam et des anciennes habitudes de la corruption, nous ne pourrons produire aucun fruit: mais Dieu se plaît à tout tirer du néant.

La vertu ne vient jamais parmi les hommes que des lieux naturellement stériles: *Et où le péché abonde, c'est là que la grâce veut surabonder* (2): c'est à l'humilité à l'attirer. Confessons notre impuissance; et Jean, c'est-à-dire, *la grâce et la colombe*, ou *le Saint-Esprit*, nous sera donné.

IV.e ÉLÉVATION.

La conception de saint Jean-Baptiste, comme celle de Jésus-Christ est annoncée par l'ange saint Gabriel.

Je suis Gabriel, un des esprits assistans devant Dieu, que le Seigneur vous a envoyé pour vous par-

(1) *Luc.* I. 5, 6 *et seqq.* — (2) *Rom.* V. 20.

ler et vous annoncer ces heureuses nouvelles (1). Dieu destinoit à ce saint archange une bien plus haute ambassade, puisqu'il devoit annoncer l'enfantement d'une vierge; mais afin de tout préparer, et donner foi aux paroles de son ange, Dieu lui fit auparavant annoncer l'enfantement d'une stérile : et avant que de promettre le Christ, il le chargea de promettre son saint précurseur.

Un des caractères des œuvres de Dieu, est de prendre le temps convenable; et c'est là un des traits des plus remarquables de sa sagesse. Zacharie étoit dans l'exercice le plus pur de la fonction sacerdotale, qui étoit celui d'offrir les parfums au dedans du temple sur l'autel destiné à cette fonction; et tout le peuple étoit au dehors en attente du saint sacrificateur qui devoit sortir du temple, après avoir accompli le ministère sacré. Ce fut à ce moment que l'ange du Seigneur lui apparut du côté droit de l'autel, où il officioit (2).

Le trouble dont il fut saisi à la vue de l'ange, est l'effet de cette crainte religieuse, dont l'ame est occupée, lorsque Dieu se rend présent par quelques moyens que ce soit. L'impression des choses divines fait rentrer l'ame dans son néant; elle sent plus que jamais son indignité : la frayeur qui accompagne ce qui est divin, la dispose à l'obéissance.

Ne craignez point, lui dit cet ange. Comme le premier effet de la présence divine est la frayeur dans le fond de l'ame; le premier effet de la parole portée de la part de Dieu, est de rassurer celui à qui elle est adressée. *Votre prière est exaucée, et*

(1) *Luc.* I. 19. — (2) *Ibid.* 9.

votre femme concevra un fils (1). Il l'avoit donc demandé à Dieu ; et Jean, comme Samuel, fut le fruit de la prière. Mon ame, prie avec foi et persévérance ; l'ange du Seigneur viendra ; une douce confiance se formera ; quelque lumière céleste apparoîtra dans le cœur, et *Jean*, qui est la grâce, en sera le fruit. Il faut demander ; c'est un acte nécessaire de la soumission qu'on doit à Dieu ; c'est une reconnoissance de sa puissance et de sa bonté : la confiance qui est le fruit d'un pur et fidèle amour, s'y fait ressentir ; c'est-à-dire qu'elle fait ressentir Dieu.

Vous lui donnerez le nom de Jean. Le même ange dit à Marie : *Vous aurez un fils et vous lui donnerez le nom de* Jésus (2) : et l'imposition du nom de Jean qui est ordonnée par l'ange, est la préparation à un plus grand nom.

Cet enfant vous mettra dans la joie et dans le ravissement ; et la multitude se réjouira à sa naissance (3). C'est ce que l'ange promet : c'est ce que nous verrons bientôt accompli.

Il sera grand devant le Seigneur (4). Le même ange, en annonçant Jésus-Christ, répète la même parole : *Il sera grand ;* mais il ajoute : *et il sera nommé le Fils du Très-haut* (5). Jésus sera grand comme le fils ; Jean sera grand comme un serviteur, comme un héraut qui marche devant son maître, et inspire le respect à tout le monde. Jésus est grand par essence ; et Jean sera grand par un éclat et un rejaillissement de la grandeur de Jésus. *Il ne boira point de vin ni de tout ce qui peut eni-*

(1) *Luc.* I. 13. — (2) *Ibid.* 31. — (3) *Ibid.* 14. — (4) *Ibid.* 15. — (5) *Ibid.* 32.

vrer; et il sera rempli du Saint-Esprit dès le ventre de sa mère (1). Commençons à voir dans Jean le caractère de la pénitence et de l'abstinence. Seigneur, je le reconnois : c'est lui qui prépare les voies à Jésus, et la pénitence est sa vraie avant-courrière.

C'est aussi un caractère de nazaréen; c'est-à-dire, un caractère de saint, de s'abstenir du vin et de tout ce qui enivre. Tout ce qui flatte les sens et les transporte, est un obstacle à la sainteté : si vous évitez l'ivresse et la joie des sens, une autre ivresse vous sera donnée ; comme Jean vous serez rempli du Saint-Esprit, et transporté d'une joie céleste. Ne vous laissez donc point enivrer aux charmes des sens : n'attendez pas que le vin, que la joie du monde vous renverse entièrement la raison : dès que vous la goûtez, vous commencez à perdre le goût de la grâce, et vous êtes déjà tout troublé : une épaisse vapeur vous offusque les sens ; elle est douce, il est vrai ; mais c'est par-là qu'elle est pernicieuse ; tout se brouille dans notre cerveau ; et c'est hasard si nous ne tombons dans quelqu'étrange désordre. Fuyons, fuyons : *dès que le vin commence à briller et à pétiller dans la coupe, il nous trompe en flattant nos sens ; mais à la fin il nous mordra comme une couleuvre, et son poison se portera jusqu'à notre cœur* (2).

(1) *Luc.* I. 15. — (2) *Prov.* XXIII. 31, 32.

V.e ÉLÉVATION.

Suite des paroles de l'ange : l'effet de la prédication de saint Jean-Baptiste est prédit.

Il convertira plusieurs des enfans d'Israël au Seigneur leur Dieu (1). Hélas! étant déjà enfans d'Israël, avons-nous besoin d'être convertis? Ne devons-nous pas avoir conservé la grâce? Gémissons d'avoir besoin qu'on nous convertisse. Mais hélas! notre état est bien pire, puisque même nous résistons à la grâce qui veut nous changer; et plus durs que des pierres, nous ne voulons pas nous laisser convertir.

Le monde étoit dans un excès de corruption incompréhensible. La loi de Dieu n'étoit pas seulement méprisée, mais encore on répandoit dans le peuple des maximes opposées. Il falloit un nouvel Elie pour émouvoir les pécheurs; il falloit le feu d'Elie pour purifier ces consciences gangrenées. Il y falloit *l'esprit et la vertu d'Elie* (2), l'efficace de ses discours et la merveille de ses exemples. Qui nous donnera un Elie pour nous convertir au Sauveur; *pour lui préparer les* cœurs par la pénitence; pour ramener l'ancienne discipline, et faire *que les pères* reconnoissent *leurs enfans*, par le soin qu'ils leur verront prendre de les imiter! Faisons revivre nos pères; ressuscitons la foi d'Abraham; réveillons cette vigueur apostolique de l'ancienne Eglise. Venez, Elie;

(1) *Luc.* I. 16. — (2) *Ibid.* 17.

venez prédicateurs de l'Evangile, avec une céleste ferveur; remuez, ébranlez les cœurs; excitez l'esprit de pénitence; remplissez-nous de terreur à la vue du juge qui doit venir. Qu'on le craigne afin qu'on l'aime.

O Dieu! l'incrédulité règne sur la terre. On n'est plus méchant par foiblesse; on l'est de dessein, on l'est par principes, par maximes. Envoyez-nous quelque Jean-Baptiste qui confonde l'erreur; qui fasse voir que les incrédules sont des insensés. *Ramenez les à la véritable prudence ces incrédules* (1), et ces libertins de profession. La véritable prudence est de ne pas se croire soi-même, et de pratiquer ce que dit le sage : *Ne vous fiez pas à votre prudence* (2). Mais, Seigneur, confondez aussi l'imprudence de ceux qui disent qu'ils croient, encore qu'ils ne fassent rien de ce qu'ils croient. *Ramenez donc les incrédules* de toutes les sortes, *à la prudence des justes*. Les *justes* sont les seuls prudens, les seuls prévoyans, les seuls sages : ils ont la règle, ils la conservent; ils ne sont pas humbles en parole, et orgueilleux en effet; dévots par contenance, et en effet intéressés, vindicatifs, téméraires censeurs des autres, sans connoître, sans guérir leurs vices cachés.

VI.e ÉLÉVATION.

Sur l'incrédulité de Zacharie.

Zacharie répondit : Comment saurai-je la vérité de ces paroles. Je suis vieux, et ma femme est déjà

(1) *Luc.* I. 17. — (2) *Prov.* III. 5.

avancée en âge (1)? Stérile dans son meilleur temps, comment pourra-t-elle devenir féconde dans sa vieillesse ?

L'incrédulité de Zacharie fut suivie d'une punition manifeste. L'ange lui déclara qu'il *seroit muet* (2). C'est un des endroits par où la prédiction de la conception du précurseur est inférieure à celle du maître, où il ne paroît que foi et obéissance. Dieu fit servir la faute et le châtiment du saint sacrificateur à la déclaration de son ouvrage : tout le peuple s'aperçut qu'il avoit eu une vision dans le temple, et par le long temps qu'il y demeura contre la coutume, et parce que, pour s'excuser, et aussi pour faire connoître l'œuvre de Dieu, il faisoit signe, comme il pouvoit, qu'il étoit devenu muet, pour avoir été incrédule à une céleste vision.

Profitons de cet exemple. Quand vous opérerez en moi pour me convertir, Seigneur, j'espérerai en votre grâce : je ne dirai pas, Je suis stérile, je ne puis entreprendre un aussi grand ouvrage; je ne serai pas de ceux dont parle saint Paul, *qui désespérant d'eux-mêmes, se livrent à toutes sortes de désordres* (3); mais je dirai au contraire avec cet apôtre : *Je puis tout en celui qui me fortifie* (4).

Dieu est fidèle et véritable, quoique les hommes soient incrédules; et leur incrédulité n'anéantit pas la promesse de Dieu. Celle qu'il fit faire à Zacharie eut un prompt accomplissement : Elisabeth devint grosse miraculeusement, et il est dit qu'*elle se cacha cinq mois; parce que c'est là*, disoit-elle (5), *ce que*

(1) *Luc.* I. 18. — (2) *Ibid.* 20, 21, 22. — (3) *Ephes.* IV. 19. — (4) *Philip.* IV. 13. — (5) *Luc.* I. 24, 25.

le

le Seigneur a fait en moi, lorsqu'il a voulu me tirer de l'opprobre où j'étois devant les hommes à cause de ma stérilité. Les grandes grâces demandent un grand recueillement pour être goûtées à loisir et dans le silence, et pour envoyer au ciel ses remercîmens du fond de sa retraite. On ne laisse pas d'entrevoir qu'il entre dans celle d'Elisabeth durant cinq mois, et jusqu'à ce que sa grossesse parût, un secret dessein d'éviter les discours des hommes. Malgré le miracle qui rend féconde une stérile, la conception humaine a dans son fond quelque chose qu'il faut cacher, surtout dans un grand âge : et l'on sait ce que dit Sara dans une occasion semblable (1). Mais nous allons voir une conception où il n'y a rien que de saint, et à la fois de miraculeux. Il falloit que le maître fût conçu d'une manière plus haute que celle du précurseur; et que le même ambassadeur qui fut l'ange saint Gabriel, en portant à la sainte Vierge une parole plus excellente et plus relevée, eût aussi un succès plus sublime et plus merveilleux.

(1) *Gen.* XVIII. 10, 11, 12, 14.

XII.[e] SEMAINE.

PREMIÈRE ÉLÉVATION.

L'annonciation de la sainte Vierge : salut de l'ange.

Au sixième mois de la grossesse d'Elisabeth, l'ange Gabriel fut envoyé dans une ville de Galilée, nommée Nazareth, à une vierge qu'un homme appelé Joseph, de la maison de David, avoit épousée; et le nom de la vierge étoit Marie (1).

Dès que nous voyons l'ange saint Gabriel envoyé, nous devons attendre quelque excellente nouvelle sur la venue du Messie. Lorsque Dieu voulut apprendre à Daniel *homme de désirs* l'arrivée prochaine du *Saint des saints*, qui devoit être *oint et immolé* (2), le même ange fut envoyé à ce saint prophète. Nous venons encore de le voir envoyé à Zacharie; et à son seul nom nos désirs pour le Christ du Seigneur doivent se renouveler par de saints transports.

Ce n'est pas dans Jérusalem, la ville royale, ni dans le temple qui en faisoit la grandeur, ni dans le sanctuaire qui en est la partie la plus sacrée, ni parmi les exercices les plus saints d'une fonction toute divine, ni à un homme aussi célèbre par sa

(1) *Luc.* I. 26, 27. — (2) *Dan.* IX. 21 *et seqq.*

vertu que par la dignité de sa charge, et par l'éclat d'une race sacerdotale, que ce saint ange est envoyé à cette fois. C'est dans une ville de Galilée, province des moins estimées, dans une petite ville dont il faut dire le nom à peine connu. C'est à la femme d'un homme, qui, comme elle, étoit à la vérité de la famille royale, mais réduit à un métier mécanique. Ce n'étoit pas une Elisabeth, dont la considération de son mari faisoit éclater la vertu. Il n'en étoit pas ainsi de la femme de Joseph, qui étoit choisie pour être la mère de Jésus; femme d'un artisan inconnu, d'un pauvre menuisier; l'ancienne tradition nous apprend qu'elle gagnoit elle-même sa vie par son travail; ce qui fait que Jésus-Christ est appelé par les Pères les plus anciens : *fabri et quæstuariæ Filius.*

Ce n'est point la femme d'un homme célèbre, et dont le nom fût connu : *elle avoit épousé un homme nommé Joseph; et on l'appeloit Marie.* Ainsi, à l'extérieur, cette seconde ambassade de l'ange est bien moins illustre que l'autre. Mais voyons le fond, et nous y découvrirons quelque chose de bien plus élevé.

L'ange commence par ces mots d'une humble salutation : *Je vous salue, pleine de grâce :* très-agréable à Dieu : remplie de ses dons : *le Seigneur est avec vous, et vous êtes bénie par-dessus toutes les femmes* (1). Ce discours est d'un ton beaucoup plus haut que celui qui fut adressé à Zacharie. On commence par lui dire : *Ne craignez point,* comme à un homme qu'on sait qui a sujet de craindre; et *vos*

(1) *Luc.* I. 28, 29.

prières, lui dit-on, *sont exaucées*. Mais ce qu'on annonce à Marie, elle ne pouvoit pas même l'avoir demandé, tant il y avoit de sublimité et d'excellence. Marie, humble, retirée, petite à ses yeux, ne pensoit pas seulement qu'un ange la pût saluer, et surtout par de si hautes paroles : c'est son humilité qui la jeta *dans le trouble*. Mais l'ange reprit aussitôt : *Ne craignez point, Marie* (1). Il n'avoit point commencé par-là, comme on a vu qu'il fit à Zacharie : mais quand Marie eut montré son trouble causé par sa seule humilité, il fallut bien lui répondre : *Ne craignez point, Marie, vous avez trouvé grâce devant le Seigneur* : *Vous concevrez dans votre sein, et vous enfanterez un fils* (2). Votre conception miraculeuse sera suivie d'un enfantement aussi admirable. Il y en a qui conçoivent, mais qui n'enfantent jamais, qui n'ont que de stériles et infructueuses pensées. Mon Dieu ! à l'exemple de Marie, faites que je conçoive et que j'enfante. Et que dois-je enfanter, sinon Jésus-Christ? *Je vous enfante*, disoit saint Paul (3), *jusqu'à ce que Jésus-Christ soit formé dans vous*. Tant que Jésus-Christ, c'est-à-dire, une vertu consommée n'est pas en nous, ce n'est encore qu'une foible et imparfaite conception : il faut que Jésus-Christ naisse dans nos ames par de véritables vertus, et accomplies selon la règle de l'Evangile.

Cet homme que *Jésus aima* (4), quand il le vit si bien parler du précepte de l'amour divin, n'avoit encore pourtant qu'une simple et foible conception :

(1) *Luc.* I. 30. — (2) *Ibid.* 31. — (3) *Gal.* VI. 19. — (4) *Marc.* X. 21 *et seqq.*

et dès qu'il lui fallut quitter ses richesses qu'il aimoit, il se retira avec larmes, et abandonna l'ouvrage où Jésus l'avoit appelé. Celui qui vouloit encore *aller ensevelir son père, avant que de suivre le Sauveur* (1), ne l'avoit conçu qu'à demi : et quand on l'a enfanté, on ne connoît ni d'excuse, ni de retardement. On ne se laisse non plus rebuter par aucune difficulté. Et quand Jésus-Christ nous dit : *Les renards ont leurs tanières, et les oiseaux leurs nids; mais le Fils de l'homme n'a pas où reposer sa tête* (2) : ceux qui cherchent encore un chevet, et le moindre repos dans les sens, n'ont pas enfanté Jésus. Ce qu'ils regardent comme grand, n'est qu'une imparfaite conception, un avorton qui ne voit jamais le jour.

II.e ÉLÉVATION.

La conception et l'enfantement de Marie : le règne de son fils et sa divinité.

Vous concevrez et enfanterez un fils, et vous lui donnerez le nom de Jésus, *de* Sauveur. *Il sera grand* (3); non pas à la manière de Jean, qui étoit grand comme le peut être un serviteur : mais celui-ci sera grand de la grandeur qui convient au Fils. Aussi l'appellera-t-on : *Le Fils du Très-haut* (4). Et ce ne sera pas par une simple dénomination ou par adoption, comme les autres qui sont appelés *enfans de Dieu.* Il sera le Fils de Dieu effectivement, le Fils

(1) *Matth.* VIII. 21. — (2) *Ibid.* 20. — (3) *Luc.* I. 31, 32. — (4) *Ibid.* 32.

unique, le Fils par nature : c'est pourquoi on lui en donnera le nom avec une force particulière. Il ne faut pas croire que ce soit un terme diminutif, de dire que Jésus *sera appelé le Fils de Dieu* (1); autrement on pourroit dire de même, que ce que dit l'ange, qu'Elisabeth *est appelée stérile* (2), est une espèce de diminution de la stérilité : au contraire, il faut entendre une véritable et entière stérilité.

Croyons donc que Jésus *est appelé Fils*, parce qu'il l'est proprement, effectivement, naturellement : par conséquent uniquement ; Dieu en qui tout est parfait, devant avoir un Fils parfait et par conséquent unique. Et c'est pourquoi, *Dieu lui donnera le trône de David son père* selon la chair. Ce trône que David même voyoit en esprit, lorsqu'il disoit : *Le Seigneur a dit à mon Seigneur : Soyez assis à ma droite* (3) ; c'est *son Fils et son Seigneur* tout ensemble. Ce trône de David son père, n'est que la figure de celui que Dieu, qui l'*a engendré avant l'aurore* (4), lui prépare. *Il aura* donc *le trône de David son père, et il régnera éternellement dans la maison de Jacob* (5). Quel autre peut régner éternellement, qu'un Dieu à qui il est dit : *Votre trône, ô Dieu, sera éternel* (6) ? Et c'est pourquoi on ne verra point la fin de son règne.

O Jésus ! dont le règne est éternel, en verra-t-on la fin dans mon cœur ? Cesserai-je de vous obéir ? Après avoir commencé selon l'esprit, finirai-je selon la chair ? Me repentirai-je d'avoir bien fait ? Me livrerai-je de nouveau au tentateur, après tant de

(1) *Luc.* I. 35. — (2) *Ibid.* 36. — (3) *Ps.* CIX. 1. *Matth.* XXII. 43, 44. — (4) *Ps.* CIX. 3. — (5) *Luc.* I. 33. — (6) *Ps.* XLIV. 7. *Heb.* I. 3.

saints efforts pour me retirer de ses mains? L'orgueil ravagera-t-il la moisson si prête à être recueillie? Non, il faut être de ceux dont il est écrit : *Ne cessez point de travailler, parce que la moisson que vous avez à recueillir ne doit point souffrir de défaillance* (1).

III.e ÉLÉVATION.

La virginité de Marie : le Saint-Esprit survenu en elle : son Fils saint par son origine.

Dieu qui avoit prédestiné la sainte Vierge Marie pour l'associer à sa très-pure génération, lui inspira l'amour de la virginité dans un degré si éminent, que non-seulement elle en fit vœu, mais que même après que l'ange lui eut déclaré quel fils elle devoit concevoir, elle ne voulut point acheter l'honneur d'en être la mère au prix de sa virginité.

Elle répond donc à l'ange, *Comment cela se fera-t-il, puisque je ne connois point d'homme* (2)? c'est-à-dire, j'ai résolu de tout temps de n'en point connoître. Cette résolution marque dans Marie un goût exquis de la chasteté, et dans un degré si éminent qu'elle est à l'épreuve, non-seulement de toutes les promesses des hommes, mais encore de toutes celles de Dieu. Que pouvoit-il promettre de plus grand que son Fils, en la même qualité qu'il le possède lui-même; c'est-à-dire, en la qualité de Fils? Elle est prête à le refuser s'il lui faut perdre sa vir-

(1) *Gal.* VI. 9. — (2) *Luc.* I. 34.

ginité pour l'acquérir. Mais Dieu à qui cet amour acheva, pour ainsi dire, de gagner le cœur, lui fit dire par son ange : *Le Saint-Esprit surviendra en vous, et la vertu du Très-haut vous couvrira* (1). Dieu même vous tiendra lieu d'époux ; il s'unira à votre corps ; mais il faut pour cela qu'il soit plus pur que les rayons du soleil. Le très-pur ne s'unit qu'à la pureté ; il conçoit son Fils seul dans son sein paternel, sans partager sa conception avec un autre : il ne veut, quand il le fait naître dans le temps, le partager qu'avec une vierge, ni souffrir qu'il ait deux pères.

Virginité, quel est votre prix ! Vous seule pouvez faire une mère de Dieu ; mais on vous estime encore plus qu'une si haute dignité.

Le Saint-Esprit surviendra en vous, et la vertu du Très-haut vous couvrira ; et c'est pourquoi la chose sainte qui naîtra en vous, sera nommée le Fils de Dieu (2). *Qui nous racontera sa génération* (3) ? Elle est inexplicable et inénarrable. Ecoutons néanmoins ce que l'ange nous en raconte par ordre de Dieu : *La vertu du Très-haut vous couvrira.* Le Très-haut, le Père céleste étendra en vous sa génération éternelle : il produira son Fils dans votre sein, et y composera de votre sang un corps si pur, que le Saint-Esprit sera seul capable de le former. En même temps ce divin Esprit y inspirera une ame, qui n'ayant que lui pour auteur, sans le concours d'aucune autre cause, ne peut être que sainte. Cette ame et ce corps, par l'extension de la vertu générative de Dieu, seront unis à la personne du

(1) *Luc.* I. 35. — (2) *Ibid.* — (3) *Is.* LIII. 8.

Fils de Dieu; et dorénavant ce qu'on appellera le Fils de Dieu sera ce tout composé du Fils de Dieu et de l'homme. Ainsi, *ce qui sortira de votre sein, sera* proprement et véritablement *appelé le Fils de Dieu.* Ce sera aussi *une chose sainte* par sa nature; *sainte :* non d'une sainteté dérivée et accidentelle, mais substantivement : *Sanctum :* ce qui ne peut convenir qu'à Dieu, qui seul est une chose sainte par nature. Et comme cette chose sainte, qui est le Verbe et le Fils de Dieu, s'unira personnellement à ce qui sera formé de votre sang; à l'ame qui y sera unie, selon les lois éternelles imposées à toute la nature par son Créateur, ce tout, ce composé divin, sera tout ensemble le Fils de Dieu et le vôtre.

Voilà donc une nouvelle dignité créée sur la terre : c'est la dignité de mère de Dieu, qui enferme de si grandes grâces, qu'il ne faut ni tenter ni espérer de les comprendre par sa pensée. La parfaite virginité de corps et d'esprit fait partie d'une dignité si éminente. Car si la concupiscence, qui depuis le péché originel est inséparablement attachée à la conception des hommes, lorsqu'elle se fait à la manière ordinaire, s'étoit trouvée en celle-ci, Jésus-Christ auroit dû naturellement contracter cette souillure primitive, lui qui venoit pour l'effacer. Il falloit donc que Jésus-Christ fût fils d'une vierge, et qu'il fût conçu du Saint-Esprit. Ainsi donc Marie demeure vierge, et devient mère : Jésus-Christ n'appellera de père que Dieu; mais Dieu veut qu'il ait une mère sur la terre.

Chastes mystères du christianisme, qu'il faut être

purs pour vous entendre! Mais combien plus le faut-il être pour vous exprimer dans sa vie par la sincère pratique des vérités chrétiennes!

Nous ne sommes plus de la terre, nous dont la foi est si haute; *et notre conversation est dans les cieux* (1).

IV.e ÉLÉVATION.

La conception de saint Jean-Baptiste prépare à croire la conception de Jésus-Christ.

L'ANGE continue : *Et voilà que votre cousine Elisabeth a elle-même conçu un fils dans sa vieillesse; et c'est ici le sixième mois de celle qui étoit appelée stérile;* et qui par-dessus la stérilité naturelle, avoit encore celle de l'âge et de la vieillesse : *parce que rien n'est impossible à Dieu* (2). Marie n'avoit pas besoin qu'on lui alléguât des exemples de la toute-puissance divine; et c'est pour nous, à qui le mystère de son annonciation devoit être révélé, que l'ange apporte cet exemple. Dieu vouloit néanmoins que la sainte Vierge connût la conception de saint Jean-Baptiste, à cause du grand mystère qu'il nous préparoit par la connoissance qu'on lui donne de ce miracle.

Marie fut transportée en admiration de la puissance divine dans tous ses degrés. Elle vit que par le miracle souvent répété, de rendre fécondes les stériles, il avoit voulu préparer le monde au miracle unique et nouveau de l'enfantement d'une

(1) *Philip.* III. 20. — (2) *Luc.* I. 36, 37.

vierge; et transportée en esprit d'une sainte joie par la merveille que Dieu vouloit opérer en elle, elle dit d'une voix soumise : *Voici la servante du Seigneur; qu'il me soit fait selon votre parole* (1).

V.e ÉLÉVATION.

Sur ces paroles : Je suis la servante du Seigneur.

Dieu n'avoit pas besoin du consentement et de l'obéissance de la sainte Vierge, pour faire d'elle ce qu'il vouloit, ni pour en faire naître Jésus-Christ, et en former dans ses entrailles le corps qu'il vouloit unir à la personne de son Fils : mais il vouloit donner au monde de grands exemples; et que le grand mystère de l'incarnation fût accompagné de toutes sortes de vertus dans tous ceux qui y avoient part. C'est ce qui a mis dans la sainte Vierge et dans saint Joseph son chaste époux, les vertus que l'Evangile nous fait admirer.

Il y a encore ici un plus haut mystère. La désobéissance d'Eve notre mère; son incrédulité envers Dieu; sa malheureuse crédulité à l'ange trompeur étoit entrée dans l'ouvrage de notre perte : et Dieu a voulu aussi par une sainte opposition, que l'obéissance de Marie, et son humble foi entrât dans l'ouvrage de notre rédemption. En sorte que notre nature fût réparée par tout ce qui avoit concouru à sa perte; et que nous eussions une nouvelle Eve en Marie, comme nous avons en Jésus-Christ un nouvel Adam, afin que nous puissions dire à cette

(1) *Luc.* 1. 38.

vierge avec de saints gémissemens : Nous crions à vous, misérables bannis, enfans d'Eve, en gémissant et pleurant dans cette vallée de larmes : offrez-les à votre cher Fils, et nous montrez à la fin ce béni fruit de vos entrailles que nous avons reçu par votre moyen.

C'est ici le solide fondement de la grande dévotion que l'Eglise a toujours eue pour la sainte Vierge. Elle a la même part à notre salut, qu'Eve a eue à notre perte. C'est une doctrine reçue dans toute l'Eglise catholique par une tradition qui remonte jusqu'à l'origine du christianisme. Elle se développera dans toute la suite des mystères de l'Evangile. Entrons donc dans la profondeur de ce dessein : imitons l'obéissance de Marie : c'est par elle que le genre humain est sauvé, et que selon l'ancienne promesse, *la tête du serpent est écrasée* (1).

VI.e ÉLÉVATION.

Trois vertus principales de la sainte Vierge dans son annonciation.

La sainte virginité devoit être la première disposition pour faire une mère de Dieu. Car il falloit une pureté au-dessus de celle des anges, pour être unie au Père éternel, pour produire le même Fils que lui. Il falloit aussi être disposée par la même pureté, à recevoir la vertu d'en-haut, et le Saint-Esprit survenant. Cette haute résolution de renoncer à jamais à toute la joie des sens, comme si on

(1) *Gen.* III. 15.

étoit sans corps; c'est ce qui fait une vierge, et qui préparoit sur la terre une mère au Fils de Dieu. Mais tout cela, ce n'étoit rien sans l'humilité. Les mauvais anges étoient chastes; mais avec toute leur chasteté, parce qu'ils étoient superbes, Dieu les a repoussés jusqu'aux enfers. Il falloit donc que Marie fût humble, autant que ces rebelles ont été superbes: et c'est ce qui lui a fait dire : *Je suis la servante du Seigneur* (1). Il ne falloit rien moins pour la faire mère. Mais la dernière disposition étoit la foi. Car il falloit concevoir le Fils de Dieu dans son esprit avant que de le concevoir dans son corps; et cette conception dans l'esprit étoit l'ouvrage de la seule foi : *Qu'il me soit fait selon votre parole*. Par-là donc cette parole entra dans la sainte Vierge comme une semence céleste : et la recevoir en soi, qu'étoit-ce autre chose que de concevoir le Verbe en esprit?

Ayons donc une ferme foi, et espérons tout de la bonté et de la promesse divine. Le Verbe s'incorporera à nous, et par cette espèce d'incarnation nous participerons à la dignité de la mère de Dieu, conformément à cette sentence du Sauveur : *Celui qui écoute la parole de Dieu et qui fait sa volonté, est mon frère, ma sœur et ma mère* (2). Tel est donc le fondement de la gloire de la sainte Vierge. La suite développera d'autres effets de la prédestination de cette vierge, mère de Dieu; et ce seront les effets du Verbe de Dieu en elle et en nous. Mais avant que de contempler les effets d'un si saint auteur, il faut auparavant en contempler la grandeur en elle-même.

(1) *Luc.* I. 38. — (2) *Ibid.* VIII. 21.

VII.e ÉLÉVATION.

Jésus-Christ devant tous les temps : la théologie de saint Jean l'Evangéliste.

Ou vais-je me perdre, dans quelle profondeur, dans quel abîme ! Jésus-Christ avant tous les temps peut-il être l'objet de nos connoissances ? Sans doute, puisque c'est à nous qu'est adressé l'Evangile. Allons, marchons sous la conduite de l'aigle des évangélistes, du bien-aimé parmi les disciples, d'un autre Jean que Jean-Baptiste, de Jean *enfant du tonnerre* (1), qui ne parle point un langage humain, qui éclaire, qui tonne, qui étourdit, qui abat tout esprit créé sous l'obéissance de la foi, lorsque par un rapide vol fendant les airs, perçant les nues, s'élevant au-dessus des anges, des vertus, des chérubins et des séraphins, il entonne son évangile par ces mots : *Au commencement étoit le Verbe* (2). C'est par où il commence à faire connoître Jésus-Christ. Hommes, ne vous arrêtez pas à ce que vous voyez commencer dans l'annonciation de Marie. Dites avec moi : *Au commencement étoit le Verbe.* Pourquoi parler du commencement, puisqu'il s'agit de celui qui n'a point de commencement ? C'est pour dire, qu'au commencement, dès l'origine des choses, *il étoit :* il ne commençoit pas : *il étoit :* on ne le créoit pas, on ne le faisoit pas : *il étoit.* Et qu'étoit-il ? Qu'étoit celui qui sans être fait, et sans avoir de commencement, quand Dieu commença tout, étoit déjà ?

(1) *Marc.* III. 17. — (2) *Joan.* I. 1.

Etoit-ce une matière confuse que Dieu commençoit à travailler, à mouvoir, à former? Non, ce qui étoit au commencement, *étoit le Verbe*, la parole intérieure, la pensée, la raison, l'intelligence, la sagesse, le discours intérieur: *sermo :* discours sans discourir, où l'on ne tire pas une chose de l'autre par raisonnement : mais discours où est substantiellement toute vérité, et qui est la vérité même.

Où suis-je? Que vois-je? Qu'entends-je? Tais-toi, ma raison : et sans raison, sans discours, sans images tirées des sens, sans paroles formées par la langue; sans le secours d'un air battu, ou d'une imagination agitée, sans trouble, sans effort humain : disons au dedans, disons par la foi avec un entendement, mais captivé et assujetti : *Au commencement*, sans commencement, avant tout commencement, au-dessus de tout commencement, *étoit* celui qui est et qui subsiste toujours: *le Verbe*, la parole, la pensée éternelle et substantielle de Dieu.

Il étoit, il subsistoit; mais non comme quelque chose détachée de Dieu: car *il étoit en Dieu* (1). Et comment expliquerons-nous: *être en Dieu*, est-ce y être d'une manière accidentelle, comme notre pensée est en nous? Non : le Verbe n'est pas en Dieu de cette sorte. Comment donc? Comment expliquerons-nous ce que dit notre aigle, notre évangéliste? *Le Verbe étoit chez Dieu: apud Deum*: pour dire qu'il n'étoit pas quelque chose d'inhérent à Dieu, quelque chose qui affecte Dieu, mais quelque chose qui demeure en lui comme y subsistant, comme étant en Dieu une personne, et une autre personne

(1) *Joan.* I. 2.

que ce Dieu en qui il est. Et cette personne étoit une personne divine : elle *étoit Dieu* (1). Comment Dieu ? Etoit-ce Dieu sans origine ? Non : car ce Dieu est Fils de Dieu, est Fils unique, comme saint Jean l'appellera bientôt. *Nous avons*, dit-il, *vu sa gloire comme la gloire du Fils unique* (2). Ce Verbe donc qui est en Dieu, qui demeure en Dieu, qui subsiste en Dieu, qui en Dieu est une personne sortie de Dieu même et y demeurant; toujours produit, toujours dans son sein, ainsi que nous le verrons sur ces paroles : *Unigenitus Filius qui est in sinu Patris : Le Fils unique qui est dans le sein du Père* (3). Il en est produit, puisqu'il est Fils : il y demeure, parce qu'il est la pensée éternellement subsistante. Dieu comme lui; car le Verbe étoit Dieu : Dieu en Dieu, Dieu de Dieu, engendré de Dieu, subsistant en Dieu : *Dieu*, comme lui, *au-dessus de tout*, *béni aux siècles des siècles. Amen.* Il est ainsi, dit saint Paul (4).

Ah ! je me perds, je n'en puis plus : je ne puis plus dire qu'*Amen ; il est ainsi :* mon cœur dit : *Il est ainsi; Amen.* Quel silence ! quelle admiration ! quel étonnement ! quelle nouvelle lumière ! mais quelle ignorance ! Je ne vois rien, et je vois tout. Je vois ce Dieu qui étoit au commencement, qui subsistoit dans le sein de Dieu; et je ne le vois pas. *Amen ; il est ainsi.* Voilà tout ce qui me reste de tout le discours que je viens de faire, un simple et irrévocable acquiescement par amour, à la vérité que la foi me montre. Amen, amen, amen. Encore une fois : Amen. A jamais, amen.

(1) *Joan.* I. 2. — (2) *Ibid.* 14. — (3) *Ibid.* 44. — (4) *Rom.* IX. 5.

VIII.

VIII.ᵉ ÉLÉVATION.

Suite de l'Evangile de saint Jean.

Le Verbe au commencement étoit subsistant *en Dieu* (1). Remontez au commencement de toutes choses ; poussez vos pensées le plus loin que vous pouvez : allez au commencement du genre humain : *il étoit, hoc erat* (2). Allez, au premier jour, lorsque Dieu dit : Que la lumière soit ; *il étoit, hoc erat.* Remontez. Elevez-vous avant tous les jours au-dessus de ce premier jour, lorsque tout étoit confusion et ténèbres : *hoc erat, il étoit.* Lorsque les anges furent créés dans la vérité, en laquelle Satan et ses sectateurs ne demeurèrent point : *Il étoit, hoc erat. Au commencement,* avant tout ce qui a pris commencement, *hoc erat.* Il étoit seul, en son Père, auprès de son Père, au sein de son Père. *Il étoit,* et qu'étoit-il ? qui le pourroit dire ? *qui nous racontera,* qui nous expliquera *sa génération* (3) ? *Il étoit* : car comme son Père, il est *celui qui est* (4) ; il est le parfait ; il est l'existant, le subsistant, et l'être même. Mais qu'étoit-il ? qui le sait ? On ne sait rien autre chose, sinon qu'*il étoit ;* c'est-à-dire, qu'*il étoit ;* mais qu'il étoit engendré de Dieu, subsistant en Dieu ; c'est-à-dire, qu'il étoit Dieu, et qu'il étoit Fils.

Où voyez-vous qu'il étoit ? *Toutes choses ont été faites par lui, et sans lui rien n'a été fait de tout ce qui a été fait.* Concevons, si nous pouvons, la

(1) *Joan.* I. 2. — (2) *Ibid.* I. — (3) *Is.* LIII. 8. — (4) *Exod.* III. 14.

différence de celui qui étoit, d'avec tout ce qui a été fait. Etre celui qui étoit, et par qui tout a été fait, et être fait : quelle immense distance de ces deux choses! Etre et faire, c'est ce qui convient au Verbe : *être fait*, c'est ce qui convient à la créature. Il étoit donc comme celui par qui devoit être fait tout ce qui a été fait, et sans qui rien n'a été fait de tout ce qui a été fait? Quelle force, quelle netteté pour exprimer clairement que tout est fait par le Verbe ! Tout par lui, rien sans lui ; que reste-t-il au langage humain pour exprimer que le Verbe est le créateur de tout, ou, ce qui est la même chose, que Dieu est le créateur de tout par le Verbe? Car il est créateur de tout, non point par effort, mais par un simple commandement et par sa parole, comme il est écrit dans la Genèse (1), et conformément à ce verset de David : *Il a dit, et tout a été fait. Il a commandé et tout a été créé* (2).

N'entendons donc point par ce *par*, quelque chose de matériel et de ministériel. *Tout a été fait par le Verbe*, comme tout être intelligent agit et fait ce qu'il fait par sa raison, par sa pensée, par sa sagesse. C'est pourquoi, s'il est dit ici, que *Dieu fait tout par son Verbe*, qui est sa sagesse et sa pensée, il est dit ailleurs, que *la sagesse éternelle qu'il a engendrée en son sein, et qui a été conçue et enfantée avant les collines, est avec lui, avec lui ordonne et arrange tout, se joue en sa présence, et se délecte par la facilité et variété de ses desseins et de ses ouvrages* (3). Ce qui a fait dire à Moïse,

(1) *Gen.* I. 3, 6 *et seq.* — (2) *Ps.* XXXII. 9. — (3) *Prov.* VIII. 22, 23 *et seqq.*

que *Dieu vit ce qu'il avoit fait* par son commandement qui est son Verbe, qu'il en fut content, et *vit qu'il étoit bon et très-bon* (1). Où vit-il cette bonté des choses qu'il avoit faites, si ce n'est dans la bonté même de la sagesse et de la pensée où il les avoit destinées et ordonnées ? C'est pourquoi aussi il est dit, *qu'il a possédé*, c'est-à-dire, qu'il a engendré, qu'il a conçu, qu'il a enfanté *sa sagesse*, en laquelle il a vu et ordonné *le commencement de ses voies* (2). *Il s'est délecté en elle ; il en a fait son plaisir ;* et cette éternelle sagesse, pleine de bonté, et infiniment bienfaisante, a fait son plaisir, ses délices d'être, de converser avec les hommes. Ce qui s'est accompli parfaitement, lorsque le Verbe s'est fait homme, *s'est fait chair*, s'est incarné, et *qu'il a fait sa demeure au milieu de nous* (3).

Délectons-nous donc aussi dans le Verbe, dans la pensée, dans la sagesse de Dieu. Ecoutons la parole, qui nous parle, dans un profond et admirable silence. Prêtons-lui l'oreille du cœur. Disons-lui comme Samuel : *Parlez, Seigneur, parce que votre serviteur écoute* (4). Aimons la prière, la communication, la familiarité avec Dieu. Qui sera celui, qui s'imposant silence à soi-même, et à tout ce qui n'est pas Dieu, laissera doucement écouler son cœur vers le Verbe, vers la sagesse éternelle, surtout depuis qu'*il s'est fait homme*, qu'*il a établi sa demeure au milieu de nous ?* En nous-mêmes, *in nobis*, dans ce qu'il y a de plus intime en nous, selon ce qui est écrit : *Il a enseigné la sagesse à*

(1) *Gen.* I. 18, 21, 25, 31. — (2) *Prov.* VIII. 22 — (3) *Joan.* I. 14. — (4) *I. Reg.* III. 10.

Jacob son serviteur, et à Israël son bien-aimé. Après il a été vu sur la terre, et a conversé avec les hommes (1).

Que de vertus doivent naître de ce commerce avec Dieu, et avec son Verbe? Quelle humilité! quelle abnégation de soi-même! quel dévouement! quel amour envers la vérité! quelle cordialité! quelle candeur! Que notre discours soit en simplicité, et sans faste, *cela est, cela n'est pas* (2); et que nous soyons vrais en tout, puisque *la vérité a établi sa demeure en nous* (3).

IX.e ÉLÉVATION.

La vie dans le Verbe : l'illumination de tous les hommes.

En lui étoit la vie, et la vie étoit la lumière des hommes (4). On appelle vie dans les plantes, croître, pousser des feuilles, des boutons, des fruits. Que cette vie est grossière; qu'elle est morte! On appelle vie, voir, goûter, sentir, aller deçà et delà, comme on est poussé. Que cette vie est animale et muette! On appelle vie, entendre, connoître, se connoître soi-même, connoître Dieu, le vouloir, l'aimer, vouloir être heureux en lui, l'être par sa jouissance: c'est la véritable vie. Mais quelle en est la source? Qui est-ce qui se connoît, qui s'aime soi-même, et qui jouit de soi-même, si ce n'est le Verbe? En lui donc étoit la

(1) *Baruc.* III. 37. 38. — (2) *Matth.* V. 37. — (3) *I. Joan.* IV. 12. — (4) *Joan.* I. 4.

vie. Mais d'où vient-elle, si ce n'est de son éternelle et vive génération? Sorti vivant d'un Père vivant, dont il a lui-même prononcé : *Comme le Père a la vie en soi, il a aussi donné à son Fils d'avoir la vie en soi* (1). Il ne lui a pas donné la vie comme tirée du néant; il lui a donné la vie de sa vive et propre substance : et comme il est source de vie, il a donné à son Fils d'être une source de vie. Aussi cette vie de l'intelligence est *la lumière qui éclaire tous les hommes*. C'est de la vie de l'intelligence, de la lumière du Verbe, qu'est sortie toute intelligence et toute lumière.

Cette lumière de vie a lui dans le ciel, dans la splendeur des saints, sur les montagnes, sur les esprits élevés, sur les anges; mais elle a voulu aussi luire parmi les hommes, qui s'en étoient retirés. Elle s'en est approchée : et afin de les éclairer, elle leur a porté le flambeau jusqu'aux yeux par la prédication de l'Evangile. Ainsi *la lumière luit parmi les ténèbres, et les ténèbres ne l'ont pas comprise* (2). *Un peuple qui habitoit dans les ténèbres a vu une grande lumière. La lumière s'est levée sur ceux qui étoient assis dans les ténèbres, et dans l'ombre de la mort* (3).

La lumière luit dans les ténèbres, et les ténèbres ne l'ont pas comprise. Les ames superbes n'ont pas compris l'humilité de Jésus-Christ. Les ames aveuglées par leurs passions n'ont pas compris Jésus-Christ, qui n'avoit en vue que la volonté de son Père. Les ames curieuses, qui veulent voir pour le plaisir de voir et de connoître, et non pas pour ré-

(1) *Joan.* V. 26. — (2) *Ibid.* I. 5. — (3) *Matth.* IV. 16.

gler leurs mœurs, et mortifier leurs cupidités, n'ont rien compris en Jésus Christ, *qui a commencé par faire*, et qui après *a enseigné* (1). Les malheureux mortels *ont voulu se réjouir par la lumière* (2), et non pas laisser embraser leurs cœurs *du feu que Jésus-Christ venoit allumer* (3). Les ames intéressées, toutes enveloppées dans elles-mêmes, n'ont pas compris Jésus-Christ, ni le précepte céleste de se renoncer soi-même. *La lumière est venue, et les ténèbres n'y ont rien compris.* Mais la lumière du moins l'a-t-elle compris? Ceux qui disoient : *Nous voyons* (4), et qui s'aveugloient eux-mêmes par leur présomption, ont-ils mieux compris Jésus-Christ? Non, les prêtres ne l'ont pas compris. Les pharisiens ne l'ont pas compris. Les docteurs de la loi ne l'ont pas compris. Jésus-Christ leur a été une énigme. Ils n'ont pu souffrir la vérité, qui les humilioit, les reprenoit, les condamnoit; et à leur tour ils ont condamné, ils ont tourmenté, contredit, crucifié la vérité même.

Le comprenons-nous, nous qui nous disons ses disciples, et qui cependant voulons plaire aux hommes, nous plaire à nous-mêmes, qui sommes des hommes, et des hommes si corrompus? Humilions-nous, et disons : La lumière luit encore tous les jours dans les ténèbres par la foi et par l'Evangile; mais les ténèbres n'y ont rien compris; et Jésus-Christ ne trouve point d'imitateurs.

(1) *Act.* I. 1. — (2) *Joan.* V. 35. — (3) *Luc.* XII. 49. — (4) *Joan.* IX. 39, 40, 41.

X.e ÉLÉVATION.

Comment de toute éternité tou tétoit vie dans le Verbe.

Il y a, dans ce verset de saint Jean, une variété de ponctuation, qui se trouve non-seulement dans nos exemplaires, mais encore dans ceux des Pères. Plusieurs d'eux ont lu : *Ce qui a été fait étoit vie en lui : Quod factum est in ipso vita erat.* (1). Recevons toutes les lumières que l'Evangile nous présente. Nous voyons ici que tout, et même les choses inanimées qui n'ont point de vie en elles-mêmes, étoient vie dans le Verbe divin, par son idée et par sa pensée éternelle.

Ainsi un temple, un palais, qui ne sont qu'un amas de bois et de pierres, où rien n'est vivant, ont quelque chose de vivant dans l'idée et dans le dessein de leur architecte. Tout est donc vie dans le Verbe, qui est l'idée sur laquelle le grand architecte a fait le monde. Tout y est vie, parce que tout y est sagesse. Tout y est sagesse, parce que tout y est ordonné et mis en son rang. L'ordre est une espèce de vie de l'univers. Cette vie est répandue sur toutes ses parties; et leur correspondance mutuelle entre elles et dans tout leur tout, est comme l'ame et la vie du monde matériel, qui porte l'empreinte de la vie et de la sagesse de Dieu.

(1) *Joan.* I. 3, 4.

Apprenons à regarder toutes choses en ce bel endroit, où *tout est vie.* Accoutumons-nous à rapporter tout ce qui arrive à sa source. Tout est ordonné de Dieu. Tout est vie, tout est sagesse de ce côté-là. Dans tous les biens et dans tous les maux qui nous arrivent, disons : Tout est animé par la sagesse de Dieu. Rien ne vient au hasard. Le péché même, qui en soi est incapable de règle, puisqu'il est le déréglement essentiel, et qui par cette raison ne peut venir de l'ordre de Dieu ni de sa sagesse, par sa sagesse est réduit à l'ordre, quand il est joint avec le supplice; et quand Dieu, malgré le péché et son énorme et infinie laideur, en tire le bien qu'il veut.

Régnez, ô Verbe! *en qui tout est vie*, régnez sur nous. Tout aussi est vie en nous à notre manière. Les choses inanimées que nous voyons, lorsque nous les concevons, deviennent vie dans notre intelligence. C'est vous qui l'avez imprimée en nous, et c'est un des traits de votre divine ressemblance, de votre image à laquelle vous nous avez faits. Elevons-nous à notre modèle; croyons que tout ce que Dieu fait, et tout ce qu'il permet, c'est par sagesse et par raison qu'il le fait et qu'il le permet. Agissons aussi en tout avec sagesse, et croyons que notre sagesse est d'être soumis à la sienne.

XI.e ÉLÉVATION.

Pourquoi il est fait mention de saint Jean-Baptiste au commencement de cet évangile.

Il y eut un homme envoyé de Dieu, de qui le nom étoit Jean (1). Ce commencement de l'évangile de saint Jean, est comme une préface de cet évangile, et un abrégé mystérieux de toute son économie. Toute l'économie de l'Evangile est, que le Verbe est Dieu éternellement : que dans le temps il s'est fait homme : que les uns ont cru en lui, et les autres non : que ceux qui y ont cru, sont enfans de Dieu par la foi : et que ceux qui ne croient pas, n'ont à imputer qu'à eux-mêmes leur propre malheur. Car Jésus-Christ, qui est venu parmi les ténèbres, y a apporté avec lui dans ses exemples, dans ses miracles et dans sa doctrine, une lumière capable de dissiper cette nuit. Non content de cette lumière; comme les hommes, avec leur infirmité n'auroient pu envisager cette lumière en elle-même, Dieu, pour ne rien omettre, et afin que rien ne manquât à leurs foibles yeux, pour les préparer à profiter de la lumière qu'il leur offroit, et les y rendre attentifs, a envoyé Jean-Baptiste, qui n'étant pas la lumière, l'a montrée aux hommes, en disant : *Voilà l'agneau de Dieu*, voilà *celui qui est avant moi, et dont je prépare les voies :* voilà *celui qui est plus grand que moi, et de qui je ne suis pas digne de délier les souliers* (2). Toute bonne pensée

(1) *Joan.* I. 6. — (2) *Ibid.* I. 27, 29.

qui nous sauve, a toujours son précurseur. Ce n'est point une maladie, une perte, une affliction qui nous sauve par elle-même. C'est un précurseur de quelque chose de mieux. Le monde me méprisera, on ne m'honorera pas autant que mon orgueil le désire. Je le méprise à mon tour; je m'en dégoûte. Ce dégoût est le précurseur de l'attrait céleste qui m'unit à Dieu. Cette profonde mélancolie où je suis jeté, je ne sais comment, dans les détresses de cette vie, est un précurseur qui me prépare à la lumière. Viendra tout à coup le trait divin, qui préparé de cette manière fera son effet. Les terreurs des jugemens de Dieu, qui ne me laissent de repos ni nuit ni jour, sont un autre précurseur; c'est Jean qui crie dans le désert. Venez, Jésus, venez dans mon ame, et tirez-la après vous par un chaste et fidèle amour.

XII.e ÉLÉVATION.

La lumière de Jésus-Christ s'étend à tout le monde.

La véritable lumière qui éclaire tout homme venant au monde, étoit au milieu de nous : mais sans y être aperçue. *Il étoit au milieu du monde*, celui qui étoit cette lumière, *et le monde a été fait par lui, et le monde ne l'a pas connu. Il est venu chez soi,* dans son propre bien, *et les siens ne l'ont pas reçu* (1). Les siens ne l'ont pas reçu : en un autre sens, les siens l'ont reçu : les siens, qu'il avoit tou-

(1) *Joan.* I. 9, 10, 11.

chés d'un certain instinct de grâce, l'ont reçu. Les pêcheurs qu'il appela, quittèrent tout pour le suivre. Un publicain le suivit à la première parole. Tous les humbles l'ont suivi; et ce sont là vraiment les siens. Les superbes, les faux sages, les pharisiens, qui sont à lui par la création, sont aussi les siens; car il les a faits; et il a fait comme créateur ce monde incrédule qui n'a pas voulu le connoître. O Jésus! je serois comme eux si vous ne m'aviez converti. Achevez; tirez-moi du monde que vous avez fait; mais dont vous n'avez point fait la corruption. Tout y est curiosité, avarice, *concupiscence des yeux:* impureté et *concupiscence de la chair,* et *orgueil de la vie* (1): orgueil dont toute la vie est infectée. O Jésus! envoyez-moi un de vos célestes *pêcheurs* (2), qui me tire de cette mer de corruption, et me prenne dans vos filets par votre parole.

XIII.e ÉLÉVATION.

Jésus-Christ de qui reçu, et comment.

Il a donné à tous ceux qui l'ont reçu, le pouvoir d'être faits enfans de Dieu, à ceux qui croient en son nom (3). Croire au nom de Jésus-Christ, c'est le reconnoître pour le Christ, pour le Fils de Dieu, pour son Verbe qui étoit avant tous les temps, et qui s'est fait homme. Etre prêt à son seul nom, et pour la seule gloire de ce nom sacré, à tout faire, à tout entreprendre, à tout souffrir; voilà ce que c'est

(1) *I. Joan.* II. 16. — (2) *Matth.* IV. 19. — (3) *Joan.* I. 12.

que croire au nom de Jésus-Christ. *Il a donné le pouvoir à ceux qui y croient, d'être faits enfans de Dieu.* Admirable pouvoir qui nous est donné! il faut que nous concourions à cette glorieuse qualité d'enfans de Dieu, par le pouvoir qui nous est donné de le devenir. Et comment y concourons-nous, si ce n'est par la pureté et simplicité de notre foi? Par ce pouvoir il nous est donné de devenir enfans de Dieu par la grâce, en attendant que nous le devenions par la gloire, et que nous soyons *enfans de Dieu, étant enfans de résurrection,* comme dit le Sauveur lui-même (1). Portons donc dignement le nom d'enfans de Dieu. Portons le nom du Christ. Soyons des chrétiens dignes de ce nom. Souffrons tout pour le porter dignement. *Que personne parmi nous ne souffre comme injuste, comme médisant, comme voleur,* ou de la réputation du prochain ou de ses biens : *mais si nous souffrons comme chrétiens pour la gloire du nom de* Jésus, *si nous souffrons à ce titre, nous sommes heureux. Glorifions-nous en ce nom* (2). Portons courageusement, mais en même temps humblement, toute *la persécution* que le monde fait *à ceux qui veulent vraiment être vertueux* (3). Soyons doux, et non pas fiers parmi les souffrances. N'étalons point un courage hardi et superbe, mais disons avec saint Paul : *Je puis tout en celui qui me fortifie* (4). C'est ce que doivent faire ceux à qui il a donné ce pouvoir céleste de devenir ses enfans.

(1) *Luc.* XX. 36. — (2) *I. Pet.* IV. 15, 16. — (3) *II. Tim.* III. 12. — (4) *Philip.* IV. 13.

XIV.e ÉLÉVATION.

Comment on devient enfans de Dieu.

Ils ne sont point nés du sang, ni de la volonté de la chair, ni de la volonté de l'homme, mais de Dieu (1). Quoiqu'il nous ait donné le pouvoir de devenir enfans de Dieu, et que nous concourions à notre génération par la foi, dans le fond pourtant elle vient de Dieu, qui met en nous cette céleste semence de sa parole; non de celle qui frappe les oreilles, mais de celle qui s'insinue secrètement dans les cœurs. Ouvrons-nous donc à cette parole dès qu'elle commence à se faire sentir, dès qu'une suavité, une vérité, un goût, un instinct céleste commence en nous; et que nous sentons quelque chose qui veut être supérieur au monde, et nous inspirer tout ensemble et le dégoût de ce qui passe et qui n'est pas, et le goût de ce qui ne passe point et qui est toujours. Laissons-nous conduire; secondons ce doux effet que Dieu opère en nous pour nous attirer à lui.

Ce n'est point en suivant la chair et le sang que nous concevrons ces chastes désirs. Ce n'est point par le mélange du sang, par le commerce de la chair, par sa volonté et par ses désirs, ni par la volonté de l'homme, que nous devenons enfans de Dieu. Notre naissance est une naissance virginale. Dieu seul nous fait naître de nouveau comme ses enfans.

(1) *Joan.* I. 13.

Disons donc avec saint Paul : *Quand il a plu à celui qui m'a séparé du monde, incontinent je n'ai plus acquiescé à la chair et au sang* (1). Je me suis détaché des sens et de la nature *incontinent. Incontinent :* la grâce ne peut souffrir de retardement ; elle se retire des ames languissantes et paresseuses. L'épouse fait la sourde à sa voix, et tarde à se lever pour lui ouvrir ; elle court pourtant à la fin (2). Il n'est plus temps, il s'est retiré ; rapide dans sa fuite autant qu'il étoit vif dans sa poursuite. *Tirez-moi, et nous courrons* (3). Dès la première touche, il faut courir, et ne languir jamais dans notre course.

XV.e ÉLÉVATION.

Sur ces paroles : Le Verbe a été fait chair. *Le Verbe fait chair est la cause de la renaissance qui nous fait enfans de Dieu.*

Après avoir proposé toutes ces grâces des nouveaux enfans que la foi en Jésus-Christ donne à Dieu, saint Jean retourne à la source d'un si grand bienfait : *Et le Verbe a été fait chair, et il a habité parmi nous, et y a fait sa demeure, et nous avons vu sa gloire, comme la gloire du Fils unique du Père, plein de grâce et de vérité* (4). Pour nous faire devenir enfans de Dieu, il a fallu que son Fils unique se fît homme. C'est par le *Fils unique* et naturel, que nous devions recevoir l'esprit d'adoption. Cette

(1) *Gal.* I. 15, 16. — (2) *Cant.* V. 2, 3, 5, 6. — (3) *Cant.* I. 3. — (4) *Joan.* I. 14.

nouvelle filiation, qui nous est venue, n'a pu être qu'un écoulement et une participation de la filiation véritable et naturelle. Le Fils est venu à nous, et nous avons vu sa gloire. *Il étoit la lumière ;* et c'est par l'éclat et le rejaillissement de cette lumière que nous avons été régénérés. *Il étoit la lumière qui éclaire tout homme qui vient au monde* : il éclaire jusqu'aux enfans qui viennent au monde, en leur communiquant la raison, qui toute offusquée qu'elle est, est néanmoins une lumière et se développera avec le temps.

Mais voici une autre lumière, par laquelle il vient encore éclairer le monde ; c'est celle de son Evangile qu'il offre encore à tout le monde, et jusqu'aux enfans qu'il éclaire par le baptême : et quand il nous régénère, et nous fait enfans de Dieu, que fait-il autre chose que de faire naître sa lumière dans nos cœurs, par laquelle nous le voyons plein de grâce et de vérité : de grâce par ses miracles, de vérité par sa parole ; de grâce et de vérité par l'un et par l'autre : car sa grâce qui nous ouvre les yeux, précède en nous la vérité qui les contente. *Dieu qui par son commandement a fait sortir la lumière des ténèbres, a rayonné dans nos cœurs pour nous faire voir la clarté de la science de Dieu sur la face de* Jésus-Christ (1). Nous sommes donc enfans de Dieu, parce que nous sommes enfans de lumière. Marchons comme enfans de lumière. Ne désirons point la vaine gloire, ni la pompe trompeuse de la grandeur humaine. Tout y est faux, tout y est ténèbres. Le monde qui nous

(1) *II. Cor.* xv. 6.

veut plaire n'a point de grâce. Jésus-Christ seul, *plein de grâce et de vérité* (1), sait remplir les cœurs, et seul les doit attirer. *La grâce est répandue sur ses lèvres et sur ses paroles* (2). Tout plaît en lui jusqu'à sa croix ; car c'est là qu'éclate son obéissance, sa libéralité, sa grâce, sa rédemption, son salut. Tout le reste est moins que rien. Jésus-Christ seul est *plein de grâce et de vérité.* C'est pour nous qu'il en est plein ; et tous *nous recevons tout de sa plénitude* (3).

XVI.e ÉLÉVATION.

Comment l'être convient à Jésus-Christ, et ce qu'il a été fait.

Après avoir lu attentivement le commencement admirable de l'évangile de saint Jean, comme un abrégé mystérieux de toute l'économie de l'Evangile ; faisons une réflexion générale sur cette théologie du disciple bien-aimé. Tout se réduit à bien connoître ce que c'est qu'*être*, et ce que c'est qu'*être fait.*

Etre, c'est ce qui convient au Verbe avant tous les temps. *Au commencement il étoit, et il étoit subsistant en Dieu, et il étoit Dieu* (4). Il n'est pas Dieu par une impropre communication d'un si grand nom, comme ceux à qui il est dit : *Vous êtes des Dieux, et les enfans du Très-haut* (5). Ceux-là ont

(1) *Joan.* I. 14. — (2) *Ps.* XLIV. 3. *Luc.* IV. 22. — (3) *Joan.* I. 16. — (4) *Ibid.* I. 1. — (5) *Ps.* LXXXI. 6.

été

été faits Dieux par celui qui les a faits rois, qui les a faits juges, qui enfin les a faits saints. Si Jésus-Christ n'étoit Dieu qu'en cette sorte, il seroit fait Dieu, comme il est fait homme; mais non : saint Jean ne dit pas une seule fois qu'il ait été fait Dieu. Il *l'étoit*, et *dès le commencement*, avant tout commencement, *il étoit Verbe*, et comme tel, *il étoit Dieu. Tout a été fait par lui* (1). Le mot d'*être fait*, commence à paroître quand on parle des créatures : mais auparavant, ce qui étoit n'a pas été fait, puisqu'il étoit avant tout ce qui a été fait. Et voyez combien on répète cet *être fait. Par lui a été fait tout ce qui a été fait, et sans lui rien n'a été fait de ce qui a été fait.* On répète autant de fois de la créature qu'elle *a été faite*, qu'on avoit répété du Verbe qu'*il étoit.* Après cela on revient au Verbe : *En lui*, dit-on, *étoit la vie* (2). Elle n'a pas été faite en lui. Elle y étoit comme la divinité y étoit aussi. Et ensuite : *La lumière étoit qui illumine tout homme* (3). Le Fils de Dieu n'a pas été fait lumière ni vie. *En lui étoit la vie; et il étoit la lumière.* Jean-Baptiste *n'étoit pas la lumière* (4). Il recevoit la lumière de Jésus-Christ; mais Jésus-Christ étoit la lumière même. Et quand les hommes sont devenus enfans de Dieu n'est-il pas dit expressément : *Qu'ils ont été faits enfans de Dieu* (5)? Mais est-il dit de même, que le Fils unique a été fait Fils unique? Non. Il étoit Fils unique, et la sagesse engendrée et conçue dans le sein du Père, dès qu'il étoit Verbe; et il n'a point été fait Fils, puisqu'il est tiré, non point du néant,

(1) *Joan.* I. 3. — (2) *Ibid.* 4. — (3) *Ibid.* 9. — (4) *Ibid.* 8. — (5) *Ibid.* 12.

mais de la propre substance éternelle et immuable de son Père.

Il n'y a donc rien en lui avant tous les temps qui ait été fait, ni qui l'ait pu être. Mais dans le temps qu'a-t-il été fait? *Il a été fait chair* (1). Il s'est fait homme. Voilà donc où il commence à être fait, quand il s'est fait une créature : dans tout le reste, *il étoit*, et voilà ce qu'il *a été fait.* De même (pour bégayer à notre mode, et nous servir d'un exemple humain) que si l'on disoit de quelqu'un : Il étoit noble, il étoit né gentilhomme; il a été fait duc, il a été fait maréchal de France. On voit là ce qu'il étoit naturellement, et ce qu'il a été fait par la volonté du prince. Ainsi en tremblant et en bégayant comme des hommes, nous disons du Verbe, qu'il étoit Verbe, qu'il étoit Fils unique, qu'il étoit Dieu; et ensuite nous considérons ce qu'il a été fait. Il étoit Dieu dans l'éternité, il a été fait homme dans le temps. Et même saint Pierre a dit : *Dieu l'a fait Seigneur et Christ* (2). Quant à sa résurrection, son Père lui a *donné la toute-puissance dans le ciel et dans la terre* (3) : alors il a été fait Seigneur et Christ. Et s'il n'étoit Dieu qu'en ce sens, il auroit aussi été fait Dieu; mais non. *Il étoit Dieu, et il a été fait homme.* Et en sa nature humaine élevée et glorifiée, *il a été fait Seigneur et Christ.* Il a été fait sauveur et glorificateur de tous les hommes.

Ce langage est suivi partout : *Celui qui est venu après moi,* dit saint Jean-Baptiste, et que j'ai dû précéder en ma qualité de son précurseur, *a été*

(1) *Joan.* I. 14. — (2) *Act.* II. 32. 36. — (3) *Matth.* XXVIII. 18.

fait et a été mis devant moi, et m'a été préféré (1). Sa gloire a été tout à coup faite plus grande que la mienne. En ce sens, *Il a été fait devant moi.* Mais pourquoi : *Parce qu'il étoit avant moi*, et sa gloire avant tous les temps au-dessus de toute la mienne, et de toute la gloire créée. Voyez, entendez. Il étoit naturellement plus que Jean; et c'est pourquoi il lui a été préféré. Cette préférence, pour ainsi parler, est une chose qui a été faite; mais qui n'auroit point été faite, si en effet Jésus-Christ, selon sa divinité, n'étoit plus grand que Jean; et qu'ainsi il lui falloit faire une gloire conforme à ce qu'il étoit.

Jésus-Christ que dit-il de lui-même? *Avant que Abraham fût fait, je suis* (2). Pourquoi choisir si distinctement un autre mot pour lui, que pour Abraham; sinon pour exprimer distinctement, que Abraham a été fait, et lui il étoit? *Au commencement étoit le Verbe.* On dira pourtant qu'*il a été fait*, quand on dira ce qu'il est devenu dans le temps comme fils d'Abraham; mais quand il faut exprimer ce qu'il étoit devant Abraham, on ne dira pas qu'il a été fait, mais qu'*il étoit.*

Et quand le même disciple bien-aimé dit dès les premiers mots de sa première épître : *Ce qui fut au commencement* (3) : ou le *ce* doit être entendu substantivement, comme qui diroit : Ce qui étoit par sa nature et par sa substance, n'est-ce pas la même chose que ce qu'il a dit : *Au commencement étoit le Verbe.* Et ensuite, lorsqu'il ajoute : *Nous vous annonçons la vie qui étoit subsistante dans le Père :*

(1) *Joan.* I. 15. 30. — (2) *Ibid.* VIII. 58. — (3) *I. Joan.* I. 2.

apud Patrem, et nous a apparu; n'est-ce pas la même chose que ce qu'il a dit dans son Evangile: *En lui étoit la vie; et le Verbe étoit* subsistant *en Dieu* (1)? Toujours, *Apud.* Et pour parler conséquemment, que pouvoit ajouter le même disciple bien-aimé, sinon ce qu'en effet il a ajouté? *Celui-ci, Jésus-Christ étoit le vrai Dieu, et la vie éternelle: Hic est verus Deus, et vita æterna* (2).

Croyons donc l'économie du salut; et, comme dit le même disciple bien-aimé: *Croyons à l'amour que Dieu a eu pour nous* (3). Pour croire tous les mystères que Dieu a opérés pour notre salut, il ne faut que croire à son amour; à un amour digne de Dieu; à un amour où Dieu nous donne non-seulement tout ce qu'il a, mais encore tout ce qu'il est. Croyons à cet amour, et aimons de même: donnons ce que nous avons, et ce que nous sommes: établissons-nous en celui qui *étoit*, en croyant à ce qu'il a *été fait* pour nous dans le temps. *Ainsi,* dit saint Jean (4), *nous serons en son vrai Fils;* ou, comme lisoient les anciens Grecs, et comme a lu saint Athanase: *Afin que nous soyons dans le vrai, dans son Fils* (5); dans le vrai, c'est-à-dire, dans son Fils qui seul est vrai, qui seul est la vérité.

Taisez-vous, pensées humaines. Homme, viens te recueillir dans l'intime de ton intime: et conçois dans ce silence profond ce que c'est que d'être dans le vrai, d'éloigner de soi le faux. Quelle solidité! quelle vérité dans toutes nos actions et dans toutes nos pensées! Détestons tout ce qui est éloigné du

(1) *Joan.* I. 2, 4. — (2) *I. Joan.* V. 20. — (3) *Ibid.* IV. 16. — (4) *Ibid.* V. 20. — (5) *Athan. tom.* 2, *pag.* 608.

vrai, puisque nous sommes dans le vrai, étant dans le Fils.

Répétons: *au commencement étoit le Verbe;* au commencement, au-dessus de tout commencement étoit le Fils : *Le Fils, c'est,* dit saint Basile (1), *un Fils qui n'est pas né par le commandement de son Père, mais qui par puissance et par plénitude a éclaté de son sein : Dieu de Dieu, lumière de lumière, en qui étoit la vie, qui nous l'a donnée.* Vivons donc de cette vie éternelle, et mourons à tout le créé. Amen. Amen.

(1) *Orat. de Fid. Hom.* 25. *tom.* 1. *pag.* 500. *Edit. Bened. tom.* 2, *hom.* 15. *pag.* 131.

XIII.E SEMAINE.

ONCTION DE JÉSUS-CHRIST : SA ROYAUTÉ : SA GÉNÉALOGIE : SON SACERDOCE.

PREMIÈRE ÉLÉVATION.

L'onction de Jésus-Christ et le nom de Christ.

O Christ ! ô Messie ! ô vous qui êtes attendu et donné sous ce nom sacré, qui signifie l'oint du Seigneur ! apprenez-moi dans l'excellence de votre onction, l'origine et le fondement du christianisme. Et puisqu'il est écrit, que l'*onction nous apprend tout;* et encore : que *nous avons l'onction, et* que *nous savons toutes choses* (1) : quand est-ce que cette onction nous doit enseigner, sinon lorsqu'il s'agit d'expliquer l'onction qui vous faisant Christ, nous fait aussi chrétiens par la communication d'un si beau nom ?

O Christ ! vous êtes connu de tout temps sous ce beau nom. Le Psalmiste vous a vu sous ce nom, lorsqu'il a chanté : *Votre trône, ô Dieu ! est éternel : et votre Dieu vous a oint d'une huile ravissante* (2). C'est vous que Salomon a célébré, en disant dans son divin cantique : *Votre nom est une huile, un baume répandu* (3). Quand l'ange saint Gabriel a annoncé le temps précis de votre venue, il s'en est

(1) *I. Joan.* II. 20, 27. — (2) *Ps.* XLIV. 7. 8. — (3) *Cant.* I. 2.

expliqué, en disant : Que *le Saint des saints seroit oint; et* que l'*Oint ou le* Christ *seroit immolé* (1). Et vous-même qu'avez-vous prêché dans la synagogue, lorsque vous expliquâtes votre mission? Qu'avez-vous, dis-je, prêché que ce beau texte d'Isaïe : *L'esprit du Seigneur m'a envoyé, et c'est pour cela qu'il m'a oint* (2).

Vous avez paru vouloir expliquer par ce texte d'Isaïe, que vous êtes oint par le Saint-Esprit; et n'est-ce pas aussi ce qu'a enseigné votre apôtre saint Pierre au saint centurion Cornélius, lorsqu'il lui prêcha Jésus de Nazareth : *et comment Dieu l'avoit oint du Saint-Esprit et de puissance pour opérer des prodiges, et remplir toute la Judée de ses bienfaits* (3).

O Christ! encore un coup, faites-moi connoître comme fit saint Pierre au saint Centenier, comment votre Dieu vous a oint du Saint-Esprit : et rendez-moi participant de cette onction.

II.e ÉLÉVATION.

Comment le Saint-Esprit est en Jésus-Christ.

Le Saint-Esprit est en nous comme y venant du dehors, comme reçu par emprunt; il n'est point notre propre esprit; mais il est le propre esprit de Jésus-Christ : *Il prend du sien* : le Verbe divin le produit avec son Père; et quand il a été fait homme,

(1) *Dan.* IX. 21, 24, 25, 26. — (2) *Is.* LXI. 1. *Luc.* IV. 18. — (3) *Act.* X. 38.

il a produit ce Saint-Esprit, comme un esprit qui lui étoit propre, dans l'homme qu'il s'est uni (1).

Ainsi, quand les hommes font des miracles par le Saint-Esprit, c'est en eux un esprit qui vient du dehors et par emprunt; mais, dit doctement et excellemment saint Cyrille d'Alexandrie: *Quand Jésus-Christ chasse le démon, et fait d'autres miracles par le Saint-Esprit, comme il l'assure lui-même, il agit par un esprit qui lui est propre et qui est en lui comme dans sa source.*

De là vient qu'il l'a reçu avec une entière plénitude: *L'esprit ne lui est pas donné avec mesure* (2), mais sans mesure et en plénitude parfaite, pour être répandu sur nous, et afin *que nous tous reçussions ce que nous avons de sa plénitude* (3). Ce qui a fait dire à Isaïe: *Le Saint-Esprit se reposera sur lui* (4); et selon une ancienne version: *Toute la source, toute la fontaine du Saint-Esprit descendra sur lui.*

Jésus est donc oint par le Saint-Esprit, comme l'ayant en lui par sa divinité, comme ayant reçu du Père qui est en lui la vertu de le produire; comme le donnant en propre à l'homme qu'il s'est uni en unité de personne. Ce qui a fait dire aux saints, qu'il a été oint de la divinité; et c'étoit ce que voyoit ce prophète, lorsqu'en disant, qu'*il a été oint par son Dieu* (5), en même temps lui-même il l'appelle Dieu.

Telle est donc l'onction qui a fait le Christ. Ce n'est pas d'une huile matérielle qu'il a été oint, comme Elisée et les prophètes, comme David et les

(1) *Joan.* XVI. 14. *Luc.* XXIV. 49. *Joan.* XV. 26. — (2) *Ibid.* III. 34. — (3) *Ibid.* I. 16. — (4) *Is.* XI. 2, 3. — (5) *Ps.* XLIV. 8.

rois, comme Aaron et les pontifes. Quoique roi, prophète et pontife, il n'a pas été oint de cette onction, qui n'étoit qu'une ombre de la sienne. Aussi David a-t-il dit, qu'*il étoit oint d'une huile excellente, au-dessus de tous ceux qui sont nommés oints* (1), en figure de son onction, parce qu'il est oint de divinité et du Saint-Esprit. C'est ainsi que Dieu l'a fait Christ. Et quand il nous a faits chrétiens, de quel autre esprit a-t-il rempli son Eglise naissante; et par quel autre esprit a-t-il répandu le nom chrétien par toute la terre. Mais ne nous arrêtons pas à cette doctrine, quoique divine et nécessaire; faisons-en l'application que Dieu nous commande.

III.e ÉLÉVATION.

Quel est l'effet de cette onction en Jésus-Christ et en nous.

Par cette onction divine Jésus-Christ est roi, pontife et prophète. Voilà ce qu'il est comme Christ; et il nous apprend aussi que comme chrétiens, et par l'épanchement de son onction, nous sommes faits rois et sacrificateurs : *un sacerdoce royal*, comme dit saint Pierre (2). Et saint Jean dans l'Apocalypse : *Jésus-Christ nous a faits rois et sacrificateurs de Dieu son père* (3).

Ayons donc un courage royal : ne nous laissons point assujettir par nos passions : n'ayons que de grandes pensées : ne nous rendons point esclaves de celles des hommes.

(1) *Ps.* XLIV. 8. — (2) *I. Pet.* II. 9. — (3) *Apoc.* I. 6.

Comme rois, soyons magnanimes, magnifiques : aspirons à ce qu'il y a de plus haut ; mais aspirons comme prêtres et sacrificateurs spirituels, à ce qu'il y a de plus saint. Chrétiens, nous ne sommes plus des hommes profanes ; nous sommes ceux à qui il est dit : *Soyez saints parce que je suis saint* (1).

Comment sommes-nous prophètes ? Agissons par un céleste instinct : sortons de l'enceinte des choses présentes : remplissons-nous des choses futures : ne respirons que l'éternité. Quoi ! vous vous faites un établissement sur la terre : vous voulez vous y élever ; songez au pays où vous serez rois : *Ne craignez pas, petit troupeau, parce qu'il a plu à votre Père de vous donner son royaume* (2).

IV.e ÉLÉVATION.

Sur deux vertus principales que nous doit inspirer l'onction de Jésus-Christ.

Un des effets principaux de la foi chrétienne et de la sainte onction des enfans de Dieu, est la douceur : *Apprenez de moi*, dit Jésus lui-même, *que je suis doux et humble de cœur* (3). Isaïe avoit prédit sa douceur par ces paroles que saint Matthieu lui a appliquées : *Voici mon serviteur que j'ai élu ; mon bien-aimé, où je me suis plu, et en qui j'ai mis mon affection. Je ferai reposer sur lui mon esprit ; et il annoncera la justice aux nations* (4). Voilà un minis-

(1) *I. Pet.* I. 16. — (2) *Luc.* XII. 32. — (3) *Matth.* XI. 29. — (4) *Is.* XLII. 1 *et seqq.*

tère bien éclatant; mais qu'il est doux en même temps, et qu'il est humble ! puisque le prophète ajoute, et après lui l'Evangéliste : *Il ne disputera point, ni il ne criera point, et on n'entendra point sa voix dans les rues*, comme les esprits contentieux et disputeurs la font éclater au dehors. *Il ne brisera point le roseau cassé, et il n'achevera point d'éteindre la mèche qui fume encore* : Il n'ajoutera point, comme on fait ordinairement parmi les hommes, l'affliction à l'oppressé par des reproches amers. Voilà l'esprit de Jésus-Christ et le vrai esprit de Dieu, qui n'*habite pas dans un tourbillon, ni dans le souffle d'un vent violent qui renverse les rochers et les montagnes*, comme Elie sembloit le penser en voulant tout exterminer et tout perdre : *il n'habite pas dans la commotion et l'ébranlement, ni dans le feu qui le suit, mais dans le doux souffle d'un air léger et rafraîchissant* (1).

Tel est l'esprit du seigneur Jésus. Et c'est pourquoi, lorsque ses disciples vouloient dans l'esprit d'Elie et d'Elisée faire descendre le feu du ciel sur les villes qui leur refusoient le passage, il leur disoit avec sa douceur ineffable : *Vous ne savez pas de quel esprit vous êtes* (2) : vous ne savez pas quel est l'esprit de votre religion et de la doctrine du Christ. Quelle fut sa douceur, lorsqu'il dit à celui qui le frappoit : *Si j'ai mal dit, faites connoître le mal que j'ai fait; et si j'ai bien dit, pourquoi me frappez-vous* (3)? Et ailleurs : *Race incrédule et méchante, jusqu'à quand serai-je contraint d'être parmi*

(1) *III. Reg.* XIX. 11, 12. — (2) *Luc.* IX. 55. — (3) *Joan.* XVIII. 23.

vous, et de souffrir vos injustes contradictions? *Toutefois amenez-moi votre fils* (1), afin que je le guérisse. Et encore : *Femme, où sont vos accusateurs? Personne ne vous a condamnée? Je ne vous condamnerai pas non plus : allez et ne péchez plus* (2).

Prenons donc l'esprit de douceur, comme le vrai esprit du christianisme : que l'onction du Saint-Esprit adoucisse notre aigreur et notre fierté. Ne prenons pas ces tons superbes et avantageux ; c'est foiblesse que de s'animer de cette sorte : la force est dans la raison tranquillement exposée : cette force manque, lorsqu'on a recours à cette force hautaine et contentieuse qu'on fait venir à son secours. Quand vous avez à combattre pour la vérité, songez que ce n'est point par d'aigres disputes que l'Evangile s'est établi, mais par la douceur et la patience, en imitant Jésus-Christ, *qui s'est laissé non-seulement tondre* (3), mais encore écorcher sans se plaindre. Ecoutez dans les Actes les prédicateurs de son évangile qui condamnés par les Juifs : *Jugez vous-même*, leur disoient-ils, *s'il faut vous écouter plutôt que Dieu : car pour nous, nous ne pouvons pas dissimuler ce que nous avons vu, et ce que nous avons ouï* (4). C'est dans cet esprit qu'il faut parler à ceux à qui la vérité nous oblige de nous opposer : c'est ainsi que sans disputer et sans se troubler, on les met visiblement dans leur tort. Voilà de vrais chrétiens et de vrais imitateurs du Christ.

Ecoutez encore ce que dit dans le même endroit des Actes son innocent troupeau si injustement mal-

(1) *Marc.* IX. 18. *Luc.* IX. 41. — (2) *Joan.* VIII. 10, 11. — (3) *Is.* LIII. 7. *I. Pet.* II. 21, 23, 29. — (4) *Act.* IV. 19, 20.

traité : *Seigneur, qui avez fait le ciel et la terre, regardez les menaces de nos ennemis, et donnez à vos serviteurs d'annoncer votre parole en toute confiance, puisqu'il vous plaît d'étendre votre main pour faire de si grands prodiges par le nom de votre saint fils* Jésus (1). C'est ainsi qu'ils veulent parler *avec confiance* seulement, mais non pas avec amertume ni avec aigreur. Qui met sa confiance en Dieu, ne la met pas dans la violence d'un ton aigre et impérieux : la victoire appartient à la douceur et à la patience ; et Isaïe, après avoir fait Jésus-Christ si humble, si patient et si doux, conclut enfin en disant : qu'*il remportera la victoire ;* qu'*il gagnera sa cause en jugement, et* que *les gentils mettront en lui leur espérance* (2). Traitez donc avec douceur l'affaire de Dieu : soyez de vrais chrétiens, c'est-à-dire, de vrais agneaux ; et sans murmure, sans bruit, sans avoir aucune teinture de l'esprit de contradiction, montrez autant de tranquillité que d'innocence. Ayez la douceur et la patience sa fille : ces deux vertus sont les deux caractères propres de la piété chrétienne, et les deux fruits de l'onction de Jésus-Christ répandue sur nous.

V.e ÉLÉVATION.

La généalogie royale de Jésus-Christ.

Ce titre ne m'engage pas à traiter les difficultés ni les contradictions apparentes des deux généalogies

(1) *Act.* v. 24, 29, 30. — (2) *Matth.* xii. 20, 21. *Is.* xlii. 1 *et seqq.*

de Jésus-Christ rapportées dans saint Matthieu et dans saint Luc (1). La lecture que je fais ici de l'Evangile a un autre objet, et je remarquerai seulement :

En premier lieu, qu'il étoit notoire que Jésus-Christ sortoit de la race de David : tout le monde l'appeloit hautement et sans contradiction, *le fils de David* (2). Sa généalogie étoit bien connue : *et il étoit manifeste* aux Hébreux mêmes, *qu'il étoit de la tribu de Juda* (3). Il n'étoit pas moins constant qu'il en sortoit par David : saint Paul avance et répète comme un fait qui n'étoit pas contredit, qu'*il est sorti du sang de David* (4).

Si donc les évangélistes se sont attachés à marquer la descendance de Joseph, plutôt que celle de Marie, c'est qu'on savoit qu'ils étoient de même race, et si proches parens, que tout le monde connoissoit leur parenté. Aussi, dans l'ordre qui fut donné sous Auguste de faire écrire son nom dans le lieu de son origine : *Joseph fut à Bethléem avec Marie son épouse, pour se faire inscrire avec elle* (5). C'en est assez pour fermer la bouche aux esprits contentieux et contredisans, qui voudroient qu'on nous eût donné la généalogie de la sainte Vierge, plutôt que celle de Joseph. C'étoit assez que tout le monde sût qu'ils étoient parens et de même race.

En second lieu, il est inutile de se tourmenter à concilier les deux généalogies de saint Matthieu et de saint Luc. La loi qui ordonnoit au cadet

(1) *Matth.* I. *Luc.* III. 23. — (2) *Matt.* I. 20. IX. 27. XIX. 23. XV. 22. XX. 30, 31. XVI. 9, 15. *Marc.* XI. 9, 10. — (3) *Heb.* VII. 24. — (4) *Rom.* I. 3. *II. Tim.* II. 8. — (5) *Luc.* II. 1, 3, 4, 5.

d'épouser la veuve de son aîné, mort sans enfans, pour en faire revivre la tige, et lui donner une postérité [1], introduisoit par nécessité parmi les Juifs deux sortes de généalogies, l'une naturelle et l'autre légale. Il y a beaucoup de raison de croire, que saint Matthieu, qui se sert partout du mot d'*engendrer* [2], l'a choisi pour marquer plus expressément la généalogie naturelle, plus propre à la désigner, que le terme plus vague et plus général dont s'est servi saint Luc [3]. Quoi qu'il en soit, le Saint-Esprit a voulu que nous sussions, qu'en quelque sorte qu'on voulût compter la race de Jésus-Christ, il venoit toujours de Juda et de David, et de la famille royale.

En troisième lieu, il falloit à la vérité que Jésus-Christ eût pour aïeux tous les rois de Juda sortis de David, afin de marquer au peuple, que vrai roi des Juifs, ce titre lui étoit comme héréditaire : mais toutefois l'humble Jésus, à qui Dieu avoit destiné une noblesse royale, ne sort point de cette maison dans son grand éclat, mais dans le temps de sa décadence, où déchue de la royauté, elle subsistoit dans les plus vils artisans ; par où aussi il devoit paroître que son trône étoit d'une autre nature, et d'une autre élévation que celui de ses ancêtres.

En quatrième lieu, il falloit aussi qu'il naquît de la tribu de Juda ; de laquelle, comme le remarque saint Paul [4], *Moïse n'a rien prononcé sur le sacerdoce.* Car le sacerdoce de Jésus-Christ devant être d'un autre ordre que celui d'Aaron ; si Jésus-Christ

[1] *Deut.* XXV. 5, 6. — [2] *Matth.* I. 12, 13 *et seq.* — [3] *Luc.* III. 23, 24. — [4] *Heb.* VII. 14.

étoit de son sang, on auroit cru qu'il auroit tiré son sacerdoce comme héréditaire de la famille d'Aaron; au lieu que, comme on va voir, il le devoit tirer d'une autre origine.

En cinquième lieu, quoique Jésus-Christ dût descendre de Juda, et non de Lévi ni d'Aaron, il convenoit qu'il y eût quelque parenté entre sa famille et celle d'Aaron; ce qui fait que la sainte Vierge étoit cousine d'Elisabeth, et que ces deux saintes parentes ont eu des ancêtres communs: par où il paroît, qu'encore que le sacerdoce d'Aaron ne pût être celui de Jésus-Christ, il ne devoit pas lui être entièrement étranger, et qu'il devoit y avoir de l'alliance entre les deux.

En sixième lieu, pour en revenir à la famille royale, qui étoit proprement celle du Sauveur, il faut encore observer, que bien qu'il fût le Saint des saints, non-seulement il est sorti de rois pécheurs et méchans, mais encore que les seules femmes qu'on marque comme ses aïeules, sont une Thamar, une Ruth Moabite, et sortie d'une race infidèle; et enfin une Bethsabée, une adultère (1): tout cela se fait pour l'espérance des pécheurs, dont Jésus-Christ ne veut pas être éloigné, et ne dédaigne pas le sang; mais il s'en montre le rédempteur.

Apprenons à mépriser les hommes du monde, si enflés de l'antiquité souvent imaginaire de leur race, dont ils cachent avec tant de soin les endroits foibles. Ne mettons point notre gloire dans nos ancêtres, dont le plus grand nombre, et peut-être les plus renommés, augmente depuis si long-temps celui des

(1) *Matth.* I. 3, 4, 5.

damnés;

damnés; et ne songeons point à nous illustrer par leurs noms maudits de Dieu. Glorifions-nous d'être ses enfans; unissons-nous au Fils de Dieu, et en disant avec saint Paul (1), *qu'il est le Sauveur des pécheurs;* ajoutons toujours avec cet apôtre, *desquels je suis le premier;* puisque chacun d'un certain côté est le plus grand et le premier, comme le plus ingrat de tous les pécheurs.

VI.e ÉLÉVATION.

Le sacerdoce de Jésus-Christ.

La race dont Jésus-Christ est sorti, étoit vraiment la race royale, et il y a remis le trône d'une manière plus haute qu'il n'y avoit jamais été. Mais en Jésus-Christ, il n'y a point de race sacerdotale; il n'a ni prédécesseur, ni successeur: il a seulement des figures dont Melchisédech est la plus illustre, et la seule qui paroisse digne de lui. Il n'y a qu'à lire l'épître aux Hébreux; et il n'y faut point de commentaire. On nous y montre tout d'un coup dans la Genèse, *Melchisédech sans père, sans mère, sans généalogie, sans commencement de ses jours, et sans qu'on en voie la fin* (2): ce n'est pas qu'il n'eût tout cela, ni qu'il faille donner dans l'erreur de ceux qui ont voulu que ce fût un ange. C'est assez pour être la figure de Jésus-Christ que tout cela ne soit point marqué; et qu'il paroisse seulement comme *sacrificateur du Dieu très-haut, pour offrir à Dieu*

(1) *I. Tim.* I. 15. — (2) *Heb.* VII. 3.

du pain et du vin, et ensuite le présenter à Abraham, pour le bénir, et en sa personne bénir comme supérieur tout le sacerdoce lévitique, *en recevoir la dîme* (1), comme un hommage qui étoit dû à l'excellence de son sacerdoce, et la recevoir en même temps de Lévi et d'Aaron lui-même, et de toute la race sacerdotale, puisqu'elle étoit en Abraham comme dans sa tige; et cette dîme n'est autre chose que la dépouille des rois vaincus, dont la défaite paroît n'être accordée à Abraham, que pour honorer *Melchisédech, ce grand pontife, ce roi de justice, roi de paix, qui est l'interprétation de son nom et de la ville où il règne.* Dans toute la suite de l'histoire on ne dit pas un seul mot de Melchisédech, il n'y est marqué que pour cette divine fonction; et tout d'un coup neuf cents ans après, David en voyant le Christ qu'il appelle *son Seigneur, à la droite de Dieu* en grande majesté et puissance : *engendré du sein de Dieu devant l'aurore :* vainqueur de ses *ennemis* qui sont *à* ses *pieds* : vainqueur des *rois ;* lui adresse ces mots avec serment : *Vous êtes prêtre éternellement selon l'ordre de Melchisédech* (2) ; vous n'avez point de devancier ni de successeur : votre sacerdoce est éternel; il ne dépend point de la promesse adressée à Lévi, ni à Aaron et à ses enfans. *Et voici,* conclut saint Paul, *dans un nouveau sacerdoce,* un nouveau service *et une nouvelle loi* (3).

Venez, Jésus, Fils éternel de Dieu, sans mère dans le ciel, et sans père sur la terre; en qui nous

(1) *Gen.* XIV. 18, 19, 20. *Heb.* VII. 1, 2, 4 *et seqq.* — (2) *Ps.* CIX. 1, 2, 3, 4, 5. — (3) *Heb.* VII. 22 *et seq.*

voyons et reconnoissons une descendance royale; mais pour ce qui est du sacerdoce, vous ne le tenez que de celui qui vous a dit : *Vous êtes mon Fils : je vous ai aujourd'hui engendré* (1). Pour ce divin sacerdoce, il ne faut être né que de Dieu ; et vous avez votre vocation *par votre éternelle naissance* (2). Vous venez aussi *d'une tribu à laquelle Dieu n'a rien ordonné sur la sacrificature.* La vôtre a ce privilége *d'être établie par serment*, immobile, sans repentance et sans changement ; le Seigneur, dit-il, *a juré, et ne s'en repentira jamais. La loi de son sacerdoce est éternelle et inviolable* (3). Vous êtes seul ; vous laissez pourtant après vous des prêtres, mais qui ne sont que vos vicaires ; sans pouvoir offrir d'autres victimes que celle que vous avez une fois offerte à la croix, et que vous offrez éternellement à la droite de votre Père.

Ecoutons notre loi en la personne de Jésus-Christ, tant que nous sommes de prêtres du Seigneur. S'il a été dit à Lévi, à raison de son ministère sacré : Vous êtes mon *homme saint, à qui* j'ai *donné la perfection et la doctrine* (4) ; et que pour cela il doit *dire à son père et à sa mère : Je ne vous connois pas ; et à ses frères : Je ne sais qui vous êtes ; et il n'a d'enfans* que ceux de Dieu. Si c'est là, dis-je, la loi de Lévi et du sacerdoce mosaïque, combien pur, combien détaché de la chair et du sang doit être le sacerdoce chrétien, qui a Jésus-Christ pour auteur, et Melchisédech pour modèle ! Non, nous ne devons connoître d'autre emploi, d'autre fonc-

(1) *Ps.* II. 7. — (2) *Heb.* VII. 16. — (3) *Ibid.* 13, 14, 20, 21, 24. — (4) *Deut.* XXXIII. 8, 9.

tion, ni avoir d'autre intérêt que celui de Dieu; enseignant sa loi et ses jugemens, et lui offrant continuellement des parfums pour l'appaiser. Si nous gardions cette loi de notre saint ministère, on ne verroit pas tous les jours envahir les droits et l'autorité du sacerdoce, qui sont ceux de Jésus-Christ. Dieu se rendroit notre vengeur, et cette prière de Moïse auroit son effet : *Seigneur*, aidez vos ministres; *soutenez leur force; protégez l'œuvre de leurs mains; frappez le dos de leurs ennemis fugitifs; et ceux qui les haïssent ne se releveront jamais* (1). Mais parce que plus charnels que les enfans du siècle, nous ne songeons qu'à nous engraisser, vivre à notre aise, nous faire des successeurs, nous établir un nom et une maison : tout le monde entreprend sur nous; l'honneur du sacerdoce est foulé aux pieds.

VII.e ÉLÉVATION.

Quelle a été l'oblation de Jésus-Christ; et le premier acte qu'il a produit en entrant dans le monde.

Il a paru, dit saint Paul (2), *en s'offrant lui-même pour victime.* C'est lui-même, c'est son propre corps, c'est son propre sang qu'il a offert à la croix; c'est encore son propre corps et son propre sang qu'il offre dans le sacrifice de tous les jours; et ce n'est pas sans raison que David voyant en esprit le premier acte qu'il produiroit en se faisant homme (3), et saint Paul en in-

(1) *Deut.* XXXIII. 11. — (2) *Heb.* IX. 25, 26. — (3) *Ps.* XXXIX. 7, 8, 9.

terprétant cette prophétie (1) le font parler en cette sorte au moment qu'il entra dans le monde : *Vous n'avez point voulu*, dit-il, *d'hostie et d'oblation, mais vous m'avez formé un corps;* l'original porte : *Vous me l'avez approprié; les holocaustes et les sacrifices pour le péché ne vous ont pas plu; alors j'ai dit : Me voici, je viens pour accomplir votre volonté, ô mon Dieu! et ce qui a été écrit de moi à la tête de votre livre.* Par cette parole, Jésus-Christ se met à la place de toutes les victimes anciennes, et n'ayant rien dans sa divinité qui pût être immolé à Dieu, Dieu lui donne un corps propre à souffrir, et accommodé à l'état de victime où il se met.

Dès qu'il eut commencé ce grand acte, il ne le discontinua jamais, et demeura dès son enfance, et dès le sein de sa mère, dans l'état de victime, abandonné aux ordres de Dieu, pour souffrir et faire ce qu'il voudroit.

Je viens, dit-il, *pour faire votre volonté, comme il a été écrit au commencement du livre : in capite libri.* Il y a un livre éternel, où est écrit ce que Dieu veut de tous ses élus; et à la tête, ce qu'il veut en particulier de Jésus-Christ, qui en est le chef. Le premier article de ce livre, et que Jésus-Christ sera mis à la place de toutes les victimes, en faisant la volonté de Dieu avec une entière obéissance. C'est à quoi il se soumet : et David lui fait ajouter : *Mon Dieu, je l'ai voulu; et votre loi est au milieu de mon cœur* (2).

Soyons donc, à l'exemple de Jésus-Christ, en esprit de victime, abandonnés à la volonté de Dieu :

(1) *Heb.* x. 5, 6, 7. — (2) *Ps.* xxxix. 9.

autrement nous n'aurons point de part à son sacrifice. Fallût-il être un holocauste, et une victime entièrement consumée par le feu : laissons-nous réduire en cendres, plutôt que de nous opposer à ce que Dieu veut.

C'est dans la sainte volonté de Dieu que se trouve l'égalité et le repos. Dans la vie des passions et de la volonté propre, on pense aujourd'hui une chose, et demain une autre : une chose durant la nuit, et une autre durant le jour : une chose quand on est triste, une autre quand on est en bonne humeur : une chose quand l'espérance rit à nos désirs, autre chose quand elle se retire de nous. Le seul remède à ces altérations journalières, et à ces inégalités de notre vie, c'est la soumission à la sainte volonté de Dieu. Comme Dieu est toujours le même dans tous les changemens qu'il opère au dehors, l'homme soumis à sa volonté est toujours le même. On n'a pas besoin de chercher des raisons particulières pour se calmer : c'est l'amour-propre ordinairement qui les fournit. La souveraine raison, c'est ce que Dieu veut. La volonté de Dieu sainte en elle-même, est elle seule sa raison.

Prenons garde néanmoins que ce ne soit par paresse, ou par une espèce de désespoir, et pour nous donner un faux repos, que nous ayons recours à la volonté de Dieu. Elle nous fait reposer, mais en agissant, et en faisant ce qu'il faut : elle nous fait reposer dans la douleur comme dans la joie, selon qu'il plaît à celui qui sait ce qui nous est bon. Elle nous fait reposer, non dans notre propre contentement, mais en celui de Dieu : le priant de se con-

tenter et de faire toujours de nous ce qu'il lui plaira. Qu'importe de ce que nous devenions sur la terre? *Il n'y a qu'une chose à vouloir; c'est, Seigneur, d'habiter dans votre maison tous les jours de ma vie, pour y voir la volupté du Seigneur, y contempler son saint temple* (1), et le louer aux siècles des siècles.

Commençons dès cette vie, et chantons avec David, ou plutôt avec Jésus-Christ, l'hymne de la sainte volonté : *Me voici, Seigneur, et je viens pour accomplir votre volonté* (2).

VIII.e ÉLÉVATION.

Jésus-Christ est le sacrifice pour le péché : excellence de son oblation.

Mon Sauveur! dans ce verset de David que vous prononçâtes en entrant au monde (3), vous nous déclarâtes, que vous vous mettiez par la volonté de Dieu, à la place de toutes les victimes de l'ancienne loi. Vous n'êtes donc pas non-seulement un holocauste entièrement consumé par le feu de l'amour divin qui absorbe tout en lui-même; mais vous êtes encore *la victime pour le péché* (4), sur laquelle on prononce tous les crimes : on l'en charge; on les lui met sur la tête : on envoie après cette victime dans le désert : on la sépare de la société humaine : on l'excommunie. Ainsi a-t-on mis sur vous l'iniquité

(1) *Ps.* XXVI. 4. — (2) *Ps.* XXIX. 8, 9. — (3) *Ps.* XXXIX. 7, 8, 9. — (4) *Lev.* XVI. 5, 6, 20, 21.

de nous tous : *Vraiment* vous *avez porté nos péchés* (1). Il a fallu vous mener hors de la ville pour vous attacher à votre croix (2); et vous avez pris sur vous *la malédiction qui porte : Maudit est celui qui pend sur un bois* infâme (3).

Allons avec larmes confesser nos péchés sur Jésus-Christ. Mettons-les sur lui, afin qu'il les expie. Pleurons, pleurons les peines qu'ils lui ont causées : tâchons en même temps de le décharger d'un si pesant fardeau, en nous repentant de nos crimes pour l'amour de lui. O Jésus! que je vous soulage : faites que je ne pèche plus, et que j'efface par la repentance, mes péchés qui vous ont couvert de tant de plaies.

Brûlez-moi de ce *feu* que vous *êtes venu allumer sur la terre* (4). Consumez toutes mes inclinations par votre amour, et que je devienne cette pure flamme qui n'a que vous pour pâture : *Je viens, mon Dieu,* avec Jésus-Christ, *pour faire votre volonté* (5). Heureux qui finit sa vie par un tel acte! Nous la devions commencer par-là comme Jésus-Christ. Finissons-la du moins en nous consommant dans la volonté de Dieu. *Mon Dieu, je remets mon esprit entre vos mains* (6).

(1) *Is.* LIII. 4, 5, 6. — (2) *Heb.* XIII. 11. — (3) *Deut.* XXI. 23. *Gal.* III. 13. — (4) *Luc.* XII. 49. — (5) *Ps.* XXXIX. 7, 8, 9. — (6) *Ps.* XXX. 6. *Luc.* XXIII. 46.

XIV.[e] SEMAINE.

LES EFFETS QUE PRODUIT SUR LES HOMMES LE VERBE INCARNÉ INCONTINENT APRÈS SON INCARNATION.

PREMIÈRE ÉLÉVATION.

Marie va visiter sainte Elisabeth.

Aussitôt après que Marie eut conçu le Verbe dans son sein, *elle part et marche avec promptitude dans le pays des montagnes de Judée* (1), pour visiter sa cousine sainte Elisabeth. Ne sentons-nous point la cause de cette promptitude, de cette élévation, de cette visite? Quand on est plein de Jésus-Christ, on l'est en même temps de charité, d'une sainte vivacité, de grands sentimens; et l'exécution ne souffre rien de languissant. Marie qui porte la grâce avec Jésus-Christ dans son sein, est sollicitée par un divin instinct à l'aller répandre dans la maison de Zacharie, où Jean-Baptiste vient d'être conçu.

C'est aux supérieurs à descendre, à prévenir. Marie qui se voyoit prévenue par le Verbe descendu en son sein, pouvoit-elle n'être pas touchée du désir de s'humilier, et de descendre à son exemple? Jésus devoit être précédé par saint Jean au dehors; mais au dedans, c'est Jésus qui le devoit prévenir qui le devoit sanctifier. Il falloit que Jean reçût de Jésus la première touche de la grâce.

(1) *Luc.* I. 39.

Si vous sortez, ames saintes et cachées, que ce soit pour chercher les saintes, les Elisabeths qui se cachent elles-mêmes; allez vous cacher avec elles: cette sainte société honorera Dieu, et fera paroître ses grâces.

Dans toutes les visites que nous rendons, imitons Marie; rendons-les en charité; alors sous une simple civilité, il se cachera de grands mystères; la grâce s'augmentera ou se déclarera par l'humilité, par l'exercice d'une amitié sainte.

Cultivez, ames pieuses, les devoirs de la parenté. Soyez amies, femmes chrétiennes, comme Marie et Elisabeth; que votre amitié s'exerce par la piété; que vos conversations soient pleines de Dieu: Jésus sera au milieu de vous, et vous sentirez sa présence.

Hommes, imitez aussi ces saintes et humbles femmes. O Dieu! sanctifiez les visites; ôtez-en la curiosité, l'inutilité, la dissipation, l'inquiétude, la dissimulation et la tromperie: faites-y régner la cordialité et le bon exemple.

II.e ÉLÉVATION.

Jésus-Christ moteur secret des cœurs: divers mouvemens qu'il excite dans les ames dont il s'approche.

Merveille de cette journée! Jésus-Christ est caché, et c'est lui qui opère tout: il ne paroît en lui aucun mouvement, il meut tout, non-seulement Marie et Elisabeth, mais encore l'enfant qui est au sein de sa mère, agissent sensiblement. Jésus qui est

en effet le moteur de tout, est le seul qui paroît sans action, et son action ne se produit que par celle qu'il inspire aux autres.

Nous voyons ici dans ces trois personnes sur lesquelles Jésus-Christ agit, trois dispositions différentes des ames dont il approche : *D'où me vient ceci*, dit Elisabeth (1)? Elle s'étonne de l'approche de Dieu; et n'en pouvant découvrir la cause dans ses mérites, elle demeure dans l'étonnement des bontés de Dieu. En d'autres ames Dieu opère le transport, et de saints efforts pour les faire venir à lui : c'est ce qui paroît dans le tressaillement de saint Jean-Baptiste. Sa dernière opération est la paix dans la glorification de la puissance divine; et c'est ce qui paroît dans la sainte Vierge. Voyons donc dans ces trois personnes si diversement émues, ces trois divines opérations de Jésus-Christ dans les ames : dans Elisabeth, l'humble étonnement d'une ame de qui il approche : dans Jean-Baptiste, le saint transport d'une ame qu'il attire; et dans Marie, l'ineffable paix d'une ame qui le possède.

III.e ÉLÉVATION.

Le cri de sainte Elisabeth et son humble étonnement.

A LA voix de Marie, et à sa salutation, *l'enfant tressaillit dans son sein; et remplie du Saint-Esprit elle s'écria*. Ce grand cri de sainte Elisabeth marque tout ensemble et sa surprise et sa joie; *Vous êtes*

(1) *Luc*. I. 43.

bénite entre toutes les femmes, et le fruit de vos entrailles est béni (1) : celui que vous y portez, est celui en qui toutes les nations seront bénies; il commence par vous à répandre sa bénédiction. *D'où me vient ceci, que la Mère de mon Seigneur vienne à moi* (2). Les ames que Dieu aborde, étonnées de sa présence inespérée, le premier mouvement qu'elles font, est de s'éloigner en quelque sorte comme indigne de cette grâce. *Retirez-vous de moi, Seigneur,* disoit saint Pierre (3), *parce que je suis un pécheur.* Et le Centenier : *Seigneur, je ne suis pas digne que vous entriez dans ma maison* (4). Dans un semblable sentiment, mais plus doux, Elisabeth, quoique consommée dans la vertu, ne laisse pas d'être surprise de se voir approchée par le Seigneur d'une façon si admirable. *D'où me vient ceci, que la Mère de mon Seigneur,* et qui le porte dans son sein, *vienne à moi!* Elle sent que c'est le Seigneur qui vient lui-même, mais qui vient et qui agit par sa sainte Mère. *A votre voix,* dit-elle, *l'enfant que je porte a tressailli dans mon sein* (5). Il sent la présence du maître, et commence à faire l'office de son précurseur; si ce n'est encore par la voix, c'est par ce soudain tressaillement : la voix même ne lui manque pas, puisque c'est lui qui secrètement anime celle de sa mère. Jésus vient à lui par sa mère, et Jean le reconnoît par la sienne.

Dans cette dispensation des grâces de Jésus-Christ sur Elisabeth et sur son fils à la visitation de la sainte Vierge, l'avantage est tout entier du côté de

(1) *Luc.* I. 41, 42. — (2) *Ibid.* 43. — (3) *Luc.* V. 8. — (4) *Matth.* VIII. 8. — (5) *Ibid.* 44.

l'enfant. C'est ce qui fait dire à un saint Père (1) : *Elisabeth a la première écouté la voix, mais Jean a le premier senti la grâce. Elisabeth*, poursuit saint Ambroise, *a la première aperçu l'arrivée de Marie; mais Jean a le premier senti l'avénement de Jésus. Illa Mariæ, iste Domini sensit adventum.*

Elisabeth, comme revenue de son étonnement, s'étend sur la louange de la sainte Vierge. *Vous êtes heureuse d'avoir cru : ce qui vous a été dit par le Seigneur sera accompli* (2). Vous avez conçu vierge, vous enfanterez vierge : votre Fils remplira le trône de David; et son règne n'aura point de fin.

Croyons donc, et nous serons bienheureux comme Marie : croyons comme elle au règne de Jésus et aux promesses de Dieu. Disons avec foi : *Que votre règne arrive* (3). Crions avec tout le peuple : *Béni soit celui qui est venu au nom du Seigneur; et béni soit le règne de notre père David* (4).

La béatitude est attachée à la foi. *Vous êtes bienheureuse d'avoir cru. Vous êtes bienheureux, Simon, parce que ce n'est point la chair et le sang qui vous ont révélé* la foi que vous devez annoncer, *mais que c'est mon Père céleste* (5). Et où est cette béatitude de la foi? *Bienheureuse d'avoir cru : ce qui vous a été dit s'accomplira* (6). Vous avez cru, vous verrez : vous vous êtes fiée aux promesses, vous recevrez les récompenses : vous avez cherché Dieu par la foi, vous le trouverez par la jouissance.

Mettons donc tout notre bonheur dans la foi; ne soyons point insensibles à cette béatitude : c'est Jé-

(1) *Ambr. l.* II. *in Luc. n.* 23. — (2) *Luc.* I. 45. — (3) *Matth.* VI. 10. — (4) *Marc.* XI. 9, 10. — (5) *Matt.* XVI. 17. — (6) *Luc.* I. 45.

sus-Christ lui-même qui nous la propose; et la gloire de Dieu et sa volonté se trouvent dans notre béatitude. Ce qui est bienheureux est excellent en même temps : il est plus heureux de donner que de recevoir; c'est-à-dire, il est meilleur. On est bienheureux de croire; il n'y a rien de plus excellent ni de meilleur que la foi, qui appuyée sur les promesses, s'abandonne aux bontés de Dieu, et ne songe qu'à lui plaire. *Beata quæ credidisti.*

IV.e ÉLÉVATION.

Le tressaillement de saint Jean.

QUAND l'ame dans son ignorance et ses ténèbres ressent les premières touches de la divine présence, après ce premier étonnement par lequel elle semble s'éloigner, rassurée par sa bonté, elle se livre à la confiance et à l'amour. Elle sent je ne sais quels mouvemens, souvent encore confus et peu expliqués : ce sont des transports vers Dieu, et des efforts pour sortir de l'obscurité où l'on est, et rompre tous les liens qui nous y retiennent. C'est ce que veut faire saint Jean; saisi d'une sainte joie il voudroit parler, mais il ne sait comment expliquer son transport. Jésus-Christ qui en est l'auteur, en connoît la force; et quoiqu'en apparence il ne fasse rien, il se fait sentir au dedans par un subit ravissement qu'il inspire à l'ame. Ame qui te sens saisie d'un si doux sentiment, s'il ne t'est pas encore permis de parler, il t'est permis de tressaillir!

Venez, Seigneur, venez me toucher d'un saint et inopiné désir d'aller à vous. Que ce désir s'élève en moi aujourd'hui à la voix de votre mère : faites-moi dire avec Elisabeth : *D'où me vient ceci?* Faites-moi dire, Elle est *heureuse d'avoir cru,* et je veux imiter sa foi. Faites-moi tressaillir comme Jean-Baptiste; et enfant encore dans la piété, recevez mes innocens transports. Je ne suis pas un Jean-Baptiste, en qui votre grâce avance l'usage de la raison; je suis un vrai enfant dans mon ignorance, agréez mon bégaiement, l'*a, a, a* de ma langue (1) qui n'est pas encore dénouée. C'est vous du moins que je veux; c'est à vous seul que j'aspire; et je ne puis exprimer ce que votre grâce inspire à mon cœur.

V.e ÉLÉVATION.

Le cantique de Marie : première partie.

Ces premiers transports d'une ame qui sort d'elle-même, et qui déjà ne se connoît plus, sont suivis d'un calme ineffable, d'une paix qui passe les sens, et d'un cantique céleste.

Mon ame glorifie le Seigneur ; et mon esprit est ravi de joie en Dieu mon Sauveur (2). Que dirai-je sur ce divin cantique? Sa simplicité, sa hauteur qui passe mon intelligence m'invite plutôt au silence qu'à parler. Si vous voulez que je parle, ô Dieu, formez vous-même mes paroles.

Quand l'ame entièrement sortie d'elle, ne glorifie

(1) *Jerem.* I. 2. — (2) *Luc.* I. 46 *et seq.*

plus que Dieu, et met en lui toute sa joie, elle est en paix, puisque rien ne lui peut ôter celui qu'elle chante.

Mon ame glorifie, mon ame exalte le Seigneur. Après qu'elle s'est épuisée à célébrer ses grandeurs, quoi qu'elle ait pensé, elle l'exalte toujours le perdant de vue, et s'élevant de plus en plus au-dessus de tout.

Mon esprit est ravi de joie en Dieu mon Sauveur. Au seul nom de Sauveur, mes sens sont ravis; et ce que je ne puis trouver en moi, je le trouve en lui avec une inébranlable fermeté.

Parce qu'il a regardé la bassesse de sa servante. Si je croyois de moi-même pouvoir attirer ses regards, ma bassesse et mon néant m'ôteroit le repos avec l'espérance. Mais puisque de lui-même par pure bonté, il a tourné vers moi ses regards, j'ai un appui que je ne puis perdre, qui est sa miséricorde par laquelle il m'a regardée, à cause qu'il est bon et libéral.

Elle ne craint point après cela de reconnoître ses avantages, dont elle a vu la source en Dieu, et qu'elle ne peut plus voir que dans ce principe : *Et voilà*, dit-elle, *que tous les siècles me reconnoîtront bienheureuse.*

Ici étant élevée à une plus haute contemplation, elle commence à joindre son bonheur à celui de tous les peuples rachetés : et c'est comme la seconde partie de son cantique.

VI.e ÉLÉVATION.

Seconde partie du cantique à ces paroles : Le Tout-puissant m'a fait de grandes choses.

Celui qui seul est puissant a fait en moi de grandes choses : et son nom est saint : et sa miséricorde s'étend d'âge en âge, et de race en race sur ceux qui le craignent (1). Elle commence à voir que son bonheur est le bonheur de toute la terre, et qu'elle porte celui en qui toutes les nations seront bénies. Elle s'élève donc à la puissance et à la sainteté de Dieu, qui est la cause de ces merveilles.

Celui qui est seul puissant a fait en moi un ouvrage seul digne de sa puissance, un Dieu homme, une mère vierge, un enfant qui peut tout; un pauvre dépouillé de tout, et néanmoins sauveur du monde, dompteur des nations, et destructeur des superbes.

Et son nom est saint : Dieu est la sainteté même : il est saint et sanctifiant : et quand est-ce qu'il le paroît davantage, que lorsque son Fils qui est aussi celui de Marie, répand la miséricorde, la grâce et la sainteté, d'âge en âge sur ceux qui le craignent?

Si nous voulons participer à cette grâce, soyons saints; et publions en même temps avec toutes les nations, que Marie est bienheureuse.

(1) *Luc.* I. 49, 50.

VIIe ÉLÉVATION.

Suite du cantique où sont expliqués les effets particuliers de l'enfantement de Marie, et de l'incarnation du Fils de Dieu.

Pour expliquer de si grands effets, Marie en revient à la puissance de Dieu : *Il a*, dit-elle, *déployé la puissance de son bras : il a dissipé ceux qui étoient enflés d'orgueil dans les pensées de leur cœur. Il a renversé les puissans de dessus le trône ; et il a élevé les humbles* (1). Quand est-ce qu'il a fait toutes ces merveilles, si ce n'est quand il a envoyé son Fils au monde, qui a confondu les rois et les superbes empires par la prédication de son Evangile ? Ouvrage où sa puissance a paru d'autant plus admirable, qu'*il s'est servi de la foiblesse pour anéantir la force, et de ce qui n'étoit pas, pour détruire ce qui étoit, afin que ne paroissant rien, nul homme ne se glorifie devant lui* (2); et qu'on attribuât tout à la seule puissance de son bras. C'est pourquoi il a paru au milieu des hommes comme n'étant rien. Et lorsqu'il a dit : *Je vous loue, mon Père, Seigneur du ciel et de la terre, de ce que vous avez caché ces mystères aux sages et aux prudens, et que vous les avez révélés aux petits* (3) : n'a-t-il pas véritablement confondu les superbes, élevé ceux qui étoient vils à leurs yeux et à ceux des autres ?

Marie elle-même en est un exemple : il l'a élevée

(1) *Luc.* I. 51, 52. — (2) *I. Cor.* I. 27, 28, 29. — (3) *Matt.* XI. 25.

au-dessus de tout, parce qu'elle s'est déclarée la plus basse des créatures. Quand il s'est fait une demeure sur la terre, ce n'a point été dans les palais des rois : il a choisi de pauvres, mais d'humbles parens, et tout ce que le monde méprisoit le plus, pour en abattre la pompe. C'est donc là le propre caractère de la puissance divine dans la nouvelle alliance, qu'elle y fait sentir sa vertu par la foiblesse même.

Il a rassasié les affamés, et il a renvoyé les riches avec les mains vides (1). Et quand ? Si ce n'est lorsqu'il a dit : *Heureux ceux qui ont faim ; car ils seront rassasiés* (2). *Malheur à vous qui êtes rassasiés ; car vous aurez faim* (3). C'est ici qu'il faut dire avec Marie : Mon ame glorifie le Seigneur, et n'exalte que sa puissance, qui va paroître par l'infirmité et par la bassesse.

C'est là que l'ame trouve sa paix, lorsqu'elle voit tomber toute la gloire du monde, et Dieu seul demeurer grand.

VIII.e ÉLÉVATION.

Effets particuliers de l'enfantement de Marie dans les deux derniers versets de son cantique.

Les palais et les trônes sont à bas : les cabanes sont relevées : toute fausse grandeur est anéantie : c'est un effet général de l'enfantement de Marie dans toute la terre. Mais ne dira-t-elle rien de la rédemp-

(1) *Luc.* I. 53. — (2) *Matth.* v. 6. — (3) *Luc.* VI. 25.

tion d'Israël, et de ces brebis perdues de la maison d'Israël, pour lesquelles son Fils a dit qu'il étoit venu? Ecoutons la fin du divin cantique : *Il a pris en sa protection Israël son serviteur* (1). Ce n'est point à cause des mérites dont se vantoient les présomptueux : au contraire il a abattu le faste pharisaïque, et les superbes pensées des docteurs de la loi : il a reçu un Nathanaël, vrai Israélite, simple, sans présomption, comme sans fard et sans fraude : et voilà les Israélites qu'il a protégés; à cause qu'ils mettoient leur confiance, non point en eux-mêmes, mais en sa grande miséricorde. *Il s'est souvenu des promesses qu'il a faites à Abraham et à sa postérité*, qui doit subsister *aux siècles des siècles* (2).

Heureux! que Dieu ait daigné s'engager avec nous par des promesses. Il pouvoit nous donner ce qu'il eût voulu : mais quelle nécessité de nous le promettre? Si ce n'est qu'il vouloit, comme dit Marie, faire passer d'âge en âge sa miséricorde, en nous sauvant par le don, et nos pères par l'attente. Attachons-nous donc avec Marie aux immuables promesses de Dieu qui nous a donné Jésus-Christ. Disons avec Elisabeth : Nous sommes heureux d'avoir cru : ce qui nous a été promis s'accomplira. Si la promesse du Christ s'est accomplie tant de siècles après : doutons-nous qu'à la fin des siècles tout le reste ne s'accomplisse? Si nos pères avant le Messie ont cru en lui : combien maintenant devons-nous croire, que nous avons Jésus-Christ pour garant de ces promesses? Abandonnons-nous à ces promesses de grâce, à ces bienheureuses espérances; et noyons

(1) *Luc.* I. 54. — (2) *Ibid.* 54, 55.

dedans toutes les trompeuses espérances dont le monde nous amuse.

Nous sommes les vrais enfans de la promesse; enfans selon la foi, et non pas selon la chair (1) : qui ont été montrés à Abraham, non point en la personne d'Ismaël, ni dans les autres enfans sortis d'Abraham selon les lois de la chair et du sang; mais en la personne d'Isaac, qui est venu selon la promesse, par grâce et par miracles. Abraham a cru à cette promesse : *Pleinement persuadé, et sachant très-bien que Dieu est puissant pour faire ce qu'il a promis* (2). Il ne dit pas seulement qu'il prévoit ce qui doit arriver, mais encore qu'il fait ce qu'il a promis; il a promis à Abraham des enfans selon la foi : il les fait donc. Nous sommes ses enfans selon la foi : il nous a donc faits enfans de foi et de grâce; et nous lui devons cette nouvelle naissance. Si Dieu nous a faits par grâce selon sa promesse, ce n'a point été par nos œuvres, mais par sa miséricorde qu'il nous a produits et régénérés. Nous sommes ceux que voyoit Marie, quand elle voyoit la postérité d'Abraham : nous sommes ceux au salut de qui elle a consenti, quand elle a dit : *Qu'il me soit fait selon votre parole* (3). Elle nous a tous portés dans son sein avec Jésus-Christ en qui nous étions.

Chantons donc sa béatitude avec la nôtre : publions qu'elle est bienheureuse; et aggrégeons-nous à ceux qui la regardent comme leur mère. Prions cette nouvelle Eve qui a guéri la plaie de la pre-

(1) *Gal.* IV. 28. *Rom.* IX. 7, 8. — (2) *Rom.* IV. 20, 21. — (3) *Luc.* I. 38.

mière, au lieu du fruit défendu dont nous sommes morts, de nous montrer le fruit béni de ses entrailles. Unissons-nous au saint cantique, où Marie a chanté notre délivrance future. Disons avec saint Ambroise (1) : *Que l'ame de Marie soit en nous pour glorifier le Seigneur : que l'esprit de Marie soit en nous pour être ravis de joie en Dieu notre Sauveur.* Comme Marie, mettons notre paix à voir tomber toute la gloire du monde, et le seul règne de Dieu exalté, et sa volonté accomplie.

IX.e ÉLÉVATION.

Demeure de Marie avec Elisabeth.

Marie demeura environ trois mois dans la maison d'Elisabeth : et elle retourna en sa maison (2). La charité ne doit pas être passagère. Marie demeure trois mois avec Elisabeth : quiconque porte la grâce ne doit point aller en courant, mais lui donner le temps d'achever son œuvre. Ce n'est pas assez que l'enfant ait tressailli une fois, ni qu'Elisabeth ait crié : *Vous êtes heureuse ;* il faut fortifier l'attrait de la grâce : et c'est ce qu'a fait Marie, ou plutôt ce qu'a fait Jésus, en demeurant trois mois avec son précurseur.

Regardons ce saint précurseur sanctifié dès le ventre de sa mère. Comme les autres il étoit conçu dans le péché : mais Jésus-Christ a voulu prévenir sa naissance, et la rendre sainte. Il a voulu qu'il fît

(1) *Ambr. in Luc. l.* 11. *n.* 26. — (2) *Luc.* 1. 58.

son office de précurseur jusque dans le ventre de sa mère. Il ne faut pas s'étonner, si dès le commencement de l'évangile de l'apôtre saint Jean, on voit Jean-Baptiste si étroitement uni à Jésus. Jean-Baptiste, qui *n'étoit pas la lumière*, devoit pourtant et devoit avant sa naissance, et dès le sein de sa mère, *rendre témoignage à la lumière* (1), encore cachée. Il n'étoit pas la lumière : puisque conçu dans le péché, il attendoit pour en sortir la présence du Sauveur.

Il y avoit une véritable lumière qui illumine tout homme venant au monde (2) : et c'est par cette lumière que Jean a été illuminé, afin que nous entendions, que s'il montre Jésus-Christ au monde, c'est par la lumière qu'il reçoit de Jésus-Christ même. O Marie! ô Elisabeth! ô Jean! que vous nous montrez aujourd'hui de grandes choses! Mais, ô Jésus, Dieu caché, qui sans paroître faites tout dans cette sainte journée, je vous adore dans ce mystère et dans toutes les œuvres cachées de votre grâce!

Savoir si la sainte Vierge vit la naissance de saint Jean, l'Evangile n'a pas voulu nous le découvrir. Elisabeth étoit dans son sixième mois, quand Marie la vint visiter : elle fut environ trois mois avec elle : elle étoit donc ou à terme ou bien près de son terme : et l'Evangile ajoute aussi, que *le temps d'Elisabeth s'accomplit* (3) : insinuant, selon quelques-uns, qu'il s'accomplit pendant que Marie étoit avec elle : mais qui osera l'assurer, puisque l'Evangile semble avoir évité de le dire? Quoi qu'il en soit, ou Marie attachée à sa solitude, et prévoyant

(1) *Joan.* I. 8. — (2) *Ibid.* 9. — (3) *Luc.* I. 57.

l'abord de tout le monde au temps de l'enfantement d'Elisabeth, le prévint par sa retraite : ou si elle est demeurée avec tous les autres, elle y a été humble et cachée, inconnue, sans s'être fait remarquer dans une si grande assemblée, et contente d'avoir agi envers ceux à qui Dieu l'avoit envoyée. O humilité ! ô silence qui n'a été interrompu que par un cantique inspiré de Dieu, puissé-je vous imiter toute ma vie !

XV.[e] SEMAINE.

LA NATIVITÉ DU SAINT PRÉCURSEUR.

PREMIÈRE ÉLÉVATION.

On accourt des environs.

Le terme d'Elisabeth étant accompli, les voisins et ses parens accoururent pour célébrer la miséricorde que Dieu avoit exercée (en lui ôtant sa stérilité) *et s'en réjouir avec elle* (1). Les vraies congratulations des amis et des parens chrétiens, doivent avoir pour objet la miséricorde que Dieu nous a faite : sans cela, les complimens n'ont rien de solide, ni de sincère, et ne sont qu'un amusement.

Dieu dispose avec un ordre admirable tout le tissu de ses desseins. Il vouloit rendre célèbre la naissance de saint Jean-Baptiste, où celle de son Fils devoit aussi être célébrée par la prophétie de Zacharie; et il importoit aux desseins de Dieu, que celui qu'il envoyoit pour montrer son Fils au monde, fût illustré dès sa naissance : et voilà que sous le prétexte d'une civilité ordinaire, Dieu amasse ceux qui devoient être témoins de la gloire de Jean-Baptiste, la répandre et s'en souvenir. Car *tout le monde étoit en admiration;* et les merveilles qu'on vit paroître à la naissance de Jean-Baptiste, *se répandirent dans*

(1) *Luc.* I. 57, 58.

tout le pays voisin : et tous ceux qui en ouïrent le récit, le mirent dans leur cœur, en disant : Que pensez-vous que sera cet enfant? Car la main de Dieu est visiblement avec lui (1). Accoutumons-nous à remarquer, que les actions qui paroissent les plus communes, sont secrètement dirigées par l'ordre de Dieu, et servent à ses desseins, sans qu'on y pense, en sorte que rien n'arrive fortuitement.

II.e ÉLÉVATION.

La circoncision du saint précurseur, et le nom qui lui est donné.

Le huitième jour on vint circoncire l'enfant; et ils lui donnoient le nom de son père, Zacharie; mais Elisabeth répondit, que son nom étoit Jean. On lui remontroit que personne n'avoit ce nom dans leur parenté : et en même temps ils demandèrent par signes à son père, quel nom il lui vouloit donner; et il écrivit sur des tablettes, que Jean étoit son nom (2). On connut donc, par le concours du père et de la mère à lui donner ce nom extraordinaire dans la famille, qu'il étoit venu d'en-haut : *Et tout le monde étoit étonné.* Le nom de Jean signifie grâce, piété, miséricorde : et Dieu avoit destiné ce nom au précurseur de sa grâce et de sa miséricorde.

Il paroît que Zacharie à qui on ne parloit que *par signes* (3), n'étoit pas seulement devenu muet par

(1) *Luc.* I. 65, 66. — (2) *Ibid.* I. 59, 60, 61, 62, 63. — (3) *Ibid.* I. 62, 64.

son incrédulité; mais que l'ange l'avoit encore frappé de surdité : mais l'ouïe lui fut tout à coup rendue avec la parole, quand il eut obéi à l'ange, en donnant à son fils le nom de Jean. L'obéissance guérit le mal que l'incrédulité avoit causé : à l'instant celui qui n'entendoit rien que par signes, et ne parloit qu'en écrivant, *eut la bouche ouverte*, et entonna ce divin cantique.

III.e ÉLÉVATION.

Le cantique de Zacharie. Première partie : quels sont les ennemis dont Jésus-Christ nous délivre : et quelle est la justice qu'il nous donne.

Béni soit le Seigneur Dieu d'Israël (1). C'est après être demeuré long-temps muet, une soudaine exclamation pour exprimer les merveilles qu'il avoit été contraint de resserrer en lui-même, touchant le règne du Christ qui étoit venu, et qui bientôt alloit paroître. C'est ce qu'il voit dans son transport; et il voit en même temps la part qu'aura son fils à ce grand ouvrage, qui sont les deux parties de cet admirable cantique.

C'est pour la gloire de Jésus-Christ le témoignage d'un prêtre célèbre parmi le peuple, et aussi savant que pieux. C'est pourquoi toutes les paroles de son cantique ont de doctes et secrets rapports aux promesses faites à nos pères, et aux anciennes prophéties.

(1) *Luc.* I. 68.

Il commence donc par bénir ce Dieu : *Parce qu'il a visité son peuple, et en a opéré la rédemption,* en lui envoyant son Fils, en qui *il nous a élevé un puissant Sauveur dans la maison de David son serviteur* (1). Voilà comme tout le monde connoissoit que le Fils de Marie par elle sortoit de David, et en héritoit la royauté.

Le mot de *corne* dont il se sert, est un mot de magnificence et de terreur, qui dans le style de l'Ecriture signifie la gloire, et en même temps une force incomparable pour dissiper nos ennemis. C'est ce que devoit faire le Sauveur sorti de David, pour la rédemption du genre humain.

Le saint prêtre nous fait voir deux choses dans cette rédemption : la première, sont les maux dont elle nous affranchit : et la seconde, sont les grâces qu'elle nous apporte.

Premièrement donc : *Il avoit promis par la bouche de ses prophètes, qu'il nous délivreroit de nos ennemis, et de ceux qui nous haïssent*(2). Quels sont les ennemis dont nous devons être délivrés ? Ce sont avant toutes choses, les ennemis invisibles qui nous tenoient captifs par le péché, par nos vices et par tous nos mauvais désirs : ce sont là nos vrais ennemis, qui seuls aussi peuvent nous perdre. Jésus-Christ nous délivre aussi des ennemis visibles, en nous apprenant non-seulement à ne les craindre plus, mais encore à les vaincre par la charité et par la patience, selon ce que dit saint Paul (3) : *Ne vous laissez pas vaincre par le mauvais, mais surmontez le mauvais par l'abondance du bien :* soigneux de gagner par la

(1) *Luc.* I. 68, 69. — (2) *Ibid.* 70, 71. — (3) *Rom.* XII. 20, 21.

charité vos frères qui vous persécutent; *et entassant des charbons sur leurs têtes*, pour les échauffer et fondre la glace de leurs cœurs endurcis.

C'est ainsi que le Sauveur nous apprend à vaincre nos ennemis. Mais s'il faut qu'ils soient vaincus manifestement, Dieu les mettra à nos pieds d'une autre sorte, comme il y a mis les tyrans persécuteurs de l'Eglise : et si les Juifs avoient été fidèles à leur Messie, je ne doute pas que Dieu ne les eût tirés de leur servitude d'une manière éclatante, pour les faire marcher sans crainte, et servir Dieu en paix.

Quand donc Dieu fait prospérer son peuple contre les ennemis qui les oppriment; qu'ils regardent ces heureux succès comme une grâce du libérateur qui leur est venu, et qu'ils en profitent pour mieux servir Dieu : autrement, et s'ils en abusent pour mener une vie plus licencieuse, la paix n'est pas une paix sainte et chrétienne, mais un fléau de Dieu plus terrible que la guerre même.

Mais les véritables ennemis dont la défaite nous est promise par le Sauveur, sont les démons nos vainqueurs dès l'origine du monde; et nos convoitises qui nous font la guerre dans nos membres; et nos péchés qui nous accablent, et nos foiblesses qui nous tuent; et les terreurs de la conscience, qui ne nous laissent aucun repos. Voilà les vrais ennemis, les vrais maux dont Jésus-Christ nous délivre, *pour nous faire marcher sans crainte en sa présence* (1).

Ce n'est pas assez de nous délivrer des maux : le règne de Jésus-Christ nous apporte la sainteté qui

(1) *Luc.* I. 74.

doit avoir deux qualités. La première est exprimée par ces paroles : *Afin que nous servions en sainteté et en justice devant lui* (1) : c'est-à-dire, dans une parfaite et véritable sainteté qui ne soit point extérieure, et aux yeux des hommes, mais aux yeux de Dieu. Car dans le règne de Jésus-Christ, il ne s'agit pas de purifications extérieures, ni de vaines cérémonies, ni d'une justice superficielle (2) : il faut être saint à fond, se tenir sous les yeux de Dieu, faire tout uniquement pour celui qui sonde le fond des cœurs, et ne songer qu'à lui plaire. Ce n'est pas assez, et voici la seconde qualité de la vraie sainteté : il faut persévérer dans cet état : une vertu passagère n'est pas digne de Jésus-Christ. Ceux qui, transportés par la douceur d'une dévotion nouvelle, se retirent à la première tentation, sont ceux qu'il appelle *temporels* (3), ou justes pour un certain temps, et non pour toujours. La preuve du vrai chrétien est la persévérance ? et la grâce que Jésus-Christ nous apporte est une grâce qui premièrement nous fait vraiment justes devant Dieu, et secondement nous fait justes, persévérans, marchant courageusement et humblement à la fois, sous les yeux de Dieu, durant toute la suite de nos jours.

Commençons donc une vie nouvelle sous le règne de Jésus-Christ : soyons justes à ses yeux, en exterminant pour l'amour de lui toute tache qui offenseroit ses regards, et pratiquant une vertu ferme et sévère qui ne se relâche jamais, ni en rien.

(1) *Luc.* I. 75. — (2) *Matth.* XV *et* XXIII. — (3) *Marc.* IV. 16, 17.

IV.e ÉLÉVATION.

Sur quoi toutes ces grâces sont fondées.

Pour exercer sa miséricorde envers nos pères, et se souvenir de son alliance sainte, selon qu'il avoit juré à Abraham notre père (1). Il semble qu'il falloit dire que Dieu exerçoit ses miséricordes sur nous en mémoire de nos pères. Mais pour nous ôter davantage toute vue de notre propre justice, et nous faire mieux sentir que nous sommes sauvés par grâce, le saint prêtre aime mieux dire, qu'il exerce sa miséricorde envers nos pères qui lui ont plu, qu'envers leurs enfans ingrats : qu'il nous sauve par sa bonté, et non à cause de nos mérites; et pour satisfaire à sa promesse, plutôt qu'en ayant égard à nos œuvres qui sont si mauvaises.

Ce n'est pas qu'il ne faille croire que Dieu donne des mérites à ses saints; mais c'est que ces mérites sont des grâces: c'est que la grâce qui nous les donne, nous est donnée sans mérite: on a des mérites, quand on est saint; mais pour être saint, il n'y a point de mérite : la récompense est due après la promesse; mais la promesse a été faite par pure bonté : la récompense est due encore une fois à ceux qui font de bonnes œuvres; mais la grâce qui n'est point due, précède afin qu'on les fasse. Enfans de grâce et de promesse, vivez dans cette foi : c'est la nouvelle alliance que Dieu a faite avec nous : *Que nulle chair*

(1) *Luc.* I. 72, 73.

ne se glorifie en sa présence : et que celui qui se glorifie, se glorifie en notre Seigneur (1).

V.e ÉLÉVATION.

Quel est le serment de Dieu : et ce qu'il opère.

Selon *qu'il avoit juré à notre père Abraham* (2). Je ne puis mieux exprimer le mystère de ce serment, que par ces paroles de l'épître aux Hébreux (3) : *Dans la promesse que Dieu fit à Abraham, n'ayant point de plus grand que lui par qui il pût jurer, il jura par lui-même,* comme il est écrit : *J'ai juré par moi-même, dit le Seigneur;* et ajouta : *Si je ne vous comble de bénédictions, et si je ne multiplie votre race jusqu'à l'infini* (4) : suppléez, je serai un menteur, moi qui suis la vérité même. *Abraham,* continue l'apôtre (5), *ayant attendu avec patience, a obtenu l'effet de cette promesse; car comme les hommes jurent par celui qui est plus grand qu'eux, et que le serment* où ils font entrer la toute-puissance et la vérité de Dieu dans leur engagement, *est la plus grande assurance qu'ils puissent donner pour terminer tous leurs différends,* dont aussi le serment est la décision : *Dieu voulant aussi faire voir avec plus de certitude aux héritiers de la promesse, la fermeté immuable de sa résolution, a ajouté le serment* à sa parole : *afin qu'étant appuyés sur ces deux choses inébranlables, par lesquelles il est impossible*

(1) *I. Cor.* I. 29, 31. — (2) *Luc.* I. 73. — (3) *Heb.* VI. 13, 14, 17. — (4) *Gen.* XXII. 16, 17, 18. — (5) *Heb.* VI. 15, 16, 17, 18.

sible que Dieu nous trompe, (c'est-à-dire, sur la parole de Dieu, et sur le jurement qui la confirme) *nous ayons une puissante consolation, nous qui avons mis notre refuge dans la possession des biens proposés à notre espérance.*

Il ne faut point ici de commentaire; il n'y a qu'à écouter toutes ces paroles, et nous en laisser pénétrer. Prenons garde seulement, qu'en nous attachant à la promesse, nous ne présumions pas plus qu'il ne nous est promis : Dieu a promis à la pénitence la rémission des péchés; mais il n'a pas promis le temps de faire pénitence à ceux qui ne cessent d'en abuser.

VI.e ÉLÉVATION.

Seconde partie de la prophétie du saint cantique qui regarde saint Jean-Baptiste.

Et vous, enfant, vous serez appelé le prophète du Très-haut (1); son prophète particulier et par excellence : prophète *et plus que prophète* (2), comme l'appelle le Sauveur, puisque non-seulement vous l'annoncerez comme celui qui va venir à l'instant, mais encore que vous le montrerez au milieu du peuple, comme celui qui est venu (3). *Vous marcherez devant le Seigneur pour lui préparer ses voies* (4). Voilà donc comme Zacharie appelle Jésus-Christ *le Très-haut*, et, *le Seigneur*; c'est-à-dire, dans un seul verset, il l'appelle par deux fois, *Dieu.*

(1) *Luc.* I. 76. — (2) *Matth.* XI. 9. — (3) *Joan.* I. 15, 26, 27, 29 *et seqq.* — (4) *Luc.* I. 76.

Voilà donc le caractère de la prophétie de saint Jean-Baptiste, marqué distinctement par Zacharie, qui est de marcher devant le Seigneur pour lui préparer sa voie. Et ce caractère est tiré de deux anciennes prophéties; l'une d'Isaïe (1) : *Une voix est entendue dans le désert : Préparez la voie du Seigneur ; faites ses sentiers droits.* L'autre de Malachie en confirmation (2) : *J'enverrai mon ange ; mon envoyé paroîtra et préparera les voies devant moi ; et le Seigneur que vous cherchez viendra dans son temple.*

C'est ainsi que ce docte prêtre établit par les prophètes la mission de son fils, et le propre caractère de son envoi, qui est de préparer les voies du Seigneur : mais il nous va encore expliquer ce que c'est que préparer les voies du Seigneur : c'est, dit-il (3), *de donner à son peuple la science du salut, pour la rémission de leurs péchés ;* qui est le propre ministère de saint Jean-Baptiste, dont saint Paul a dit dans les Actes après les évangélistes, *que Jean avoit baptisé le peuple du baptême de pénitence ; leur disant de croire en celui qui alloit venir ; c'est-à-dire, en Jésus* (4).

Venez donc apprendre la grande science, qui est la science du salut; et apprenons qu'elle consiste principalement dans la rémission des péchés, dont nous avons besoin toute notre vie; en sorte que notre justice est plutôt dans la rémission des péchés, que dans la perfection des vertus.

(1) *Is.* XL. 3. *Matth.* III. 3. *Marc.* I. 3. *Luc.* III. 4. — (2) *Malach.* III. 1. *Matth.* XI. 10. *Marc.* I. 2. *Luc.* VII. 27. — (3) *Luc.* I. 77. — (4) *Act.* XIX. 4. *Matth.* III. 11. *Marc.* I. 4. *Luc.* III. 8. *Joan.* I. 26, 31.

C'est ce qui a fait dire à saint Paul après David : *Bienheureux ceux dont sont remises les iniquités, et dont les péchés sont couverts : bienheureux à qui le Seigneur n'impute point de péché* (1) : afin que nous entendions, que ne pouvant être sans péché, notre vraie science est celle qui nous apprend à nous en purifier de plus en plus tous les jours, en disant avec David : *Lavez-moi de plus en plus de mon péché* (2).

Cette science est en Jésus-Christ dont il est écrit : *Mon serviteur en justifiera plusieurs dans sa science, et il portera leurs iniquités* (3). Voilà donc en Jésus-Christ la vraie science de la rémission des péchés, dont il fait l'expiation par son sang, en les portant sur lui comme une victime, mais Jean marche devant lui pour montrer au peuple que c'est en lui que les péchés sont remis.

Passons donc toute notre vie dans la pénitence, puisque la science du salut consiste dans la rémission des péchés; et ne nous glorifions point d'une justice aussi imparfaite que la nôtre : non qu'elle ne soit véritable, et parfaite à sa manière; mais parce que la plus parfaite en cette vie doit craindre d'être accablée par la multitude des péchés, si elle ne prend un soin continuel de les expier par la pénitence et par les aumônes. C'est la science que prêchoit saint Jean, en criant dans le désert, et faisant retentir toute la Judée de cette voix : *Faites de dignes fruits de pénitence* (4).

Par les entrailles de la miséricorde de notre

(1) *Rom.* IV. 7, 8. *Ps.* XXXI. 1, 2. — (2) *Ps.* L. 3. — (3) *Is.* LIII. 11. — (4) *Matth.* III. 8.

Dieu [1] : c'est uniquement par là que nous trouvons la rémission de nos péchés ; c'est par-là, poursuit Zacharie, que *l'Orient nous a visité d'en-haut.* C'est là un des noms de Jésus-Christ qu'un prophète appelle en la personne de Zorobabel : *Un homme viendra ; et son nom est l'Orient* [2]. Ce prophète c'est Zacharie ; et Zacharie, père de saint Jean en répète et en explique l'oracle. Jésus-Christ est le vrai Orient, lui *qui fait lever sur nous le vrai soleil de justice* [3] ; comme disoit Malachie : *Pour éclairer*, continue ici Zacharie, *ceux qui sont assis dans les ténèbres, et dans l'ombre de la mort ; pour dresser nos pas dans la voie de la paix* [4].

Encore qu'on ne vous parle que de la rémission de vos péchés, et qu'elle soit toujours nécessaire durant tout le cours de cette vie ; ne croyez pas que la justice ne soit pas infuse dans vos cœurs par Jésus-Christ. Il n'a pris le nom d'Orient que pour nous montrer qu'il est pour nous éclairer une lumière naissante : *Il étoit la véritable lumière, qui éclaire tout homme venant au monde* [5]. Quand cette lumière commence à paroître, elle s'appelle Orient, et c'est un des noms de Jésus-Christ. Comme donc le soleil levant ne dissipe les ténèbres, qu'en répandant la lumiere dont il embellit l'univers ; ainsi le vrai Orient, qui se lève vraiment d'en-haut, lorsqu'il sort du sein de son père pour nous éclairer, ne nous remet nos péchés qu'en nous remplissant de la lumière de la justice, par laquelle nous sommes nous-mêmes *lumière en notre Seigneur ; car vous*

[1] *Luc* I. 78. — [2] *Zach.* VI. 12. — [3] *Mal.* IV. 2. — [4] *Luc.* I. 79. *Is.* IX. 1, 2. — [5] *Joan.* I. 9.

étiez, dit saint Paul (1), *les ténèbres* mêmes, *mais à présent vous êtes lumière ;* non point toutefois en vous-mêmes, mais en Jésus-Christ qui vous apprend à marcher toujours les yeux ouverts, et à dresser incessamment vos regards vers lui, par une bonne et droite intention, dont s'ensuivra dans tout votre corps, dans toute votre personne, une lumière éternelle, et un flambeau lumineux dont vous serez éclairé.

Pour dresser nos pas dans le chemin de la paix (2). O paix! le cher objet de mon cœur : ô Jésus! qui *êtes* ma *paix* (3), qui me mettez en paix avec Dieu, avec moi-même, avec tout le monde : *qui*, par ce moyen, *pacifiez le ciel et la terre* (4). Quand sera-ce, ô Jésus! quand sera-ce, que par la foi de la rémission des péchés, par la tranquillité de ma conscience, par une douce confiance de votre faveur, et par un entier acquiescement, ou plutôt un attachement, une complaisance pour vos éternelles volontés, dans tous les évènemens de la vie, je posséderai cette paix qui est en vous, qui vient de vous, et que vous êtes vous-même ?

VII.e ÉLÉVATION.

Saint Jean au désert dès son enfance.

L'ENFANT croissoit, et son esprit se fortifioit ; et il étoit dans le désert jusqu'au jour de sa manifes-

(1) *Ephes.* v. 8. — (2) *Luc.* I. 79. — (3) *Ephes.* II. 14. — (4) *Coloss.* I. 20.

tation dans Israël (1). Ce que Dieu fait dans cet enfant est inoui. Celui qui dès le sein de sa mère avoit commencé à éclairer saint Jean-Baptiste, et à le remplir de son Saint-Esprit, se saisit de lui dès son enfance; et il paroît que dès-lors il se retira dans le désert sans qu'on puisse dire à quel âge. Que ne faut-il point penser d'un jeune enfant qu'on voit tout d'un coup après le grand éclat que fit sa naissance miraculeuse, disparoître de la maison de son père, pour être seul avec Dieu, et Dieu avec lui? Loin du commerce des hommes, il n'en avoit aucun qu'avec le ciel; il se retire de si bonne heure d'une maison sainte, d'une maison sacerdotale, d'avec des parens d'une sainteté si éminente, élevés au rang des prophètes, dont il devoit être la consolation; mais les saints n'en ont point d'autre que de tout sacrifier à Dieu.

Qui n'admireroit cette profonde retraite de saint Jean-Baptiste? Que ne lui disoit pas ce Dieu qui étoit en lui, et pour qui dès son enfance il quittoit tout? Que ne lui disoit-il point dans ce silence, où il se mettoit pour n'écouter que lui seul? *La langue*, dit saint Jacques (2), *est la source de toute iniquité*: qui veut fuir le péché doit fuir la conversation. Ce fut l'esprit de saint Jean-Baptiste qui s'est perpétué dans les solitaires. Une voix fut portée à saint Arsène: *Fuis les hommes*, oui, si tu veux fuir le péché, et ne pécher point en ta langue. Mais à qui cette parole a-t-elle été dite plutôt qu'à saint Jean-Baptiste, poussé au dedans par le Saint-Esprit à se retirer dès son enfance dans le désert?

(1) *Luc.* I. 80. — (2) *Jac.* III. 6.

Tout le reste suivit. Cet homme dès son enfance, d'une retraite et d'un silence si prodigieux, mène une vie si étonnante; n'ayant pour tout habit *qu'un* rude *cilice de poils de chameaux; une ceinture* aussi affreuse *sur ses reins; pour toute nourriture des sauterelles*, sans qu'on explique comment il les rendoit propres à sustenter sa vie, *et du miel sauvage* (1); et dans sa soif de l'eau pure. Le désert lui fournissoit tout; et sans rien emprunter des villes ni des bourgades, il n'eut aucune société avec les hommes mauvais, dont il venoit reprendre les vices, et réprimer les scandales.

Cette vie rude et rigoureuse n'étoit pas inconnue dans l'ancienne loi. On y voit dans ses prophètes les nazaréens qui ne buvoient point de vin (2). On y voit dans Jérémie (3) les réchabites, qui, non contens de se priver de cette liqueur, ne labouroient ni ne semoient, ni ne cultivoient la vigne, ni ne bâtissoient de maison, mais habitoient dans des tentes. Le Seigneur les loue par son prophète Jérémie, d'avoir été fidèles au commandement de leur père Jonadab; et leur promet en récompense, que leur institut ne cesseroit jamais. Les esséens, du temps même du Sauveur, en tenoient beaucoup. La vie prophétique qui paroît dans Elie, dans Elisée, dans tous les prophètes, étoit pleine d'austérités semblables à celle de Jean-Baptiste, et se passoit dans le désert, où ils vivoient pourtant en société avec leur famille. Mais que jamais on se fût séques-

(1) *Matth.* III. 4. — (2) *Num.* VI. 1 *et seqq. Jud.* XIII. 5, 7. *Thren.* IV. 7. *Amos*, II. 11. *I. Mach.* III. 49. — (3) *Jerem.* XXXV. 5, 6, 7 *et seqq.*

tré du monde, et dévoué à une rigoureuse solitude, autant et d'aussi bonne heure que Jean-Baptiste, avec une nourriture si affreuse, exposé aux injures de l'air, et n'ayant de retraite que dans les rochers; car on ne nous parle point de tentes ni de pavillons; sans secours, sans serviteurs, et sans aucun entretien : c'est de quoi on n'avoit encore aucun exemple.

C'est une autre sorte de prodige, que Jean-Baptiste qui avoit senti sur la terre le Verbe incarné dès le sein de sa mère, et à qui son père avoit prédit qu'il en seroit le prophète, et lui devoit préparer les voies, ne quitta point son désert pour l'aller voir parmi les hommes. Il le connoissoit si peu, qu'il fallut que le Saint-Esprit lui donnât un signe pour le connoître, quand le temps fut arrivé de le manifester au monde. Pousser la retraite jusqu'à se priver de la vue et de la conversation de Jésus-Christ, c'est une sorte d'abstinence plus divine et plus admirable, que toutes celles que nous avons vues dans saint Jean-Baptiste. Il savoit que le Verbe opère invisiblement, et de loin comme de près; il s'occupoit de ses grandeurs qu'il devoit prêcher; il l'adoroit dans le silence, avant que de l'annoncer par sa parole; il l'écoutoit au dedans; il s'enrichissoit de son abondance, de sa plénitude, avant que d'apprendre aux hommes à s'en approcher. Que ne pensoit-il point en attendant ce *Dieu*, que *personne n'avoit vu; mais* que *son Fils unique qui étoit dans son sein* venoit *annoncer* (1)? C'est ce que saint Jean devoit prêcher; c'est ce qu'il contemple en secret; et ne demande à voir ce Fils unique, que dans le temps

(1) *Joan.* I. 18.

que Dieu le feroit paroître pour le montrer, et lui préparer les voies. Ainsi attaché aux ordres de Dieu, sans s'ingérer de quoi que ce soit, sans aucun empressement de paroître, il passa sa vie dans le désert jusqu'à ce que l'heure destinée de Dieu pour sa manifestation en Israël fût arrivée.

Mourez, orgueil humain, mourez, curiosité, empressement, désir de paroître : si vous voulez préparer la voie à Jésus, et l'introduire dans vos cœurs, mourez tous à la gloire humaine. Mourez-y principalement, solitaires sacrés, imitateurs de saint Jean-Baptiste et des prophètes ; puissiez-vous aimer la vie séparée ; quitter les villes ; aimer le désert ; vous en faire un dans les villes mêmes, et recevoir la bénédiction des enfans de Jonadab fidèles aux institutions de leur père. Mais nous, fidèles, soyons-le donc à plus forte raison aux commandemens sortis de la bouche de Dieu. Si les réchabites, si les moines, ont avec raison tant de scrupule, tant de honte de manquer à leurs règles, combien devons-nous trembler à manquer à la loi de Dieu, dit le Seigneur, par la bouche de son prophète Jérémie (1).

(1) *Jerem.* XXXV. 13, 14 *et seqq.*

XVI.[e] SEMAINE.

LA NATIVITÉ DE JÉSUS-CHRIST.

PREMIÈRE ÉLÉVATION.

Songe de saint Joseph.

A QUELLE épreuve Dieu ne met-il pas les ames saintes ! Joseph se voit obligé à abandonner, comme une épouse infidèle, celle qu'il avoit prise comme la plus pure de toutes les vierges (1) ; et il étoit prêt à exécuter une chose si funeste à la pureté de la mère, et à la vie de l'enfant. Car ne pouvant être long-temps sans découvrir la grossesse de la sainte Vierge, que pouvoit-il faire l'ayant aperçue, sinon de la croire une grossesse naturelle ? Car de soupçonner seulement ce qui étoit arrivé par l'opération du Saint-Esprit, c'étoit un miracle dont Dieu n'avoit point encore donné d'exemple, et qui ne pouvoit tomber dans l'esprit humain.

Il étoit juste (2) ; et sa justice ne lui permettoit pas de demeurer dans la compagnie de celle qu'il ne pouvoit croire innocente. Tout ce qu'on pouvoit espérer de plus doux de la bonne opinion qu'il avoit conçue avec raison de sa chaste épouse, étoit, comme il le méditoit, *sans la diffamer, de la renvoyer secrètement.* C'étoit, dis-je, ce qu'on pouvoit

(1) *Matth.* I. 18. — (2) *Ibid.* 19.

espérer de plus doux ; car pour peu qu'il se fût livré à la jalousie, qui est *dure comme l'enfer* (1), à quel excès ne se fût-il pas laissé emporter? Sa justice même l'auroit flatté dans sa passion ; et sous une loi toute de rigueur, il n'y a rien qu'il n'eût pu entreprendre pour se venger. Mais Jésus commençoit à répandre dans le monde l'esprit de douceur, et il en fit part à celui qu'il avoit choisi pour lui servir de père.

Joseph le plus modéré, comme le plus juste de tous les hommes, ne songea seulement pas à prendre ce parti extrême, et vouloit seulement quitter en secret celle qu'il ne pouvoit garder sans crime. Cependant quelle douleur de se voir trompé dans l'opinion qu'il avoit de sa chasteté et de sa vertu ! de perdre celle qu'il aimoit, et de la laisser sans secours en proie à la calomnie et à la vengeance publique ! Dieu lui auroit pu éviter toutes ces peines, en lui révélant plutôt le mystère de la grossesse de sa chaste épouse ; mais sa vertu n'auroit pas été mise à l'épreuve qui lui étoit préparée ; nous n'eussions pas vu la victoire de Joseph sur la plus indomptable de toutes les passions ; et la plus juste jalousie, qui fût jamais, n'eût pas été renversée aux pieds de la vertu.

Nous voyons par le même moyen la foi de Marie. Elle voyoit la peine qu'auroit son époux, et tous les inconvéniens de sa sainte grossesse ; mais, sans en paroître inquiétée, sans songer à prévenir ce cher époux, ni à lui découvrir le secret du ciel, au hasard de se voir non-seulement soupçonnée et

(1) *Cant.* VIII. 6.

abandonnée, mais encore perdue et condamnée, elle abandonne tout à Dieu et demeure dans sa paix.

Dans cet état, *l'ange du Seigneur fut envoyé à Joseph, et lui dit : Joseph, fils de David, ne craignez pas de prendre avec vous Marie votre épouse ; car ce qui est né en elle est du Saint-Esprit* (1). Quel calme à ces paroles ! quelle ravissement ! quelle humilité dans Joseph ! Laissons-le concevoir à ceux à qui Dieu daigne en donner la connoissance.

Elle enfantera un Fils, et vous lui donnerez le nom de Jésus (2). Pourquoi, *vous ?* Vous n'en êtes pas le père ; il n'a pas de père que Dieu ; mais Dieu vous a transmis ses droits ; vous tiendrez lieu de père à Jésus-Christ : vous serez son père en effet d'une certaine manière, puisque formé par le Saint-Esprit dans celle qui étoit à vous, il est aussi à vous par ce titre. Prenez donc avec l'autorité et les droits de père, un cœur paternel pour Jésus. Dieu *qui fait en particulier tous les cœurs des hommes* (3), fait aujourd'hui en vous un cœur de père : heureux, puisqu'en même temps il donne pour vous à Jésus un cœur de fils ! Vous êtes le vrai époux de sa sainte Mère ; vous partagez avec elle ce Fils bien-aimé, et les grâces qui sont attachées à son amour. Allez donc : à la bonne heure nommez cet enfant ; donnez-lui le nom de Jésus pour vous et pour nous, afin qu'il soit notre Sauveur comme le vôtre.

(1) *Matth.* I. 20. — (2) *Ibid.* 21. — (3) *Ps.* XXXII. 15.

II.e ÉLÉVATION.

Sur la prédiction de la virginité de la sainte mère de Dieu.

Tout ceci a été fait pour accomplir ce que le Seigneur avoit dit par Isaïe : Voici qu'une vierge concevra dans son sein, et enfantera un fils ; et vous *nommerez son nom Emmanuel ;* c'est-à-dire, *Dieu avec nous* (1).

C'est la gloire de l'Eglise chrétienne. Quelle autre société a seulement osé se vanter d'avoir pour instituteur le fils d'une vierge? Un si beau titre n'étoit jamais tombé dans l'esprit humain; et cette gloire étoit réservée au christianisme. Aussi est-ce la seule religion où la perpétuelle virginité a été en honneur; où elle a été consacrée à Dieu; où l'on a souffert toutes sortes de persécutions et la mort même, plutôt que de consentir à un mariage humain. Jésus-Christ s'est déclaré l'époux des vierges? c'est lui qui a fait connoître au monde ces *eunuques spirituels*, autrefois prédits par les prophètes (2), mais qui n'ont paru que dans la religion chrétienne. Il a inspiré à son apôtre, que la sainte virginité est la seule qui peut consacrer parfaitement à Dieu un cœur incapable de se partager (3). Fils d'une Vierge, vierge lui-même; qui a pris pour son précurseur Jean-Baptiste, vierge, et pour son disciple bien-aimé, saint Jean,

(1) *Matth.* I. 22, 23, 24. *Is.* VII. 14. — (2) *Is.* LVI. 3, 4, 5. *Matth.* XIX. 12. — (3) *I. Cor.* VII. 32, 33, 34, 35.

vierge aussi selon toute la tradition chrétienne ; dont les apôtres, qui ont tout quitté, ont quitté principalement leurs femmes (ceux qui en avoient) pour le suivre ; toujours par conséquent dans la compagnie, et, pour ainsi dire, entre les mains de la continence ; où il ne faut pas s'étonner, si comme la foi, la sainte virginité a eu ses martyrs. Aussi les persécuteurs même ont reconnu la pudeur des vierges chrétiennes. *On les voyoit*, dit saint Ambroise [1], *affronter les supplices, et craindre les regards : Impavidas ad cruciatus, erubescentes ad aspectus :* au milieu des tourmens et livrées aux bêtes farouches, et à des taureaux furieux qui les jetoient en l'air, soigneuses de la pudeur, méprisant les tourmens et la vie, et n'ayant, pour ainsi parler, que le front tendre dans un corps de fer ; dignes témoins, dignes martyres de celui qui est tout ensemble Fils de Dieu, et fils d'une vierge.

Fils de Dieu, et fils d'une vierge. Ces deux choses devoient aller ensemble, afin qu'on pût dire en tous sens : *Qui comprendra sa génération* [2] ? toujours virginale, et dans le sein de son père, et dans celui de sa mère. O Jésus ! nous la croyons, si nous ne pouvons pas la comprendre. Elle nous apprend, qu'il n'y a rien de plus incompatible que l'impureté et la religion chrétienne. Elevé parmi des mystères si chastes, qui peut souffrir de la corruption dans sa chair ? Le seul nom de Jésus n'inspire-t-il pas la pureté ? Qui peut seulement le prononcer avec des lèvres souillées ? Mais qui peut approcher de son saint corps, l'unique fruit d'une mère

(1) *Amb. de Virg.* — (2) *Is.* LIII. 8.

vierge; si pur, qu'il n'a pu souffrir, ni en lui-même, ni en sa Mère même la sainteté nuptiale : qui peut, dis-je, approcher de ce sacrer corps avec des sentimens impurs ? ou ne pas consacré son corps, chacun selon son état, à la pureté, après l'avoir reçu ? Ministres sacrés de ses autels, soyez donc purs comme le soleil : Chrétiens en général, détestez toute impureté : Vierges consacrées à Jésus-Christ, ses chères épouses, soyez jalouses pour lui ; et ne laissez en vous aucun reste d'un vice qui a tant de secrètes branches. Mais si vous voulez être vierges de corps et d'esprit, humiliez-vous : n'aimez ni les regards ni les louanges des hommes : cachez-vous à vous-mêmes, comme une vierge pudique, qui loin de se faire voir, n'ose pas seulement se regarder quoique seule : un regard sur vous-même, une complaisance, non-seulement pour cette fragile beauté qui pare la superficie du corps, mais encore pour la beauté intérieure, est une espèce d'abandonnement. Femmes chrétiennes, vierges chrétiennes, et vous dont le célibat doit être l'honneur de l'Eglise ; soyez soigneux d'une réputation qui fait l'édification publique. Considérez Jésus-Christ notre pontife, parmi tous les opprobres qu'il a soufferts, jusqu'à être accusé comme *un homme qui aimoit le vin et la bonne chère* (1), il n'a pas voulu que sa pudeur ait jamais eu la moindre atteinte. On *s'étonnoit de le voir parler en particulier à une femme* (2), qu'il convertissoit, et avec elle sa patrie : et il agissoit en tout d'une manière si épurée et si sérieuse, que malgré la malignité de ses ennemis,

(1) *Matth.* XI. 19. — (2) *Joan.* IV. 27.

son intégrité de ce côté là est demeurée sans soupçon. Pourquoi l'a-t-il voulu de cette sorte? si ce n'est pour nous; afin de nous faire voir combien nous devons être soigneux, autant qu'il nous est possible, de n'être pas seulement soupçonnés dans une matière si délicate, où le genre humain est si emporté, si malin, et si curieux?

III.e ÉLÉVATION.

Encore sur la perpétuelle virginité de Marie.

Pourquoi, saint évangéliste, avez-vous dit ces paroles : *Et non cognoscebat eam donec peperit : Et il ne l'avoit pas connue, quand elle enfanta son fils premier né* (1)? Que ne disiez-vous plutôt qu'il ne la connut jamais, et qu'elle fût vierge perpétuelle? Les évangélistes disent ce que Dieu leur met à la bouche. Saint Matthieu avoit ordre d'expliquer précisément ce qui regardoit l'enfantement virginal, et l'accomplissement de la prophétie d'Isaïe, qui portoit, qu'*une vierge concevroit et enfanteroit un fils* (2).

Au reste, on ne peut penser sans horreur, que ce sein virginal où le Saint-Esprit avoit opéré, dont Jésus-Christ avoit fait son temple, ait jamais pu être souillé; ni que Joseph, ni que Marie même, aient pu cesser de le respecter. Avant sa conception et son enfantement, elle avoit dit en général : *Je ne connois point d'homme* (3) : saint Joseph étoit entré

(1) *Matth.* I. 25. — (2) *Is.* VII. 14. — (3) *Luc.* I. 34.

dans

dans ce dessein ; et y avoir manqué après un enfantement si miraculeux, c'eût été un sacrilége indigne d'eux, et une profanation indigne de Jésus-Christ même. Les frères de Jésus mentionnés dans l'Evangile, et saint Jacques qu'on appela frère du Seigneur, constamment ne l'étoient que par la parenté, comme on parloit en ce temps : et la sainte tradition ne l'a jamais entendu d'une autre sorte. Qui a jamais seulement pensé parmi les chrétiens, que Jésus ne fût pas le fils unique de Marie, comme de Dieu ? Si (ce qui est abominable à penser) il n'eût pas été son fils unique, lui auroit-il, en la quittant, donné un fils d'adoption ? Et quand il dit à saint Jean : *Voilà votre mère ;* et à elle : *Voilà votre fils* (1) : ne montre-t-il pas, qu'il suppléoit par une espèce d'adoption, ce qui alloit manquer à la nature ? Loin de la pensée des chrétiens le blasphême de Jovinien, qui a été l'exécration de toute l'Eglise, Dieu a marqué aux évangélistes ce qu'ils devoient précisément écrire, et ce qu'il vouloit qu'on réservât à la tradition de son Eglise, pour l'expliquer davantage. Apprenons de là qu'il faut penser de Marie tout ce qu'il y a de plus digne et d'elle et de Jésus-Christ, quand même l'Ecriture ne l'auroit pas toujours voulu exprimer avec la dernière précision et netteté, et qu'il auroit plu à Dieu le laisser expliquer à fond à la tradition de son Eglise, qui a fait un article de foi de la perpétuelle virginité de Marie.

Quand est-ce qu'il a plu à Dieu de manifester au monde la merveille de l'enfantement virginal ? Cons-

(1) *Joan.* XIX. 26, 27.

tamment ce n'a pas été durant la vie du Sauveur, puisqu'il lui a plu de naître et de vivre sous le voile du mariage : en quoi il a confirmé que le mariage étoit saint, puisqu'il a voulu paroître au monde sous sa couverture. On a donc prêché la gloire de l'enfantement virginal, quand on a prêché toute la gloire du fils de Dieu : et en attendant, Dieu préparoit à la pureté de Marie, en la personne de saint Joseph son cher époux, le témoin le moins suspect et le plus certain qu'on pût jamais penser.

IV.e ÉLÉVATION.

Sur ces paroles d'Isaïe rapportées par l'Evangéliste : Son nom sera appelé Emmanuel.

Son nom sera Emmanuel : Dieu avec nous (1). Ce sont de ces noms mystiques que les prophètes donnent en esprit, pour exprimer certains effets de la puissance divine, sans qu'il soit besoin pour cela qu'on les porte dans l'usage. Si nous comprenons la force de ce nom. *Emmanuel*, nous y trouverons celui de Sauveur. Car qu'est-ce qu'être Sauveur, si ce n'est d'ôter les péchés, comme l'ange l'a interprêté? Mais les péchés étant ôtés, et n'y ayant plus de séparation entre Dieu et nous, que reste-t-il autre chose, sinon d'être unis à Dieu, et que Dieu soit avec nous parfaitement? Nous sommes donc parfaitement et éternellement sauvés, et nous reconnoissons en Jésus qui nous sauve, un vrai *Em-*

(1) *Is.* VII. 14. *Matth.* I. 23.

manuel. Il est Sauveur, parce qu'en lui Dieu est avec nous : c'est un Dieu, qui s'unit notre nature : étant donc réconciliés avec Dieu, nous sommes élevés par la grâce jusqu'à n'être plus qu'un même esprit avec lui.

C'est ce qu'opère celui qui est à la fois, ce que Dieu est, et ce que nous sommes ; Dieu et homme tout ensemble. *Dieu étoit en* Jésus-Christ *se réconciliant le monde, ne leur imputant plus leurs péchés* (1), et les effaçant dans ses saints. Ainsi Dieu est avec eux, parce qu'ils n'ont plus leurs péchés.

Mais ce n'étoit rien, si en même temps Dieu n'eût été avec eux pour les empêcher d'en commettre de nouveaux. Dieu est avec vous dans le style de l'Ecriture, c'est-à-dire, que Dieu vous protège ; Dieu vous aide, et encore avec un secours si puissant que vos ennemis ne prévaudront pas contre vous. *Ils combattront*, disoit le prophète (2), *et ils ne prévaudront pas, parce que je suis avec vous.* Soyez donc avec nous, ô Emmanuel ! afin que si après le pardon de nos péchés, nous avons encore à combattre ses pernicieuses douceurs, ses attraits, ses tentations, nous en demeurions victorieux.

Est-ce là toute la grâce de notre Emmanuel ? Non sans doute : en voici une bien plus haute, qui aussi est la dernière de toutes : c'est qu'il sera avec nous dans l'éternité, *où Dieu sera tout en tous* (3) : avec nous, pour nous purifier de nos péchés : avec nous, pour n'en plus commettre : avec nous, pour nous conduire à la vie, où nous ne pourrons plus

(1) *II. Cor.* v. 19. — (2) *Jerem.* I. 19. — (3) *I. Cor.* xv. 28.

en commettre aucun. Voilà, dit saint Augustin [1], trois degrés par où nous passons, pour arriver au salut que nous promet le nom de Jésus, et à la grâce parfaite de la divine union par notre Emmanuel : heureux, quand non-seulement nous n'aurons plus de péchés sous le joug de qui nous succombions ; mais quand encore nous n'en aurons plus contre qui il faille combattre, et qui mettent en péril notre délivrance !

O Jésus ! ô Emmanuel ! ô Sauveur ! ô Dieu avec nous ! ô vainqueur du péché ! ô lien de la divine union ! J'attends avec foi ce bienheureux jour, où vous recevrez pour moi le nom de Jésus, où vous serez mon Emmanuel, toujours avec moi, parmi tant de tentations et de périls. Prévenez-moi de votre grâce, unissez-moi à vous ; et que tout ce qui est en moi soit soumis à vos volontés.

V.e ÉLÉVATION.

Joseph prend soin de Marie et de l'enfant : voyage de Bethléem.

Après le songe de Joseph et la parole de l'ange, ce saint homme fut changé : il devint père ; il devint époux par le cœur. Les autres adoptent des enfans : Jésus a adopté un père. L'effet de son mariage fut le tendre soin qu'il eut de Marie, et du divin enfant. Il commence ce bienheureux ministère par le voyage de Bethléem ; et nous en verrons toute la suite.

[1] *S. Aug. passim.*

Que faites-vous, princes du monde, en mettant tout l'univers en mouvement, afin qu'on vous dresse un rôle de tous les sujets de votre empire ? Vous en voulez connoître la force, les tributs, les soldats futurs, et vous commencez, pour ainsi dire, à les enrôler. C'est cela ou quelque chose de semblable, que vous pensez faire : mais Dieu a d'autres desseins que vous exécutez sans y penser par vos vues humaines. Son Fils doit naître dans Bethléem, humble patrie de David : il l'a fait ainsi prédire par son prophète (1), il y a plus de sept cents ans ; et voilà que tout l'univers se remue pour accomplir cette prophétie.

Quand ils furent à Bethléem, au dehors pour obéir au prince qui leur ordonnoit de s'y faire inscrire dans le registre public ; et en effet pour obéir à l'ordre de Dieu, dont le secret instinct les menoit à l'accomplissement de ses desseins : *Le temps d'enfanter de Marie arriva* (2) ; et Jésus, fils de David *naquit dans la ville où David avoit pris naissance* (3). Son origine fut attestée par les registres publics : l'empire Romain rendit témoignage à la royale descendance de Jésus-Christ ; et César, qui n'y pensoit pas, exécuta l'ordre de Dieu.

Allons aussi nous faire écrire à Bethléem ; Bethléem, c'est-à-dire, maison du pain : allons y goûter le pain céleste, le pain des anges devenu la nourriture de l'homme : regardons toutes les églises comme étant le vrai Bethléem, et la vraie maison du pain de vie. C'est ce pain que Dieu donne aux pauvres dans la nativité de Jésus ; s'ils aiment avec

(1) *Mich.* V. 2. — (2) *Luc.* II. 2, 4. — (3) *Joan.* VII. 42.

lui la pauvreté, s'ils connoissent les véritables richesses. *Edent pauperes, et saturabuntur : Les pauvres mangeront et seront rassasiés* (1); s'ils imitent la pauvreté de leur Seigneur, et le viennent adorer dans la crèche.

VI.e ÉLÉVATION.

L'étable et la crèche de Jésus-Christ.

Dieu préparoit au monde un grand et nouveau spectacle, quand il fit naître un roi pauvre; et il fallut lui préparer un palais, et un berceau convenable *Il est venu dans son bien : et les siens ne l'ont pas reçu* (2). *Il ne s'est point trouvé de place* pour lui (3), quand il est venu : la foule et les riches de la terre avoient rempli les hôtelleries : il n'y a plus pour Jésus qu'une étable abandonnée et déserte, et une crèche pour le coucher. Digne retraite pour celui qui dans le progrès de son âge devoit dire : *Les renards ont leurs trous; et les oiseaux du ciel*, qui sont les familles les plus vagabondes du monde, *ont leurs nids; mais le Fils de l'homme n'a pas où reposer sa tête.* (4). Il ne le dit pas par plainte : il étoit accoutumé à ce délaissement : et à la lettre, dès sa naissance, il n'eut pas où reposer sa tête.

C'est lui-même qui le voulut de cette sorte. Laissons les lieux habités par les hommes : laissons les hôtelleries où règnent le tumulte et l'intérêt : cherchez pour moi parmi les animaux une retraite plus simple et plus innocente. On a enfin trouvé un lieu

(1) *Ps.* XXI. 27. — (2) *Joan.* I. 11. — (3) *Luc.* II. 7. — (4) *Luc.* IX. 58.

digne du *délaissé.* Sortez, divin enfant; tout est prêt pour signaler votre pauvreté. Il sort comme un trait de lumière, comme un rayon du soleil : sa mère est toute étonnée de le voir paroître tout à coup : cet enfantement est exempt de cris, comme de douleur et de violence : miraculeusement conçu, il naît encore plus miraculeusement : et les saints ont trouvé encore plus étonnant d'être né, que d'être conçu d'une vierge.

Entrez en possession du trône de votre pauvreté. Les anges vous y viennent adorer. Quand Dieu vous introduisit dans le monde, ce commandement partit du haut trône de sa majesté : *Que tous les anges de Dieu l'adorent* (1). Qui peut douter que sa mère, que son père d'adoption ne l'aient adoré en même temps ? C'est en figure de Jésus, que l'ancien Joseph fut *adoré de son père et de sa mère* (2) : mais l'adoration que reçoit Jésus, est bien d'un autre ordre, puisqu'il est *béni et adoré comme Dieu au-dessus de tout, aux siècles des siècles* (3).

Ne pensez pas approcher de ce trône de pauvreté avec l'amour des richesses et des grandeurs. Détrompez-vous, désabusez-vous, dépouillez-vous, du moins en esprit, vous qui venez à la crèche du Sauveur. Que n'avons-nous le courage de tout quitter en effet, pour suivre pauvres le Roi des pauvres ! Quittons du moins tout en esprit; et au lieu de nous glorifier du riche appareil qui nous environne, rougissons d'être parés, où Jésus-Christ est nu et délaissé.

(1) *Heb.* I. 6. *Ps.* XCVI. 7. — (2) *Gen.* XXXVII. 9, 10, 11. — (3) *Rom.* IX. 5.

Toutefois il n'est pas nu : *sa mère l'enveloppe de langes* (1), avec ses chastes mains. Il faut couvrir le nouvel Adam, qui porte le caractère du péché, que l'air dévoreroit, et que la pudeur doit habiller autant que la nécessité. Couvrez donc, Marie, ce tendre corps; portez-le à cette mamelle virginale. Concevez-vous votre enfantement ? N'avez-vous point quelque pudeur de vous voir mère ? Osez-vous découvrir ce sein maternel ? Et quel enfant ose en approcher ses divines mains ? Adorez-le en l'allaitant, pendant que les anges lui vont amener d'autres adorateurs.

VII.e ÉLÉVATION.

L'ange annonce Jésus aux bergers.

Les bergers, les imitateurs des saints patriarches, et la troupe la plus innocente et la plus simple qui fût dans le monde, *veilloient la nuit* parmi les champs *à la garde de leurs troupeaux* (2). Anges saints, accoutumés à converser avec ces anciens bergers, avec Abraham, avec Isaac, avec Jacob, annoncez à ceux de la contrée, que le grand pasteur est venu; que la terre va voir encore un roi berger, qui est le fils de David. *L'ange du Seigneur.* Ne lui demandons pas son nom, comme Manué : il nous répondroit peut-être : *Pourquoi demandez-vous mon nom qui est admirable* (3) ? Si ce n'est qu'il faille entendre que c'est le même ange qui vient

(1) *Luc.* II. 7. — (2) *Ibid.* 8, 9. — (3) *Jud.* XIII. 17, 18.

d'apparoître à Zacharie, et à la sainte Vierge. Quoi qu'il en soit, sans rien présumer où l'Evangile ne dit mot, *l'ange du Seigneur se présenta tout à coup à eux : une lumière céleste les environna, et ils furent saisis d'une grande crainte* (1). Tout ce qui est divin étonne d'abord la nature humaine pécheresse et bannie du ciel. Mais l'ange les rassura, en leur disant : *Ne craignez pas : je vous annonce une grande joie. C'est que dans la ville de David :* retenez ce lieu qui de si long-temps vous est marqué par la prophétie : *aujourd'hui vous est né le Sauveur du monde, le Christ, le Seigneur. Et voici le signe que je vous donne pour le reconnoître : vous trouverez un enfant enveloppé de langes, couché dans une crèche.* A cette marque singulière d'un enfant couché dans une crèche, vous reconnoîtrez celui qui est le Christ, le Seigneur : *Petit enfant qui est né pour nous : Fils qui nous est donné :* qui en même temps, *est appelé l'admirable, Dieu, fort, le vrai fort d'Israël,* comme l'Ecriture l'explique ailleurs : *le père de l'éternité, le prince de paix* (2). Aussi *au même instant se joignit à l'ange une grande troupe de l'armée céleste, qui louoit Dieu, et disoit : Gloire à Dieu, et paix sur la terre* (3).

Remarquons ici un nouveau *Seigneur* à qui nous appartenons : un Seigneur qui reçoit de nouveau ce nom suprême et divin avec celui de Christ. C'est le Dieu qui est oint de Dieu, à qui David a chanté : *Votre Dieu, ô Dieu ! vous a oint ; vous êtes Dieu éternellement* (4). Mais vous êtes de nouveau, le

(1) *Luc.* II. 9, 10, 11, 12. — (2) *Is.* IX. 6. — (3) *Luc.* II. 13, 14. — (4) *Ps.* XLIV. 8.

Christ, Dieu et homme à la fois : et le nom du Seigneur vous est affecté, pour exprimer que vous êtes Dieu à même titre que votre Père : dorénavant à l'exemple de l'ange, on vous appellera le Seigneur en toute souveraineté et hauteur. Commandez donc à votre peuple nouveau : vous ne parlez point encore ; mais vous commandez par votre exemple : et quoi ? l'estime du moins et l'amour de la pauvreté; le mépris des pompes du monde ; la simplicité : l'oserai-je dire, une sainte rusticité dans ces nouveaux adorateurs que l'ange vous amène, et qui font toute votre cour, agréable à Joseph, à Marie et de même parure qu'eux, puisqu'ils sont également revêtus de la livrée de la pauvreté.

VIII.e ÉLÉVATION.

Les marques pour connoître Jésus.

Repassons sur ces paroles de l'ange : *Vous trouverez un enfant dans des langes, sur une crèche* (1) : vous connoîtrez à ce signe que c'est le Seigneur. Allez dans la cour des rois ; vous reconnoîtrez le prince nouveau né par ses couvertures rehaussées d'or, et par un superbe berceau dont on voudroit bien faire un trône. Mais pour connoître le Christ qui vous est né, ce Seigneur si haut, que David son père, tout roi qu'il est, appelle *son Seigneur* (2) : on ne vous donne pour signal que la crèche où il est couché, et les pauvres langes où est enveloppée sa

(1) *Luc.* II. 12. — (2) *Ps.* CIX. 1.

foible enfance; c'est-à-dire, qu'on ne vous donne qu'une nature semblable à la vôtre; des infirmités comme les vôtres; une pauvreté au-dessous de la vôtre. Qui de vous est né dans une étable ? Qui de vous, pour pauvre qu'il soit, donne à ses enfans une crèche pour berceau ? Jésus est le seul qu'on voit délaissé jusqu'à cette extrémité : et c'est à cette marque qu'il veut être reconnu.

S'il vouloit se servir de sa puissance, quel or couronneroit sa tête ? Quelle pourpre éclateroit sur ses épaules ? Quelles pierreries enrichiroient ses habits ? *Mais*, poursuit Tertullien (1), *il a jugé tout ce faux éclat, toute cette gloire empruntée, indigne de lui et des siens : ainsi en la refusant, il l'a méprisée; en la méprisant, il l'a proscrite; en la proscrivant, il l'a rangée avec les pompes du démon et du siècle.*

C'est ainsi que parloient nos pères les premiers chrétiens : mais nous, malheureux, nous ne respirons que l'ambition et la mollesse.

IX.e ÉLÉVATION.

Le cantique des anges.

Gloire *à Dieu au plus haut des cieux; et paix sur la terre aux hommes de bonne volonté* (2). La paix se publie par toute la terre : la paix de l'homme avec Dieu par la rémission des péchés : la paix des hommes entre eux : la paix de l'homme avec lui-

(1) *Tertull. de patientiâ. c.* VII. — (2) *Luc.* II. 14.

même par le concours de tous ses désirs à vouloir ce que Dieu veut. Voilà la paix que les anges chantent et qu'ils annoncent à tout l'univers.

Cette paix est le sujet de la gloire de Dieu. Ne nous réjouissons pas de cette paix, à cause qu'elle se fait sentir à nous dans nos cœurs; mais à cause qu'elle glorifie Dieu dans le haut trône de sa gloire : élevons-nous aux lieux hauts; à la plus grande hauteur du trône de Dieu, pour le glorifier en lui-même, et n'aimer ce qu'il fait en nous que par rapport à lui.

Chantons dans cet esprit avec toute l'Eglise : *Gloria in excelsis Deo.* Toutes les fois qu'on entonne ce cantique angélique, entrons dans la musique des anges par le concert et l'accord de tous nos désirs. Souvenons-nous de la naissance de notre Seigneur qui a fait naître ce chant. Disons de cœur toutes les paroles que l'Eglise ajoute pour interpréter le cantique des anges : nous vous louons : nous vous adorons : *laudamus te : adoramus te;* et surtout : *Gratias agimus tibi, propter magnam gloriam tuam :* nous vous rendons grâces à cause de votre grande gloire : nous aimons vos bienfaits, à cause qu'ils vous glorifient; et les biens que vous nous faites, à cause que votre bonté en est honorée.

Paix sur la terre aux hommes de bonne volonté. Le mot de l'original qu'on explique par la bonne volonté, signifie la bonne volonté de Dieu pour nous, et nous marque que la paix est donnée aux hommes chéris de Dieu.

L'original porte mot à mot : *Gloire à Dieu dans les lieux hauts : paix sur la terre : bonne volonté du*

côté de Dieu dans les hommes. C'est ainsi qu'ont lu de tout temps les Eglises d'Orient. Celles d'Occident y reviennent en chantant la paix aux hommes de bonne volonté, c'est-à-dire, premièrement à ceux à qui Dieu veut du bien; et en second lieu à ceux qui ont eux-mêmes une bonne volonté, puisque le premier effet de la bonne volonté que Dieu a pour nous, est de nous inspirer une bonne volonté envers lui.

La bonne volonté est celle qui est conforme à la volonté de Dieu : comme elle est bonne par essence et par elle-même; celle qui lui est conforme, est bonne par ce rapport. Réglons donc notre volonté par celle de Dieu : et nous serons des hommes de bonne volonté, pourvu que ce ne soit pas par insensibilité, par indolence, par négligence, et pour éviter le travail; mais par la foi, que *nous rejetions tout sur Dieu* (1). Les ames molles et paresseuses ont plutôt fait en disant tout à coup, que Dieu fasse ce qu'il voudra; et ne se soucient que de fuir la peine et l'inquiétude. Mais pour être véritablement conforme à la volonté de Dieu, il faut savoir lui faire un sacrifice de ce qu'on a de plus cher, et avec un cœur déchiré, lui dire : Tout est à vous, faites ce qu'il vous plaira. Ainsi que le saint homme Job, qui ayant perdu en un jour tous ses biens et tous ses enfans, comme on venoit coup sur coup lui en rapporter la nouvelle, se jetant à terre adora Dieu et dit : *Le Seigneur m'avoit donné tout ce que j'avois; le Seigneur me l'a ôté : il en est arrivé ainsi qu'il a plu au Seigneur : le nom du Seigneur soit*

(1) *I. Pet.* v. 7.

béni (1). Celui qui adore en cette sorte, est le vrai homme de bonne volonté ; et élevé au-dessus des sens et de sa volonté propre, il glorifie Dieu dans les lieux hauts. C'est ainsi qu'il a la paix : il tâche de calmer le trouble de son cœur, non point à cause que ce trouble le peine, mais parce qu'il empêche la perfection du sacrifice qu'il veut faire à Dieu ; autrement il ne chercheroit qu'un faux repos : et voilà ce que c'est que la bonne volonté.

La bonne volonté, c'est le sincère amour de Dieu, et comme parle saint Paul : *C'est la charité d'un cœur pur, d'une conscience droite, et d'une foi qui ne soit pas feinte* (2). La foi est feinte en ceux où elle n'est pas soutenue par les bonnes œuvres ; et les bonnes œuvres sont celles où l'on cherche à contenter Dieu, et non pas son humeur, son inclination, son propre désir. Alors quand on cherche Dieu avec une intention pure, les œuvres sont pleines : sinon l'on reçoit de Jésus-Christ ce reproche : *Je ne trouve pas vos œuvres pleines devant mon Dieu* (3).

X.e ÉLÉVATION.

Commencement de l'Evangile.

Le commencement de l'Evangile est dans ces paroles de l'ange aux bergers : *Je vous annonce*, de mot à mot, *Je vous évangélise, je vous apporte la bonne nouvelle qui sera le sujet d'une grande joie ;*

(1) *Job.* I. 21, 22. — (2) *II. Tim.* I. 5. — (3) *Apoc.* II. 2.

et c'est celle *de la naissance du Sauveur du monde* (1). Quelle plus heureuse nouvelle que celle d'avoir un Sauveur ? Lui-même dans la première prédication qu'il fit dans la synagogue au sortir du désert, nous explique ce sujet de joie par les paroles d'Isaïe, qu'il trouva à l'ouverture du livre : *L'esprit du Seigneur est sur moi : c'est pourquoi il m'a consacré par son onction : il m'a envoyé annoncer l'Evangile aux pauvres, et leur porter la bonne nouvelle de leur délivrance ; pour guérir ceux qui ont le cœur affligé ; pour annoncer aux captifs qu'ils vont être mis en liberté, et aux aveugles qu'ils vont recevoir la vue ; renvoyer en paix ceux qui sont accablés de maux ; publier l'année de miséricorde et le pardon du Seigneur, et le jour où il rendra* aux gens de bien *leur récompense* (2), comme le châtiment aux autres.

Quelle joie pareille pouvoit-on donner aux hommes de bonne volonté, et quel plus grand sujet de joie ? Mais n'est-ce pas en même temps le plus grand sujet de glorifier Dieu ? Et que peuvent désirer les gens de bien, que de voir Dieu exalté par tant de merveilles ? Voilà donc ce que c'est que l'Evangile : c'est en apprenant l'heureuse nouvelle de la délivrance de l'homme, se réjouir d'y voir la plus grande gloire de Dieu. Elevons-nous aux lieux hauts, à la plus sublime partie de nous-mêmes ; élevons-nous au-dessus de nous, et cherchons Dieu en lui-même, pour nous réjouir avec les anges de sa grande gloire.

(1) *Luc.* II. 10. — (2) *Ibid.* IV. 18, 19. *Is.* LXI. 1, 2.

XI.e ÉLÉVATION.

Les bergers à la crèche de Jésus-Christ.

Après le cantique des anges, *les bergers se disoient les uns les autres : Allons à Bethléem. Et s'étant hâtés de partir, ils trouvèrent Marie et Joseph, et l'enfant couché dans la crèche* (1). Le voilà donc ce Sauveur qu'on nous a annoncé ! Hélas ! à quelle marque nous le fait-on connoître ! A la marque d'une pauvreté qui n'eut jamais sa semblable. Non, jamais nous ne nous plaindrons de notre misère : nous préférerons nos cabanes aux palais des rois : nous vivrons heureux sous notre chaume, et trop glorieux de porter le caractère du Roi des rois. Allons répandre partout cette bienheureuse nouvelle : allons partout consoler les pauvres en leur disant les merveilles que nous avons vues.

Comme Dieu prépare la voie à son Evangile ! chacun étoit étonné d'entendre ce beau témoignage de ces bouches aussi innocentes que rustiques. Si c'étoient des hommes célèbres, des pharisiens ou des docteurs de la loi, qui racontassent ces merveilles, le monde croiroit aisément, qu'ils voudroient se faire un nom par leurs sublimes visions. Mais qui songe à contredire de simples bergers dans leur récit naïf et sincère? La plénitude de leur joie éclate naturellement, et leur discours est sans artifice. Il fal-

(1) *Luc.* II. 15, 16.

loit de tels témoins à celui qui devoit choisir des pêcheurs pour être ses premiers disciples et les docteurs futurs de son Eglise. Tout est, pour ainsi parler, de même parure dans les mysteres de Jésus-Christ. Tâchons de sauver les pauvres, et de leur faire goûter la grâce de leur état. Humilions les riches du siècle, et confondons leur orgueil. Si quelque chose nous manque; et à qui ne manque-t-il pas quelque chose? aimons, adorons, baisons ce caractère de Jésus-Christ. Ne souhaitons point d'être riches : car que gagnons-nous? puisqu'après tout, quand nous aurons entassé dignités sur dignités, terres sur terres, trésors sur trésors; il faut nous en détacher, il en faut perdre le goût, il faut être prêt à tout perdre, si nous voulons être chrétiens.

XII.e ÉLÉVATION.

Le silence et l'admiration de Marie et de Joseph.

Nous avons vu les bergers s'en retourner glorifiant Dieu, et le faisant glorifier à tous ceux qui les écoutoient. Mais voici quelque chose encore de plus merveilleux et de plus édifiant : *Marie conservoit toutes ces choses, les repassant dans son cœur.* Et dans la suite : *Le père et la mère de Jésus étoient dans l'admiration des choses qu'on disoit de lui* (1). Je ne sais s'il ne vaudroit pas peut-être mieux s'unir au silence de Marie, que d'en expliquer le mé-

(1) *Luc.* II. 19, 33.

rite par nos paroles. Car qu'y a-t-il de plus admirable, après ce qui lui a été annoncé par l'ange, mais après ce qui s'est passé en elle-même, que d'écouter parler tout le monde, et demeurer cependant la bouche fermée ? Elle a porté dans son sein le Fils du Très-haut : elle l'en a vu sortir comme un rayon de soleil d'une nuée, pour ainsi parler, pure et lumineuse. Que n'a-t-elle pas senti par sa présence ? et si pour en avoir approché, Jean dans le sein de sa mère a ressenti un tressaillement si miraculeux ; quelle paix, quelle joie divine n'aura pas sentie la sainte Vierge à la conception du Verbe que le Saint-Esprit formoit en elle ? Que ne pourroit-elle donc pas dire elle-même de son cher Fils ? Cependant elle le laisse louer par tout le monde ; elle entend les bergers ; elle ne dit mot aux mages qui viennent adorer son fils ; elle écoute Siméon et Anne la prophétesse ; elle ne s'épanche qu'avec sainte Elisabeth, dont la visite avoit fait une prophétesse ; et sans ouvrir seulement la bouche avec tous les autres, elle fait l'étonnée et l'ignorante : *Erant mirantes*. Joseph entre en part de son silence comme de son secret, lui à qui l'ange avoit dit de si grandes choses, et qui avoit vu le miracle de l'enfantement virginal. Ni l'un ni l'autre ne parlent de ce qu'ils voient tous les jours dans leur maison, et ne tirent aucun avantage de tant de merveilles. Aussi humble que sage, Marie se laisse considérer comme une mère vulgaire, et son Fils comme le fruit d'un mariage ordinaire.

Les grandes choses que Dieu fait au dedans de ses créatures, opèrent naturellement le silence, le

saisissement, et je ne sais quoi de divin, qui supprime toute expression. Car que diroit-on, et que pourroit dire Marie, qui pût égaler ce qu'elle sentoit? Ainsi on tient sous le sceau le secret de Dieu, si ce n'est que lui-même anime la langue et la pousse à parler. Les avantages humains ne sont rien, s'ils ne sont connus, et que le monde ne les prise. Ce que Dieu fait, a par soi-même son prix inestimable que l'on ne veut goûter qu'entre Dieu et soi. Hommes, que vous êtes vains, et que vaine est l'ostentation qui vous presse à faire valoir aux yeux des hommes aussi vains que vous, tous vos foibles avantages! *Enfans des hommes, jusqu'à quand aurez-vous un cœur pesant* et charnel? *jusqu'à quand aimerez-vous la vanité, et vous plairez-vous dans le mensonge* (1)? Tous les biens dont on fait parade, sont faux en eux-mêmes, l'opinion seule y met le prix; et il n'y a de bien véritable que ce qu'on goûte seul à seul dans le silence avec Dieu. *Mettez-vous dans un saint loisir pour connoître que je suis Dieu. Goûtez et voyez combien le Seigneur est doux* (2). Aimez la retraite et le silence : retirez-vous des conversations tumultueuses du monde : taisez-vous ma bouche, n'étourdissez pas mon cœur qui écoute Dieu, et cessez d'interrompre ou de troubler une attention si douce. *Vacate et videte : Vivez*, dit le Psalmiste, *dans un saint loisir, et voyez*. Et encore : *Goûtez et voyez combien le Seigneur est doux*. Et laissez parler en vous ce goût céleste. *Gustate et videte, quoniam suavis est Dominus.*

(1) *Ps.* IV. 3. — (2) *Ps.* XLV. 11. *et* XXXIII. 9.

XVII.ᴱ SEMAINE.

SUITE DES MYSTÈRES DE L'ENFANCE DE JÉSUS-CHRIST.

PREMIÈRE ÉLÉVATION.

La circoncision : le nom de Jésus.

Le huitième jour étant arrivé, auquel l'enfant devoit être circoncis, il fut nommé Jésus (1). Jésus souffre d'être mis au rang des pécheurs : il va comme un vil esclave porter sur sa chair un caractère servile, et la marque du péché de notre origine. Le voilà donc en apparence fils d'Adam comme les autres ; pécheur et banni par sa naissance, il falloit qu'il portât la marque du péché, comme il en devoit porter la peine.

Cependant au lieu d'être impur comme nous tous par son origine ; par son origine il étoit saint, conçu du Saint-Esprit qui sanctifie tout, et uni en personne au Fils de Dieu, qui est le Saint des saints par essence. L'esprit qui nous sanctifie dans notre régénération est celui dont Jésus-Christ est conçu, dont sa sainte chair a été formée, et qui est infus naturellement dans son ame sainte : de sorte qu'il n'a pas besoin d'être circoncis : et il ne se soumet à cette loi que pour accomplir toute justice, en donnant au monde l'exemple d'une parfaite obéissance.

(1) *Luc.* II. 21.

Cependant en recevant la circoncision, *Il se rend*, comme dit saint Paul [1], *débiteur de toute la loi*, et s'y oblige; mais pour nous, afin de nous affranchir de ce pesant joug. Nous voilà donc libres par l'esclavage de Jésus : marchons en la liberté des enfans de Dieu; non plus dans l'esprit de crainte et de terreur, mais dans l'esprit d'amour et de confiance.

Le nom de Sauveur nous en est un gage. Jésus nous sauve du péché, ainsi qu'il a été dit; et en remettant ceux qu'on avoit commis, et en nous aidant à n'en plus commettre, et en nous conduisant à la vie où l'on ne peut plus en commettre aucun.

C'est *par son sang qu'il doit être notre Sauveur* [2]. Il faut qu'il lui en coûte du sang pour en recevoir le nom : ce peu de sang qu'il répand, oblige à Dieu tout le reste; et c'est le commencement de la rédemption. Je vois, ô Jésus! toutes vos veines rompues, toutes vos chairs déchirées, votre tête et votre côté percés; votre sang voudroit couler tout entier à gros bouillons; vous le retenez, et le réservez pour la croix. Recevez donc le nom de Jésus : vous en êtes digne, et vous commencez à l'acheter par votre sang. Recevez ce nom, *auquel seul tout genou fléchit dans le ciel, dans la terre et dans les enfers* [3]. *L'agneau qui répand son sang est digne de recevoir toute adoration, tout culte, toute louange, toute action de grâce* [4]. *Et j'ai entendu toute créature et dans le ciel et sur la terre, et sous la terre, qui crioient d'une grande voix : Salut à notre Dieu* [5].

(1) *Gal.* v. 1, 2, 3 *et seqq.* — (2) *Heb.* IX. 12, 14 *et seqq.* — (3) *Philip.* II. 10. — (4) *Apoc.* V. 12. — (5) *Ibid.* VII. 10.

Le salut vient de lui, puisqu'il nous envoie le Sauveur; salut à l'agneau qui est le Sauveur lui-même; salut à nous qui participons à son nom : s'il est le Sauveur, nous sommes les sauvés, et nous portons ce glorieux nom devant qui tout l'univers fléchit, et les démons tremblent. Ne craignons rien, tout est à nos pieds; songeons seulement à nous surmonter nous-mêmes : il faut tout vaincre, puisque déjà nous portons le nom du vainqueur. *Prenez courage*, dit-il (1), *j'ai vaincu le monde; et je mettrai dans mon trône celui qui remportera la victoire* (2).

II.e ÉLÉVATION.

L'étoile des Mages.

Voici les premiers fruits du sang de Jésus parmi les gentils.

Nous avons vu son étoile (3). Qu'avoit cette étoile au-dessus des autres, qui annoncent dans le ciel la gloire de Dieu? qu'avoit-elle plus que les autres, pour mériter d'être appelée l'étoile du Roi des rois, du Christ qui venoit de naître, et d'y amener les mages? Balaam, prophète parmi les gentils, dans Moab, et en Arabie, avoit vu Jésus-Christ comme une étoile; et il avoit dit : *Il se levera une étoile de Jacob* (4). Cette étoile qui paroît aux mages, étoit la figure de celle que Balaam avoit vue : et qui sait si la prophétie de Balaam ne s'étoit pas répandue en

(1) *Joan.* XVI. 33. — (2) *Apoc.* III. 21. — (3) *Matth.* II. 1, 2. — (4) *Num.* XXIV. 17.

Orient et dans l'Arabie, et si le bruit n'en étoit pas venu jusqu'aux mages ? Quoi qu'il en soit, une étoile qui ne paroissoit qu'aux yeux, n'étoit pas capable d'attirer les mages au Roi nouveau né; il falloit que l'étoile de Jacob, et *la lumière du Christ* (1) se fût levée dans leur cœur. A la présence du signe qu'il leur donnoit au dehors, Dieu les toucha au dedans par cette inspiration dont Jésus a dit : *Nul ne peut venir à moi si mon Père ne le tire* (2).

L'étoile des mages est donc l'inspiration dans les cœurs. Je ne sais quoi vous luit au dedans; vous êtes dans les ténèbres et dans les amusemens, ou peut-être dans la corruption du monde; tournez vers l'Orient, où se lèvent les astres; tournez-vous à Jésus-Christ qui est l'Orient, où se lève comme un bel astre l'amour de la vérité et de la vertu. Vous ne savez encore ce que c'est, non plus que les mages; et vous savez seulement en confusion que cette nouvelle étoile vous mène au roi des Juifs, des vrais enfans de Juda et de Jacob : allez, marchez, imitez les mages. *Nous avons vu son étoile, et nous sommes venus* (3); nous avons vu et nous sommes partis à l'instant. Pour aller où ? nous ne le savons pas encore; nous commençons par quitter notre patrie. Quittez le monde de même ; le monde pour lequel la nouvelle étoile, la chaste inspiration qui vous ébranle le cœur, commence à vous insinuer un secret dégoût. Allez à Jérusalem, recevez les lumières de l'Eglise; vous y trouverez les docteurs qui vous interpréteront les prophéties, qui vous feront entendre les

(1) *Luc.* II. 32. — (2) *Joan.* VI. 44. — (3) *Matth.* II. 2.

desseins de Dieu ; et vous marcherez sûrement sous cette conduite.

Chrétien, qui que vous soyez qui lisez ceci; peut-être, car qui peut prévoir les desseins de Dieu ? peut-être qu'à ce moment l'étoile se va lever dans votre cœur ; allez, sortez de votre patrie, ou plutôt sortez du lieu de votre bannissement que vous prenez pour votre patrie, parce que c'est dans cette corruption que vous avez pris naissance. Dès le ventre de votre mère, accoutumé à la vie des sens, passez à une autre région; apprenez à connoître Jérusalem, et la crèche de votre Sauveur, et le pain qu'il vous prépare à Bethléem.

III.ᵉ ÉLÉVATION.

Qui sont les Mages ?

Les mages, sont-ce des rois absolus, ou dépendans d'un plus grand empire? ou sont-ce seulement de grands seigneurs, ce qui leur faisoit donner le nom de rois selon la coutume de leur pays ? ou sont-ce seulement des sages, des philosophes, les arbitres de la religion dans l'empire des Perses, ou, comme on l'appeloit alors, dans celui des Parthes, ou dans quelque partie de cet empire, qui s'étendoit par tout l'Orient? Vous croyez que j'aille résoudre ces doutes, et contenter vos désirs curieux; vous vous trompez; je n'ai pas pris la plume à la main pour vous apprendre les pensées des hommes : je vous dirai seulement que c'étoient les savans de leur pays,

observateurs des astres, que Dieu prend par leur attrait, riches et puissans, comme leurs présens le font paroître; s'ils étoient de ceux qui présidoient à la religion, Dieu s'étoit fait connoître à eux, et ils avoient renoncé au culte de leur pays.

C'est à quoi doivent mener les hautes sciences. Philosophes de nos jours, de quelque rang que vous soyez, ou observateurs des astres, ou contemplateurs de la nature inférieure, et attachés à ce qu'on appelle physique, ou occupés des sciences abstraites qu'on appelle mathématiques, où la vérité semble présider plus que dans les autres : je ne veux pas dire que vous n'ayez de dignes objets de vos pensées; car de vérité en vérité vous pouvez aller jusqu'à Dieu, qui est la vérité des vérités, la source de la vérité, la vérité même, où subsistent les vérités que vous appelez éternelles, les vérités immuables et invariables, qui ne peuvent pas ne pas être vérités, et que tous ceux qui ouvrent les yeux voient en eux-mêmes, et néanmoins au-dessus d'eux-mêmes, puisqu'elles règlent leurs raisonnemens comme ceux des autres, et président aux connoissances de tout ce qui voit et qui entend, soit hommes, soit anges. C'est cette vérité que vous devez chercher dans vos sciences. Cultivez donc ces sciences; mais ne vous y laissez point absorber. Ne présumez pas, et ne croyez pas être quelque chose plus que les autres, parce que vous savez les propriétés et les raisons des grandeurs et des petitesses : vaine pâture des esprits curieux et foibles, qui après tout ne mène à rien qui existe, et qui n'a rien de solide, qu'autant que par l'amour de la vérité et l'habitude de la connoître dans des

objets certains, elle fait chercher la véritable et utile certitude en Dieu seul.

Et vous, observateurs des astres, je vous propose une admirable manière de les observer. Que David étoit un sage observateur des astres, lorsqu'il disoit : *Je verrai vos cieux, l'œuvre de vos mains, la lune et les étoiles que vous avez fondées* (1) ! Figurez-vous une nuit tranquille et belle, qui dans un ciel net et pur étale tous ses feux. C'étoit pendant une telle nuit que David regardoit les astres, car il ne parle point du soleil : la lune et l'armée du ciel qui la suit faisoit l'objet de sa contemplation. Ailleurs il dit encore : *Les cieux racontent la gloire de Dieu :* mais dans la suite il s'arrête sur le soleil. *Dieu a établit*, dit-il, *sa demeure dans le soleil, qui sort richement paré comme fait un nouvel époux du lieu de son repos* (2), et le reste : de là il s'élève à la lumière plus belle et plus vive de la loi. Voilà ce qu'opère dans l'esprit de David la beauté du jour. Mais dans l'autre psaume, où il ne voit que celle de la nuit, il jouit d'un sacré silence ; et dans une belle obscurité il contemple la douce lumière que lui présente la nuit, pour de là s'élever à celui qui luit seul parmi les ténèbres. Vous qui vous relevez pendant la nuit, et qui élevez à Dieu des mains innocentes dans l'obscurité et dans le silence, solitaires, et vous, chrétiens, qui louez Dieu durant les ténèbres, dignes observateurs des beautés du ciel, vous verrez l'étoile qui vous mènera au grand Roi qui vient de naître.

(1) *Ps.* VIII. 4. — (2) *Ps.* XVIII. 2, 6, 8, 9 *et seq.*

IV.e ÉLÉVATION.

D'où viennent les Mages?

D'ou ils viennent? De loin ou de près? Sont-ils venus en ce peu de jours qui s'écoulent entre la Nativité et l'Epiphanie, comme l'ancienne tradition de l'Eglise semble l'insinuer? ou y a-t-il ici quelqu'autre secret? Sont-ils venus de plus loin, avertis peut-être avant la nativité du grand Roi, pour arriver au temps convenable? Qui le pourra dire, et que sert aussi que nous le disions? N'est-ce pas assez de savoir qu'ils viennent du pays de l'ignorance, du milieu de la gentilité où Dieu n'étoit pas connu, ni le Christ attendu et promis? et néanmoins guidés d'en-haut, ils viennent à Dieu et à son Christ, comme les prémices sacrées de l'Eglise des gentils.

A la venue du Christ, le monde s'ébranle pour venir reconnoître le Dieu véritable, oublié depuis tant de siècles. *Les rois d'Arabie et de Tharsis, les Sabéens*, les Egyptiens, les Chaldéens, *les habitans des îles les plus éloignées, viendront* à leur tour *pour adorer Dieu, et faire leurs présens* (1) au roi des Juifs. Apportez, provinces des gentils: *Venez rendre au Seigneur honneur et gloire; apportez-lui* (comme le seul présent digne de lui) *la glorification de son nom* (2).

Pourquoi Dieu appelle-t-il aujourd'hui des sages et des philosophes? *Il n'y a pas plusieurs sages ni*

(1) *Ps.* LXXI. 9, 10, 11. — (2) *Ps.* XXVIII. 2.

plusieurs savans : il n'y a pas plusieurs riches ni plusieurs nobles parmi vous, disoit saint Paul (1), *parce que Dieu veut confondre les savans et les puissans de la terre par les foibles, et par ceux qu'on estime fols, et ce qui est par ce qui n'est pas*. Il veut pourtant commencer par le petit nombre des sages gentils qui viennent adorer Jésus, parce que ces sages et ces savans, dès qu'ils voient paroître l'étoile, et à sa première clarté, renoncent à leurs lumières pour venir à Jérusalem et aux docteurs de l'Eglise, par où il faut arriver à ce que Dieu leur inspire de chercher. Soumettez, sages du monde, toutes vos lumières, et celles-là mêmes qui vous sont données d'en-haut, à la doctrine de l'Eglise; parce que Dieu qui vous éclaire, vous veut faire humbles encore plus qu'éclairés.

V.e ÉLÉVATION.

Quel fut le nombre des Mages ?

On croit vulgairement qu'ils étoient trois, à cause des trois présens qu'ils ont offerts. L'Eglise ne le décide pas; et que nous importe ? C'est assez que nous sachions qu'ils étoient *de ce nombre connu de Dieu, du petit nombre, du petit troupeau que Dieu choisit* (2). Regardez la vaste étendue de l'Orient, et celle de tout l'univers; Dieu n'appelle d'abord que ce petit nombre; et quand le nombre de ceux qui le servent

(1) *I. Cor.* I. 26, 27, 28. — (2) *Matt.* VII. 14, 23. XX. 16. *Luc.* XII. 32.

sera augmenté, ce nombre, quoique grand en soi, sera petit en comparaison du nombre infini de ceux qui périssent. Pourquoi? *O homme! qui êtes-vous pour interroger Dieu* (1), et lui demander raison de ses conseils? Profitez de la grâce qui vous est offerte; et laissez à Dieu la science de ses conseils, et des causes de ses jugemens. Vous êtes tenté d'incrédulité à la vue du petit nombre des sauvés; et peu s'en faut que vous ne rejetiez le remède qu'on vous présente: comme un malade insensé, qui dans un grand hôpital, où un médecin viendroit à lui avec un remède infaillible, au lieu de s'abandonner à sa conduite, regarderoit à droite et à gauche ce qu'il feroit des autres. Malheureux, songe à ton salut, sans promener sur le reste des malades ta folle et superbe curiosité. Les mages ont-ils dit dans leur cœur: N'allons pas; car pourquoi aussi Dieu n'appelle-t-il pas tous les hommes? Ils allèrent, ils virent, ils adorèrent, ils offrirent leurs présens: ils furent sauvés.

VI.e ÉLÉVATION.

L'étoile disparoît.

Soit que Dieu voulût faire connoître qu'il alloit punir les Juifs ingrats, par la soustraction de ses lumières; soit que l'étoile qui conduisoit au roi pauvre, et l'ange qui la guidoit, ne voulût point se montrer où paroissoit la pompe d'une cour royale et maligne; soit que l'on n'eût pas besoin de lumière ex-

(1) *Rom.* IX. 20.

traordinaire, où luisoit comme dans son lieu celle de la loi et des prophètes : l'étoile que les mages avoient vue en Orient, se cacha dans Jérusalem (1), et ne reparut aux mages qu'au sortir de cette ville, qui tue les prophètes, et qui ne connut pas le jour où Dieu venoit la visiter.

C'est ici encore une figure de l'inspiration. Elle se cache souvent : la lumière qui nous avoit paru d'abord, se cache tout d'un coup dans les ténèbres: l'ame éperdue ne sait plus où elle en est, après avoir perdu son guide. Que faire alors? Consultez, et écoutez les docteurs, qui vous conduiront par la lumière des Ecritures. L'étoile reparoîtra avec un nouvel éclat. Vous la verrez marcher devant vous plus claire que jamais : et, comme les mages, vous serez transportés de joie. Mais durant le temps d'obscurité, suivons les guides spirituels et les ministres ordinaires, que Dieu a mis sur le chandelier de la cité sainte.

VII.e ÉLÉVATION.

Les docteurs indiquent Bethléem aux Mages.

La lumière ne s'éteint jamais dans l'Eglise. Les Juifs commençoient à se corrompre : et le Fils de Dieu sera bientôt obligé de dire : *Gardez-vous bien de la doctrine des pharisiens, et des docteurs de la loi* (2). Cependant dans cet état de corruption, et à la veille de sa ruine, la lumière de la vérité devoit

(1) *Matt.* II. 9, 10. — (2) *Marc.* XVI. 11, 12.

luire dans la synagogue, et il devoit être toujours véritable jusqu'à la fin, comme dit le même Sauveur, que *les docteurs de la loi et les pharisiens sont assis sur la chaire de Moïse : faites donc ce qu'ils enseignent* (tous ensemble et en corps), *mais ne faites pas ce qu'ils font* (1). Tant il étoit véritable que la lumière subsistoit toujours dans le corps de la synagogue qui alloit périr.

C'est ce qui parut à Jérusalem sur l'interrogation des mages. Les pontifes et les docteurs de la loi allèrent d'abord au but sans hésiter. Le roi (c'étoit Hérode) les assembla pour les consulter : il faut répondre alors. Quand les rois, qui interrogent, seroient des Hérodes, on leur doit la vérité, lorsqu'ils la demandent ; et le témoignage en est nécessaire. *Le roi des Juifs*, disent-ils (2), *doit naître dans Bethléem. Car c'est ainsi qu'il est écrit dans le prophète Michée* (3) : *Et toi, Bethléem, tu n'es pas la dernière entre les villes de Juda : car de toi sortira le chef qui conduira mon peuple d'Israël.* Il falloit avoir de la force pour oser dire à un roi si jaloux de la puissance souveraine, qu'il y avoit un roi prédit au peuple, et que c'étoit lui qu'on cherchoit ; de sorte qu'il étoit au monde : mais il falloit que la synagogue, quelque tremblante qu'elle fût sous la tyrannie d'Hérode, rendît ce témoignage.

Voici encore une autre merveille. C'est à la poursuite d'Hérode que se fait cette authentique déclaration de toute la synagogue. Hérode ne fut poussé à la consulter, que par la jalouse fureur qu'il va bientôt déclarer : mais Dieu se sert des méchans et

(1) *Matt.* XXIII. 2, 3. — (2) *Matth.* II. 2, 5, 6. — (3) *Mich.* V. 2.

de leurs aveugles passions, pour la manifestation de ses vérités.

Il y a encore ici un autre secret. Dieu cache souvent ses mystères d'une manière étonnante. C'étoit un des embarras de ceux qui avoient de la peine à reconnoître Jésus-Christ, qu'il paroissoit Galiléen, et que Nazareth étoit sa patrie. *Le Christ doit-il venir de Galilée ? L'Ecriture ne nous apprend-elle pas,* disent-ils (1), *qu'il doit naître du sang de David, et même de la bourgade de Bethléem, où David demeuroit?* Et Nathanaël, cet homme *sans fard, et ce vrai Israélite,* ne fut-il pas lui-même dans cet embarras, quand on lui dit : *Nous avons trouvé le Messie : c'est Jésus de Nazareth, fils de Joseph. Quoi,* répliqua-t-il, *peut-il venir quelque chose de bon de Nazareth* (2) ? N'est-ce pas Bethléem, la tribu de Juda, qui nous doit donner ce Christ que vous m'annoncez ? Quoique Jésus-Christ pût dès-lors leur découvrir le lieu de sa naissance, nous ne lisons pas qu'il l'ait fait. Dieu veut que ses mystères soient cherchés.

Approfondissez humblement : ne vous opiniâtrez pas à rejeter Jésus-Christ, sous prétexte qu'un des caractères de sa naissance n'est pas encore éclairci. Si vous cherchez bien, vous trouverez que ce Jésus conçu à Nazareth, et nourri dans cette ville comme dans son pays, par une secrète conduite de la divine sagesse est venu naître à Bethléem. Ainsi ce qui faisoit la difficulté se tourne en preuve pour les humbles : et Dieu avoit préparé cette solution de l'énigme, premièrement par le témoignage des bergers, mais

(1) *Joan.* VII. 41, 42. — (2) *Ibid.* I. 45, 46, 47.

dans

dans la suite d'une manière plus éclatante à l'avènement des mages dans Jérusalem.

La demande qu'ils y firent hautement du lieu où devoit naître le Christ, fut connue de tout le monde : *et tout Jérusalem en fut troublé aussi bien qu'Hérode* (1). La réponse de l'assemblée des pontifes et des docteurs consultés par ce roi, ne fut pas moins célèbre : et le meurtre des innocens dans les environs de Bethléem, fit encore éclater cette vérité. Accoutumons-nous aux dénouemens de Dieu. Quelle admirable consolation à ceux qui ne savoient pas que Jésus étoit né à Bethléem, quand ils virent cet admirable accomplissement de la prophétie? Avec quelle joie s'écrièrent-ils avec le prophète : *Vraiment, ô Bethléem, tu n'es* plus comme auparavant, *la plus petite des villes, puisque* tu seras illustrée *par la naissance de celui qui doit conduire Israël* (2). La postérité montrera l'étable, ou comme les païens l'appeloient, la caverne où étoit né le Sauveur du monde : et Celse, quoique gentil, en fait mention (3). Cette petite bourgade demeurera éternellement mémorable ; on se souviendra à jamais de la prophétie de Michée, qui tant de siècles auparavant a prédit qu'elle verroit naître dans le temps celui dont la naissance est éternelle dans le sein de Dieu : et, comme parle ce prophète, *celui dont la sortie* et la production *est de toute éternité* (4).

Admirons comme Dieu sait troubler les hommes par de terribles difficultés, et en même temps les calmer d'une manière ravissante. Mais il faut être

(1) *Matth.* I. 2, 3, 4, 5. — (2) *Ibid.* II. 6. — (3) *Orig. contr. Cels. l.* I. *n.* 51. — (4) *Mich.* V. 2.

attentif à tout, et ne rien oublier : car tout est digne d'attention dans l'œuvre de Dieu ; et l'œuvre de Dieu se trouve en tout, parce que Dieu répand partout des épreuves de la foi et de l'espérance. Commençons par croire, malgré les difficultés : car c'est ainsi que fit le bon et sincère Nathanaël, qui sans attendre l'éclaircissement de la difficulté sur Nazareth, touché des autres motifs qui l'attiroient, dit à Jésus : *Vous êtes le Fils de Dieu : Vous êtes le roi d'Israël. Et* Jésus *lui dit : Vous verrez de plus grandes choses* (1). Parce que vous avez cru d'abord, dès la première étincelle d'une lumière quoique foible et petite encore, de bien plus grands secrets vous seront révélés.

VIII.e ÉLÉVATION.

La jalousie et l'hypocrisie d'Hérode : sa politique trompée.

Siméon nous dira bientôt, que Jésus est venu au monde ; *afin que le secret caché dans le cœur de plusieurs fût révélé* (2). Quel secret doit être ici révélé? Le secret des politiques du monde ; le secret des grands de la terre ; la jalousie secrète des mauvais rois ; leurs vains ombrages ; leurs fausses délicatesses ; leur hypocrisie ; leur cruauté : tout cela va paroître dans Hérode.

Au nom du roi qui étoit venu, et à qui il voyoit déjà occuper son trône, touché par l'endroit le plus

(1) *Joan.* I. 49, 50. — (2) *Luc.* II. 35.

sensible de son cœur, il ne s'emporta point contre les pontifes qui avoient annoncé ce roi aux Juifs, ni contre les mages qui avoient fait la demande : en habile politique il va à la source, et conclut la mort de ce nouveau roi. *Allez*, dit-il aux mages, *informez-vous avec soin de cet enfant; et quand vous l'aurez trouvé, faites-le moi savoir, afin que j'aille aussi l'adorer à votre exemple* (1). Le cruel : il ne songeoit qu'à lui enfoncer un poignard dans le sein; mais il feint une adoration pour couvrir son crime.

Quoi donc, Hérode étoit-il un homme sans religion ? Ce n'est pas là son caractère : il reconnoît la vérité des prophéties et sait de qui il en faut attendre l'intelligence; mais l'hypocrite superstitieux se sert de ses connoissances pour sacrifier le Christ du Seigneur à sa jalousie.

Que de secrètes terreurs Dieu envoie aux ames ambitieuses ! Hérode n'avoit rien à craindre de ce nouveau roi, dont *le royaume n'est pas de ce monde* (2) : et lui qui donne le royaume du ciel, il ne désire point ceux de la terre. Mais c'est ainsi qu'il effraie les grands de la terre, si jaloux de leur puissance : et il faut que leur ambition soit leur supplice.

Mais en même temps Dieu se rit du plus haut des cieux de leurs ambitieux projets. Hérode avoit poussé jusqu'au dernier point les raffinemens politiques : *Allez, informez-vous soigneusement de cet enfant* (3). Voyez comme il les engage à une exacte recherche, et à un fidèle rapport : mais Dieu souffle

(1) *Matt.* II. 8. — (2) *Joan.* XVIII. 36. — (3) *Matt.* II. 8.

sur les desseins des politiques, et il les renverse. Jésus dit à un autre Hérode, fils de celui-ci, et qui comme lui craignoit que le Sauveur ne voulût régner à sa place : *Allez, dites à ce renard* (à ce malheureux politique) *qu'il faut,* malgré lui, *que je fasse ce que j'ai à faire aujourd'hui, et demain ; et que ce n'est qu'au troisième jour* (et à la troisième année de ma prédication), *que je dois être consommé* (1) par ma mort. Il est dit de même à son père : Il faut, malgré vos finesses et votre profonde hypocrisie, que cet enfant que vous voulez perdre par des moyens qui vous paroissent si bien concertés : il faut qu'il vive et qu'il croisse, et qu'il *fasse l'œuvre de* son *Père pour lequel* il est *envoyé* (2). Quand vous aurez trompé les hommes, tromperez-vous Dieu ? Votre jalousie ne fera que se tourmenter davantage, quand elle verra hors de ses mains celui qui l'effraie. Que craignons-nous dans l'œuvre de Dieu ? Les obstacles que nous suscitent les grands de la terre et leur fausse politique ? Quand le monde sera plus fort que Dieu, nous devons tout craindre : tant que Dieu sera comme il est, *le seul puissant* (3), nous n'avons qu'à marcher la tête levée.

IX.e ÉLÉVATION.

Les Mages adorent l'enfant, et lui font leurs présens.

Après que les mages se furent soumis aux prêtres et aux docteurs, et se furent mis en chemin, selon

(1) *Luc.* XIII. 32, 33. — (2) *Joan.* IV. 34. — (3) *I. Tim.* VI. 15.

leur précepte ; *l'étoile paroît de nouveau et les mène où étoit l'enfant* (1). Fut-ce à l'étable ou à la crèche ? Joseph et Marie y laissèrent-ils l'enfant : et ne songèrent-ils point, ou bien ne purent-ils point pourvoir à un logement plus commode ? Contentons-nous des paroles de l'Evangile : *L'étoile s'arrêta sur le lieu où étoit l'enfant.* Sans doute, ou dans le lieu de sa naissance, ou auprès, puisque c'étoit là qu'on les avoit adressés : et on doit croire que ce fut à Bethléem même, afin que ces pieux adorateurs vissent l'accomplissement de la prophétie qu'on leur avoit enseignée. Quoi qu'il en soit : *Ils l'adorèrent, et lui firent leurs présens* (2).

Faisons les nôtres à leur exemple, et que ces présens soient magnifiques. Les mages offrirent avec abondance, et de l'or, et les parfums les plus exquis, c'est-à-dire, l'encens et la myrrhe.

Recevons l'interprétation des saints docteurs, et que l'Eglise approuve. On lui donne de l'or comme à un roi : l'encens honore sa divinité ; et la myrrhe son humanité et sa sépulture ; parce que c'étoit le parfum dont on embaumoit les morts.

L'or que nous devons offrir à Jésus-Christ, c'est un amour pur ; une ardente charité, qui est cet or appelé dans l'Apocalypse (3), *l'or purifié par le feu* qu'il faut *acheter de* Jésus-Christ.

Comment est-ce qu'on achète l'amour ? par l'amour même : en aimant on apprend à mieux aimer ; en aimant le prochain, et en lui faisant du bien, on apprend à aimer Dieu ; et c'est à ce prix qu'on achète son amour. Mais c'est lui qui commence en

(1) *Matth.* II. 9. — (2) *Ibid.* 11. — (3) *Apoc.* III. 18.

nous cet amour, qui va sans cesse s'épurant au feu des afflictions par la patience.

Je vous conseille, dit Jésus-Christ, *d'acheter de moi cet or* (1). Obtenez-le par vos prières : n'épargnez aucun travail pour l'acquérir. Joignez-y l'encens. Qu'est-ce que l'encens du chrétien ? L'encens est quelque chose qui s'exhale, qui n'a son effet qu'en se perdant. Exhalons-nous devant Dieu en pure perte de nous-mêmes ; puisque *celui qui perd son ame la gagne* (2). Celui qui renonce à soi-même ; celui qui s'oublie, qui se consume lui-même devant Dieu, est celui qui lui offre de l'encens. Epanchons nos cœurs devant lui ; offrons-lui de saintes prières qui montent au ciel, tout ensemble qui se dilatent dans l'air, et qui édifient toute l'Eglise. Disons avec David : *J'ai en moi mon oraison au Dieu de ma vie* (3) ; j'ai en moi l'encens que je lui offrirai, et l'agréable parfum qui pénétrera jusqu'à lui. Ce n'est rien, si nous n'y ajoutons encore la myrrhe ; c'est-à-dire, un doux souvenir de la passion et de la sépulture du Sauveur : *ensevelis avec lui*, comme dit saint Paul (4). Car sans sa mort il n'y a point d'oblation sainte ; il n'y a point de vertu ni de bon exemple.

Après avoir offert ces présens à Dieu, croirons-nous être quittes envers lui ? non, puisqu'au contraire, en lui donnant ce que nous lui devons, nous contractons une nouvelle dette (5). *Nous vous donnons*, disoit David, *parmi ces riches offrandes, ce que nous avons reçu de votre main* (6). Combien

(1) *Apoc.* III. 18. — (2) *Matt.* XVI. 25. *Luc.* XIV. 33. — (3) *Ps.* XLI. 9. — (4) *Rom.* VI. 4. — (5) *S. Aug. Serm.* 299. *de nat. Apostol. Petr. et Paul. n.* 3. — (6) *Paral.* XXIX. 14.

plus avons-nous reçu de sa main cet or de la charité; cet encens intérieur de notre cœur épanché dans la prière; cette pieuse et tendre méditation de la passion et de la mort de Jésus-Christ! Je le reconnois, ô Sauveur! Plus je vous offre, plus je vous suis redevable : tout mon bien est à vous; et sans en avoir besoin, vous agréez ce que je vous donne, à cause que c'est vous-même qui me l'avez premièrement donné, et que rien n'est agréable à vos yeux, que ce qui porte votre marque et qui vient de vous.

Mais que donnerons-nous encore à Jésus-Christ? le mépris des biens de la terre. Que les mages sortirent contens de trouver le Roi des Juifs, qu'ils étoient venus chercher de si loin, que l'étoile, que la prophétie leur avoit montré : de le trouver, dis-je, ou dans son étable, ou dans un lieu toujours pauvre, sans faste, sans appareil; qu'ils retournèrent contens de l'usage qu'ils avoient fait de leurs richesses en les lui offrant! Offrons-lui tout dans ses pauvres : la partie que nous leur donnons de nos biens, est la seule qui nous demeure; et par celle-là que nous quittons, nous devons apprendre à nous dégoûter, à nous détacher de l'autre.

Xe ÉLÉVATION.

Les Mages retournent par une autre voie.

Après avoir adoré l'enfant, avertis en songe par un oracle du ciel, *de ne retourner plus à Hérode,*

ils retournèrent en leur pays par un autre chemin (1). Ainsi fut trompée la politique d'Hérode : mais Dieu veut en même temps nous apprendre à corriger nos premières voies ; et après avoir connu Jésus-Christ, de ne marcher plus par le même chemin. Ne nous imaginons pas qu'un changement médiocre nous suffise, pour changer les voies du monde dans les voies de Dieu. *Mes pensées ne sont pas vos pensées, et mes voies ne sont pas vos voies, dit le Seigneur.* Et voyez quel en est l'éloignement : *Autant que le levant est éloigné du couchant, autant mes pensées sont éloignées de vos pensées, et mes voies de vos voies* (2). Ainsi pour aller par une autre voie, pour quitter la région des sens, et s'avancer par les voies de Dieu, il faut être bien éloigné de soi-même ; et la conversion n'est pas un petit ouvrage.

Nous avons, comme les mages, à retourner dans notre patrie. Notre patrie, comme la leur, est en Orient. C'est vers l'Orient que Dieu avoit planté son paradis ; il nous y faut retourner. Dans quelle sainteté, dans quelle grâce, dans quelle simplicité l'homme avoit-il été créé ? *Dieu l'avoit fait droit et simple, et il s'est lui-même jeté dans des disputes infinies* (3). Pourquoi tant contester contre Dieu ? *Crains Dieu et observe ses commandemens : c'est là tout l'homme* (4). Homme, ne dispute plus sur la nature de ton ame, sur les conditions de ta vie : craindre Dieu et lui obéir, c'est tout l'homme. Que cela est clair ! que cette voie est droite ! que cette doctrine est simple ! On devoit l'apercevoir

(1) *Matth.* II. 12. — (2) *Is.* LV. 8, 9. — (3) *Eccl.* VII. 30. — (4) *Ibid.* XII. 13.

d'abord, et dès le premier regard se jeter dans cette voie. Pourquoi tant de laborieuses recherches? c'est que l'homme, à qui Dieu avoit d'abord montré son salut et sa vie dans son saint commandement, s'est laissé trahir par ses sens; et la trompeuse beauté du fruit défendu a été le piége que l'ennemi lui a tendu : de là il s'est engagé dans un labyrinthe d'erreurs où il ne voit plus d'issue. *Revenez, enfans d'Israël, à votre cœur* (1) : connoissez votre égarement; changez votre voie. Si jusqu'ici vous avez cru vos sens, songez à présent que *le juste vit de la foi* (2). Si jusqu'ici vous avez voulu plaire aux hommes, et ménager une fausse gloire, songez maintenant à glorifier Dieu à qui seul la gloire appartient. Si jusqu'ici vous avez aimé ce qu'on appelle les aises et les plaisirs, accoutumez-vous à goûter dans les maladies, dans les contradictions, dans toutes sortes d'incommodités, l'amertume qui vient troubler en vous la joie des sens, et y réveiller le goût de Dieu.

(1) *Is.* XLVI. 8. — (2) *Habac.* II. 4. *Rom.* I. 17.

XVIII.e SEMAINE.

LA PRÉSENTATION DE JÉSUS-CHRIST AU TEMPLE AVEC LA PURIFICATION DE LA SAINTE VIERGE.

PREMIÈRE ÉLÉVATION.

Deux préceptes de la loi sont expliqués.

La loi de Moïse ordonnoit deux choses aux parens des enfans nouvellement nés. La première, s'ils étoient les aînés, de les présenter et les consacrer au Seigneur, dont la loi rend deux raisons. L'une générale : *Consacrez-moi tous les premiers nés; car tout est à moi* (1) : et dans la personne des aînés, tout le reste des familles m'est donné en propre. La seconde raison étoit particulière au peuple juif. Dieu avoit exterminé en une nuit tous les premiers nés des Egyptiens; et épargnant ceux des Juifs, il voulut que dorénavant tous leurs premiers nés lui demeurassent consacrés par une loi inviolable, en sorte que leurs parens ne pussent s'en réserver la disposition, ni aucun droit sur eux, qu'ils ne les eussent auparavant rachetés de Dieu, par le prix qui étoit prescrit. Cette loi s'étendoit jusqu'aux animaux; et en général tout ce qui étoit premier né, ou comme parle la loi, *tout ce qui ouvroit le sein d'une mère* (2), et en sortoit le premier, étoit à Dieu.

(1) *Exod.* XIII. 2, 12, 15. *Num.* VIII. 17. — (2) *Lev.* XII. 2, 6.

La seconde loi regardoit la purification des mères, qui étoient impures dès qu'elles avoient mis un enfant au monde. Il leur étoit défendu, durant quarante ou soixante jours, selon le sexe de leurs enfans, de toucher aucune chose sainte, ni d'approcher du temple et du sanctuaire. Aussitôt qu'elles étoient mères, elles étoient comme excommuniées par leur propre fécondité; tant la naissance des hommes étoit malheureuse et sujette à une malédiction inévitable. Mais voici que Jésus et Marie venoient la purifier, en subissant volontairement et pour l'exemple du monde, une loi pénale, à laquelle ils n'étoient soumis qu'à cause que le secret de l'enfantement virginal n'étoit pas connu.

Dans cette purification les parens devoient offrir à Dieu un agneau; et s'ils étoient pauvres et n'en avoient pas le moyen, ils pouvoient offrir à la place *deux tourterelles, ou deux petits de colombes, pour être immolés, l'un en holocauste, et l'autre* (selon le rit du sacrifice) *pour le péché* (1). Et voilà ce que portoit la loi de Moïse, à l'opprobre perpétuel des enfans d'Adam et de toute sa race pécheresse.

IIe ÉLÉVATION.

La présentation de Jésus-Christ.

La première de ces deux lois paroissoit manifestement avoir été faite en figure de Jésus-Christ, qui étant, comme dit saint Paul, *le premier né avant*

(1) *Lev.* XII. 8.

toutes les créatures (1), étoit celui en qui tout devoit être sanctifié et éternellement consacré à Dieu. Unissons-nous donc en ce jour par la foi à Jésus-Christ, afin d'être en lui et par lui présentés à Dieu pour être son propre bien, et nous dévouer à l'accomplissement de sa volonté, aussi juste que souveraine.

Nous savons que le premier acte de Jésus entrant au monde, fut de se dévouer à Dieu, et de se mettre à la place de toutes les victimes, de quelque nature qu'elles fussent, pour accomplir sa volonté en toute manière. Ce qu'il fit dans le sein de sa mère par la disposition de son cœur, il le fait aujourd'hui réellement en se présentant au temple, et se livrant au Seigneur comme une chose qui est à lui entièrement.

Entrons dans ce sentiment du Seigneur Jésus, et unis à son oblation, disons-lui d'une ferme foi : O Jésus ! quelle victime voulez-vous que je sois? Voulez-vous que je sois un holocauste consumé et anéanti devant votre père par le martyre du saint amour? Voulez-vous que je sois, ou une victime pour le péché, par les saintes austérités de la pénitence, ou une victime pacifique et eucharistique dont le cœur touché de vos bienfaits, s'exhale en actions de grâces, et se distile en amour à vos yeux? Voulez-vous qu'immolé à la charité, je distribue tous mes biens pour la nourriture des pauvres, ou que *frère sincère et bienfaisant* (2), je donne ma vie pour les chrétiens, me consumant en pieux travaux dans l'instruction des ignorans et dans l'assistance des malades? Me voilà prêt à m'offrir, à me dévouer, pourvu que ce soit avec vous; puisqu'avec vous je

(1) *Coloss.* I. 15. — (2) *III. Joan.* 5, 6.

puis tout, et que je serai heureux de m'offrir par vous, et en vous, à Dieu votre Père.

Mais pourquoi ce premier né est-il racheté? Falloit-il racheter le Rédempteur? Le Rédempteur portoit en lui-même la figure des esclaves et des pécheurs : sa sainte mère ne le pouvoit conserver en sa puissance qu'en le rachetant. Il lui fut soumis, il lui obéit, il la servit durant trente ans. Rachetez-le, pieuse mère; mais vous ne le garderez pas longtemps : vous le verrez revendu pour trente deniers, et livré au supplice de la croix. Divin premier né, soit que vous soyez racheté pour être à moi dans votre enfance ; soit que vous soyez vendu pour être encore plus à moi à la fin de votre vie : je veux me racheter pour vous de ce siècle malin : je veux me vendre pour vous, et me livrer aux emplois de la charité.

III.e ÉLÉVATION.

La purification de Marie.

Ne cherchons aucun prétexte pour nous exempter de l'observation de la loi. Par les termes mêmes de la loi de la purification, il paroît que la sainte Vierge en étoit exempte, n'ayant contracté ni l'impureté des conceptions ordinaires, ni celle du sang et des autres suites des vulgaires enfantemens. Elle obéit néanmoins : elle s'y croit obligée pour l'édification publique; comme son Fils avoit obéi par son ministère à la loi servile de la circoncision.

Ne cherchons aucun prétexte de nous dispenser des saintes observances de l'Eglise, de ses jeûnes, de ses abstinences, de ses ordonnances. Le plus dangereux prétexte de se dispenser de ce que Dieu demande de nous, est la gloire des hommes. Un fidèle vous dira : Si je m'humilie, si je me relâche, si je pardonne, on dira que j'aurai tort. Un ecclésiastique à qui vous conseillerez de se retirer durant quelque temps dans un séminaire, pour se recueillir et se redresser contre ses dissipations, vous dira : On croira qu'on me l'a ordonné par pénitence, et on me croira coupable. Mais ni Jésus, ni Marie n'ont eu ces vues. Jésus ne dit pas : On me croira pécheur comme les autres, si je subis la loi de la circoncision. Marie ne dit pas : On me croira mère comme les autres, et le péché comme la concupiscence mêlé dans la conception de mon Fils, comme dans celle des autres; ce qui fera tort, non tant à moi qu'à la dignité et à la sainteté de ce cher Fils. Elle subit la loi, et donne un exemple admirable à tout l'univers, de mettre sa gloire dans celle de Dieu, et dans l'honneur de lui obéir, et d'édifier son Eglise.

IV.e ÉLÉVATION.

L'offrande des deux tourterelles, ou des deux petits de colombe.

On offrira un agneau d'un an en holocauste pour un fils et une fille; et un petit de colombe ou une tourterelle pour le péché : que si l'on n'a pas un agneau d'un an, et qu'on n'en ait pas le moyen, on

offrira deux tourterelles ou deux petits pigeons, l'un en holocauste, et l'autre pour le péché (1). Dieu tempère sa loi selon les besoins : sa rigueur, quoique régulière, est accommodante; et il permet aux pauvres, au lieu d'un agneau, qui dans son indigence lui coûteroit trop, d'offrir des oiseaux de vil prix, mais agréables à ses yeux par leur simplicité et par leur douceur. Quoi qu'il en soit, il est constant que les tourterelles et les pigeons sont la victime des pauvres. Dans l'oblation du Sauveur l'Evangile excluant l'agneau, et ne marquant que l'alternative des colombes ou des tourterelles, a voulu expressément marquer que le sacrifice de Jésus-Christ a été celui des plus pauvres. C'est ainsi qu'il se plaît dans la pauvreté; qu'il en aime la bassesse; qu'il en étale les marques en tout et partout. N'oublions pas un si grand mystère; et en mémoire de celui, *qui étant si riche s'est fait pauvre pour l'amour de nous, afin de nous enrichir par sa pauvreté* (2), aimons-en le précieux caractère.

Pour moi, disoit Origène (3), *j'estime ces tourterelles et ces colombes, heureuses d'être offertes pour leur Sauveur; car il sauve et les hommes et les animaux* (4), et leur donne à tous leur petite vie. Allez, petits animaux et innocentes victimes, allez mourir pour Jésus. C'est nous qui devions mourir à cause de notre péché : sauvons donc Jésus de la mort, en subissant celle que nous avions méritée. Dieu nous en délivre par Jésus qui meurt pour nous : et c'est en figure de Jésus notre véritable victime,

(1) *Lev.* XII. 6, 8. — (2) *II. Cor.* VIII. 9. — (3) *Orig. in Luc. Hom.* XIV. — (4) *Ps.* XXXV. 7.

qu'on immole des animaux : ils meurent donc pour lui en quelque sorte, jusqu'à ce qu'il vienne; et nous sommes exempts de la mort par son oblation. Une autre mort nous est réservée; c'est la mort de la pénitence, la mort aux péchés, la mort aux mauvais désirs. Par nos péchés et nos convoitises nous donnons la mort à Jésus : *et nous le crucifions encore une fois* (1). Sauvons au Sauveur cette mort seule affligeante pour lui. Mourons comme des tourterelles et des colombes, en gémissant dans la solitude et dans la retraite : que les bois, que les rochers, que les lieux seuls et écartés retentissent de nos cris, de nos tendres gémissemens. Soyons simples comme la colombe, fidèles et doux comme la tourterelle, mais ne croyons pas pour cela être innocens comme le sont ces animaux : notre péché est sur nous; et il nous faut mourir dans la pénitence.

V.e ÉLÉVATION.

Sur le saint vieillard Siméon.

Il y avoit dans Jérusalem un homme juste et craignant Dieu, nommé Siméon, qui vivoit dans l'attente de la consolation d'Israël, et le Saint-Esprit étoit en lui : et il lui avoit été révélé par le Saint-Esprit, qu'il ne mourroit point, qu'auparavant il n'eût vu le Christ du Seigneur (2). Voici un homme admirable, et qui fait un grand personnage dans les mystères de l'enfance de Jésus. Première-

(1) *Heb.* VI. 6. — (2) *Luc.* II. 25, 26.

ment,

ment, c'est un saint vieillard qui n'attendoit plus que la mort : il avoit passé toute sa vie dans l'attente de la céleste consolation. Ne vous plaignez point, ames saintes, ames gémissantes, ames qui vivez dans l'attente : ne vous plaignez pas si vos consolations sont différées. Attendez : attendez encore une fois : *Expecta : reexpecta* (1). Vous avez long-temps attendu, attendez encore ; *expectans expectavi Dominum* (2). Attendez en attendant : ne vous lassez jamais d'attendre. *Dieu est fidèle* (3), et il veut être attendu avec foi. Attendez donc la consolation d'Israël. Et quelle est la consolation du vrai Israël? C'est de voir une fois, et peut-être à la fin de vos jours, le Christ du Seigneur.

Il y a des grâces uniques en elles-mêmes, dont le premier trait ne revient plus, mais qui se continuent ou se renouvellent par le souvenir. Dieu les fait attendre long-temps pour exercer la foi, et en rendre l'épreuve plus vive. Dieu les donne quand il lui plaît, d'une manière soudaine et rapide : elles passent en un moment ; mais il en demeure un tendre souvenir et comme un parfum : Dieu les rappelle, Dieu les multiplie, Dieu les augmente ; mais il ne veut pas qu'on les rappelle comme de soi-même par des efforts violens : il veut qu'on l'attende toujours : et on ne se doit permettre que de doux et comme insensibles retours sur ses anciennes bontés. *Que ceux qui ont des oreilles pour entendre, écoutent* (4). Telle sera, par exemple, une certaine suavité du Saint-Esprit : un goût caché de la rémission des pé-

(1) *Is.* XXVIII. 10, 13. — (2) *Ps.* XXXIX. 2. — (3) *II. Thess.* III. 3. — (4) *Luc.* XIV. 35.

chés : un pressentiment de la jouissance future : une impression aussi efficace que sublime de la souveraine majesté de Dieu, ou de sa bonté et de sa communication en Jésus-Christ : d'autres sentimens que Dieu sait, et que saint Jean dans l'Apocalypse appelle *la manne cachée* (1), la consolation dans le désert, l'impression secrète dans le fond du cœur, du *nouveau nom de Jésus-Christ*, *que nul ne connoît que celui qui l'a reçu* (2). C'est la consolation de Siméon dans ce mystère. Tous les fidèles y ont part, chacun à sa manière, et tous doivent le comprendre selon leur capacité.

O Dieu et père de miséricorde, faites-moi entendre ce nouveau nom de votre Fils : ce nom de Sauveur, que chacun de nous se doit appliquer par la foi, lorsque Dieu dit à notre ame : *Je suis ton salut* (3). La voilà la consolation de Siméon : voyons comme il y est préparé.

VI.e ÉLÉVATION.

Dernière préparation à la grâce que Siméon devoit recevoir : le Saint-Esprit le conduit au temple.

Il vint donc au temple par un mouvement de l'esprit de Dieu (4). L'attente de Siméon étoit une préparation à la grâce de voir Jésus : mais cette préparation étoit encore éloignée. La dernière et la plus prochaine disposition, c'est qu'après avoir longtemps attendu avec foi et patience, tout d'un coup

(1) *Apoc.* II. 17. — (2) *Ibid.* — (3) *Ps.* XXXIV. 3. — (4) *Luc.* II. 27.

il sent dans son cœur une impulsion aussi vive que secrète, qui le pressoit à ce moment d'aller au temple, sans qu'il sût peut-être distinctement ce qu'il y alloit trouver : Dieu se contentant de lui faire sentir que ses désirs seroient satisfaits. *Il vint* donc *en esprit au temple :* il y vint par une secrète instigation de l'esprit de Dieu. Allons aussi en esprit au temple, si nous y voulons trouver Jésus-Christ. N'y allons point par coutume, par bienséance : *Les vrais adorateurs adorent Dieu en esprit et en vérité* (1). C'est le Saint-Esprit qui les meut; et ils suivent cet invisible moteur.

Le temple matériel, l'assemblée visible des fidèles, est la figure de leur invisible réunion avec Dieu dans l'éternité. C'est là le vrai temple de Dieu. Le vrai temple de Dieu, où il habite, c'est la sainte et éternelle société de ses saints, réunis en lui par Jésus-Christ. Ainsi aller au temple en esprit, c'est s'unir en esprit à ce temple invisible et éternel, où Dieu, comme dit l'apôtre, *sera tout en tous* (2).

Allons donc en esprit au temple; et toutes les fois que nous entrerons dans ce temple matériel, unissons-nous en esprit *à la sainte et éternelle Jérusalem* (3) où est le temple de Dieu, où sont réunis les saints purifiés et glorifiés, qui attendent pourtant encore à la dernière résurrection leur parfaite glorification, et l'assemblage consommé de leurs frères qui manquent encore en leur sainte société, et que Dieu ne cesse de rassembler tous les jours.

Là donc on trouve Jésus-Christ, mais Jésus-Christ entier; c'est-à-dire, le chef et les membres; mais il

(1) *Joan.* IV. 24. — (2) *I. Cor.* XV. 28. — (3) *Heb.* XII. 22.

ne sera entier, que lorsque le nombre des saints sera complet. Ayons toujours la vue arrêtée à cette consommation de l'œuvre de Dieu; et nous irons en esprit au temple pour y trouver Jésus-Christ.

VII.e ÉLÉVATION.

Heureuse rencontre de Siméon et de Jésus.

Il vint en esprit au temple au moment que le père et la mère de Jésus l'y portoient, selon la coutume prescrite par la loi (1). Heureuse rencontre, mais qui n'est pas fortuite ! Heureuse rencontre de venir au temple au moment que Joseph et Marie y portoient l'enfant! C'est pour cela que les anciens Pères Grecs ont appelé ce mystère, *la rencontre.* Mais la rencontre parmi les hommes paroît au dehors comme un effet du hasard : il n'y a point de hasard, tout est gouverné par une sagesse dont l'infinie capacité embrasse jusqu'aux moindres circonstances. Mais surtout l'heureuse rencontre de Siméon avec Jésus porté dans le temple par ses parens, est dirigée par un ordre spécial de Dieu.

Dieu détermina le moment où l'on se devoit rencontrer. Par quel esprit Jésus vint-il au temple? S'il est écrit, que *le Saint-Esprit le mena dans le désert* (2), ne doit-on pas dire de même que le Saint-Esprit le mena dans le temple; qu'il y mena aussi Joseph et Marie? Voici donc l'heureuse rencontre conduite par le Saint-Esprit; le même Esprit qui

(1) *Luc.* II. 27. — (2) *Ibid.* IV. 1.

mena au temple Joseph, Marie et Jésus, y mena aussi Siméon. Il cherchoit Jésus; mais plutôt et premièrement Jésus le cherchoit, et vouloit encore plus se donner à lui, que Siméon ne vouloit le recevoir.

Mettons-nous donc en état d'être menés par le même esprit qui mène Joseph, qui mène Marie, qui mène Jésus; et pour cela dépouillons-nous de notre propre esprit; car ceux qui sont conduits par leur esprit propre, ne peuvent pas être conduits par l'esprit de Dieu et de Jésus-Christ.

Mais qu'est-ce que cet esprit propre? apprenons à le connoître. Cet esprit propre consiste dans la recherche de ses avantages; et l'esprit de Jésus-Christ consiste aussi à se réjouir des avantages, si l'on peut ainsi parler, et de la gloire de Dieu en Jésus-Christ.

Si vous m'aimiez, vous vous réjouiriez de ce que je retourne à mon Père, parce que mon Père est plus grand que moi (1); et que retourner à lui, c'est retourner à ma naturelle et originaire grandeur : c'est là se réjouir de la gloire et des avantages de Jésus-Christ. D'autres sont dévots dans la maladie, dans les grandes affaires du monde, afin qu'elles réussissent. Que de messes, que de prières, que de billets dans les sacristies, pour engager Dieu dans leurs intérêts, et le faire servir à leur ambition? Ceux-là n'entrent pas au temple dans l'esprit de Jésus-Christ, et ne l'y rencontrent pas. Laissons là ces dévots grossiers : en voici de plus spirituels. Ce sont les apôtres, qui semblent se réjouir en Jésus-

(1) *Joan.* XIV. 28.

Christ même, et qui touchés de sa douce conversation, ne peuvent se résoudre à le voir partir. Ce sont de foibles amis qui aiment leur joie plus que la gloire de celui qu'ils aiment. Ils quitteront l'oraison, pour peu qu'elle cesse à leur apporter ces délectations sensibles. Ce sont ceux que Jésus-Christ appelle *disciples pour un temps, qui reçoivent d'abord la parole avec joie, mais à la première tentation l'abandonnent* (1). La vérité ne les règle pas, mais leur goût passager et spirituel.

Que dirons-nous de ceux qui viennent dire au Sauveur avec un mélange de joie sensible et humaine : *Seigneur, les démons mêmes nous sont soumis en votre nom* (2). Ils semblent se réjouir de la gloire de notre Seigneur, au nom duquel ils rapportent cet effet miraculeux. Mais parce qu'ils y mêloient par rapport à eux une complaisance trop humaine, Jésus-Christ leur dit : Il est vrai : *je vous ai donné ce pouvoir sur les démons : néanmoins ne vous réjouissez pas de ce qu'ils vous sont soumis; mais réjouissez-vous de ce que vos noms sont écrits dans le ciel* (3); et ce discours se termine à rendre gloire à Dieu de l'accomplissement de sa volonté : *Il est ainsi, mon Père, parce que ç'a été votre bon plaisir* (4).

Ceux aussi dont parle saint Paul (5), qui donneroient *tous* leurs *biens aux pauvres*, *et* leurs *membres mêmes au martyre*, ne seroient pas dépourvus de quelque joie, en faisant à Dieu ce sacrifice apparent : et néanmoins, s'ils *n'avoient pas la charité* et cette céleste délectation de l'accomplissement de la vo-

(1) *Luc.* VIII. 13. — (2) *Ibid.* X. 17. — (3) *Ibid.* 19, 20. — (4) *Ibid.* 21. — (5) *I. Cor.* XIII. 2, 3.

lonté de Dieu, ils *ne seroient rien.* Cherchons donc à nous réjouir en Jésus-Christ de ce qui a réjoui Jésus-Christ même; c'est-à-dire, du bon plaisir de Dieu, et mettons là toute notre joie. Alors, guidés au temple par l'esprit de Jésus-Christ, nous le rencontrerons avec Siméon, et la rencontre sera heureuse.

VIII.e ÉLÉVATION.

Qu'est-ce que recevoir Jésus-Christ entre ses bras?

Il prit l'enfant entre ses bras (1). Ce n'est pas assez de regarder Jésus-Christ; il faut le prendre, le serrer entre ses bras avec Siméon, afin qu'il n'échappe point à notre foi.

Jésus-Christ est la vérité : le tenir entre ses bras, c'est comprendre ses vérités; se les incorporer; se les unir; n'en laisser écouler aucune; les goûter; les repasser dans son cœur; s'y affectionner; en faire sa nourriture et sa force; ce qui en donne le goût, et les fait mettre en pratique.

C'est un défaut de songer seulement à la pratique : il faut aller au principe de l'affection et de l'amour. Lisez le psaume CXVIII, tout consacré à la pratique de la loi de Dieu. *Heureux ceux qui marchent dans la loi de Dieu* (2). Mais que fait David pour cela? Il la recherche, il l'approfondit; il désire qu'elle soit sa règle; il désire de la désirer; il s'y attache par un saint et fidèle amour; il en aime la vérité, la droiture; il en chante les merveilles; il use ses

(1) *Luc.* II. 28. — (2) *Ps.* CXVIII. 1, 2 *et seq.*

yeux à la lire nuit et jour : il la goûte : elle est un miel céleste à sa bouche. C'est ce qui rend la pratique amoureuse et persévérante.

Combien plus devons-nous aimer l'Evangile? Mais pour aimer l'Evangile il faut primitivement aimer Jésus-Christ, le serrer entre ses bras, dire avec l'Epouse : *Je le tiens, et ne le quitterai pas* (1). Une pratique sèche ne peut pas durer; une affection vague se dissipe en l'air; il faut, par une forte affection, en venir à une solide pratique.

Ceux qui disent qu'il en faut venir à la pratique, disent vrai sans doute; mais ceux qui pensent qu'on en peut venir à une pratique forte, courageuse et persévérante sans l'attention de l'esprit, et l'occupation du cœur, ne connoissent pas la nature de l'esprit humain, et ne savent pas embrasser Jésus-Christ avec Siméon.

IX.e ÉLÉVATION.

Qu'est-ce que bénir Dieu, en tenant Jésus-Christ entre ses bras?

Et il bénit Dieu, et il dit : Vous laisserez maintenant aller en paix votre serviteur (2). La bénédiction que nous donnons à Dieu, vient originairement de celle qu'il nous donne. Dieu nous bénit lorsqu'il nous comble de ses biens : nous le bénissons lorsque nous reconnoissons que tout le bien que nous avons vient de sa bonté; et que ne pouvant lui rien don-

(1) *Cant.* III. 4. — (2) *Luc.* II. 28, 29.

ner, nous confessons avec complaisance ses perfections, et nous nous en réjouissons de tout notre cœur.

Cette occupation naturelle de l'homme a été interrompue par le péché, et rétablie par Jésus-Christ; en sorte que par nous-mêmes ne pouvant bénir Dieu, ni rien faire qui lui soit agréable, nous le bénissons en Jésus-Christ : *en qui* aussi *il nous a* premièrement *bénis de toute bénédiction spirituelle*, comme dit saint Paul (1).

Pour donc bénir Dieu, il faut le tenir entre nos bras, qui est une posture d'offrande et un acte pour présenter à Dieu son fils bien-aimé.

Par ce moyen nous rendons à Dieu tout ce que nous lui devons, et lui faisons une oblation égale, non-seulement à ses bienfaits, mais encore à ses grandeurs, en lui présentant un autre lui-même. Au reste nous pouvons l'offrir, puisqu'il est à nous, de même sang, de même nature que nous sommes; qui d'ailleurs se donne à nous tous les jours dans la sainte eucharistie, afin que nous ayons tous les jours de quoi donner à Dieu qui nous donne tout.

L'effet dans nos cœurs de cette bénédiction, c'est de nous dégoûter de la vie et de tous les biens sensibles. Celui-là bénit Dieu véritablement, qui attaché à Jésus-Christ qu'il présente à Dieu, et détaché de tout le reste, dit avec Siméon : *Laissez-moi aller en paix* : je ne veux rien, je ne tiens à rien sur la terre; ou bien avec Job : *Le Seigneur a donné : le Seigneur a ôté : tout ce que le Seigneur a voulu est arrivé : le nom du Seigneur soit béni* (2). *A lui la*

(1) *Ephes.* I. 3. — (2) *Job.* I. 21.

gloire et l'empire (1) : à nous l'humilité et l'obéissance. En quelque état que nous soyons, mettons Jésus entre Dieu et nous. Veux-je vous rendre grâces? Voilà votre Fils : vous ai-je offensé? Voilà votre Fils, mon grand propitiateur. Voyez les pleurs de ses yeux enfantins, c'est pour moi qu'il les verse. Qui en doute, puisqu'il a bien versé son sang? Recevez donc de mes mains le Sauveur que vous nous avez donné. C'est pour cela qu'il se met encore tous les jours entre nos mains. Mais soyons purs, soyons saints pour offrir à Dieu le Saint des saints. Levons à Dieu des mains pures; et allons en paix.

X.e ÉLÉVATION.

Le cantique de Siméon.

Le saint vieillard ne veut plus rien voir, après avoir vu Jésus-Christ (2). Il croyoit profaner ses yeux sanctifiés par la vue de Jésus-Christ : et il ne désire plus que d'aller bientôt au sein d'Abraham, y attendre l'espérance du monde, et annoncer comme prochaine aux enfans de Dieu la consolation d'Israël.

En général, on ne doit souhaiter de vivre, que jusqu'à tant qu'on ait connu Jésus-Christ. Mourir sans l'avoir connu, c'est mourir dans son péché; mais aussi quand on l'a connu et goûté par la rémission de ses péchés, qui pourroit aimer la vie et se repaître encore de ses illusions? La vie de l'homme

(1) *Apoc.* I. 6. — (2) *Luc.* II. 26.

n'est que tentation et tromperie. Les pompes, les grandeurs, les biens du monde, qu'est-ce autre chose, qu'*orgueil, concupiscence des yeux, concupiscence de la chair* (1), un vain faste, une vaine enflure, un amusement dangereux, un piége, un attrait trompeur pour les foibles? *Fuyons, fuyons cette Babylone, pour n'être point corrompus par ses délices* (2) : après avoir vu le vrai en Jésus, fuyons le faux qui est dans le monde.

Hé bien, je laisserai le monde : je m'en irai contempler les œuvres de Dieu dans la retraite : je n'y trouverai pas ce faux que j'aperçois dans le monde : quelle consolation, puisque le vrai y est encore imparfait! Les créatures peuvent être nos introducteurs vers Dieu : mais quand nous le pouvons voir lui-même, qu'avons-nous besoin des introducteurs? Fermez-vous dorénavant, mes yeux; vous avez vu Jésus-Christ; il n'y a plus rien à voir pour vous.

C'est ainsi que le juste méprise la vie, et ne la supporte qu'avec peine. Mais alors, et quand Jésus-Christ devoit paroître, on pouvoit désirer la consolation de le voir et de lui rendre témoignage. Maintenant, où pour le voir il faut mourir, la mort n'est-elle pas douce? Si le saint vieillard a tant désiré de voir Jésus dans l'infirmité de sa chair; combien devons-nous désirer de le voir dans sa gloire? Heureux Siméon! combien de *prophètes*, combien *de rois ont désiré de voir ce que vous voyez, et ne l'ont pas vu* (3)? C'est ce que Jésus disoit à ses disciples : et il ajouta : *Et d'ouïr ce que vous écoutez, et ne*

(1) *I. Joan.* II. 19. — (2) *Apoc.* XVIII. 4. — (3) *Luc.* X. 24.

l'ont pas ouï ! Siméon n'écoutoit pas sa parole, qui faisoit dire à ses auditeurs, peut-être encore incrédules; *Jamais homme n'a parlé comme celui-ci* (1); et néanmoins il est ravi : combien plus le devons-nous être, d'entendre sa sainte parole, et d'en attendre la dernière et parfaite révélation dans la vie future! Siméon ne voit rien encore qu'un enfant où rien ne paroît d'extraordinaire; et Dieu lui ouvre les yeux de l'esprit, pour voir que c'est la *lumière* que Dieu prépare *aux gentils* pour les éclairer, et le flambeau pour les recueillir de leur dispersion: en même temps la *gloire d'Israël*, et celui où se réunissent ceux qui sont loin et ceux qui sont près : en un mot l'attente commune des deux peuples, comme Jacob le vit en mourant, lorsqu'il vit sortir de Juda celui *qui étoit l'espérance de tous les peuples de l'univers* (2).

Eclairez-nous, ô Sauveur! *lumière qui éclairez tout homme venant au monde* (3). Eclairez-nous, nous que votre Evangile a tirés de la gentilité : éclairez les Juifs encore endurcis; et qu'ils viennent confesser avec nous Jésus-Christ notre Seigneur. Qui verra cet heureux temps? Quand viendra-t-il? Bienheureux les yeux qui verront, après la conversion des gentils, la gloire du peuple d'Israël!

(1) *Joan.* VII. 46. — (2) *Gen.* XLIX. 10. — (3) *Joan.* I. 9.

XI.e ÉLÉVATION.

Admiration de Joseph et de Marie.

Le père et la mère de l'enfant étoient en admiration de ce qu'on disoit de lui (1). Nous avons déjà dit un mot de cette admiration : mais il faut tâcher aujourd'hui de la comprendre, et s'il se peut même, de la définir.

C'est donc, si je ne me trompe, un sentiment intime de l'ame, qui pénétrée et surmontée de la grandeur, de la magnificence, de la majesté des choses qu'elle entend, après peut-être quelqu'effort tranquille, pour s'en exprimer à elle-même la hauteur, reconnoît enfin qu'elle ne peut pas même concevoir combien elles sont incompréhensibles ; supprime toutes ses pensées, les reconnoissant toutes indignes de Dieu ; et craignant de les dégrader en tâchant de les estimer, demeure en silence devant Dieu sans pouvoir dire un seul mot, si ce n'est peut-être avec David, qui s'écrie : *Tibi silentium laus : Le silence seul est votre louange* (2). C'est encore ce que vouloit dire David : *Seigneur, notre Seigneur, que votre nom est admirable par toute la terre, parce que votre magnificence est élevée par-dessus les cieux* (3). *Les cieux des cieux ne peuvent pas vous comprendre* (4). Il n'appartient qu'à vous seul

(1) *Luc.* II. 33. — (2) *Ps.* LXIV. 2. *selon l'Hebr.* — (3) *Ps.* VIII. 6. — (4) *III. Reg.* VIII. 27.

de vous louer. Ainsi mon ame étonnée, confuse, interdite, demeure en silence devant votre face. Son étonnement se tourne en amour, mais dans un amour éperdu, qui sentant qu'on ne peut pas même vous aimer assez, se perd dans vos immenses grandeurs, comme dans un abîme qui n'a point de fond, et comme une goutte d'eau dans l'Océan.

Revenons à Joseph et à Marie. *Ils étoient en admiration de ce qu'on disoit de lui*(1). Pourquoi tant être en admiration? Ils en savoient plus que tous ceux qui leur en parloient. Il est vrai que l'ange ne leur avoit pas encore annoncé la vocation des gentils. Marie n'avoit ouï parler que *du trône de David, et de la maison de Jacob* (2). Elle avoit senti toutefois par un instinct manifestement prophétique et sans limitation, que *dans tous les temps on la publieroit bienheureuse* (3): ce qui sembloit comprendre tous les peuples comme tous les âges : et l'adoration des mages étoit un présage de la conversion des gentils. Quoi qu'il en soit, Siméon est le premier qui paroisse l'avoir annoncée: et c'étoit un grand sujet d'admiration.

Sans en tant rechercher les causes, le Saint-Esprit nous veut faire entendre une excellente manière d'honorer les mystères. C'est à la vue des bontés et des merveilles de Dieu, de demeurer devant lui en grande admiration et en grand silence. Dans ce genre d'oraison, il ne s'agit pas de produire beaucoup de pensées, ni de faire de grands efforts : on est devant Dieu : on s'étonne des grâces qu'il nous fait: on dit cent et cent fois, sans dire mot, avec

(1) *Luc.* II. 33. — (2) *Luc.* I. 32. — (3) *Ibid.* 48.

David : *Quid est homo ? Qu'est-ce que l'homme, que vous* daigniez *vous en souvenir* (1)? Encore un coup: qu'est-ce que l'homme, que vous, vous qui êtes le Seigneur admirable par toute la terre, vouliez y penser ? Et on s'abîme dans l'étonnement et dans la reconnoissance, sans songer à vouloir produire, ni au dedans, ni au dehors la moindre parole, tant que dure cette bienheureuse et très-simple disposition.

Il y a dans l'admiration une ignorance soumise, qui contente de ce qu'on lui montre des grandeurs de Dieu, ne demande pas d'en savoir davantage; et perdue dans l'incompréhensibilité des mystères, les regarde avec un saisissement intérieur, également disposée à voir et à ne voir pas; à voir plus ou moins, selon qu'il plaira à Dieu. Cette admiration est un amour. Le premier effet de l'amour, c'est de faire admirer ce qu'on aime, le faire toujours regarder avec complaisance; y rappeler les yeux, ne vouloir point le perdre de vue. Cette manière d'honorer Dieu est marquée dans les saints dès les premiers temps. Elle est répétée plusieurs fois dans saint Clément d'Alexandrie. Mais quoi? Elle est de David, lorsqu'il dit : *Quàm admirabile ! quid est homo ! quàm magna multitudo dulcedinis tuæ, Domine ! Que votre nom est admirable ! qu'est-ce que l'homme ! que vos douceurs sont grandes et innombrables* (2) ! C'est le cantique de tous les saints dans l'Apocalypse. *Qui ne vous craindra, Seigneur ? Qui n'exaltera votre nom ? car vous êtes le seul Saint* (3). On se tait alors, parce qu'on ne sait comment exprimer sa

(1) *Ps.* VIII. 5. — (2) *Ps.* VIII. 2, 5. *Ps.* XXX. 10. — (3) *Apoc.* XV. 4.

tendresse, son respect, sa joie, ni enfin ce qu'on sent de Dieu : et c'est *dans le ciel le silence d'environ une demi-heure* (1) : silence admirable, et qui ne peut durer long-temps dans cette vie turbulente et tumultueuse.

XII.e ÉLÉVATION.

Prédictions du saint vieillard. Jésus-Christ en butte aux contradictions.

Cet enfant que vous voyez, est pour la ruine et pour la résurrection de plusieurs dans Israël (2). C'est ce qu'opère tout ce qui est haut, et ce qui est simple tout ensemble. On ne peut atteindre à sa hauteur; on dédaigne sa simplicité, ou bien on le veut atteindre par soi-même; et on ne peut, et on se trouble, et on se perd dans son orgueil. Mais les humbles cœurs entrent dans les profondeurs de Dieu sans s'émouvoir ; et éloignés du monde et de ses pensées, ils trouvent la vie dans la hauteur des œuvres de Dieu.

Et il sera en butte aux contradictions des hommes (3). Siméon est inspiré de parler à fond à Marie, qui plus que personne a ces oreilles intérieures où le Verbe se fait entendre. Ouvrons l'Evangile, et surtout celui de saint Jean, où le mystère de Jésus-Christ est découvert plus à fond : c'est le plus parfait commentaire de la parole de Siméon. Ecoutons murmurer le peuple : *les uns disoient, C'est un homme de bien :*

(1) *Apoc.* VIII. 1. — (2) *Luc.* II. 34. — (3) *Ibid.*

les

les autres disoient : Non, il trompe le peuple et abuse de sa crédulité. N'est-ce pas lui qu'ils vouloient faire mourir ? Et il prêche et personne ne lui dit mot : les prêtres auroient-ils connu qu'il est le Christ? *Mais on ne saura d'où viendra le* Christ, *et celui-ci nous savons d'où il est venu* (1). Et encore : *Que veut-il dire, qu'on ne peut aller où il va ? Ira-t-il aux gentils dispersés, et s'en rendra-t-il le docteur? Les uns disoient : C'est le* Christ; *les autres disoient: Le* Christ *doit-il venir de Galilée ? Ne sait-on pas qu'il doit venir de Bethléem! Il y eut donc sur ce sujet une grande dissension* (2). Et le voilà *en butte aux contradictions des hommes.*

Poursuivons : Jésus répète encore une fois : *Je m'en vais; et vous ne pouvez venir où je vais.* Où ira-t-il ? *Se tuera-t-il lui-même* (3), afin qu'on ne puisse le suivre ? Ce n'étoit pas seulement les infidèles et les incrédules qui contredisoient à ses paroles : ceux qui croyoient, mais non pas encore assez à fond, aussitôt qu'ils lui entendirent dire cette parole, la plus consolante qu'il ait jamais prononcée, *La vérité vous affranchira*, s'emportèrent jusqu'à oublier leurs captivités si fréquentes, et jusqu'à lui dire : Vous nous traitez d'esclaves : *nous n'avons jamais été dans l'esclavage* (4). Il leur fait voir leur captivité sous le péché, dont lui seul pouvoit les affranchir. Ils ne veulent point s'appaiser; et de discours en discours, pendant que Jésus leur dit la vérité, ils s'emportent jusqu'à lui dire qu'il étoit *un samaritain et possédé du malin esprit*, sans être

(1) *Joan.* VII. 12, 25, 26, 27. — (2) *Ibid.* 35 *et seq.* — (3) *Joan.* VIII. 21, 22. — (4) *Ibid.* 32, 33, 34 *et seqq.*

touchés de sa douceur. L'entretien se finit par vouloir prendre des pierres pour le lapider.

Continuons. *Je donne*, leur dit-il (1), *ma vie de moi-même, et personne ne me la peut ôter;* et il s'élève sur cette parole de nouvelles dissensions. *C'est un possédé, disoient les uns, c'est un fol; pourquoi l'écouter davantage? D'autres disoient: Ce ne sont pas là les paroles d'un possédé; un possédé rend-il la vue à un aveugle-né?* Les contradictions étoient fortes; les défenseurs étoient foibles; et le parti des contradicteurs devint si fort, qu'à la fin il met en croix l'innocence même. *Ils s'amassent pourtant autour de lui;* et avec une bonne foi apparente, ils lui disent: *Pourquoi nous faire mourir, et nous tenir toujours en suspens? Si vous êtes le* Christ, *dites-le-nous ouvertement.* Il le leur avoit dit tant de fois, et ses œuvres mêmes parloient; ce qui lui fait dire: *Je vous le dis, et vous ne me croyez pas*, et quand je me tairois, *les œuvres que je fais au nom de mon Père rendent témoignage de moi* (2). Ils ne l'en croient pas, et ils en reviennent à prendre des pierres pour le lapider: tant il étoit né pour essuyer les contradictions du genre humain.

On le chicanoit sur tout. *Pourquoi vos disciples méprisent-ils nos traditions? Ils se mettent à table sans se laver* (3). Voici une chicane bien plus étrange. *Cet homme ne vient pas de Dieu: il fait des miracles, et il guérit les malades le jour du sabbat* (4). Ils n'eussent pas *craint le jour du sabbat de retirer d'un fossé leur âne ou leur bœuf* (5); mais guérir le jour

(1) *Joan.* x. 18, 19, 20, 21. — (2) *Ibid.* 24, 25, 31. — (3) *Matth.* xv. 2. — (4) *Joan.* ix. 16. — (5) *Luc.* xiv. 3, 4, 5.

du sabbat une fille d'Abraham, et la délivrer du malin esprit dont elle étoit opprimée, c'est un crime abominable. Faut-il s'étonner si on contredit sa doctrine et ses mystères, puisqu'on trouve mauvais jusqu'à ses miracles et à ses bienfaits?

XIII.e ÉLÉVATION.

D'où naissoient ces contradictions.

Vous êtes d'en-bas, et je suis d'en-haut (1). Je viens apprendre aux hommes des choses hautes qui les passent; et les hommes superbes ne veulent pas s'humilier pour les recevoir.

Vous êtes du monde, et je ne suis pas du monde (2). Vous êtes charnels et sensuels; et ce que je vous annonce qui est spirituel, ne peut entrer dans votre esprit. Il faut que je vous régénère, que je vous renouvelle, que je vous refonde; car, *ce qui est né de la chair, est chair* (3); et on n'est spirituel qu'en renaissant et en renonçant à sa première vie.

La lumière est venue au monde; et les hommes ont mieux aimé les ténèbres que la lumière, parce que leurs œuvres étoient mauvaises. Car *celui qui fait mal, hait la lumière; et il ne vient point à la lumière, de peur que ses œuvres ne soient manifestées* (4).

Voilà trois paroles du Fils de Dieu, qui contiennent trois raisons pour lesquelles les hommes n'ont pu le souffrir. Ils sont superbes, et ils ne

(1) *Joan.* VIII. 23. — (2) *Ibid.* — (3) *Joan.* III. 6. — (4) *Ibid.* 19, 20.

veulent pas s'humilier pour recevoir les sublimités qu'il leur annonce : ils sont charnels et sensuels, et ils ne veulent pas se dépouiller de leurs sens pour entrer dans les choses spirituelles où il les veut faire entrer ; ils sont vicieux et corrompus, et ils ne peuvent souffrir d'être repris par la vérité.

Vous me voulez faire mourir, dit le Sauveur, *parce que ma parole ne prend point en vous, et n'y trouve point d'entrée* (1). Ainsi elle vous révolte, parce que vous ne pouvez pas y entrer. Comme jamais il n'y eut de vérité, ni plus haute, ni plus spirituelle, ni plus convaincante, et plus vivement reprenante que celle de Jésus-Christ, il n'y eut jamais aussi une plus grande révolte, ni une plus grande contradiction. C'est pourquoi il en faut venir jusqu'à la détruire, jusqu'à faire mourir celui qui l'annonce. *Vous cherchez à me faire mourir, moi qui suis un homme qui vous dis la vérité.* Voilà le sujet de votre haine : *Vous ne connoissez pas mon langage.* Pourquoi ? *parce que vous ne pouvez pas seulement écouter ma parole* (2) : elle vous est insupportable, parce qu'elle est vive, convaincante, irrépréhensible.

C'est la grande contradiction que souffre Jésus. Les hommes se révoltent contre lui, parce qu'ils ne veulent pas se convertir, s'humilier, se mortifier, combattre leurs cupidités et leurs passions. Ils aimeront quelquefois ses vérités, qui sont belles en elles-mêmes : quand elles se tournent en jugement, en répréhension, en correction, ils se révoltent contre lui et contre les prédicateurs qui prêchent les vérités fortes ; et contre les supérieurs, contre les amis qui

(1) *Joan.* VIII. 37. — (2) *Ibid.* 40, 43.

nous mettent nos défauts devant les yeux, et qui troublent le faux repos d'une mauvaise conscience. C'est de ce côté-là plus que de tous les autres, que Jésus-Christ est *en butte aux contradictions;* et cet endroit est pour lui le plus sensible.

XIV.e ÉLÉVATION.

Contradictions des chrétiens mêmes contre Jésus-Christ, sur sa personne.

Je frémis, je sèche, Seigneur, je suis saisi de frayeur et d'étonnement; mon cœur se pâme, se flétrit, quand je vous vois en butte aux contradictions, non-seulement des infidèles, mais encore de ceux qui se disent vos disciples. Et premièrement, quelles contradictions sur votre personne! Vous êtes tellement Dieu, qu'on ne peut croire que vous soyez homme; vous êtes tellement homme, qu'on ne peut croire que vous soyez Dieu. Les uns ont dit : *Le Verbe est en Dieu* (1); mais ce n'est rien de substantiel ni de subsistant : il est en Dieu comme notre pensée est en nous; en ce sens il est Dieu comme la pensée est notre ame; car qu'est-ce que la pensée, sinon notre ame en tant qu'elle pense? Non, disent les autres : on voit trop que le Verbe est quelque chose qui subsiste : c'est un fils; c'est une personne : qui ne le voit pas par toutes les actions et toutes les choses qu'on lui attribue? Mais aussi ne doit-on pas croire que cet homme qui est né de Marie, sans être

(1) *Joan.* I. 1.

rien autre chose, est cette personne qu'on nomme le Fils de Dieu ? Quoi ! il n'est pas devant Marie; lui qui dit, qu'il est *devant Abraham* (1) ? lui qui *étoit au commencement* (2) ? Vous vous trompez, il est évident, dit Arius, qu'il est devant que le monde fût : c'est dès-lors une personne subsistante; mais inférieure à Dieu, faite du néant comme le sont les créatures, quoique plus excellente. Tiré du néant ? cela ne se peut : lui *par qui tout a été tiré du néant* (3). Comment donc est-il fils ? Un fils n'est-il pas produit de la substance de son père, et de même nature que lui ? Le fils de Dieu sera-t-il moins fils, et Dieu sera-t-il moins père que les hommes ne le sont ? Il seroit donc fils par adoption comme nous ? Et comment avec cela, *être fils unique, qui est dans le sein du Père* (4) ?

Arius, vous avez tort, dit Nestorius : le fils de Dieu est Dieu comme lui; mais aussi ne peut-il pas en même temps être fait homme ? Il habite en l'homme comme Dieu habite dans un temple par grâce; et si le Fils de Dieu est fils par nature, l'homme qu'il s'est uni par sa grâce ne l'est que par adoption.

On s'oppose à cette perverse doctrine : on dit à Nestorius, Vous séparez trop : il faut unir jusqu'à tout confondre, et faire de deux natures une nature. Hélas ? quand finiront ces contentions ! Pouvez-vous croire, disent ceux-ci, qu'un Dieu puisse en effet se rabaisser jusqu'à être effectivement homme ? La chair n'est pas digne de lui : il n'en a point, si ce n'est une fantastique et imaginaire. Imaginaire ? dit l'autre; et comment donc a-t-on dit : *Le Verbe a été fait*

(1) *Joan.* VIII. 58. — (2) *Ibid.* I. 1, 2. — (3) *Ibid.* 3. — (4) *Ibid.* 18.

chair (1) : en définissant l'incarnation par l'endroit que vous rebutez ? Il a une chair, et l'incarnation n'est pas une tromperie. Mais le Verbe lui tient lieu d'ame : ou bien, si vous voulez lui donner une ame, donnons-lui celle des bêtes quelle qu'elle soit ; mais ne lui donnons point celle des hommes. Le Verbe est son ame encore un coup ; ou du moins il est son intelligence : il veut par sa volonté, et il ne peut en avoir d'autre ? Est-ce tout enfin ? Oui c'est tout. Car on a tout contesté, le corps, l'ame, les opérations intellectuelles ; et toutes les contradictions sont épuisées. Jésus est donc *en butte aux contradictions* de ceux qui se disent ses disciples ? Car, disent-ils, le moyen de comprendre cela et cela ? Mais Jésus avoit prévenu les contradictions par une seule parole : *Dieu a tant aimé le monde, qu'il lui a donné son Fils unique* (2).

Pour tout entendre, il ne faut qu'entendre son amour. *Dieu a tant aimé le monde.* Un amour incompréhensible produit des effets qui le sont aussi. Vous demandez des pourquoi à Dieu ? Pourquoi un Dieu se faire homme ? Jésus-Christ vous dit ce pourquoi ? *Dieu a tant aimé le monde.* Tenez-vous-en là ; les hommes ingrats ne veulent pas croire que Dieu les aime autant qu'il fait. Mais le disciple bien-aimé résoud leurs doutes, en disant : *Nous avons cru à l'amour que Dieu a pour nous* (3). Dieu a tant aimé le monde ; et que reste-t-il après cela, sinon de croire à l'amour, pour croire à tous les mystères ?

Esprits aussi insensibles à l'amour divin, que vous êtes d'ailleurs présomptueux ! Le mystère de l'eu-

(1) *Joan.* I. 14. — (2) *Ibid.* III. 16. — (3) *Ibid.* IV. 16.

charistie vous rebute ? Pourquoi nous donner sa chair et s'unir à nous corps à corps pour s'y unir esprit à esprit ? *Dieu a tant aimé le monde,* dit Jésus : et saint Jean répond pour nous tous : *Nous avons cru à l'amour que Dieu a pour nous.* Mais il est incompréhensible ? et c'est pour cela que je veux le croire, et m'y abîmer : il n'en est que plus digne de Dieu. Après cela il ne faut plus disputer, mais aimer ; et après que Jésus a dit : *Dieu a tant aimé le monde*, il ne faudroit plus que dire, le monde racheté a tant aimé Dieu.

XV.e ÉLÉVATION.

Contradictions contre Jésus-Christ, sur le mystère de la grâce.

Voici encore un écueil terrible pour l'orgueil humain. L'homme dit en son cœur : J'ai mon franc arbitre : Dieu m'a fait libre, et je me veux faire juste : je veux que le coup qui décide de mon salut éternellement vienne primitivement de moi. Ainsi on veut par quelque coin se glorifier en soi-même. Où allez-vous, vaisseau fragile ? vous allez vous briser contre l'écueil, et vous priver du secours de Dieu qui n'aide que les humbles, et qui les fait humbles pour les aider. Connoissez-vous bien la chute de votre nature pécheresse, et après même en avoir été relevé, l'extrême langueur, la profonde maladie qui vous en reste ? Dieu veut que vous lui disiez : *Guérissez-moi* (1) ; car à tout moment je me

(1) *Ps.* VI. 3.

meurs, et je ne puis rien sans vous. Dieu veut que vous lui demandiez toutes les bonnes actions que vous devez faire : quand vous les avez faites, Dieu veut que vous lui rendiez grâces de les avoir faites. Il ne veut pas pour cela que vous demeuriez sans action, sans effort ; mais il veut qu'en vous efforçant comme si vous deviez agir tout seul, vous ne vous glorifiiez non plus en vous-même, que si vous ne faisiez rien.

Je ne puis : je veux trouver quelque chose à quoi me prendre dans mon libre arbitre, que je ne puis accorder avec cet abandon à la grâce. Superbe contradicteur, voulez-vous accorder ces choses, ou bien croire que Dieu les accorde ? Il les accorde tellement, qu'il veut sans vous relâcher de votre action que vous lui attribuyez finalement tout l'ouvrage de votre salut ; car il est le Sauveur ; et il dit : *Il n'y a point de Dieu qui sauve que moi* (1). Croyez bien que Jésus-Christ est Sauveur, et toutes les contradictions s'évanouiront.

XVI.e ÉLÉVATION.

Solution manifeste des contradictions par l'autorité de l'Eglise.

Seigneur, vos mystères sont enveloppés de ténèbres. Vous avez répandu dans votre Ecriture des obscurités, vénérables à la vérité, mais enfin qui déconcertent notre foible esprit : je tremble en les

(1) *Is.* XLIII. 8, 11.

voyant, et je ne sais par où sortir de ce labyrinthe. Vous ne savez par où en sortir! Mais Jésus a-t-il parlé obscurément de son Eglise? N'a-t-il pas dit qu'il la mettoit sur *une montagne* (1), afin qu'elle fût vue de tout le monde? N'a-t-il pas dit *qu'il la posoit sur le chandelier, afin qu'elle luisît à tout l'univers* (2)? N'a-t-il pas dit assez clairement: *Les portes d'enfer ne prévaudront pas contre elle* (3)? N'a-t-il pas assez clairement renvoyé jusqu'aux moindres difficultés, à la décision de l'Eglise, et rangé *parmi les païens et les péagers* (4) ceux qui refuseroient d'en passer par son avis? Et lorsque montant aux cieux on auroit pu croire qu'il la laissoit destituée de son assistance, n'a-t-il pas dit: *Allez, baptisez, enseignez: et voilà que je suis avec vous* (enseignant ainsi et baptisant), *jusqu'à la fin des siècles* (5)? Si donc vous avez des doutes, allez à l'Eglise; elle est en vue; elle est toujours inébranlable, immuable dans sa foi; toujours avec Jésus-Christ et Jésus-Christ avec elle. Disons ici encore une fois: *Dieu a tant aimé le monde*, que pour en résoudre les doutes il n'a point laissé de doute sur son Eglise qui les doit résoudre.

Mais combien de sociétés prennent le titre d'Eglise? Pouvez-vous vous y tromper? Ne voyez-vous pas que celle qui a toujous été; celle qui demeure toujours sur sa base; celle qu'on ne peut pas seulement accuser de s'être séparée d'un autre corps, et dont tous les autres corps se sont séparés, portant sur leur front le caractère de leur nouveauté; ne

(1) *Matth.* v. 14. — (2) *Ibid.* 15. — (3) *Matth.* XVI. 18. — (4) *Matth.* XVIII. 17. — (5) *Matth.* XXVIII. 19, 20.

voyez-vous pas encore un coup que c'est celle qui est l'Eglise. Soumettez-vous donc. Vous ne pouvez! j'en vois la cause. Vous voulez juger par vous-même; vous voulez faire votre règle de votre jugement; vous voulez être plus savant et plus éclairé que les autres; vous vous croyez ravili en suivant le chemin battu, les voies communes: vous voulez être auteur, inventeur, vous élever au-dessus des autres par la singularité de vos sentimens; en un mot, vous voulez, ou vous faire un nòm parmi les hommes, ou vous admirer vous-même en secret comme un homme extraordinaire. Aveugle, conducteur d'aveugles, en quel abîme vous allez vous précipiter, avec tous ceux qui vous suivront! Si vous étiez tout-à-fait aveugle, vous trouveriez quelque excuse dans votre ignorance. *Mais vous dites : Nous voyons,* nous entendons tout, et le secret de l'Ecriture nous est révélé : *Votre péché demeure en vous* (1).

XVII.e ÉLÉVATION.

L'humilité résout toutes les difficultés.

Pourquòi nous renvoyer à l'Eglise? Ne pouviez-vous pas nous éclairer par vous-même, et rendre votre Ecriture si pleine et si claire qu'il n'y restât aucun doute? Superbe raisonneur? N'entendez-vous pas que Dieu a voulu faire des humbles? Votre maladie, c'est l'orgueil : votre remède sera l'humilité. Votre orgueil vous révolte contre Dieu, l'hu-

(1) *Joan.* IX. 41.

milité doit être votre véritable sacrifice. Et pourquoi a-t-il répandu dans son Ecriture ces ténèbres mystérieuses, sinon pour vous renvoyer à l'autorité de l'Eglise, où l'esprit de la tradition, qui est celui du Saint-Esprit, décide tout? Ignorez-vous, vous qui vous plaignez de l'obscurité des Ecritures, que sa trop grande lumière vous éblouiroit plus que ses saintes ténèbres ne vous confondent? N'avez-vous pas vu les Juifs demander à Jésus qu'il s'explique; et Jésus s'expliquer de sorte quand il l'a voulu, qu'il n'y avoit plus d'ambiguité dans ses discours? Et qu'en est-il arrivé? Les Juifs en ont-ils été moins incrédules? Point du tout: la lumière même les a éblouis: plus elle a été manifeste, plus ils se sont révoltés contre elle: et si on le veut entendre, la lumière a été plus obscure et plus ténébreuse pour leurs yeux malades, que les ténèbres mêmes.

Enfin par-dessus toutes choses, vous avez besoin de croire que ceux qui croient doivent tout à Dieu; qu'ils sont, comme dit le Sauveur, *enseignés de lui: docibiles Dei:* de mot à mot, *docti à Deo* (1): qu'il faut qu'il parle dedans, et qu'il aille chercher dans le cœur ceux à qui il veut spécialement se faire entendre. Ne raisonnez donc plus: humiliez-vous. *Qui a des oreilles pour écouter, qu'il écoute* (2): mais qu'il sache que ces oreilles qui écoutent, c'est Dieu qui les donne: *Aurem audientem, et oculum videntem, Dominus fecit utrumque* (3).

(1) *Joan.* VI. 45. — (2) *Matth.* XI. 15. XIII. 9 *et seq.* — (3) *Prov.* XX. 12.

XVIII.e ÉLÉVATION.

Contradictions dans l'Eglise par les péchés des fidèles, et sur la morale de Jésus-Christ.

Mais la contradiction la plus douloureuse du Sauveur est celle de nos péchés : de nous qui nous disons ses fidèles, et qui sommes les enfans de son Eglise. Le désordre, le déréglement, la corruption se répand dans tous les états, et toute la face de l'Eglise paroît infectée. *Depuis la plante des pieds jusqu'à la tête, il n'y a point de santé en elle* (1). *Voilà, dit-elle, que mon amertume la plus amère est dans la paix* (2). *Ma première amertume, qui m'a été*, disoit saint Bernard (3), *bien amère, a été dans les persécutions des gentils : la seconde amertume encore plus amère, a été dans les schismes et dans l'hérésie : mais dans la paix, et quand j'ai été triomphante, mon amertume très-amère est dans les déréglemens des chrétiens catholiques.*

Que chacun repasse ici ses péchés : il verra par quel endroit Jésus-Christ, durant tout le cours de sa vie, et dans son agonie au sacré jardin, a été le plus douloureusement contredit. Les Juifs qui ont poussé leur dérision jusque parmi les horreurs de sa croix, ne l'ont pas percé de plus de coups, ni n'ont pas été *un peuple plus contredisant envers celui qui étendoit ses bras vers eux* (4), que nous

(1) *Is.* I. 6. — (2) *Ibid.* XXXVIII. 17. — (3) *S. Bern. Serm.* XXXIII. *in Cant. n.* 19. — (4) *Is.* LXV. 2. *Rom.* X. 21.

le sommes. Et si le cœur de Jésus pouvoit être affligé dans sa gloire, il le seroit de ce côté-là, plus que par toute autre raison. C'est vous, chrétiens et catholiques : c'est vous, *qui faites blasphémer mon nom par toute la terre* (1). On ne peut croire que ma doctrine soit venue du ciel quand on la voit si mal pratiquée par ceux qui portent le nom de fidèles.

Ils en sont venus jusqu'à vouloir courber la règle, comme les docteurs de la loi et les pharisiens : ils se font des doctrines erronées, de fausses traditions, de fausses probabilités : la cupidité résout les cas de conscience; et sa violence est telle qu'elle contraint les docteurs de la flatter. O malheur ! On ne peut convertir les chrétiens, tant leur dureté est extrême, tant les mauvaises coutumes prévalent; et on leur cherche des excuses : la régularité passe pour rigueur : on lui donne un nom de secte : la règle ne peut plus se faire entendre. Pour affoiblir tous les préceptes dans leur source, on attaque celui de l'amour de Dieu : on ne peut trouver le moment où l'on soit obligé de le pratiquer; et à force de reculer l'obligation, on l'éteint tout-à-fait. O Jésus ! je le sais, la vérité triomphera éternellement dans votre Eglise : suscitez-y des docteurs pleins de vérité et d'efficace, qui fassent taire enfin les contradicteurs : et toujours en attendant que chacun de nous fasse taire la contradiction en soi-même.

(1) *Is.* LII. 5. *Rom.* II. 24.

XIX.e ÉLÉVATION.

L'épée perce l'ame de Marie.

Cet enfant sera en butte aux contradictions : et votre ame même, ô mère affligée et désolée ! *sera percée d'une épée* (1). Vous aurez part aux contradictions : vous verrez tout le monde se soulever contre ce cher Fils : vous en aurez le cœur percé : et il n'y a point d'épée plus tranchante que celle de votre douleur. Votre cœur sera percé par autant de plaies que vous en verrez dans votre Fils : vous serez conduite à sa croix pour y mourir de mille morts. Combien serez-vous affligée quand vous verrez sa sainte doctrine contredite et persécutée ? Vous verrez naître les persécutions et les hérésies : le miracle de l'enfantement virginal sera contredit comme tous les autres mystères, pendant même que vous serez encore sur la terre ; et il y en aura qui ne voudront pas croire votre inviolable et perpétuelle virginité. Vous serez cependant la merveille de l'Eglise, la gloire des femmes, l'exemple et le modèle de toute la terre. Peut-on assez admirer la foi qui vous fait dire : *Ils n'ont pas de vin;* et : *Faites ce qu'il vous dira* (2) ? Vous êtes la mère de tous ceux qui croient ; et c'est à votre prière que s'est fait le premier miracle qui les a fait croire.

(1) *Luc.* II. 34, 35. — (2) *Joan* II. 3, 5.

XX.ᵉ ÉLÉVATION.

Les contradictions de Jésus-Christ découvrent le secret des cœurs.

Il faut joindre ces paroles : *Cet enfant sera en butte aux contradictions*, à celles-ci : *Les pensées que plusieurs cachent dans leurs cœurs seront découvertes* (1). Si Jésus-Christ n'avoit point paru sur la terre, on ne connoîtroit pas la profonde malice, le profond orgueil, la profonde corruption, la profonde dissimulation et hypocrisie du cœur de l'homme.

La plus profonde iniquité est celle qui se couvre du voile de la piété. C'est où en étoient venus les pharisiens et les docteurs de la loi. L'avarice, l'esprit de domination, le faux zèle de la religion les transportoit et les aveugloit de sorte, qu'ils vouloient avec cela se croire saints, et les plus purs de tous les hommes. Sous couleur de faire pour les veuves et pour tous les foibles esprits, de longues oraisons, ils se rendoient nécessaires auprès d'elles, et dévoroient leurs richesses; ils parcouroient la terre et la mer pour faire un seul prosélyte, qu'ils damnoient plus qu'auparavant, sous prétexte de les convertir : parce que sans se soucier de les instruire du fond de la religion, ils ne vouloient que se faire renommer parmi les hommes, comme des gens qui gagnoient des ames à Dieu; et en se les at-

(1) *Luc.* II. 34, 35.

tachant

tachant, ils les faisoient servir à leur domination, et à l'établissement de leurs mauvaises maximes (1). Ils se donnoient au public comme les seuls défenseurs de la religion. Esprits inquiets et turbulens, qui retiroient les peuples de l'obéissance aux puissances, se portant en apparence pour gens libres, qui n'avoient en recommandation que les intérêts de leurs citoyens : et en effet, pour régner seuls sur leurs consciences. Le peuple prenoit leur esprit : et entraîné à leurs maximes corrompues, pendant qu'ils se faisoient un honneur de garder les petites observances de la loi, ils en méprisoient les grands préceptes, et mettoient la piété où elle n'étoit pas. S'ils affectoient partout les premières places, ils faisoient semblant que c'étoit pour honorer la religion dont ils vouloient paroître les seuls défenseurs : mais en effet, c'est qu'ils vouloient dominer, et qu'ils se repaissoient d'une vaine gloire. Les reprendre, et leur dire la vérité dont ils vouloient passer pour les seuls docteurs, c'étoit les révolter contre elle de la plus étrange manière. Aussitôt ils ne manquoient pas d'intéresser la religion dans leur querelle : et ils étoient si entêtés de leurs fausses maximes, qu'ils croyoient rendre service à Dieu, en exterminant ceux qui osoient les combattre.

Comme jamais la vérité n'avoit paru plus pure, plus parfaite, plus victorieuse, que dans la doctrine et dans les exemples de Jésus-Christ; elle ne pouvoit manquer d'exciter plus que jamais le faux zèle de ces aveugles conducteurs du peuple.

(1) *Matth.* XXIII. 1, 2 *et seqq.*

Le secret de leurs cœurs fut révélé : on vit ce que pouvoit l'iniquité, et l'orgueil couvert du manteau de la religion : on connut plus que jamais ce que pouvoit le faux zèle, et les excès où se portent ceux qui en sont transportés. Il fallut crucifier celui qui étoit la sainteté même, et persécuter ses disciples : et Jésus leur apprend que ceux contre qui ils doivent être le plus préparés, sont les faux zélés, qui entêtés du besoin que la religion, dont ils se croient les arcs-boutans, a de leur soutien, *croient rendre service à Dieu, en persécutant ses enfans*, dès qu'ils les croient leurs ennemis. Ainsi les pensées secrètes qui doivent être découvertes par Jésus-Christ, sont principalement celles, où nous nous trompons nous-mêmes, en croyant faire pour Dieu ce que nous faisons pour nos intérêts, pour la jalousie de l'autorité, pour nos opinions particulières. Car ce sont les pensées qu'on cache le plus, puisqu'on tâche même de se les cacher à soi-même. Observons-nous nous-mêmes sur ces caractères; et ne croyons pas en être purgés, sous prétexte que nous ne les sentirions pas tous en nous-mêmes : mais tremblons, et ayons horreur de nous-mêmes, pour légère que nous paroisse la teinture que nous prendrons.

XXI.e ÉLÉVATION.

Anne la prophétesse.

Il y avoit une prophétesse nommée Anne, d'un âge fort avancé; car elle avoit quatre-vingt-quatre

ans. Elle avoit vécu dans un long veuvage, n'ayant été que sept ans avec son mari; et passa tout le reste de sa vie dans la retraite; ne bougeant du temple, et servant Dieu nuit et jour dans les jeûnes et dans la prière. Voilà encore un digne témoin de Jésus-Christ. *Elle survint au temple dans ce même instant, louant le Seigneur, et parlant de lui à tous ceux qui attendoient la rédemption d'Israël* (1). Ce Seigneur qu'elle louoit, visiblement étoit Jésus-Christ. Elle fut digne de le connoître et de l'annoncer, parce que détachée de la vie des sens, unie à Dieu par l'oraison, elle avoit préparé son cœur à la plus pure lumière.

Saint Luc a voulu en peu de paroles nous faire connoître cette sainte veuve, et en marquer non-seulement les vertus, mais encore la race même, en nous apprenant *qu'elle étoit fille de Phanuël et de la tribu d'Aser* : afin que ces circonstances rappelassent le souvenir du témoignage de cette femme; ce qu'il ne fait pas de Siméon, qui peut-être étoit plus connu. Peut-être aussi qu'il falloit montrer que Jésus-Christ trouva des adorateurs dans plusieurs tribus, et entre autres dans celle d'Aser, à qui Jacob et Moïse n'avoient promis que *de bon pain, de l'huile en abondance*, et en un mot, *des richesses dans ses mines de fer et de cuivre.* Mais voici en la personne de cette veuve, *les délices des rois et des peuples* (2) parmi les biens de la terre, changés en jeûnes et en mortifications. Quoi qu'il en soit, honorons en tout, et les expressions, et le silence que le Saint-Esprit inspire aux évangélistes.

(1) *Luc.* II. 36, 37, 38. — (2) *Gen.* XLIX. 20. *Deut.* XXXIII. 24, 25.

XXII.e ÉLÉVATION.

Abrégé et conclusion des réflexions précédentes.

L'ABRÉGÉ de ce mystère est, que Jésus s'offre, nous offre en lui et avec lui, et que nous devons entrer dans cette oblation, et nous y unir comme à la seule et parfaite adoration que Dieu demande de nous.

Les trois personnes qui se trouvent avec Jésus-Christ dans ce mystère, nous apprennent ce que nous devons offrir à Dieu.

La sainte Vierge lui offre et lui sacrifie le cher objet de son cœur, pour en faire ce qu'il lui plaira; c'est-à-dire son propre Fils; elle voit la contradiction poussée à l'extrémité contre lui, et en même temps elle sent ouvrir la plaie de son cœur par cette épée qui la perce. Mères chrétiennes, aurez-vous bien le courage dans l'occasion de faire à Dieu avec elle une oblation semblable? Tant que nous sommes de fidèles, unissons-nous à la foi d'Abraham, et offrons à Dieu notre Isaac; c'est-à-dire, ce qui nous tient le plus au cœur.

Siméon a immolé l'amour de la vie, et la laisse, pour ainsi dire, s'exhaler à Dieu en pure perte. Ne disons pas qu'il ne lui sacrifie qu'un reste de vie dans sa vieillesse: il n'a jamais désiré de vivre, que pour avoir la consolation de voir Jésus-Christ, et de lui rendre témoignage. Car ce n'étoit pas seule-

ment une foible consolation des yeux que ce saint vieillard attendoit : il désiroit les sentimens que Jésus présent inspire dans les cœurs ; il vouloit l'annoncer, le faire reconnoître, en publier les merveilles, autant qu'il pouvoit, aux Juifs et aux gentils ; montrer au monde ses souffrances, et la part qu'y auroit sa sainte Mère. Après cela il vouloit mourir ; et l'on voit en lui dans tous les temps un parfait détachement de la vie. C'est ce qu'il nous faut offrir à Dieu avec le saint vieillard.

Et qu'immolerons-nous avec Anne, sinon l'amour des plaisirs par la mortification des sens ? Exténuons par le jeûne et par l'oraison ce qui est trop vivant en nous. Vivons avec cette sainte veuve dans une sainte désolation : arrachons-nous à nous-mêmes ce qui est permis, si nous voulons n'être point entraînés par ce qui est défendu. Déracinons à fond l'amour du plaisir. Le plaisir des sens est le perpétuel séducteur de la vie humaine : l'attention au beau et au délectable a commencé la séduction du genre humain. Eve prise par-là commence à entendre la tentation qui lui dit, avec une insinuation aussi dangereuse que douce : Pourquoi Dieu vous a-t-il défendu ce qui est si plaisant et si flatteur ? L'attention au plaisir éloigne la vue du supplice. On se pardonne tout à soi-même ; et on croit que Dieu nous est aussi indulgent que nous nous le sommes. Vous n'en mourrez pas : vous reviendrez des erreurs et des foiblesses de votre jeunesse. Eve entraîne Adam : la partie foible entraîne la plus forte ; le plaisir a fait tout son effet ; il a rendu le péché

plausible, et lui a fourni des excuses; il emmielle le poison; il affoiblit, il étouffe le remords de la conscience; il en émousse la piqûre; et à peine sent-on la grièveté de son péché, jusqu'à ce que dans les flammes éternelles ce ver rongeur se réveille, et par ses morsures éternelles nous cause un pleur inutile avec cet effroyable grincement de dents.

XIX.ᴱ SEMAINE.

COMMENCEMENT DES PERSÉCUTIONS DE L'ENFANT JÉSUS.

PREMIÈRE ÉLÉVATION.

Sur l'ordre des événemens.

Après qu'ils eurent accompli tout ce que la loi ordonnoit, ils retournèrent en Galilée dans la ville de Nazareth (1). Ce passage de saint Luc insinue que la sainte Vierge et saint Joseph demeurèrent avec l'enfant à Bethléem ou aux environs et proche de Jérusalem, jusqu'à ce qu'ils eurent accompli tout ce qui se devoit faire dans le temple. Il y avoit vingt ou vingt-cinq lieues de là à Nazareth, d'où ils étoient venus, et où étoit leur demeure : et il étoit naturel, pour éviter ce voyage, de demeurer dans le voisinage du temple.

Saint Luc qui nous a si bien marqué la retraite dans Nazareth, après l'accomplissement des saintes cérémonies, ne dit pas ce qui s'est passé entre deux, que saint Matthieu avoit déjà raconté (2). Cet évangéliste, après l'adoration des mages, soit qu'elle eût été faite à Bethléem ou aux environs, marque leur retour par un autre chemin, l'avertissement de l'ange à Joseph, la retraite en Egypte, la fureur d'Hérode

(1) *Luc.* II. 39. — (2) *Matth.* II. 12, 13 *et seqq.*

et le massacre des Innocens; un second avertissement de l'ange, après la mort d'Hérode, qui bien constamment suivit de près la naissance de notre Seigneur; et enfin un troisième avertissement du ciel pour s'établir à Nazareth. Voilà tout ce qui précède, selon saint Matthieu, l'établissement de la sainte famille dans ce lieu.

Ce temps, comme on voit, fut fort court : la sainte famille étoit cachée; et Hérode attendoit des nouvelles certaines de l'enfant par les mages qu'il croyoit avoir bien finement engagés à lui en découvrir la demeure (1). Il étoit naturel qu'il les attendît durant quelques jours; et pour ne point manquer son coup, sa politique, quoique si précautionnée, se laissa un peu amuser. Durant ce peu de jours, il fut aisé à Joseph et Marie de porter l'enfant au temple sans se découvrir. Les merveilles qui s'y passèrent, pouvoient réveiller les jalousies d'Hérode; mais aussi furent-elles promptement suivies de la retraite en Egypte. Les politiques du monde seront éternellement le jouet de leurs propres précautions que Dieu tourne comme il lui plaît; et il faut que tout ce qu'il veut s'accomplisse, sans que les hommes puissent l'empêcher, puisqu'il fait servir leurs finesses à ses desseins.

(1) *Matth.* II. 8.

II.e ÉLÉVATION.

Premier avertissement de l'ange à saint Joseph : et la fuite en Egypte.

Les mages s'étant retirés, Dieu qui voyoit dans le cœur d'Hérode ses cruelles dispositions, et le temps des grands mouvemens qu'elles devoient exciter, les prévint par le message du saint ange qui vint dire à Joseph durant le sommeil : *Levez-vous : prenez l'enfant et sa mère, et fuyez en Egypte ; car Hérode va chercher l'enfant pour le perdre* (1). N'y avoit-il pas d'autre moyen de le sauver, qu'une fuite si précipitée ? Qui le peut dire sans impiété ? Mais Dieu ne veut pas tout faire par miracle ; et il est de sa providence de suivre souvent le cours ordinaire qui est de lui, comme les voies extraordinaires. *Le Fils de Dieu est venu en infirmité* (2). Pour se conformer à cet état, il s'assujettit volontairement aux rencontres communes de la vie humaine ; et par la même dispensation qui a fait que durant le temps de son ministère il s'est retiré, il s'est caché pour prévenir les secrètes entreprises de ses ennemis ; il a été aussi obligé de chercher un asile dans l'Egypte.

Il y avoit même un secret du ciel dans cette retraite ; et il falloit accomplir la prophétie d'Osée, qui disoit : *J'ai appelé mon Fils de l'Egypte* (3).

Il est vrai que cet endroit du prophète, selon l'écorce de la lettre, avoit rapport à la sortie d'E-

(1) *Matth.* II. 13. — (2) *Heb.* V. 2. — (3) *Osée* XI. 1. *Matth.* II. 15.

gypte du peuple d'Israël. Mais le Saint-Esprit nous apprend qu'il avoit été de son dessein, que pour exprimer cette délivrance le prophète se soit servi d'une expression qui convient si expressément au Fils de Dieu, puisqu'il lui a dicté ces mots : *Israël est un enfant, et je l'ai aimé. Et j'ai appelé mon Fils de l'Egypte.*

Allons à la source : Israël et toute sa famille étoit la figure du Fils de Dieu. L'Egypte durant la famine devoit lui servir de refuge : après, elle en devoit être la persécutrice : et Dieu la devoit tirer de ce lieu de captivité pour la transporter dans la terre promise à ses pères, en laquelle seule elle devoit trouver du repos. Tout cela leur arrivoit en figure. La terre d'Egypte qui devoit être durant un temps le refuge du peuple d'Israël, devoit aussi servir de refuge à Jésus-Christ ; et Dieu l'en devoit retirer dans son temps. C'est donc ici une de ces prophéties qui ont double sens : il y en a assez d'autres qui ne sont propres qu'à Jésus - Christ : ici pour unir ensemble la figure et la vérité, le Saint-Esprit a choisi un terme qui convint à l'un et à l'autre, et à regarder les termes précis, plus encore à Jésus - Christ, qu'au peuple d'Israël.

Allez donc en Egypte, divin enfant. Heureuse terre qui vous doit servir de refuge contre la persécution d'Hérode, elle sentira un jour l'effet de votre présence. Dès à présent à votre arrivée les idoles sont ébranlées, et les démons qu'on y sert tremblent. Viendra le temps qu'elle sera convertie avec toute la gentilité. Jésus qui doit naître en Judée, sortira de cette terre pour se tourner vers la gentilité. Paul

dira : *Puisque vous ne voulez pas nous écouter, et que vous vous jugez indignes de la vie, nous nous tournons vers les gentils* (1). Allez donc vous réfugier en Egypte, pendant que vous êtes persécuté en Judée : et découvrez-nous par votre Evangile le sens caché des anciennes prophéties, afin de nous accoutumer à le trouver partout, et à regarder toute la loi et la prophétie comme pleine de vous, et toujours prête, pour ainsi parler, à vous enfanter.

III.e ÉLÉVATION.

Saint Joseph et la sainte Vierge devoient avoir part aux persécutions de Jésus-Christ.

Voici encore un mystère plus excellent. Partout où entre Jésus, il y entre avec ses croix et toutes les contradictions qui doivent l'accompagner. *Levez-vous*, lui dit l'ange, *hâtez-vous de prendre l'enfant et sa mère, et fuyez en Egypte* (2). Pesez toutes ces paroles, vous verrez que toutes inspirent de la frayeur. *Levez-vous*, ne tardez pas un moment : il ne lui dit pas : Allez, mais, *fuyez :* l'ange paroît lui-même alarmé du péril de l'enfant : *et il semble*, disoit un ancien Père (3), *que la terreur ait saisi le ciel avant que de se répandre sur la terre.* Pourquoi ? si ce n'est pour mettre à l'épreuve l'amour et la fidélité de Joseph, qui ne pouvoit pas n'être pas ému d'une manière fort vive, en voyant le péril d'une épouse si chère, et d'un si cher fils.

(1) *Act.* XIII. 46. — (2) *Matth.* II. 13. — (3) *Chrysol.*

Etrange état d'un pauvre artisan qui se voit banni tout à coup : et pourquoi ? parce qu'il est chargé de Jésus, et qu'il l'a en sa compagnie. Avant qu'il fût né, lui et sa sainte épouse vivoient pauvrement, mais tranquillement, dans leur ménage, gagnant doucement leur vie par le travail de leurs mains ; mais aussitôt que Jésus leur est donné, il n'y a point de repos pour eux. Cependant Joseph demeure soumis, et ne se plaint pas de cet enfant incommode, qui ne leur apporte que persécution : il part : il va en Egypte où il n'a aucune habitude, sans savoir quand il reviendra à sa patrie, à sa boutique et à sa pauvre maison. L'on n'a pas Jésus pour rien ; il faut prendre part à ses croix. Pères et mères chrétiens, apprenez que vos enfans vous seront des croix : n'épargnez pas les soins nécessaires, non-seulement pour leur conserver la vie, mais ce qui est leur véritable conservation, pour les élever dans la vertu. Préparez-vous aux croix que Dieu vous prépare dans ces gages de votre amour mutuel ; et après les avoir offerts à Dieu comme Joseph et Marie, attendez-vous comme eux à en recevoir, quoique peut-être d'une autre manière, plus de peines que de douceur.

IV.e ÉLÉVATION.

Le massacre des Innocens.

L'affaire pressoit : les cruelles jalousies d'Hérode alloient produire d'étranges effets. Après avoir attendu durant plusieurs jours le retour des mages :

Voyant qu'ils s'étoient moqués de lui, il entra dans une extrême colère (1). Voilà ce que les politiques ne peuvent souffrir, qu'on ait éludé leurs habiles prévoyances; qu'on se moque d'eux en les rendant inutiles, et qu'on ait pu les tromper. *Il entra* donc *en fureur, et fit tuer tous les enfans à Bethléem et aux environs, depuis deux ans et au-dessous, suivant le temps* de l'apparition de l'étoile, *dont il s'étoit soigneusement enquis* (2). Soit que les mages vinssent d'un pays si reculé dans l'Orient, qu'il leur fallût deux ans ou environ pour arriver au temps marqué, qui étoit celui de la naissance de Jésus-Christ; que Dieu pour les préparer ait fait paroître son étoile long-temps auparavant sa naissance, pour s'ébranler vers la Judée et vers Bethléem, environ le temps qu'ils y devoient arriver; soit enfin que la cruelle jalousie d'Hérode se soit étendue dans le massacre de ces innocens, au-delà de l'âge du Sauveur, de crainte de le manquer, et lui en ait fait tuer plus qu'il ne falloit. Un auteur païen d'une assez exacte critique (3), raconte que parmi les enfans de deux ans et au-dessous, qu'Hérode fit mourir, il s'y trouva un de ses enfans. S'il est ainsi, on voit par-là que par un juste jugement de Dieu, les jalousies d'état qui tyrannisent les politiques, les arment contre eux-mêmes et contre leur propre sang; et que la cruauté qui leur fait tourmenter les autres, commence par eux. Quoi qu'il en soit, deux choses sont assurées: l'une que le miracle de l'apparition de l'étoile servit de règle à Hérode, pour étendre son massacre :

(1) *Matth.* II. 16. — (2) *Ibid.* — (3) *Macrob. Sat. l.* II. *cap.* 4.

l'autre, que celui qu'il cherchoit fut le seul apparemment qui lui échappa.

Seigneur ! quels sont vos desseins ? Votre étoile apparoissoit-elle pour guider Hérode dans sa cruauté, comme les mages dans leur pieux voyage ? A Dieu ne plaise : Dieu permet aux hommes d'abuser de ses merveilles dans l'exécution de leurs mauvais desseins; et il sait bien récompenser ceux qui sont persécutés à cette occasion. Témoins ces saints Innocens, qu'il a su mettre extraordinairement dans le rang et dans les honneurs des martyrs dans le ciel et dans son Eglise.

Alors donc fut accompli ce qui avoit été dit par le prophète Jérémie : *Des cris lamentables furent entendus à Rama* (dans le voisinage de Bethléem) : *des pleurs et des hurlemens de Rachel, qui pleuroit ses enfans, et ne vouloit point se consoler de les avoir perdus* (1). Il attribue à Rachel les lamentations des mères d'autour de Bethléem, où elle étoit enterrée. Les gémissemens de ces mères célèbres par toute la contrée, ont mérité d'être prédits; et la mémoire en duroit encore au commencement de l'Eglise, lorsque S. Matthieu publia son Evangile.

Où sont ici ceux qui voudroient, pour assurer leur foi, que les histoires profanes de ce temps eussent fait mention de cette cruauté d'Hérode, ainsi que des autres? Comme si notre foi devoit dépendre de ce que la négligence ou la politique affectée des historiens du monde leur fait dire ou taire dans leurs histoires. Laissons-là ces foibles pensées. Quand il n'y auroit ici que les vues humaines,

(1) *Matth.* II. 17, 18. *Jerem.* XXXI. 15.

elles eussent suffi à l'évangéliste pour l'avoir empêché de décrier son saint Evangile, en y écrivant un fait si public qui n'eût pas été constant. Encore un coup, laissons-là ces folles pensées. Tournons nos voix et nos cœurs aux saints Innocens. Enfans bienheureux, dont la vie a été immolée à conserver la vie de votre Sauveur, si vos mères avoient connu ce mystère, au lieu de cris et de pleurs, on n'auroit entendu que bénédictions et que louanges. Nous donc à qui il est révélé, suivons de nos cris de joie cette bienheureuse troupe, jusque dans le sein d'Abraham. Allons la bénir, la glorifier, la célébrer jusque dans le ciel; saluons avec toute l'Eglise ces premières fleurs, et écoutons la voix innocente de ces bienheureuses prémices des martyrs. Pendant que nous les voyons comme se jouant de leurs palmes et de leurs couronnes; joignons-nous à cette troupe innocente par notre simplicité et l'innocence de notre vie : et soyons en malice de vrais enfans, pour honorer la sainte enfance de Jésus-Christ.

V.e ÉLÉVATION.

L'enfant revient de l'Egypte : il est appelé Nazaréen.

Hérode ne survéquit guère aux enfans qu'il faisoit tuer pour assurer sa vie et sa couronne. *L'ange apparut à Joseph* encore *en songe, et lui dit : Levez-vous et retournez dans la terre d'Israël, parce que ceux qui cherchoient la vie de l'enfant sont*

morts. Il part; et comme il pensoit *à s'établir dans la Judée, il apprit qu'Archélaüs, fils d'Hérode, y régnoit à la place de son père : .... il fut averti en songe* de.... *s'établir dans Nazareth, pour accomplir ce qui avoit été prédit par les prophètes : Il sera appelé Nazaréen* (1) (c'est-à-dire, saint). Le mot de Nazaréen contenoit un grand mystère, puisqu'il exprimoit la sainteté du Sauveur. On l'appeloit ordinairement Jésus Nazaréen, comme il paroît par le titre de sa croix (2). Saint Pierre l'appelle encore dans sa prédication à Corneille, Jésus *de Nazareth* (3) : pour nous montrer qu'il étoit du dessein de Dieu, que le nom de Nazaréen, qui avoit été donné à plusieurs en figure de Jésus-Christ, lui fut appliqué en témoignage de sa sainteté : et c'est une de ces prophéties que Dieu fait connoître par son Saint-Esprit aux évangélistes, pour marquer en Jésus-Christ le Saint des saints. Soyons saints, puisqu'il est saint. Soyons purs et séparés, puisqu'il est pur et séparé par sa naissance.

VI.ᵉ ÉLÉVATION.

L'enfant Jésus, la terreur des rois.

Qu'avoient à craindre les rois de la terre de l'enfant Jésus ? Ignoroient-ils qu'il étoit un roi, dont *le royaume n'est pas de ce monde* (4) ? Cependant Hérode le craint, le hait dès sa naissance : cette haine

(1) *Matth.* II. 19, 20, 21, 22, 23. — (2) *Joan.* XIX. 19. — (3) *Act.* X. 38. — (4) *Joan.* XVIII. 36.

est

est héréditaire dans sa maison, et on y regarde Jésus comme l'ennemi de la famille royale. Ainsi s'est perpétuée de prince en prince la haine de l'Eglise naissante. Ainsi s'est élevée contre l'Eglise une double persécution : la première, sanglante comme celle d'Hérode : la seconde plus sourde, comme celle d'Archélaüs, mais qui la tient néanmoins dans l'oppression et dans la crainte : et cette persécution durant trois cents ans, ne s'est jamais ralentie.

Est-il possible que Jésus fût né, et son Eglise établie, pour donner de la jalousie et de la terreur aux rois? C'est que Dieu a condamné ces puissances si redoutables aux hommes, et en elles-mêmes si foibles, pour *trembler où il n'y a rien à craindre* (1). Les maisons royales n'ont rien à craindre de ce nouveau roi, qui ne vient point changer l'ordre du monde et des empires. Ils craignent donc ce qu'ils ne doivent pas craindre : mais en même temps ils ne craignent pas ce qu'ils doivent craindre de Jésus, qui est, qu'il les jugera selon sa rigueur dans la vie future : c'est ce qu'Hérode, ni Archélaüs, ni les autres rois n'ont pas voulu craindre.

Tremblez donc, foibles puissances, pour votre vie, pour votre couronne, pour votre maison : tremblez, et persécutez ceux qui ne veulent à cet égard vous faire aucun mal. Tremblez, fier et cruel Hérode. Pour conserver une vie qui s'écoule, immolez les innocens. Pour affermir le sceptre dans votre maison, qu'on verra bientôt périr, munissez-vous contre le Sauveur : tenez ce divin enfant et toute sa sainte famille dans l'oppression. Hélas! que vous êtes

(1) *Ps.* XIII. 5.

foible, et que vous trouvez dans d'imaginaires terreurs un véritable supplice !

Et vous, Jésus, revenez d'Egypte dans la Judée: vous y naîtrez : vous en sortirez pour aller recueillir comme en Egypte la gentilité dispersée : à la fin vous reviendrez en Judée, pour y rappeler à votre Evangile les restes bénits des Juifs à la fin des siècles (1).

(1) *Is.* x. 22. xi. 5. *Rom.* ix. 27. xi. 5.

XX.ᴱ SEMAINE.

LA VIE CACHÉE DE JÉSUS, JUSQU'A SON BAPTÊME.

PREMIÈRE ÉLÉVATION.

L'accroissement de l'enfant, sa sagesse et sa grâce.

L'ENFANT croissoit et se fortifioit, rempli de sagesse, et la grâce de Dieu étoit en lui [1]. Il y en a qui voudroient que tout se fît en Jésus-Christ par des coups extraordinaires et miraculeux. Mais par-là Dieu auroit détruit son propre ouvrage; et, comme dit saint Augustin : *S'il faisoit tout par miracle, il effaceroit ce qu'il a fait par miséricorde : Dum omnia mirabiliter facit, deleret quod misericorditer fecit.* Ainsi, il falloit que comme les autres enfans, il sentît le progrès de l'âge. La sagesse même dont il étoit plein, se déclaroit par degrés, comme l'évangéliste nous le dira bientôt. Cependant dès le berceau et dès le sein de sa mère, il étoit rempli de sagesse. Sa sainte ame dès sa conception unie à la sagesse éternelle en unité de personne, en étoit intimement dirigée; et en reçut d'abord un don de sagesse éminent au-dessus de tout, comme étant l'ame du Verbe divin, une ame qu'il s'étoit rendue propre : en sorte que selon l'humanité même, *tous les trésors de sagesse et de science étoient cachés*

(1) *Luc.* II. 40.

en lui (1). Ils y étoient donc, mais cachés, pour se déclarer dans leur temps. *Et la grâce de Dieu étoit en lui.* Qui en doute, puisqu'il étoit si étroitement uni à la source de la sainteté et de la grâce ? Mais le saint évangéliste veut dire, qu'à mesure que l'Enfant croissoit, et commençoit à agir par lui-même, il reluisoit dans tout son extérieur je ne sais quoi qui faisoit rentrer en soi-même, et qui attiroit les ames à Dieu; tant tout étoit simple, mesuré, réglé dans ses actions et dans ses paroles.

Aimable Enfant ! heureux ceux qui vous ont vu hors de vos langes développer vos bras, étendre vos petites mains, caresser votre sainte Mère et le saint vieillard qui vous avoit adopté, ou à qui plutôt vous vous étiez donné pour Fils; faire, soutenu de lui, vos premiers pas; dénouer votre langue, et bégayer les louanges de Dieu votre Père ! Je vous adore, cher Enfant, dans tous les progrès de votre âge, soit que vous suciez la mamelle, soit que par vos cris enfantins vous appeliez celle qui vous nourrissoit, soit que vous vous reposiez sur son sein et entre ses bras. J'adore votre silence; mais commencez, il est temps, à faire entendre votre voix. Qui me donnera la grâce de recueillir votre première parole ? Tout étoit en vous plein de grâce; et n'eussiez-vous fait que demander votre nourriture, j'adore les nécessités où vous vous mettez pour nous. La grâce de Dieu est en vous; et je la veux ramasser de toutes vos actions. Encore un coup, faites-moi enfant en simplicité et en innocence.

(1) *Coloss.* II. I.

II.[e] ÉLÉVATION.

Jésus suit ses parens à Jérusalem, et y célèbre la Pâque.

Jésus-Christ en venant au monde, sans se mettre en peine de naître dans une maison opulente, ni de se choisir des parens illustres par leurs richesses ou par leur savoir, se contente de leur piété. Réjouissons-nous à son exemple, non point de l'éclat de notre famille, mais qu'elle ait été pleine d'édification et de bons exemples, et enfin une vraie école de religion, où l'on apprît à servir Dieu, et à vivre dans sa crainte.

Joseph et Marie, selon le précepte de la loi, ne manquoient pas tous les ans *d'aller célébrer la Pâque dans le temple de Jérusalem* (1). Ils y menoient leur cher Fils, qui se laissoit avertir de cette sainte observance, et peut-être instruire du mystère de cette fête. Il y étoit avant que d'y être : il en faisoit le fond, puisqu'il étoit le vrai agneau, qui devoit être immolé et mangé en mémoire de notre passage à la vie future. Mais Jésus, toujours soumis à ses parens mortels durant son enfance, fit connoître un jour que sa soumission ne venoit pas de l'infirmité et de l'incapacité d'un âge ignorant, mais d'un ordre plus profond.

Il choisit, pour accomplir ce mystère, l'âge de

(1) *Luc.* II. 41.

douze ans, où l'on commence à être capable de raisonnement et de réflexions plus solides, afin de ne point paroître vouloir forcer la nature, mais plutôt en suivre le cours et les progrès.

III.e ÉLÉVATION.

Le saint enfant échappe à saint Joseph et à la sainte Vierge.

Jésus a divers moyens de nous échapper. L'un est, quand il retire sa grâce dans le fond; ce qu'il ne fait jamais que par punition, et pour quelque péché précédent : l'autre, quand il retire non pas le fond de la grâce, mais quelques grâces singulières, ou qu'il en retire le sentiment, pour nous exercer et accroître en nous ses faveurs, par le soin que nous prendrons à le rechercher.

La soustraction de Jésus qui échappe à sa sainte mère et à saint Joseph, n'est pas une punition, mais un exercice. On ne lit point, qu'ils soient accusés de l'avoir perdu par négligence, ou par quelque faute; c'est donc une humiliation et un exercice.

Jésus s'échappe quand il lui plaît; son *esprit* va et vient : et *l'on ne sait ni d'où il vient ni où il va* (1). *Il passe*, quand il lui plaît, *au milieu de ceux qui le cherchent* (2) sans qu'ils l'aperçoivent. Apparemment il n'eut pas besoin de se servir de cette puissance pour échapper à Marie et à Joseph. Quoi qu'il

(1) *Joan.* III. 8. — (2) *Luc.* IV. 30.

en soit, le saint Enfant disparut; et les voilà premièrement dans l'inquiétude, et ensuite dans la douleur; parce qu'*ils ne le trouvèrent pas parmi leurs parens et leurs amis avec lesquels ils le crurent* (1). Combien de fois, s'il est permis de conjecturer, combien de fois le saint vieillard se reprocha-t-il à lui-même le peu de soin qu'il avoit eu du dépôt céleste? Qui ne s'affligeroit avec lui, et avec la plus tendre mère, comme la meilleure épouse qui fût jamais?

Les charmes du saint Enfant étoient merveilleux: il est à croire que tout le monde le vouloit avoir; et ni Marie ni Joseph n'eurent peine à croire qu'il fût dans quelque troupe des voyageurs: car les gens de même contrée allant à Jérusalem dans les jours de fête, faisoient des troupes pour aller de compagnie. Ainsi Jésus échappa facilement: *et ses parens marchèrent un jour* sans s'apercevoir de leur perte.

Retournez à Jérusalem: ce n'est point dans la parenté ni parmi les hommes qu'on doit retrouver Jésus-Christ, c'est dans la sainte cité; c'est dans le temple qu'on le trouvera occupé des affaires de son Père. En effet, *après trois jours* de recherche laborieuse, quand il eut été assez pleuré, assez recherché, le saint Enfant se laissa enfin *trouver dans le temple* (2).

(1) *Luc.* II. 43, 44. — (2) *Ibid.* 44, 45, 46.

IVe ÉLÉVATION.

Jésus trouvé dans le temple parmi les docteurs, et ce qu'il y faisoit.

IL étoit *assis au milieu des docteurs : il les écoutoit, et il les interrogeoit ; et tous ceux qui l'écoutoient étoient étonnés de sa prudence et de ses réponses* (1). Le voilà donc d'un côté assis avec les docteurs, comme étant docteur lui-même, et né pour les enseigner ; et de l'autre, nous ne voyons pas qu'il y fasse comme dans la suite des leçons expresses. Il écoutoit, il interrogeoit ceux qui étoient reconnus pour maîtres en Israël, non pas juridiquement, pour ainsi parler, ni de cette manière authentique dont il usa, lorsqu'il disoit : *De qui est cette image et cette inscription* (2) ? ou : *de qui étoit le baptême de Jean* (3) ? ou : *si David est le père du Christ, comment l'appelle-t-il son Seigneur* (4). Ce n'étoit point en cette manière qu'il interrogeoit ; mais, si je l'ose dire, c'étoit en enfant, et comme s'il eût voulu être instruit. C'est pour cela qu'il est dit qu'il écoutoit, et répondoit à son tour aux docteurs qui l'interrogeoient ; *et on admiroit ses réponses*, comme d'un enfant modeste, doux et bien instruit ; en y ressentant pourtant, comme il étoit juste, quelque chose de supérieur, en sorte qu'on lui laissoit prendre sa place parmi les maîtres.

(1) *Luc.* II. 46, 47. — (2) *Matth.* XXII. 20. — (3) *Ibid.* XXI. 25. — (4) *Ibid.* XXII. 42, 43.

Admirons, comme Jésus par une sage économie sait ménager toutes choses; et comme il laisse éclater quelque chose de ce qu'il étoit, sans vouloir perdre entièrement le caractère de l'enfance. Allez au temple, enfans chrétiens; allez consulter les docteurs; interrogez-les; répondez-leur; reconnoissez dans ce mystère le commencement du catéchisme et de l'Ecole chrétienne. Et vous, parens chrétiens, pendant que l'Enfant Jésus ne dédaigne pas d'interroger, de répondre et d'écouter, comment pouvez-vous soustraire vos enfans au catéchisme et à l'instruction pastorale?

Admirons aussi avec tous les autres la prudence de Jésus; une prudence non-seulement au-dessus de son âge, mais encore tout-à-fait au-dessus de l'homme, au-dessus de la chair et du sang; une prudence de l'esprit. Nous pourrions ici regretter quelques-unes de ces réponses de Jésus, qui firent admirer sa prudence: mais en voici une qui nous fera assez connoître la nature et la hauteur de toutes les autres.

V.e ÉLÉVATION.

Plainte des parens de Jésus, et sa réponse.

Ses parens *furent étonnés de le trouver parmi les docteurs* (1), dont il faisoit l'admiration. Ce qui marque qu'ils ne voyoient rien en lui d'extraordinaire dans le commun de la vie; car tout étoit comme enveloppé sous le voile de l'enfance; et

(1) *Luc.* II. 48.

Marie qui étoit la première à sentir la perte d'un si cher fils, fut aussi la première à se plaindre de son absence. Et, *mon fils*, dit-elle (1), *pourquoi nous avez-vous fait ce traitement? Votre père et moi affligés vous cherchions.* Remarquez : *votre père et moi* : elle l'appelle son père, car il l'étoit, comme on a vu, à sa manière; père, non-seulement par l'adoption du saint Enfant; mais encore vraiment père par le sentiment, par le soin, par la douleur : ce qui fait dire à Marie, *votre père et moi affligés :* pareils dans l'affliction; puisque, sans avoir part dans votre naissance, il n'en partage pas moins avec moi la joie de vous posséder et la douleur de vous perdre. Cependant, femme obéissante et respectueuse, elle nomme Joseph le premier : *votre père et moi*, et lui fait le même honneur que s'il étoit père comme les autres. O Jésus! que tout est réglé dans votre famille! Comme chacun sans avoir égard à sa dignité y fait ce que demande l'édification et le bon exemple! Bénite famille, c'est la sagesse éternelle qui vous règle.

Pourquoi me cherchiez-vous? Ne saviez-vous pas qu'il faut que je sois occupé de ce qui regarde mon Père (2). Voici donc cette réponse sublime de l'Enfant que nous avions à considérer : mais elle mérite bien une attention distincte et particulière.

(1) *Luc.* II. 48. — (2) *Ibid.* 49.

VI.e ÉLÉVATION.

Réflexions sur la réponse du Sauveur.

Pourquoi me cherchiez-vous? Et quoi, ne vouliez-vous pas qu'ils vous cherchassent? Et pourquoi vous retiriez-vous, sinon pour vous faire chercher? Est-ce peut-être qu'ils vous cherchoient, du moins Joseph, avec un empressement trop humain? Ne jugeons pas; mais concevons que Jésus parle pour notre instruction. Et en effet, il veut exclure ce qu'il y peut avoir de trop empressé dans la recherche qu'on fait de lui. Qui ne sait, que ses apôtres, quand il les quitta, étoient attachés à sa personne d'une manière qui n'étoit pas autant épurée qu'il le souhaitoit? Ames saintes et spirituelles, quand il vous échappe, quand il retire ses suavités; modérez un empressement souvent trop sensible : quelquefois il veut revenir tout seul; et s'il le faut chercher, ce doit être doucement, et sans des mouvemens inquiets.

Ne saviez-vous pas que je dois être occupé des affaires de mon Père? Est-ce qu'il désavoue Marie, qui avoit appelé Joseph son père? Non sans doute; mais il leur rappelle le doux souvenir de son vrai Père qui est Dieu, dont la volonté, qui est l'affaire dont il leur veut parler, doit faire son occupation. Croyons donc, avec une ferme foi, que Dieu est le père de Jésus-Christ, et que sa volonté seule est sa règle en toutes choses; soit qu'il se montre,

soit qu'il se cache, soit qu'il s'absente, ou qu'il revienne, qu'il nous échappe, ou qu'il nous console par un retour qui nous comble de joie.

La volonté de son père étoit qu'il donnât alors un essai de la sagesse dont il étoit plein et qu'il venoit déclarer, et tout ensemble de la supériorité avec laquelle il devoit regarder ses parens mortels, sans suivre la chair et le sang; leur maître de droit, soumis à eux par dispensation.

VII.e ÉLÉVATION.

La réponse de Jésus n'est pas entendue.

Et ils ne conçurent pas ce qu'il leur disoit (1). Ne raffinons point mal à propos sur le texte de l'Evangile. On dit non-seulement de Joseph, mais encore de Marie même, qu'ils ne conçurent pas ce que vouloit dire Jésus. Marie concevoit sans doute ce qu'il disoit de Dieu son père, puisque l'ange lui en avoit appris le mystère : ce qu'elle ne conçut pas aussi profondément qu'il le méritoit, c'étoit ces affaires de son Père dont il falloit qu'il fût occupé. Apprenons que ce n'est pas dans la science, mais dans la soumission que consiste la perfection. Pour nous empêcher d'en douter, Marie même nous est représentée comme ignorant le mystère dont lui parloit ce cher Fils. Elle ne fut point curieuse; elle demeura soumise ; c'est ce qui vaut mieux que la science. Laissons Jésus-Christ agir en Dieu, faire et dire des

(1) *Luc.* II. 50.

choses hautes et impénétrables : regardons-les comme fit Marie avec un saint étonnement, conservons-les dans notre cœur pour les méditer, et les tourner de tous côtés en nous-mêmes, et les entendre, quand Dieu le voudra, autant qu'il voudra.

Jésus préparoit la voie dans l'esprit des Juifs à la sagesse dont il devoit être le docteur : il posoit de loin les fondemens de ce qu'il devoit prêcher; et accoutumoit le monde à lui entendre dire qu'il avoit un Père dont les ordres le régloient, et dont les affaires étoient son emploi. Quelles étoient en particulier ces affaires, il ne le dit pas, et il nous le faut ignorer jusqu'à ce qu'il nous le révèle, selon la dispensation dont il use dans la distribution des vérités éternelles, et des secrets du ciel. Plongeons-nous humblement dans notre ignorance; reposons-nous-y; et faisons-en un rempart à l'humilité. O Jésus! je lirai votre Ecriture; j'écouterai vos paroles, aussi content de ce qui me sera caché que de ce que vous voudrez que j'y entende. Tournons tout à la pratique, et ne recherchons l'intelligence, qu'autant qu'il le faut pour pratiquer et agir. *Crains Dieu et observe ses commandemens : c'est là tout l'homme* (1). *Celui qui fera la volonté de celui qui m'a envoyé, connoîtra si ma doctrine vient de Dieu* (2).

(1) *Eccl.* XII. 23. — (2) *Joan.* VII. 17.

VIII.e ÉLÉVATION.

Retour de Jésus à Nazareth : son obéissance, et sa vie cachée, avec ses parens.

Et il partit avec eux, et alla à Nazareth (1). Ne perdons rien de la sainte lecture ; le mot de l'évangéliste est, qu'*il descendit avec eux à Nazareth.* Après s'être un peu échappé pour faire l'ouvrage et le service de son Père, il rentre dans sa conduite ordinaire, dans celle de ses parens, dans l'obéissance. C'est peut-être mystiquement ce qu'il appelle *descendre ;* mais quoi qu'il en soit, il est vrai que remis entre leurs mains jusqu'à son baptême ; c'est-à-dire, jusqu'à l'âge d'environ trente ans, il ne fit plus autre chose que leur obéir.

Je suis saisi d'étonnement à cette parole : est-ce là donc tout l'emploi d'un Jésus-Christ, du Fils de Dieu ? Tout son emploi, tout son exercice est d'obéir à deux de ses créatures. Et en quoi leur obéir ? dans les plus bas exercices, dans la pratique d'un art mécanique ? Où sont ceux qui se plaignent, qui murmurent, lorsque leurs emplois ne répondent pas à leur capacité ; disons mieux à leur orgueil ? Qu'ils viennent dans la maison de Joseph et de Marie, et qu'ils y voient travailler Jésus-Christ. Nous ne lisons point que ses parens aient jamais eu de domestiques, semblables aux pauvres gens dont les enfans sont les serviteurs. Jésus a dit de lui-même, qu'il

(1) *Luc.* II. 51.

étoit venu pour servir (1). Les anges furent obligés, pour ainsi dire, à le venir servir eux-mêmes dans le désert (2); et l'on ne voit nulle part qu'il eût de serviteurs à sa suite. Ce qui est certain, c'est qu'il travailloit lui-même à la boutique de son père (3). Le dirai-je? Il y a beaucoup d'apparence qu'il perdit Joseph avant le temps de son ministère. A sa passion il laisse sa mère en garde à son disciple bien-aimé, qui la reçut dans sa maison (4); ce qu'il n'auroit pas fait, si Joseph son chaste époux eût été en vie. Dès le commencement de son ministère, on voit Marie conviée avec Jésus aux noces de Cana (5): on ne parle point de Joseph. Un peu après on le voit aller à Capharnaüm, lui, sa mère, ses frères et ses disciples (6): Joseph ne paroît pas dans un dénombrement si exact. Marie paroît souvent ailleurs; mais depuis ce qui est écrit de son éducation sous saint Joseph, on n'entend plus parler de ce saint homme. Et c'est pourquoi au commencement du ministère de Jésus-Christ, lorsqu'il vint prêcher dans sa patrie, on disoit: *N'est-ce pas là ce charpentier, fils de Marie* (7). Comme celui, n'en rougissons pas, qu'on avoit vu, pour ainsi parler, tenir la boutique, soutenir par son travail une mère veuve, et entretenir le petit commerce d'un métier qui les faisoit subsister tous deux. *Sa mère ne s'appelle-t-elle pas Marie? N'avons-nous pas parmi nous ses frères Jacques et Joseph, et Simon et Jude, et ses sœurs* (8)? On ne parle point de son père; apparemment donc

(1) *Matth.* XX. 28. — (2) *Ibid.* IV. 11. — (3) *Ibid.* XIII. 55. *Marc.* VI. 3. — (4) *Joan.* XIX. 26, 27. — (5) *Joan.* II. 1. — (6) *Ibid.* 12. — (7) *Marc.* VI. 3. — (8) *Matth.* XIII. 55, 57.

qu'il l'avoit perdu; Jésus Christ l'avoit servi dans sa dernière maladie. Heureux père à qui un tel fils a fermé les yeux! Vraiment il est mort entre les bras, et comme dans le baiser du Seigneur. Jésus resta à sa mère pour la consoler, pour la servir : ce fut là tout son exercice.

O Dieu! je suis saisi encore un coup! Orgueil, viens crever à ce spectacle! Jésus, fils d'un charpentier, charpentier lui-même, connu par cet exercice, sans qu'on parle d'aucun autre emploi, ni d'aucune autre action. On se souvenoit dans son Eglise naissante des charrues qu'il avoit faites; et la tradition s'en est conservée dans les plus anciens auteurs. Que ceux qui vivent d'un art mécanique se consolent et se réjouissent : Jésus-Christ est de leur corps : qu'ils apprennent en travaillant à louer Dieu, à chanter des psaumes et des saints cantiques : Dieu bénira leur travail, et ils seront devant lui comme d'autres Jésus-Christs.

Il y en a eu qui ont eu honte pour le Sauveur de le voir dans cet exercice : et dès son enfance ils le font se jouer avec des miracles. Que ne dit-on point des merveilles qu'il fit en Egypte? Mais tout cela n'est écrit que dans des livres apocryphes. L'Evangile renferme durant trente ans toute la vie de Jésus-Christ dans ces paroles: *Il leur étoit soumis* (1): et encore : *C'est ici ce charpentier fils de Marie.* Il y a dans l'obscurité de saint Jean-Baptiste quelque chose de plus grand en apparence : il ne parut point parmi les hommes : Et, *le désert fut sa demeure* (2). Mais Jésus dans une vie si vulgaire, connu à la vé-

(1) *Luc.* II. 51. — (2) *Ibid.* I. 80.

rité

rité mais par un vil exercice, pouvoit-il mieux cacher ce qu'il étoit ? Que dirons-nous, que ferons-nous pour le louer ? il n'y a en vérité qu'à demeurer dans l'admiration et dans le silence.

IXe ÉLÉVATION.

La vie de Marie.

Ceux qui s'ennuient pour Jésus-Christ, et rougissent de lui faire passer sa vie dans une si étrange obscurité, s'ennuient aussi pour la sainte Vierge, et voudroient lui attribuer de continuels miracles. Mais écoutons l'Evangile : *Marie conservoit toutes ces choses en son cœur* (1). L'emploi de Jésus étoit de s'occuper de son métier : et l'emploi de Marie, de méditer nuit et jour le secret de Dieu.

Mais quand elle eut perdu son fils, changea-t-elle d'occupation ? Où la voit-on paroître dans les Actes, ou dans la tradition de l'Eglise ? On la nomme parmi ceux qui entrèrent dans le cénacle, et qui reçurent le Saint-Esprit (2) : et c'est tout ce qu'on en rapporte. N'est-ce pas un assez digne emploi, que celui de conserver dans son cœur tout ce qu'elle avoit vu de ce cher Fils ? Et si les mystères de son enfance lui furent un si doux entretien, combien trouva-t-elle à s'occuper de tout le reste de sa vie ? Marie méditoit Jésus : Marie avec saint Jean, qui est la figure de la vie contemplative, demeuroit en perpétuelle contemplation, se

(1) *Luc.* II. 51. — (2) *Act.* I. 13, 14. II. 1, 2.

fondant, se liquéfiant, pour ainsi parler, en amour et en désir. Que lit l'Eglise au jour de son assomption glorieuse? L'Evangile de Marie sœur de Lazare, assise aux pieds du Sauveur, et écoutant sa parole (1). Depuis l'absence du Sauveur, l'Eglise ne trouve plus rien pour Marie mère de Dieu dans le trésor de ses Ecritures : et elle emprunte pour ainsi dire, d'une autre Marie, l'Evangile de la divine contemplation. Que dirons-nous donc à ceux qui inventent tant de belles choses pour la sainte Vierge? Que dirons-nous? si ce n'est que l'humble et parfaite contemplation ne leur suffit pas. Mais si elle a suffi à Marie, à Jésus même durant trente ans, n'est-ce pas assez à la sainte Vierge de continuer cet exercice? Le silence de l'Ecriture sur cette divine mère, est plus grand et plus éloquent que tous les discours. O homme! trop actif et inquiet par ta propre activité, apprends à te contenter, en te souvenant de Jésus, en l'écoutant au dedans, et en repassant ses paroles.

X.e ÉLÉVATION.

Comment nous devons imiter Jésus et Marie dans leur vie obscure.

Voici donc quel est mon partage : *Marie conservoit ces choses dans son cœur* (2). *Marie a choisi la meilleure part, qui ne lui sera point ôtée.* Et : *Il n'y a qu'une seule chose qui soit nécessaire* (3). Orgueil humain, de quoi te plains-tu avec tes inquié-

(1) *Luc.* x. 39, 41. — (2) *Ibid.* II. 51. — (3) *Ibid.* x. 39, 42.

tudes? de n'être de rien dans le monde? Quel personnage y faisoit Jésus? Quelle figure y faisoit Marie? C'étoit la merveille du monde, le spectacle de Dieu et des anges : et que faisoient-ils? De quoi étoient-ils? Quel nom avoient-ils sur la terre? Et tu veux avoir un nom et une action qui éclate? Tu ne connois pas Marie, ni Jésus. Je veux un emploi pour faire connoître mes talens qu'il ne faut pas enfouir. Je l'avoue; quand Jésus t'emploie et te donne de ces utiles talens, dont il te déclare qu'il te redemande compte. Mais ce talent enfoui avec Jésus-Christ, et caché en lui, n'est-il pas assez beau à ses yeux? Va, tu es un homme rempli de vanité, et tu cherches dans ton action que tu crois pieuse et utile, une pâture à ton amour-propre.

Je sèche, je n'ai rien à faire; ou mes emplois trop bas me déplaisent: je m'en veux tirer, et en tirer ma famille. Et Marie et Jésus songent-ils à s'élever? Regarde ce divin charpentier avec la scie, avec le rabot, durcissant ses tendres mains dans le maniement d'instrumens si grossiers et si rudes. Ce n'est point un docte pinceau qu'il manie: il aime mieux l'exercice d'un métier plus humble et plus nécessaire à la vie : ce n'est point une docte plume qu'il exerce par de beaux écrits : il s'occupe, il gagne sa vie : il accomplit, il loue, il bénit la volonté de Dieu dans son humiliation.

Et qu'a-t-il fait au seul moment où il s'échappa d'entre les mains de ses parens pour les affaires de son Père céleste? Quelle œuvre fit-il alors? si ce n'est l'œuvre du salut des hommes. Et tu dis : Je n'ai rien à faire, quand l'ouvrage du salut des hommes est en

partie entre tes mains : n'y a-t-il point d'ennemis à réconcilier, de différends à pacifier, de querelles à finir, où le Sauveur dit : *Vous aurez sauvé votre frère* (1) ? N'y a-t-il point de misérable qu'il faille empêcher de se livrer au murmure, au blasphême, au désespoir ? Et quand tout cela te seroit ôté ; n'as-tu pas l'affaire de ton salut, qui est pour chacun de nous la véritable œuvre de Dieu ? Va au temple : échappe-toi, s'il le faut, à ton père et à ta mère : renonce à la chair et au sang, et dis avec Jésus : *Ne faut-il pas que* nous *travaillions à l'œuvre que Dieu* notre *Père* nous *a confiée* (2) ? Tremblons, humilions-nous de ne trouver rien dans nos emplois qui soit digne de nous occuper.

XI.e ÉLÉVATION.

L'avancement de Jésus est le modèle du nôtre.

Peut-on dire d'un Jésus, du Fils de Dieu, d'un homme-Dieu, à qui la sagesse même étoit unie en personne, qu'*il croissoit en sagesse et en grâce, comme en âge, devant Dieu et devant les hommes* (3) ? N'avons-nous pas vu, qu'en entrant au monde, il se dévoua lui-même à Dieu pour accomplir sa volonté, en prenant la place des sacrifices de toutes les sortes (4) ? N'est-il pas appelé dès sa naissance : *Le Sage, le conseil, l'auteur de la paix* (5) ? N'avoit-il pas la sagesse dès le ventre de sa mère ? Et n'est-ce

(1) *Matth.* XVIII. 15. — (2) *Joan.* IX. 4. — (3) *Luc.* II. 52. — (4) *Hebr.* X. 5, 6, 7. *ci dev. pag.* 325 *et seqq.* — (5) *Is.* IX. 6.

pas en vue de cette sagesse accomplie que le prophète avoit prédit comme une merveille, qu'*une femme environneroit un homme* (1) : *Virum* : enfermeroit dans ses flancs un homme fait? Entendons donc que la sagesse et la grâce qui étoit en lui dans sa plénitude, par une sage dispensation se déclaroit avec le temps et de plus en plus, par des œuvres et par des paroles plus excellentes devant Dieu et devant les hommes.

Parlons donc, non par impatience, ni par foiblesse, ni par vanité, et pour nous faire paroître; mais quand Dieu le veut : car Jésus dans son berceau n'a parlé ni aux bergers, ni aux mages qui étoient venus de si loin pour le voir. La sagesse humaine apprend beaucoup, si elle apprend à se taire. Aimons donc à demeurer dans le silence, quand Jésus est encore enfant en nous. Car s'il s'y formoit tout d'un coup en son entier, son apôtre n'auroit pas dit : *Mes petits enfans, que j'enfante encore jusqu'à ce que Jésus-Christ soit formé en vous* (2). Jusqu'à ce qu'il y soit formé, fortifions-nous avec Jésus : allons au temple interroger les docteurs : supprimons une sagesse encore trop enfantine : apprenons de Jésus la sagesse même, que c'est souvent la sagesse qui fait cacher la sagesse.

Mais quel docteur pouvons-nous interroger, sinon Jésus, la sagesse même? En toutes choses, en toute affaire, en toute action, consultons la sagesse de Jésus, la lumière de sa vérité, la doctrine de son Evangile.

Le plaisir me trompe, et me fait croire innocent

(1) *Jerem.* XXXI. 22. — (2) *Gal.* IV. 19.

ce qui m'agrée : nous croyons en être quittes, pour dire avec Eve trop ignorante : *Le serpent m'a déçu* (1). Mais si nous consultons la sagesse et la raison éternelle, nous verrons qu'elle maudit ce serpent qui se glisse sous les fleurs, et nous en fait connoître le poison. Les grands du monde nous flattent par leurs vaines et artificieuses paroles : vous croyez être quelque chose ; et tout rempli de leur faveur, votre cœur s'enfle : ouvrez les yeux : consultez Jésus qui vous fera regarder et ouvrir vos mains vides. Où est cette imaginaire grandeur, et cette enflure d'un cœur aveuglé ? C'est Jésus qui vous répond : écoutez-le avec ces docteurs, et admirez ses réponses.

Vous vous mêlez dans les grandes choses ; vous croyez que tout le monde vous admire, et vous pensez devenir l'oracle de l'Eglise : consultez Jésus et la sagesse éternelle : examinez-vous sur ces grandes œuvres que vous aimez comme éclatantes, plutôt que comme solides et utiles : vous travaillez peut-être pour votre ambition, sous prétexte de travailler pour la vérité. Hé bien donc, je quitterai tout, et j'irai me cacher dans le désert. Arrêtez-vous, consultez Jésus : la vanité mène quelquefois au désert aussi bien que la vérité : on aime mieux mépriser le monde, que de n'y pas être comme on veut, et au gré de son orgueil. Que ferai-je donc ? Faites taire toutes vos pensées : consultez Jésus : écoutez la voix qui éclate sur la montagne : *Celui-ci est mon Fils bien-aimé : écoutez-le* ; et : *Ils ne trouvèrent que Jésus seul* (2). Quand Jésus reste seul, et que renonçant à vous-même, vous n'écoutez que

(1) *Gen.* III. 13. — (2) *Luc.* IX. 35, 36.

sa voix, c'est lui qui répond, et sa réponse vous édifie.

XII.e ÉLÉVATION.

Recueil des mystères de l'enfance de Jésus.

En ramassant dans son esprit avec Marie ce qu'on vient de voir de l'enfance de Jésus-Christ, on y voit les profondeurs d'une sagesse cachée, et d'autant plus admirable, que renfermée en elle-même, elle n'éclate en Jésus-Christ par aucun endroit. Il se déclare avec mesure : il suit les progrès de l'âge : il paroît comme un autre enfant. S'il a fallu une fois marquer ce qu'il étoit, ce n'est que pour un moment : un intervalle de trois jours n'est pas une interruption de l'obscurité de Jésus : au contraire, une si courte illumination ne fait que mieux marquer le dessein précis de se cacher.

Si Jésus s'abaisse lui-même en se plongeant dans l'humilité d'un art mécanique; en même temps il relève le travail des hommes, et change en remède l'ancienne malédiction de manger son pain dans la sueur de son corps. Pendant que Jésus en se soumettant à cette loi prend le personnage de pécheur, il montre aux pécheurs à se sanctifier par cette voie.

Pendant que la sagesse divine prend un si grand soin de se cacher, toutes les conditions, tous les âges, et enfin toute la nature se réunit pour publier ses louanges. Une étoile paroît au ciel : les

anges y font retentir leur musique : les mages apportent au saint Enfant la dépouille de l'Orient, et tous les trésors de la nature; ce qu'elle a de plus riche dans l'or, ce qu'elle a de plus doux dans les parfums. Les sages du monde et les riches viennent l'adorer en leur personne, les simples et les ignorans en celle des bergers. Un prêtre aussi vénérable par sa vertu que par sa dignité prévient la lumière qui s'alloit lever, et le reconnoît sous le nom de l'Orient : sa femme se joint à une mère vierge pour le célébrer : un enfant le sent dans le sein de sa mère : d'autres enfans depuis l'âge de deux ans lui sont immolés, et ces victimes innocentes vont prévenir la troupe de ses martyrs. Si une vierge, si une femme l'ont honoré, une veuve prophétise avec elles, et une vieillesse consumée dans le service de Dieu veut s'exhaler : Siméon à qui l'Evangile ne donne point de caractère que celui d'un commun fidèle qui attend l'espérance d'Israël, se joint aux sacrificateurs et aux docteurs de la loi, pour reconnoître Jésus-Christ dans son saint temple : il prophétise les contradictions qui commencent à paroître. La manière d'honorer ces vérités nous est montrée dans une profonde considération, qui nous les fait repasser en silence dans notre cœur. Que désirons-nous davantage ? et qu'attendons-nous pour célébrer les mystères de la sainte enfance et de la vie obscure du Sauveur ?

XXIE SEMAINE.

LA PRÉDICATION DE SAINT JEAN-BAPTISTE.

PREMIÈRE ÉLÉVATION.

La parole de Dieu lui est adressée.

Verrons-nous donc bientôt paroître Jésus? Nous le cachera-t-on encore long-temps? Qu'il vienne : qu'il illumine le monde. Non : vous n'êtes pas encore assez préparé : sa lumière vous éblouiroit : il faut voir auparavant saint Jean-Baptiste.

L'an quinze de l'empire de Tibère César, Ponce Pilate étant gouverneur de Judée, Hérode étant tétrarque de la Galilée, Philippe son frère l'étant de l'Iturée, et du pays des Trachonites, et Lysanias de la contrée d'Abilas, sous le pontificat d'Anne et de Caïphe, la parole de Dieu fut adressée à Jean fils de Zacharie dans le désert (1). Elle lui est adressée comme aux anciens prophètes : l'esprit de prophétie se renouvelle et se fait entendre parmi les Juifs après cinq cents ans de silence ; et les dates sont bien marquées selon le style de l'Ecriture.

Il n'étoit pas nécessaire que Jean fît des miracles pour autoriser sa mission et sa prophétie. Les autres prophètes n'en avoient pas toujours fait : la conformité avec l'Ecriture et la convenance des choses jus-

(1) *Luc.* III. 1, 2.

tifioient leur envoi. La vie de saint Jean étoit un prodige perpétuel. Il étoit né sacrificateur, et sa mission tenoit de l'ordinaire : on se souvenoit des merveilles de sa conception et de sa naissance. Né comme Samson d'une mère stérile, comme lui il étoit nazaréen, c'est-à-dire, consacré à Dieu dès qu'il vint au monde (1) : tout ce qui naissoit de la vigne, ou qui peut enivrer lui étoit interdit : sa retraite dans le désert étoit miraculeuse, et son abstinence étonnante : en se nourrissant de sauterelles, il prenoit une nourriture vile, désagréable et légère, mais expressément rangée parmi les viandes permises par Moïse dans le Lévitique, où *les animaux qui avoient de longues cuisses, comme tout le genre des sauterelles, quoiqu'ils marchassent à quatre pieds, étoient séparés des volatiles impurs* (2), qui n'avoient pas cette distinction. Ainsi il vivoit en tout selon les règles de la loi : il prouvoit son envoi par les prophètes précédens : et surtout la sainteté de sa vie, le zèle et la vérité qui régnoient dans ses discours, l'autorisoient parmi le peuple, et le faisoient paroître un nouvel Elie.

C'étoit en effet sous cette figure qu'il avoit été annoncé par le prophète Malachie (3) : et c'étoit un grand avantage au saint précurseur, non-seulement d'avoir eu un prophète qui le prédit si expressément, comme on a vu ; mais encore d'être figuré dans le prophète le plus zélé et le plus autorisé qui fût jamais, c'est-à-dire, par Elie que son zèle fit transporter au ciel dans un chariot enflammé.

Isaïe même l'avoit annoncé comme celui *dont la*

(1) *Jud.* XIII. 2, 5. — (2) *Lev.* XI. 21, 22, 23. — (3) *Mal.* III. 1.

voix préparoit le chemin du Seigneur dans le désert (1). Et quand on l'en vit sortir tout d'un coup, après y avoir passé toute sa vie dès son enfance, pour annoncer la pénitence dont il portoit l'habit, et dont il exerçoit avec tant d'austérité toutes les pratiques; le peuple ne pouvoit pas n'être point attentif à un si grand spectacle.

Allons donc écouter avec tous les Juifs ce nouveau prédicateur de la pénitence, si saint, si admirable, et si renommé par toute la contrée.

II.e ÉLÉVATION.

La prophétie d'Isaïe sur saint Jean-Baptiste, et comment il prépara la voie du Seigneur.

COMME *il est écrit dans le livre des paroles du prophète Isaïe : La voix de celui qui crie dans le désert, préparez les voies du Seigneur : rendez droits ses sentiers : aplanissez le chemin : toute vallée sera comblée, et toute montagne et toute colline abaissée et aplanie : et toute chair verra le salut qui vient de Dieu* (2).

Deux moyens de préparer les voies au Christ nous sont montrés dans cet oracle d'Isaïe : l'un qu'il devoit *prêcher devant lui à tout le peuple d'Israël le baptême de la pénitence* (3), pour préparer son avénement, ainsi que saint Paul le dit dans les Actes: et l'autre, qu'il devoit *montrer au peuple ce Sauveur,*

(1) *Is.* XL. 3. *Marc.* I. 2, 3. — (2) *Marc.* I. 2, 3. *Is.* XL. 3, 4, 5. *Luc.* III. 4, 5. — (3) *Act.* XIII. 24, 25.

comme il est encore porté dans le même sermon de l'apôtre.

Concevons donc ces deux caractères de saint Jean-Baptiste; laissons-nous préparer par le grand précurseur à l'avénement du Sauveur des ames.

III.e ÉLÉVATION.

Première préparation par les terreurs de la pénitence.

La prédication de la pénitence a deux parties : l'une, de relever les consciences humiliées et abattues : c'est ce qu'Isaïe appelle, *combler les vallées :* l'autre, d'abattre les cœurs superbes : c'est ce que le même prophète appelle *abaisser les montagnes et aplanir les collines.* Saint Jean fait l'un et l'autre ; et pour commencer par le dernier, il abat les superbes, en disant aux pharisiens et aux saducéens : *Race de vipères, de qui apprendrez-vous à fuir la vengeance qui doit venir? Faites donc de dignes fruits de pénitence :... car la coignée est déjà à la racine des arbres* (1). Il ne s'agit pas d'un ou de deux : c'est une vengeance publique et universelle : *Tout arbre qui ne porte point de bon fruit sera coupé et jeté au feu* (2). Toutes ces paroles sont autant de coups de tonnerre sur les cœurs rebelles. Et celles-ci où il parle de Jésus-Christ ne sont pas moins fortes : *Il a un van en sa main, et il purgera son aire, et il recueillera le bon grain dans son grenier, et il brûlera la paille d'un feu qui ne s'éteint pas* (3).

(1) *Matth.* III. 7, 8. — (2) *Ibid.* 10. — (3) *Ibid.* 12.

Tout cela est préparé par ces premières paroles : *Faites pénitence, car le royaume des cieux est proche* (1). Le monde dans peu de temps verra paroître son juge : plus il apporte de miséricorde, plus ses jugemens seront rigoureux. Abaissez-vous donc, orgueilleuses montagnes, qui semblez vouloir menacer le ciel, abaissez vos superbes têtes. *Ce n'est pas*, dit saint Chrysostôme (2), *aux feuilles ni aux branches, mais à la racine que la coignée est attachée.* Il ne s'agit pas des biens du dehors, des honneurs et des richesses, qu'on peut appeler les feuilles et les ornemens de l'arbre, ni de la santé ou de la vie corporelle que l'on peut comparer aux branches qui font partie de nous-mêmes : c'est à la racine, c'est à l'ame qu'on va frapper : il y va du tout; et le coup sera sans remède. Et ce ne sont pas seulement les plantes venimeuses et malfaisantes qu'on menace; c'est la paille, les serviteurs inutiles; ce sont les arbres infructueux que le feu brûlera toujours sans les consumer; et pour périr à jamais, il suffit de ne porter pas de fruit. Car c'est alors que vient la rigoureuse parole du sévère Père de famille, qui visitant son jardin, prononce cette sentence contre le figuier stérile : *Car pourquoi occupe-t-il la terre? coupez-le et le mettez dans le feu* (3). Tremblez donc, pécheurs endurcis : tremblez, ames superbes et impénitentes : craignez cette inévitable coignée qui est déjà mise à la racine. Si le serviteur tonne ainsi, que fera le maître quand il aura pris la parole? *Si ceux qui ont transgressé la loi de Moïse, sont iné-*

(1) *Matth.* III. 2. — (2) *Chrys. in Matth. Hom.* XI, *n.* 3. — (3) *Luc.* XIII. 7.

vitablement punis, quel traitement recevront ceux qui auront outragé le Fils de Dieu, méprisé sa parole et foulé son sang aux pieds (1)? Où irons-nous donc, race de vipères, qui ne produisons que des fruits empoisonnés? Qui nous apprendra à éviter la colère du Tout-puissant qui nous poursuit? Où nous cacherons-nous devant sa face? *Collines, couvrez-nous; montagnes, tombez sur nos têtes* (2).

IV.e ÉLÉVATION.

La consolation suit les terreurs.

Pour moi, je vous donne un baptême d'eau, afin que vous fassiez pénitence : mais celui qui vient après moi, est plus puissant que moi; et je ne suis pas digne de lui porter ses souliers : c'est lui qui vous baptisera dans le Saint-Esprit et dans le feu (3). Si saint Jean nous inspire tant de terreur; s'il nous brûle par la frayeur du feu éternel, et de l'implacable colère de Dieu, un baptême lui est donné pour nous rafraîchir. Allons donc avec tout Jérusalem et avec toute la Judée, et avec tout le pays que le Jourdain arrose; allons écouter le prédicateur de la pénitence, et recevons son baptême pour nous y consacrer. Car ce n'est pas ici un de ces foibles prédicateurs qui prêchent la pénitence dans la mollesse : celui-ci la prêche dans le cilice, dans le jeûne, dans la retraite, dans la prière. Mais allons, en confessant nos péchés, non en général, ce que les plus su-

(1) *Heb.* X. 28, 29. — (2) *Luc.* XXIII. 30. — (3) *Matth.* III. 11.

perbes ne refusent pas; mais confessons chacun en particulier nos fautes cachées, et commençons par celles qui nous humilient davantage. Prenons un confesseur comme Jean-Baptiste, sévère, mais sans être outré. Car que dit-il aux pécheurs en général : *Que celui qui a deux habits, en donne à celui qui n'en a pas : et que celui qui a de quoi manger en use de même* (1). La colère de Dieu est pressante et redoutable : mais consolez-vous, puisque vous avez dans l'aumône un moyen de l'éviter. Partagez vos biens avec les pauvres : il ne vous dit pas de tout quitter; c'est bien là un conseil pour quelques-uns, mais non pas un commandement pour tous. Il ne nous accable donc pas par d'excessives rigueurs. Et que dit-il aux publicains, ces gens de tout temps si odieux, les oblige-t-il à tout quitter? Non, pourvu qu'ils *ne fassent rien au-delà des ordres qu'ils ont reçus* (2). Car la puissance publique peut imposer des péages pour le soutien de l'Etat : il lui faut laisser arbitrer ce que demandent les besoins publics, et s'en tenir à l'exécution sans vexer le peuple. Il ne dit non plus aux gens de guerre : Quittez l'épée : renoncez à vos emplois, mais : *Ne faites point de concussion : contentez-vous de votre solde* (3). Le prince rendra compte à Dieu, et des tributs qu'il impose, et des guerres qu'il entreprend : mais ses ministres qui sans inspirer de mauvais conseils, ne font qu'exécuter les ordres publics, sont à couvert aux yeux de Dieu par l'autorité de Jean. Jésus viendra donner les conseils de perfection : Jean s'attache aux préceptes : et sans prêcher aucun excès, il con-

(1) *Luc.* III. 11. — (2) *Ibid.* 12, 13. — (3) *Ibid.* 14.

sole tout le monde en ouvrant la porte du ciel aux emplois non-seulement les plus dangereux, mais encore les plus odieux, s'ils sont nécessaires, pourvu qu'on s'y renferme dans les règles.

V.e ÉLÉVATION.

Le baptême de Jean, et celui de Jésus-Christ.

Je vous baptise dans l'eau; mais celui qui vient après moi, vous baptisera dans le Saint-Esprit et dans le feu (1). Ce que Jésus-Christ explique lui-même à ses disciples, lorsqu'il leur dit en montant au ciel : *Jean vous a donné un baptême d'eau, mais dans peu de jours vous serez baptisés dans le Saint-Esprit* (2). Saint Paul explique le baptême de Jean par ces paroles : *Jean-Baptiste a baptisé le peuple du baptême de la pénitence, en l'avertissant de croire en celui qui devoit venir après lui; c'est-à-dire en Jésus* (3). Voilà donc deux différences des deux baptêmes : celui de Jean préparoit la voie à Jésus-Christ, en montrant que c'étoit en lui, et non pas en Jean qu'il falloit croire pour avoir la rémission des péchés; et outre cela le baptême de Jean ne donnoit ni le Saint-Esprit, ni la grâce, ni par elle le feu céleste de la charité qui consume tous les péchés; et cet effet étoit réservé au baptême de Jésus-Christ.

Quand saint Jean oppose l'eau de son baptême au feu de celui de Jésus-Christ; et quand Jésus-

(1) *Luc.* III. 16. *Matt.* III. 11. — (2) *Act.* I. 5. — (3) *Ibid.* XIX. 4.

Christ

Christ explique lui-même que ce baptême de feu et du Saint-Esprit, est celui dont les disciples furent inondés au jour de la Pentecôte; on entend bien qu'il ne faut pas croire que le baptême de Jésus-Christ ne soit pas comme celui de Jean un baptême; mais c'est que celui de Jean ne contenoit qu'une eau simple, au lieu que l'eau que donnoit Jésus étoit pleine du Saint-Esprit et d'un feu céleste; c'est-à-dire, de ce même feu du Saint-Esprit dont le déluge s'épancha sur toute l'Eglise dans le cénacle. C'est ce feu qui anime encore aujourd'hui l'eau du baptême, et qui fait dire au Sauveur, qu'*on n'a point de part à* son *royaume, si l'on ne renaît de l'eau et du Saint-Esprit* (1); c'est-à-dire, dans le langage mystique, si l'on ne renaît de l'eau et du feu.

Voici donc la consolation des chrétiens. L'eau du baptême de Jésus-Christ n'est pas une eau vide et stérile : le Saint-Esprit l'anime et la rend féconde; en lavant le corps elle enflamme le cœur : si vous ne sortez du baptême plein du feu céleste de l'amour de Dieu, ce n'est pas le baptême de Jésus-Christ que vous avez reçu. La pénitence chrétienne qui n'est autre chose qu'un second baptême, doit être animée du même feu. *Celui à qui on remet davantage, doit aussi,* dit le Sauveur (2), *aimer davantage.* Quand vous n'avez que les larmes, que la terreur fait répandre, ce n'est encore que l'eau et le baptême de Jean. Quand vous commencez à aimer Dieu *comme l'auteur et la source de toute justice* (3), Jésus

(1) *Joan.* III. 5. — (2) *Luc.* VII. 47. — (3) *Conc. Trident. Sess.* VI, *de Justif. cap.* 6.

commence à vous baptiser intérieurement de son feu ; et son sacrement achevera l'ouvrage.

VI.e ÉLÉVATION.

Quelle est la perfection de la pénitence.

Les chemins tortus seront redressés, et les raboteux seront aplanis (1) : ce sont les paroles d'Isaïe rapportées par saint Luc. C'est-à-dire, qu'il faut que le cœur souffre la violence, si sa pénitence est sincère ; car on n'est pas sans violence sous la bêche et sous le hoyau : il faut que le bois qu'on veut aplanir, gémisse long-temps sous le rabot : on ne réduit pas sans travail les passions qu'on veut abattre, les habitudes qu'on veut corriger : il vous faut, pour vous redresser, non-seulement une main ferme, mais encore rude d'abord : à mesure qu'elle avancera son ouvrage, son effort deviendra plus doux ; et à la fin tout étant aplani, le rabot coulera comme de lui-même, et n'aura plus qu'à ôter de légères inégalités, que vous-même vous serez ravi de voir disparoître, afin de demeurer tout uni sous la main de Dieu, et occuper la place qu'il vous donne dans son édifice. Les grands combats sont au commencement ; la douce inspiration de la charité vous aplanira toutes choses, et c'est alors, comme dit saint Luc (2), que *vous verrez le salut donné de Dieu.*

Avant que ce salut parût au monde, Isaïe avoit

(1) *Is.* XL. 4. *Luc.* III. 5. — (2) *Luc.* III. 6.

prédit que la pénitence devoit paroître dans toute sa vérité, dans toute sa régularité, dans toute sa force. Avoit-elle jamais mieux paru que dans la prédication de saint Jean-Baptiste? et la sévérité de la vie s'étoit-elle jamais mieux unie avec celle de la doctrine? Paroissez donc, il est temps, divin Sauveur: la voie vous est préparée par la prédication de la pénitence.

VII.e ÉLÉVATION.

Seconde préparation des voies du Seigneur, en montrant au monde Jésus-Christ.

Souvenons-nous que la préparation des voies du Seigneur a été mise en deux choses : dans la prédication de la pénitence, et dans la désignation de la personne de Jésus-Christ. Nous avons vu la première : passons à la seconde.

Saint Jean annonce aux Juifs plusieurs choses de Jésus-Christ, la première, qu'il alloit venir; la seconde qu'il étoit déjà au milieu d'eux sans être connu; la troisième, qui il étoit, et quelle étoit sa puissance.

Pour expliquer ce troisième point, il falloit que Jean commençat à se dépriser lui-même : *Je ne suis pas*, disoit-il [1], *celui que vous croyez : il en vient un après moi, qui est plus puissant que moi, et dont je ne suis pas digne de porter, ni de délier les souliers.*

[1] *Act.* XIII. 25. *Matth.* III. 11. *Marc.* I. 7. *Luc.* III. 16. *Joan.* I. 27.

Ce n'étoit pas assez de parler ainsi en général; il explique en quoi consistoit cette prééminence de Jésus-Christ. Il la fait consister premièrement dans son éternelle préexistence : *Celui*, dit-il (1), *qui est venu après moi, a été mis devant moi, a été fait mon supérieur :* parce qu'il étoit devant moi de toute éternité. Il étoit, et ce qu'il étoit avant Jean de toute éternité, a été cause de l'avantage qu'il devoit avoir sur lui dans le temps, et de ce qu'il a été fait son supérieur. La prééminence de Jésus-Christ consiste en second lieu dans sa plénitude : *Il est plein de grâce et de vérité* (2) : car tout est en lui, et il est la source de la grâce : ainsi elle regorge de sa plénitude : la grâce se multiplie en nous sans mesure : *Nous avons tous reçu de sa plénitude, et grâce pour grâce* (3) : une grâce en attire une autre : la grâce de la prière attire celle de l'action : la grâce de la patience attire celle de la consolation : la grâce qui nous rend fidèles dans les momens, attire celle de la persévérance : la grâce de cette vie attire celle de l'autre. *Moïse a donné la loi* (4), qui étoit stérile, et ne consistoit qu'en figures; propre à nous déclarer pécheurs, et non pas à nous justifier; propre à nous montrer le chemin, mais non pas à nous y conduire, ni à nous y faire entrer : *par Jésus-Christ est venue la grâce* qui nous fait agir; *et la vérité*, au lieu des ombres. Enfin le dernier trait de prééminence en Jésus-Christ, c'est qu'il est *le Fils et le Fils unique, et le Fils toujours dans le sein de son père* (5). Ce qui fait que la connoissance de Dieu

(1) *Joan.* I. 15. 24. — (2) *Ibid.* 14. — (3) *Ibid.* 16. — (4) *Ibid.* 17. — (5) *Ibid.* 18.

se va augmenter, puisque c'est celui qui est dans son sein, qui nous en révélera le secret : *Jamais personne n'a vu Dieu : mais son Fils unique* va nous *découvrir le secret du sein paternel :* en sorte qu'*en le voyant,* nous *verrons son Père* (1). Faut-il donc s'étonner, si Jean ne se reconnoît pas digne de lui délier ses souliers? Si Jésus-Christ n'étoit qu'une créature, Jean en auroit-il parlé ainsi ? Qui jamais a ainsi parlé, ou d'Elie un si grand prophète, ou de Salomon, ou de David, de si grands rois, ou de Moïse lui-même? Aussi n'étoient-ils tous *que des serviteurs : mais Jésus-Christ est le Fils unique* (2). S'il est éternellement dans le sein du Père, il ne peut pas être d'une nature inférieure ou dégénérante : autrement il aviliroit, pour ainsi parler, le sein où il demeure. Abaissons-nous donc à ses pieds: c'est le seul moyen de nous élever. Jean s'abaisse jusqu'à se juger indigne de déchausser son souverain : et Jésus pour le relever viendra bientôt recevoir de lui le baptême : et cette main qui se juge indigne de toucher les pieds de Jésus, *est élevée,* dit saint Chrysostôme (3), *au haut de sa tête, pour verser dessus l'eau baptismale.*

(1) *Joan.* XIV. 9.— (2) *Heb.* III. 5, 6. — (3) *Chrysost. Hom.* IX. *aliàs Hom.* III, *in Matt. n.* 5.

VIII.e ÉLÉVATION.

Première manière de manifester Jésus-Christ, avant que de l'avoir vu.

Dieu avoit déterminé à saint Jean-Baptiste deux temps où il devoit faire connoître le Sauveur, dont le premier étoit avant que de l'avoir vu. Quelle merveille! Un artisan encore dans la boutique, et gagnant sa vie, est le sujet des prédications d'un prophète, plus que prophète, et si révéré, qu'on le prenoit pour le Christ. C'étoit de cet homme dans la boutique, que saint Jean disoit : *Il y a un homme au milieu de vous que vous ne connoissez pas, et dont je ne suis pas digne de toucher les pieds* (1). Il est plus grand que Moïse : il donne la grâce quand Moïse ne donne que la loi : il est devant tous les siècles, le Fils unique de Dieu, et dans le sein de son Père : nous n'avons de grâce que par lui : cependant vous ne le connoissez pas, quoiqu'il soit au milieu de vous. Dans quelle attente de si hauts discours devoient-ils tenir le monde, et quelle préparation des voies du Seigneur! On s'accoutumoit à entendre nommer le Fils unique de Dieu qui venoit en annoncer les secrets : mais quoi, c'étoit de ce charpentier qu'on parloit ainsi. Qu'est-ce après cela que la gloire humaine? Qu'est-ce devant Dieu que la différence des conditions? Jean ne l'avoit jamais vu, et ne le connoît peut-être que par l'impression qu'il

(1) *Joan.* I. 26, 27.

en avoit ressentie au sein de sa mère; elle se continuoit, et il éprouvoit que le Fils de Dieu étoit au monde par les effets qu'il faisoit sur lui. Aussi confessoit-il, que *nous recevons tous de sa plénitude* (1): et il sentoit que c'étoit de là que lui venoit à lui-même cette abondance de grâce. Mais il se prépare de plus grands mystères : Jésus va paroître au monde; et le premier qu'il va visiter, c'est Jean-Baptiste : et si ce saint précurseur l'a si bien fait connoître, avant que de l'avoir vu, quelles merveilles nous paroîtront quand ils seront en présence?

(1) *Joan.* I. 16.

XXII.e SEMAINE.

LE BAPTÊME DE JÉSUS.

PREMIÈRE ÉLÉVATION.

Premier abord de Jésus et de saint Jean.

Pendant que saint Jean-Baptiste faisoit retentir les rives du Jourdain, et toute la contrée d'alentour, de la prédication de la pénitence, et qu'on accouroit de tous côtés à son baptême, où il en faisoit attendre un autre plus efficace de la part du Sauveur qu'il annonçoit : le Sauveur *vint lui-même de Galilée pour être baptisé de la main de Jean* (1).

Ce fut donc alors qu'arriva ce que Jean raconte ailleurs aux Juifs : *Je ne le connoissois pas* (2). Il parle manifestement du temps qui avoit précédé le baptême de Jésus-Christ : car il l'avoit trop connu dans son baptême, et par des marques trop éclatantes, pour en perdre jamais l'idée. Mais ce fut lorsqu'il l'aborda la première fois que saint Jean-Baptiste pouvoit dire : *Je ne le connoissois pas, mais je suis venu donnant le baptême d'eau, afin qu'il fût manifesté en Israël* (3). Car outre qu'en baptisant le peuple, Jean annonçoit, comme on a vu, un meilleur baptême : il devoit encore arriver que

(1) *Matth.* III. 13. — (2) *Joan.* I. 31. — (3) *Ibid.*

Jésus-Christ en se présentant au baptême avec les autres, seroit distingué par la manifestation que nous allons voir. *Ce fut* donc *alors que Jean rendit ce témoignage : J'ai vu le Saint-Esprit descendant du ciel, comme une colombe, et demeurant sur lui ; et je ne le connoissois pas : mais celui qui m'a envoyé baptiser dans l'eau, m'a dit : Celui sur qui vous verrez descendre le Saint-Esprit et demeurer sur lui, c'est celui qui baptise dans le Saint-Esprit. Et je l'ai vu : et je lui rends ce témoignage, que c'est le Fils de Dieu* (1).

Ainsi le Saint-Esprit descendu du ciel, et se reposant sur Jésus-Christ, devoit être la marque pour le reconnoître. Cette marque fut donnée à tout le peuple au baptême de Jésus-Christ : mais saint Jean qui étoit l'ami de l'époux, la vit avant tous les autres, et reconnoissant Jésus-Christ dont il se trouvoit indigne de toucher les pieds, *il ne vouloit pas le baptiser* (2).

Un des caractères de saint Jean, c'est l'humilité, qui paroît dans toutes ses actions et dans toutes ses paroles : mais Jésus le devoit surpasser en cette vertu comme en tout le reste : et on ne peut voir sans étonnement, que sa première sortie soit pour se faire baptiser par son serviteur. Et nous rougissons de la pénitence, pendant que Jésus, l'innocence même, se va initier à ce mystère, et ne sort de l'obscurité de son travail mécanique, que pour se mettre par le baptême, ne craignons point de le dire, au rang des pécheurs.

(1) *Joan.* I. 32, 33, 34. — (2) *Matt.* III. 14.

II.e ÉLÉVATION.

Jésus-Christ commande à saint Jean de le baptiser.

Jésus-Christ venant au baptême avec tout le reste du peuple, *Jean l'en empêchoit lui disant: C'est vous qui me devez baptiser, et vous venez à moi* (1)! Ce qu'on ressent à cette parole d'humilité et d'étonnement est inexplicable. Répétons-la avec componction : *Et vous venez à moi!* et vous venez me soumettre cette tête sur laquelle je vois le Saint-Esprit reposé! Non, non : donnez-moi vos pieds, dont encore je ne suis pas digne; et puisque c'est au baptême de votre sang que je dois tout, laissez-moi vous reconnoître. Mais Jésus lui dit : *Laissez-moi faire maintenant; car il faut qu'en cette sorte nous accomplissions toute justice* (2). L'ordre du ciel le demande, et la bienséance le veut : *Decet; il est à propos;* il est bienséant.

C'étoit donc l'ordre d'en-haut, que Jésus, la victime du péché, et qui devoit l'ôter en le portant, se mît volontairement au rang des pécheurs : c'est là cette justice qu'il lui falloit accomplir. Et comme Jean en cela lui devoit obéissance, le Fils de Dieu la devoit aux ordres de son Père. *Alors Jean ne lui résista plus* (3); et ainsi toute la justice fut accomplie dans une entière soumission aux ordres de Dieu.

Accomplissons aussi toute justice : ne laissons rien

(1) *Matth.* III. 13, 14. — (2) *Ibid.* 15. — (3) *Ibid.* 16.

échapper des ordres de Dieu : allons à la suite de Jésus nous dévouer à la pénitence : souvenons-nous de notre baptême qui nous y a consacrés ; et puisqu'en effaçant le péché, il n'en éteint pas les désirs, préparons-nous à un combat éternel ; entrons en lice avec le démon ; et ne craignons rien puisque Jésus-Christ est à notre tête.

III.e ÉLÉVATION.

Jésus-Christ est plongé dans le Jourdain.

Jésus-Christ est donc caché dans les eaux, et sa tête y est plongée sous la main de Jean. Il porte l'état du pécheur ; il ne paroît plus ; le pécheur doit être noyé ; et c'est pour lui qu'étoient faites les eaux du déluge. Mais si les eaux montrent la justice divine par cette vertu ravageante et abîmante, elles ont une autre vertu ; et c'est celle de purifier et de laver. Le déluge lava le monde, et les eaux purifièrent et sauvèrent les restes du genre humain. Jésus-Christ plongé dans les eaux leur inspire une nouvelle vertu qui est celle de laver les ames. L'eau du baptême est un sépulcre, *où nous sommes jetés* tout vivans *avec* Jésus-Christ, *mais pour y ressusciter avec lui* (1). Entrons ; subissons la mort que notre péché mérite ; mais n'y demeurons pas, puisque Jésus-Christ l'a expié en se baptisant pour nous ; sortons de ce mystique tombeau, et ressuscitons avec le Sauveur pour ne mourir plus.

(1) *Rom.* VI. 2, 3, 4. *Coloss.* II. 12.

N'oublions jamais notre baptême, où ensevelis dans les eaux nous devions périr; mais au contraire, nous en sortons purs comme du sein d'une nouvelle mère. Toutes les fois que nous retombons dans le péché, nous nous noyons, nous nous abîmons : toutes les fois que par le recours à la pénitence nous ressuscitons notre baptême, nous commençons de nouveau à ne pécher plus. Où retournez-vous, malheureux ? Ne vous lavez-vous que pour vous souiller davantage ? La miséricorde d'un Dieu qui pardonne vous sera-t-elle un scandale; et perdrez-vous la crainte d'offenser Dieu à cause qu'il est bon ? Quoique la pénitence soit laborieuse, et qu'on ne revienne pas à la sainteté perdue avec la même facilité qu'on l'a reçue la première fois; néanmoins les rigueurs mêmes de la pénitence sont pleines de douceur. Ces rigueurs tiennent encore plus de la précaution que de la punition. Faites donc pénitence de bonne foi : et songez qu'en vous soumettant aux clefs de l'Eglise, vous vous soumettez en même temps à toutes les précautions qu'on vous prescrira pour votre salut.

IV.e ÉLÉVATION.

Manifestation de Jésus-Christ.

Vraiment il est véritable que *celui qui s'humilie sera exalté* (1). Jean s'humilie, et un Dieu l'exalte en le faisant, pour ainsi dire, son consécrateur pour se dévouer sous sa main à la pénitence. Mais Jésus

(1) *Matth.* XXIII. 12.

s'humilie beaucoup davantage, puisqu'il se met aux pieds de Jean, plus que Jean ne vouloit être au-dessous des siens, et qu'il le choisit pour le baptiser. Il est donc temps, ô Père éternel, que vous glorifiiez votre Fils? Et voilà *que* Jésus *s'élevant de l'eau, où* il s'étoit enseveli, *le ciel s'ouvre : le Saint-Esprit,* qui n'avoit encore été vu que de Jean-Baptiste, *descend publiquement sur le Sauveur, sous la figure d'une colombe, et se repose sur lui* (1). En même temps une voix part d'en-haut comme un tonnerre, et on entendit ces mots hautement et distinctement : *Celui-ci est mon Fils bien-aimé en qui je me plais.* C'est par-là qu'étoit désigné le Fils unique : *C'est mon serviteur,* disoit Isaïe (2), *c'est celui que j'ai choisi, et en qui mon ame se plaît.* Mais ce serviteur est en même temps le Fils unique, à qui il est dit : *Vous êtes mon Fils, je vous ai engendré aujourd'hui;* et encore : *Je vous ai engendré de mon sein devant l'aurore* (3). Mais ce qui étoit séparé dans la prophétie, se réunit aujourd'hui dans la déclaration du Père céleste : *Celui-ci est mon Fils bien-aimé en qui je me plais* (4). Je m'y plais uniquement, comme dans celui qui est mon unique; je me plais dans ses membres qu'il a choisis, parce que je me plais en lui : et je n'aime plus rien sur la terre que dans cet unique objet de ma complaisance.

Il nous vaut mieux d'être aimés de cette sorte, que si nous l'étions en nous-mêmes, puisque quelque vertueux que nous puissions être, nos mérites

(1) *Matth.* III. 16, 17. — (2) *Is.* XLII. 1. — (3) *Ps.* II. 7. CIX. 3. — (4) *Matth.* III. 17.

bornés ne nous attireroient jamais du côté de Dieu qu'un amour fini : mais Dieu nous regardant en Jésus-Christ, l'amour qu'il a pour son Fils s'étend sur nous ainsi que le Fils le dit lui-même : *Mon Père, je suis en eux, et vous en moi;..... afin que l'amour que vous avez pour moi soit en eux, ainsi que je suis en eux moi-même* (1).

V.e ÉLÉVATION.

La manifestation de la Trinité : et la consécration de notre baptême.

Le Père céleste a paru sur la montagne où Jésus-Christ s'est transfiguré; mais le Saint-Esprit ne s'y montra pas : le Saint-Esprit a paru dans celle où il descendit en forme de langue; mais on n'y vit pas le Père : partout ailleurs le Fils paroît, mais seul : au baptême de Jésus-Christ qui donne naissance au nôtre, où la Trinité devoit être invoquée, le Père paroît dans la voix, le Fils en sa chair, le Saint-Esprit comme une colombe. Les eaux sont sanctifiées par cette présence : en la personne de Jésus-Christ toute l'Eglise est baptisée, et le nouvel Adam consacré dans ses trois puissances où consiste l'image de Dieu; ou, si l'on veut, dans ses trois actes principaux, la mémoire, l'intelligence et l'amour. La mémoire ou le souvenir est comme le trésor, la source et le réservoir des pensées : l'intelligence est la pensée intellectuelle elle-même : l'amour est l'u-

(1) *Joan.* XVII. 23, 26.

nion de notre ame avec la vérité qui est son objet. La vérité, c'est Dieu même. Disons avec le prophète : *Je me suis souvenu de Dieu, et j'en ai été dans la joie* (1). Ne nous contentons pas de nous souvenir de ce que Dieu nous a déjà mis dans l'esprit; si par la foi il nous fait venir à l'intelligence qui en est le fruit, et qu'il daigne ouvrir nos yeux spirituels pour pénétrer ses mystères, suivons cette impression, et épanchons-nous en amour et actions de grâces. *J'entrerai dans le sanctuaire du Seigneur;* dans mon intérieur qui est son temple: *O Dieu! je me souviendrai de votre seule justice* (2). Recevez toutes les pensées qui seront le fruit de ce souvenir. Que votre justice et votre vérité reluisent partout. Que j'aime votre justice, et que je vous serve avec un chaste amour; c'est-à-dire, non par la crainte de la peine, mais par l'amour de votre justice. Père, je vous consacre tout mon souvenir : Fils, je vous consacre toute ma pensée : Esprit saint, tout mon amour se repose en vous : donnez-moi le feu de la charité; et que ce soit là le feu dans lequel je serai baptisé par la grâce de Jésus-Christ.

VI.e ÉLÉVATION.

La généalogie de Jésus-Christ, par saint Luc.

Il y en a qui prétendent qu'à l'âge d'environ trente ans, avant que de commencer le ministère public d'enseigner le peuple, on étoit obligé de donner sa

(1) *Ps.* LXXVI. 3. — (2) *Ps.* LXX. 16.

généalogie, et de la consigner dans le temple; et que c'est ce qui a donné lieu à saint Luc marquant l'âge de notre Seigneur, de rapporter en même temps sa généalogie à l'endroit de son baptême; par où il se disposoit à commencer son ministère. Quoi qu'il en soit, il faut toujours se souvenir qu'il n'étoit fils de Joseph qu'en apparence, *ut putabatur*, comme le remarque saint Luc [1]; et que de tous les côtés, en quelque sorte qu'on prît sa généalogie, ou selon la nature, ou selon la loi, il étoit toujours fils de David. Que s'il est vrai qu'il fallût ainsi rapporter sa race pour être admis au ministère d'enseigner; que ce soit un témoignage pour les Juifs, mais non pas une loi pour les chrétiens qui ne comptent point d'autre race, ni d'autre naissance que celle du baptême, où ils sont tout d'un coup enfans de Dieu. Jésus-Christ a montré sa race pour lui et pour nous; il falloit qu'il vînt de David, d'Abraham et du peuple saint : mais nous qui sommes sortis de la gentilité, nous héritons des promesses, comme l'apôtre nous enseigne [2], et sommes enfans d'Abraham et de David par Jésus-Christ à qui nous nous sommes incorporés par la foi.

(1) *Luc.* III. 25. — (2) *Rom.* XII. 5. *Gal.* III. 26, 27, 28, 29.

XXIII.e

XXIII. SEMAINE.

LE JEÛNE ET LA TENTATION DE JÉSUS-CHRIST.

PREMIÈRE ÉLÉVATION.

Jésus poussé au désert en sortant du baptême.

Jésus *plein du Saint-Esprit* qui s'étoit reposé sur lui sous la figure sensible d'une colombe, *quitta le Jourdain, et fut poussé par l'esprit dans le désert* (1). C'est-à-dire, que tout en sortant du baptême, plein de l'esprit de gémissement, il alla, colombe innocente, commencer son jeûne, et pleurer nos péchés dans la solitude. Selon saint Matthieu, *il y fut conduit par l'esprit* (2); selon saint Marc, *il y fut jeté, emporté, chassé* (3); selon saint Luc, *il y fut poussé.* Quoi qu'il en soit, nous voyons que par le baptême nous sommes séparés du monde, et consacrés au jeûne ou à l'abstinence, et à combattre la tentation. Car c'est ce qui arriva au Sauveur du monde aussitôt après son baptême.

La vie chrétienne est une retraite: *Nous ne sommes plus du monde, comme* Jésus-Christ *n'est pas du monde* (4). Qu'est-ce que le monde? si ce n'est, comme dit saint Jean : *Concupiscence de la chair* (5); sensualité, corruption dans ses désirs et dans ses œuvres;

(1) *Luc.* IV. 1. — (2) *Matth.* IV. 1. — (3) *Marc.* I. 12. — (4) *Joan.* XVIII. 14. — (5) *I. Joan.* II. 16.

ou *concupiscence des yeux*, curiosité, avarice, illusion, fascination, erreur, et folie dans l'affectation de la science; et enfin, *orgueil* et ambition. A ces maux dont le monde est plein, et qui en fait comme la substance, il faut opposer la retraite; et nous faire comme un désert par un saint détachement de notre cœur.

La vie chrétienne est un combat; le démon à qui une ame échappe, *prend sept esprits plus mauvais que lui* (1), pour nous tenter avec de nouveaux efforts; et il ne faut jamais cesser de le combattre.

Dans ce combat, saint Paul nous apprend *une* éternelle *abstinence*; c'est-à-dire qu'il faut nous sevrer du plaisir des sens, et n'y jamais attacher son cœur. *Car celui qui entre en lice dans le combat de la lutte, s'abstient de tout; il le fait pour une couronne qui se fane et se flétrit en un instant; mais celle que nous voulons emporter est éternelle* (2).

C'est pour réparer et expier les défauts de notre retraite, de nos combats contre les tentations, de notre abstinence, que Jésus-Christ est poussé dans le désert : son jeûne de quarante jours figure celui de toute la vie, que nous devons pratiquer en nous abstenant des mauvaises œuvres, et contenant nos désirs dans les bornes de la loi de Dieu. Ce doit être là le premier effet du jeûne de Jésus-Christ. S'il nous appelle plus haut, et qu'il nous attire, non pas simplement au renoncement par le cœur, mais encore à un délaissement effectif du monde, heureux d'aller jeûner avec Jésus-Christ, faisons notre félicité de son désert!

(1) *Matth.* XII. 45. — (2) *I. Cor.* IX. 24, 25.

II.e ÉLÉVATION.

La quarantaine de Jésus-Christ, selon saint Marc.

L'ÉVANGÉLISTE saint Marc, le plus divin de tous les abréviateurs, abrège en ces termes l'évangile de saint Matthieu : *Il fut dans le désert quarante jours et quarante nuits ; et il étoit tenté du diable ; et il étoit avec les bêtes ; et les anges le servoient* (1). Où l'on voit en même temps comme dans un tableau, Jésus-Christ seul dans le désert ; où le diable est son tentateur, les bêtes sa compagnie, et les anges ses ministres.

Pourquoi Jésus avec les bêtes, et quelles compagnes lui donne-t-on dans le désert ? Fuyez les hommes, disoit cette voix à un ancien solitaire. Les bêtes sont demeurées dans leur état naturel, et pour ainsi parler, dans leur innocence ; mais parmi les hommes tout s'est perverti par le péché. *Toute chair a corrompu ses voies* (2). On ne trouve parmi les hommes que dissimulation, infidélité, amitié intéressée, commerce de flatteries pour s'amuser les uns les autres, mensonge, secrètes envies avec l'ostentation d'une trompeuse bienveillance, inconstance, injustice et corruption. Fuyons du moins en esprit ; les bêtes nous seront meilleures que la conversation des hommes du monde.

Nous serons exposés à la tentation avec Jésus-Christ notre modèle ; mais comme lui nous aurons

(1) *Marc.* I. 13. — (2) *Gen.* VI. 22.

aussi les anges pour ministres. A la lettre ils viennent servir le Sauveur dans le besoin où il voulut être après un si long jeûne ; mais en même temps nous devons nous souvenir qu'ils sont *esprits administrateurs pour ceux qui sont appelés au salut* (1) ; et qu'en l'honneur du Sauveur ils se rendent les ministres de ceux qui jeûnent avec lui dans le désert, qui aiment la prière et la retraite, et qui vivent dans l'abstinence de ce qui contente la nature, n'y donnant jamais leur cœur.

III.e ÉLÉVATION.

Les trois tentations et le moyen de les vaincre.

Après *qu'il eut jeûné quarante jours et quarante nuits, il eut faim* (2) : car il avoit bien voulu se soumettre à cette nécessité. Etant donc pressé de la faim selon la foiblesse de la chair qu'il avoit prise, le diable profita de cette occasion pour le tenter : *Si vous êtes le Fils de Dieu, ordonnez que ces pierres se changent en pain ;* ou comme l'exprime saint Luc : *Dites à cette pierre qu'elle se change en pain* (3). Etrange tentation, de vouloir persuader au Sauveur, qu'il se montrât le Fils de Dieu, et fît preuve de sa puissance, pour satisfaire aux goûts et aux besoins de la chair. Entendons que c'est là aussi le premier appas du monde : il nous attaque par les sens, il étudie les dispositions de nos corps, et nous fait tomber dans ce piége. Telle est donc la première tentation, qui est celle de la sensualité.

(1) *Heb.* I. 14. — (2) *Matt.* IV. 2, 3. — (3) *Luc.* IV. 3.

La seconde tentation, ainsi qu'elle est rapportée par saint Matthieu, est d'enlever Jésus-Christ dans la cité sainte, et le mettre sur le haut du temple, en lui disant : *Si vous êtes le Fils de Dieu, jetez-vous en bas; car il est écrit : Que les anges ont reçu un ordre de Dieu pour vous garder dans toutes vos voies : ils vous porteront dans leurs mains, de peur que vos pieds ne se heurtent contre une pierre* (1). Nous éprouvons cette tentation, lorsque séduits par nos sens, sans craindre notre foiblesse, nous nous jetons, comme dans un précipice, dans l'occasion du péché, sous l'espérance téméraire d'un secours extraordinaire et miraculeux. C'est ce qui arrive à tous les pécheurs, lorsqu'ils méprisent les précautions qui font éviter les périls où l'on a souvent succombé : ce qui est tenter Dieu de la manière la plus insolente.

La troisième tentation vient directement flatter l'orgueil. Le démon nous élève sur une montagne, d'où il nous découvre tous les empires du monde, qu'il promet de nous donner, si nous l'adorons (2). Voilà comme il flatte la sensualité, la témérité et l'ambition : et voyez comme il sait prendre son temps : il attaque par le manger celui qui est comme épuisé par un si long jeûne : il porte à une téméraire confiance en Dieu, celui qui vient de le contenter par le sacrifice d'un jeûne si agréable : et dans une preuve de vertu si étonnante, il tente, par l'ambition de commander à tout le monde, celui qui se commandant si hautement à lui-même,

(1) *Matth.* IV. 5, 6. — (2) *Ibid.* 8.

mérite de voir le monde entier à ses pieds, et gouverné par ses ordres.

Telles sont *les profondeurs de Satan* (1). Que *j'ai peur*, dit le saint apôtre (2), *qu'il ne* nous *déçoive par ses finesses, ainsi qu'il a séduit Eve !* Et encore (3) : *Ne nous laissons point tromper par Satan : car nous n'ignorons point ses pensées, ses adresses, ses artifices ;* comme il sait prendre le temps, et se prévaloir de notre foiblesse.

Nous n'avons à lui opposer que la parole de Dieu. A chaque tentation Jésus-Christ oppose autant de sentences de l'Ecriture. Lisons-la nuit et jour : passons notre vie à méditer la loi de Dieu : c'est le moyen d'opposer sa parole à notre ennemi, et de le renvoyer confus.

IV.e ÉLÉVATION.

Quel remède il faut opposer à chaque tentation.

On oppose à la tentation des remèdes ou particuliers ou généraux.

Les remèdes généraux sont le jeûne, la prière, la lecture, la retraite, où est renfermé le soin d'éviter les occasions : à quoi on peut ajouter l'occupation et le travail.

Pour bien comprendre les remèdes particuliers, allons à l'école du Fils de Dieu, et voyons ce qu'il pratique.

A la tentation de la sensualité, et en particulier

(1) *Apoc.* II. 24. — (2) *II. Cor.* XI. 3. — (3) *Ibid.* II. 11.

à celle de la faim, il oppose, qu'on ne vit pas seulement du pain; que Dieu a envoyé la manne à son peuple pour le soutenir dans le désert; qu'il n'y a donc qu'à s'abandonner à sa providence paternelle; qu'il nourrit tous les animaux jusqu'aux corbeaux, jusqu'aux serpens, et jusqu'à un ver de terre, sans qu'ils sèment, ni qu'ils labourent: qu'il ne faut point désirer le plaisir des sens: que sa parole, que sa vérité est le véritable soutien et le nourrissant plaisir des ames. Et tout cela est compris dans cette parole de l'Ecriture citée à cette occasion par le Sauveur: *L'homme ne vit pas seulement de pain, mais encore de toute parole*, ou de toute chose *qui sort de la bouche de Dieu* (1).

A la seconde tentation, Jésus-Christ oppose ces mots: *Tu ne tenteras point le Seigneur ton Dieu* (2). Celui qui entreprend des choses trop hautes, que Dieu ni ne lui ordonne, ni ne lui conseille, sous prétexte qu'il fera en sa faveur quelque chose d'extraordinaire qu'il n'a point promis, tente le Seigneur son Dieu. Il tente encore le Seigneur son Dieu, lorsqu'il veut entendre par un effort de son esprit ses inaccessibles mystères, sans songer que *celui qui entreprend de sonder la majesté sera opprimé par sa gloire* (3). Ceux-là donc tentent le Seigneur leur Dieu, et n'écoutent pas ce précepte: *Ne cherchez point des choses plus hautes que vous* (4). Celui aussi qui entreprend de grands ouvrages dans l'ordre de Dieu, mais le fait sans y employer des forces et une diligence proportionnée, tente Dieu manifes-

(1) *Matth.* IV. 4. — (2) *Ibid.* 7. *Deut.* III. 16. — (3) *Prov.* XXV. 27. — (4) *Eccli.* III. 22.

tement, et attend de lui un secours qu'il n'a point promis. Il en est de même de celui qui se jette volontairement dans le péril qu'il peut éviter : car s'il le peut, il le doit, et non par une téméraire confiance hasarder volontairement son salut. Celui qui dit par le sentiment d'un faux repos, je m'abandonne à la volonté de Dieu, et je n'ai qu'à le laisser faire, au lieu d'agir avec Dieu et de faire de pieux efforts, flatte la mollesse, entretient la nonchalance, et tente le Seigneur son Dieu, qui veut que nous soyons coopérateurs de sa sagesse et de sa puissance. Dites donc, en faisant ce que vous pouvez de votre côté, comme il l'ordonne : je me repose sur Dieu, je le laisse faire : car alors on ne songe qu'a se tirer du trouble, de l'agitation, de l'inquiétude : autrement vous tentez Dieu, et vous vous jetez à terre du haut du pinacle, dans l'espérance de trouver entre deux les mains des anges.

Pourquoi opposer à la tentation de l'ambition, ces paroles : *Tu adoreras le Seigneur ton Dieu, et le serviras seul* (1)? les hommes ambitieux s'adorent eux-mêmes : ils se croient les seuls dignes de commander aux hommes, et de remplir les grandes places : ils ont une merveilleuse complaisance pour les conseils qu'ils ont imaginés pour y parvenir : ils se mettent au-dessus de tous les hommes, dont ils croient faire des instrumens de leur vanité : tous ceux-là s'adorent eux-mêmes, et veulent que les autres les adorent. Ceux qui s'imaginent avoir ce que le monde appelle esprit supérieur; qui ravis de la prétendue supériorité de leur génie à manier les

(1) *Matth.* IV. 10. *Deut.* VI. 13. X. 20.

hommes et les affaires, croient s'élever au-dessus de tout le genre humain; s'adorent eux-mêmes, et se croyant les artisans de leur grandeur, les fabricateurs de leur fortune, les auteurs de leurs beaux talens, de leur habileté, de leur éloquence : ils disent : *Notre langue est de nous :* et nous nous sommes faits nous-mêmes : *qui est au-dessus de nous* (1)?

En s'adorant eux-mêmes, et en adorant leur propre orgueil, ils adorent en quelque sorte le diable qui l'a inspiré. Car le propre de ce superbe esprit, est d'avoir voulu s'égaler à Dieu, et s'adorer lui-même; et il règne sur ceux qu'il attire dans ses sentimens et dans ses révoltes.

Pourquoi Jésus-Christ ne dit-il rien à la vanterie du démon, qui se glorifie *d'avoir tous les empires en sa puissance, et de les distribuer à qui il lui plaît, avec toute la gloire qui y est attachée* (2)? Il est vrai qu'en un certain sens il est le maître de l'univers, par le péché qu'il y a introduit, par le règne de l'idolâtrie qui étoit comme universel. Il est vrai encore qu'en remuant les passions et l'ambition des hommes, il donne des fondemens à la plupart des conquêtes et des empires qui en ont été l'ouvrage : il n'est pas vrai toutefois qu'il donne les empires; parce que ces violentes passions des hommes n'ont que l'effet que Dieu veut, et que c'est lui qui donne la victoire. Mais Jésus-Christ le laisse se repaître de sa fausse gloire, et content d'apprendre aux hommes à adorer Dieu, il leur apprend à la fois que par-là ils renverseront le superbe empire du démon, déjà prêt à tomber à terre.

(1) *Ps.* XI. 5. — (2) *Luc.* IV. 6.

V.e ÉLÉVATION.

De la puissance du démon sur le genre humain.

Quand Dieu créa les purs esprits, autant qu'il leur donna de part à son intelligence, autant leur en donna-t-il à son pouvoir : et en les soumettant à sa volonté, il voulut pour l'ordre du monde, que les natures corporelles et inférieures fussent soumises à la leur; selon les bornes qu'il avoit prescrites. Ainsi le monde sensible fut assujetti à sa manière au monde spirituel et intellectuel : et Dieu fit ce pacte avec la nature corporelle, qu'elle seroit mue à la volonté des anges, autant que la volonté des anges, en cela conforme à celle de Dieu, la détermineroit à certains effets.

Concevons donc que Dieu, moteur souverain de toute la nature corporelle, ou la meut, ou la contient dans une certaine étendue, à la volonté de ses anges. Parmi les esprits bienheureux il y en a qui sont appelés des vertus, dont il est écrit : *Anges du Seigneur, bénissez le Seigneur; bénissez le Seigneur,* vous (qu'il appelle) *ses vertus ou ses puissances* (1). Et encore : *Anges du Seigneur, louez le Seigneur : Vertus du Seigneur, louez le Seigneur* (2). C'est peut-être de ces vertus ou de ces puissances qu'il est écrit : *Dieu sous qui se courbent ceux qui portent le monde* (3). Et quoi qu'il en soit, nous voyons dans

(1) *Ps.* CII. 20, 21. — (2) *Dan.* III. 58, 61. *Ps.* CXLVIII. 2. — (3) *Job.* IX. 13.

toutes ces paroles une espèce de présidence de la nature spirituelle sur la corporelle.

Combien la force des anges prévaut à celle des hommes et des animaux, et quelle domination elle est capable d'exercer sur eux sous l'ordre de Dieu; il l'a lui-même déclaré par le carnage effroyable que fit un seul ange dans toute l'Egypte, dont il fit mourir tous les premiers nés, autant parmi les animaux que parmi les hommes (1); et encore par celui qui se fit si promptement dans l'armée de Sennacherib qui assiégeoit Jérusalem (2).

On pourroit pourtant demander si Dieu conserve le même pouvoir aux anges déserteurs et condamnés: mais saint Paul a décidé la question, lorsque pour exciter les fidèles à résister vigoureusement à la tentation, il les avertit que *nous n'avons pâs à lutter contre la chair et le sang, mais contre des princes et des puissances*, qu'il appelle encore à cause de leur origine, *des vertus des cieux* (3), après même qu'ils en ont été précipités: pour nous montrer qu'ils conservent encore dans leur supplice la puissance comme le nom qu'ils avoient par leur nature. Et il ne faut pas s'en étonner, puisque Dieu qui les pouvoit justement priver de tous les avantages naturels, a mieux aimé faire voir en les leur conservant, que tout le bien de la nature tournoit en supplice à ceux qui en abusent contre Dieu. Ainsi l'intelligence leur est demeurée aussi perçante et aussi sublime que jamais; et la force de leur vo-

(1) *Exod.* II. 4, 5. XII. 12, 23, 29. XIII. 15. — (2) *IV. Reg.* XIX. 35. — (3) *Ephes.* VI. 11, 12.

lonté à mouvoir les corps, par cette même raison leur est restée, comme du débris de leur effroyable naufrage.

Que si l'on dit que la force de la volonté des anges venoit de la conformité à la volonté de Dieu, qu'ils ont perdue, on ne songe pas que Dieu veut encore les faire servir de ministres à sa justice; et en cela leur volonté sera conforme à celle de Dieu; parce qu'ils feront encore par une volonté mauvaise, la même chose que Dieu fait par une volonté qui est toujours bonne.

Ainsi tous les avantages naturels sont demeurés aux démons pour leur supplice. Dieu leur a tout changé en mal, et leur noblesse naturelle se tournant en faste, leur intelligence en finesse et en artifice, et leur volonté en partialité et en jalousie, ils sont devenus superbes, trompeurs et envieux, et réduits par leur misère au triste et noir emploi de tenter les hommes : ne leur restant plus au lieu de la félicité dont ils jouissoient dans leur origine, que le plaisir obscur et malin que peuvent trouver des coupables à se faire des complices, et des malheureux à se donner des compagnons de leur disgrâce. Dieu nous veut apprendre par-là quelle estime nous devons faire des dons naturels, de la pénétration, de l'intelligence et de la puissance : puisque tout cela reste aux démons, qui n'en sont ni moins malheureux, ni moins haïssables. Et leur pouvoir sur les hommes, loin de diminuer, s'est plutôt accru dans la suite par le péché qui nous a faits leurs esclaves. Au commencement Dieu avoit mis l'homme au-des-

sous de l'ange; mais seulement, comme dit David, *un peu au-dessous* (1). Mais par le péché, le diable qui nous a vaincus, est devenu notre maître; et nous, comme dit Jésus-Christ lui-même, *enfans du diable* (2), esclaves livrés à ce tyran, non-seulement nous ne saurions nous tirer de cette servitude, mais nous ne pouvons pas même faire de nous-mêmes le moindre effort pour en sortir; en sorte que le démon est appelé par Jésus-Christ: *le prince du monde* (3)!

Ainsi notre délivrance ne consiste plus qu'en ce que cet esprit superbe qui domine sur tous les esprits d'orgueil, ayant osé attenter d'une manière terrible contre la personne du Fils de Dieu, encore qu'*il n'y trouvât rien qui fût à lui : in me non habet quidquam* (4) : par-là a perdu son empire. Qui ne seroit étonné de lui voir enlever le Fils de Dieu sur une haute montagne et sur le pinacle du temple? Comment fut-il permis à cet esprit impur, non-seulement de toucher à ce corps innocent et virginal, mais encore de le transporter où il vouloit, comme s'il en eût été le maître? Mais c'est là qu'il a perdu ses forces : il ne peut plus rien parce qu'il a voulu trop pouvoir. Le Fils de Dieu l'a vaincu en le laissant faire, et il a promis à ses fidèles d'anéantir sa puissance.

Cette promesse est contenue dans ces paroles de l'apôtre : *Dieu est fidèle ; et il ne permettra pas que vous soyez tenté par dessus vos forces* (5). *Les anges saints viendront à votre secours* (6). Vous avez *pour*

(1) *Ps.* VIII. 6. — (2) *Joan.* XIV. 34, 44. — (3) *Ibid.* XII. 31. XIV. 30. XVI. 11. — (4) *Ibid.* XIV. 30. — (5) *I. Cor.* X. 13. — (6) *Ps.* XC. 11, 12, 15, 16.

bouclier la foi (1), pour armes invincibles *le jeûne et la prière* (2), et Jésus-Christ même pour soutien. Souvenez-vous seulement qu'il est dit de lui : *Il n'est pas demeuré dans la vérité ; la vérité n'est pas en lui ; il est menteur et père du mensonge* (3) : ce sont les paroles du Sauveur. Ainsi ayant perdu à jamais la vérité, il ne lui reste plus à vous proposer que le faux, l'illusion, la vanité même. Songez aussi que le même Sauveur a dit de cet esprit mensonger, qu'il est *homicide dès le commencement* (4). Il a tué nos premiers parens, *et par lui la mort est entrée* (5). Il vient donc encore à vous avec un esprit homicide : les plaisirs qu'il vous propose sont un poison ; ses espérances un piége ; la vengeance où il vous anime, une cruauté contre vous-même ; et le couteau qu'il vous présente contre votre ennemi, plus contre vous que contre lui, vous percera le sein, pendant qu'il ne fera que lui effleurer la peau.

VI.e ÉLÉVATION.

Comment Jésus-Christ a été tenté.

Un saint pape a remarqué (6), et après lui tous les saints docteurs, que la tentation nous attaque en trois manières, par la suggestion, par la délectation et par le consentement. La suggestion consiste dans une pensée, soit que le démon la jette immédiate-

(1) *Eph.* VI. 11. — (2) *Matth.* XVII. 20. — (3) *Joan.* VIII. 44. — (4) *Ibid.* — (5) *Sap.* II. 24. — (6) *Greg. Mag. l.* 1. *in Evang. hom.* XVI; *n.* 1.

ment dans l'esprit, soit que ce soit en nous proposant des objets extérieurs. Le démon n'a pas pu aller plus avant dans la tentation du Fils de Dieu : mais à notre égard, quand la pensée est suivie d'une complaisance volontaire, et que l'esprit s'y arrête ; on doit croire que le consentement *qui, comme disoit* saint Jacques (1), *enfante la mort*, suivra bientôt.

Arrêtez donc la tentation dès le premier pas qui est innocent, et qui a pu être dans le Fils de Dieu ; mais rejetez-la aussi de même. Car si vous lui laissez le moyen de vous chatouiller les sens, et si le démon qui peut même, comme vous voyez, remuer les corps, se met à agiter les humeurs, quelle tempête ne s'élevera pas dans votre intérieur ? Cependant Jésus dormira peut-être : réveillez-le donc promptement ; réveillez la foi endormie ; coupez court et rompez le premier coup. Prévenez le plaisir naissant, ou des sens, ou de l'ambition, ou de la vengeance ; de peur que se répandant dans toute votre ame, il ne l'entraîne trop facilement au consentement si artificieusement préparé.

VII.e ÉLÉVATION.

Le diable se retire, mais pour revenir.

Et après que toute la tentation fut accomplie, le diable se retira pour un temps (2). Il ne quitte donc jamais prise, quoique repoussé et vaincu : il revint plus d'une fois tenter Jésus-Christ ; et apparemment

(1) *Jac.* I. 14, 15. — (2) *Luc.* IV. 13.

il fit de nouveaux efforts dans le temps de sa passion et à l'heure de sa mort, qui est le *temps* que plusieurs entendent dans cet endroit de saint Luc. Quoi qu'il en soit, nous devons entendre qu'il faut toujours veiller, et se tenir prêt.

Il est naturel à l'homme de se relâcher après le travail. Jamais il ne fait si bon recommencer le combat, que lorsqu'après une pénible victoire on cesse d'être sur ses gardes : c'est alors qu'on périt. On se dit à soi-même : Il faut se donner un peu de repos; j'ai vaincu par un grand effort; qu'ai-je à craindre? Les flots sont calmés, les vents appaisés, le ciel serein; on s'abandonne au sommeil; l'ennemi revient et reprend toutes les dépouilles qu'il avoit perdues.

Mais croyons que le grand effort de la tentation est dans les approches de la mort; parce que premièrement c'est le temps de la décision; et secondement, c'est le temps de la foiblesse. O Dieu! jamais je ne suis plus foible; tout s'émousse dans la vieillesse, et le courage plus que tout le reste : *Mon Dieu! ne me délaissez pas dans le temps de ma défaillance* (1). Quand la force me manque, et que je n'ai point de ressource ni de courage; mes esprits sont offusqués; j'ai dans le cœur *une réponse de mort* (2) et de désespoir : Mon Dieu, aidez-moi. Voici le temps dont saint Luc disoit : *Il le quitta jusqu'au temps* (3) : jusqu'au temps de défaillance et d'horreur, jusqu'au temps où dans le dernier affoiblissement les momens sont les plus précieux.

(1) *Ps.* LXX. 9, 10, 11, 12. — (2) *II. Cor.* I. 9. — (3) *Luc.* IV. 13.

XXIV.

XXIV.E SEMAINE.

SUITE DU TÉMOIGNAGE DE SAINT JEAN-BAPTISTE.

PREMIÈRE ÉLÉVATION.

Jean déclare qu'il n'étoit rien de ce qu'on pensoit.

Après les merveilles qui parurent au baptême de Jésus-Christ, il y a sujet de s'étonner qu'il disparoisse tout d'un coup, pour s'enfoncer dans le désert durant quarante jours et autant de nuits. Après cela il revint et commença de prêcher. Pendant sa retraite dans le désert, et après, Jean continuoit à lui rendre témoignage. Et ce fut alors que Jérusalem étonnée de la prédication du saint précurseur, lui députa, pour ainsi dire, dans les formes, des prêtres et des lévites du nombre des pharisiens qui l'interrogèrent juridiquement. *Qui êtes-vous*, lui dirent-ils? Car ils en avoient conçu une si haute opinion, qu'ils ne crurent rien moins de lui, sinon qu'il étoit le Christ. Mais *il confessa, et ne le nia pas, et il confessa qu'il n'étoit point le Christ* (1). Cette façon de parler de l'évangéliste fait entendre qu'il prenoit plaisir à le répéter. Moi le Christ ! Je ne le suis pas ; non, encore un coup je ne le suis pas. *Quoi donc ! Etes-vous Elie : Non,* dit-il. Qu'il aime à dire ce qu'il n'est pas, et à se réduire dans le

(1) *Joan.* I. 19, 20, 21.

néant! *Etes-vous prophète? Non:* toujours non, et toujours non: ce n'est qu'un non partout; et Jean n'est rien à ses yeux. Il est pourtant *prophète, et plus que prophète* (1), et le plus excellent de tous les prophètes: *il est Elie* en vertu: et quoiqu'il ne le soit pas en personne, il est plus qu'Elie, puisque par la sentence de Jésus-Christ, *il est plus grand que tous les prophètes.* Et quoiqu'il soit si excellent, il n'est rien. Il n'a rien à dire de lui-même. Il prend le côté qui est contre lui. Car en effet il n'est pas prophète comme les autres, pour prédire le Christ à venir, lui qui devoit le montrer présent. *Qui êtes-vous donc* (2)? Il faut parler: car ceux que l'on vous envoie doivent rendre compte au sénat de Jérusalem qui les avoit députés à Jean. *Je suis la voix de celui qui crie.* Qu'est-ce qu'une voix? Un souffle qui se perd en l'air: je suis une voix, un cri, si vous le voulez: saint Jean s'exténue jusque-là. On en vient à tourner contre lui toutes ses réponses: *Pourquoi donc baptisez-vous, si vous n'êtes ni le Christ, ni Elie, ni prophète* (3)? *Je baptise,* il est vrai, *mais dans l'eau:* je ne fais que jeter sur les têtes pénitentes une eau stérile, et plonger les corps dans une rivière: *Mais il y en a un au milieu de vous que vous ne connoissez pas.* Le voilà donc encore une fois au-dessous des pieds de Jésus, *indigne de lui dénouer le cordon de ses souliers* (4). Comme il se baigne dans l'humilité et dans le néant! Non, non, non, dit-il toujours. Faut-il dire quelque chose? Ce n'est qu'une voix sans corps et sans consistance.

(1) *Matth.* XI. 9, 10, 14. — (2) *Joan.* I. 22, 23. — (3) *Ibid.* 25, 26. — (4) *Ibid.* 27.

Quelque grand qu'on soit, l'humilité qui ne peut mentir, ne laisse pas de trouver moyen d'anéantir tous ses avantages. Apprenons à dire : non, mais sincèrement, lorsqu'on nous loue; sans exagération, sans emphase, sans trop d'effort. Car souvent tout cet effort est un artifice pour nous attirer des louanges, ou du moins de l'attention du côté des hommes. L'humilité ne songe point à s'étaler. Un simple non, sec et court, qui détruit tout lui suffit, parce que ce non, dans sa sécheresse et dans sa brièveté, cache tout, fait tout disparoître, jusqu'à l'humilité même.

II.e ÉLÉVATION.

Saint Jean appelle Jésus l'Agneau de Dieu.

Ceci, ce qu'on vient d'entendre, *se passa en Béthanie, au-delà du Jourdain, où Jean donnoit le baptême. Le lendemain Jean vit Jésus qui venoit à lui; et il dit: Voilà l'Agneau de Dieu: voilà celui qui ôte les péchés du monde* (1). Il faut bien entendre ce témoignage de saint Jean-Baptiste, où il découvre un grand secret de Jésus-Christ. Il le vit donc venir à lui : car il continua l'acte d'humilité qu'il avoit fait, lorsque Jean, étonné de son abaissement, s'écria : *Je dois être baptisé par vous, et vous venez à moi?* Mais il falloit que Jésus honorât Jean qui lui rendoit témoignage, et qu'il confirmât sa mission en allant à lui. Car si Jean devoit faire connoître Jésus, Jésus aussi le devoit faire connoître en son temps, d'une manière bien plus haute : et

(1) *Joan.* I. 28, 29.

c'est un des mystères compris sous cette parole : *Laissez-moi faire; car c'est ainsi que nous devons accomplir toute justice* (1), c'est-à-dire, nous rendre l'un à l'autre le témoignage mutuel que nous nous devons. Jean donc voyant Jésus venir à lui encore une fois, le montra à tout le peuple, en disant : *Voilà l'Agneau de Dieu : voilà celui qui ôte le péché du monde* (2). Tous les jours, soir et matin, on immoloit dans le temple un agneau, et c'étoit là ce qu'on appeloit le *sacrifice continu* (3), ou perpétuel. Ce fut ce qui donna occasion à Jean de prononcer les paroles qu'on vient d'entendre : peut-être même que Jésus s'approcha de lui à l'heure où tout le peuple savoit qu'on offroit ce sacrifice. Quoi qu'il en soit, dans ce témoignage qu'il rend au Sauveur, lui qui l'avoit fait connoître comme *le Fils unique dans le sein du Père* (4), dont il venoit déclarer les profondeurs, le fait connoître aujourd'hui comme la victime du monde. Ne croyez pas que cet agneau qu'on offre soir et matin en sacrifice perpétuel, soit le vrai agneau, la vraie victime de Dieu ; voilà celui qui s'est mis *en entrant au monde à la place de toutes les victimes* (5) : c'est aussi celui qui est la victime publique du genre humain, et qui seul peut expier et ôter ce grand péché qui est la source de tous les autres, et qui pour cela peut être appelé *le péché du monde*, c'est-à-dire, le péché d'Adam, qui est celui de tout l'univers. Mais en ôtant ce péché, il ôte aussi tous les autres. Venez à lui, petits et

(1) *Matth.* III. 15. — (2) *Joan.* I. 29. — (3) *Exod.* XXIX. 38, 30 *et seq. Num.* XXVIII. 3, 4 *et seq.* — (4) *Joan.* I. 14, 18. — (5) *Ps.* XXXIX. 7, 8. *Heb.* X. 5, 6, 7.

grands, comme à celui qui vous purifie de tous vos péchés : *Car nous n'avons point été rachetés de nos erreurs par or ni par argent; mais par le sang innocent de Jésus-Christ comme d'un agneau sans tache, prévu et prédestiné devant tous les temps, et déclaré dans nos jours* (1). Baptisons-nous donc dans ce sang : je m'y suis baptisé moi-même, et dès le sein de ma mère j'en ai senti la vertu : je le montre donc aux autres, moi qui l'ai connu le premier. Regardez-le cet Agneau de Dieu, qu'Isaïe a vu en esprit, lorsqu'il le représenta comme *l'agneau qui se laissera non-seulement tondre, mais* écorcher, pour ainsi parler, *et immoler sans se plaindre* (2) : que Jérémie voyoit, représentoit en sa personne, lorsqu'il dit : *Je suis comme un agneau innocent qu'on porte au sacrifice* (3). Le voilà cet Agneau si doux, si simple, si patient, sans artifice, sans tromperie, qui sera immolé pour tous les pécheurs. Il a déjà été immolé en figure : et on peut dire en vérité qu'il *a été tué et mis à mort dès l'origine du monde* (4). Il a été massacré en Abel le juste : quand Abraham voulut sacrifier son fils, il commença en figure ce qui devoit être achevé en Jésus-Christ. On voit aussi s'accomplir en lui ce que commencèrent les frères de Joseph. Jésus a été haï, persécuté, poursuivi à mort par ses frères : il a été vendu en la personne de Joseph, jeté dans une citerne, c'est-à-dire, livré à la mort : il a été avec Jérémie dans le lac profond, avec les enfans dans la fournaise, avec Daniel dans la fosse aux lions. C'é-

(1) *I. Pet.* I. 18, 19, 20. — (2) *Is.* LIII. 7. — (3) *Jerem.* XI. 19. — (4) *Apoc.* XIII. 8.

toit lui qu'on immoloit en esprit dans tous les sacrifices. Il étoit dans le sacrifice que Noé offrit en sortant de l'arche, lorsqu'il vit dans l'arc-en-ciel le sacrement de la paix; dans ceux que les patriarches offrirent sur les montagnes, dans ceux que Moïse et toute la loi offroit dans le tabernacle, et ensuite dans le temple : et n'ayant jamais cessé d'être immolé en figure, il vient maintenant l'être en vérité.

En le voyant donc comme l'*agneau de Dieu,* saint Jean le voyoit déjà comme nageant dans son sang. Nous l'avons en cet état dans l'eucharistie : et encore que son sang n'y soit plus répandu avec violence, il y ruisselle dans le calice; il y coule dans nos corps et dans nos cœurs. Plongeons-nous dans le sang de cet agneau : *portons* ses plaies *et sa mortification en nos corps* (1) : toujours tué, toujours immolé, il veut encore l'être en nous comme dans ses membres.

III.e ÉLÉVATION.

Jean fait souvenir le peuple de la manière dont il avoit annoncé et connu Jésus-Christ.

Saint Jean avoit toujours dit, avant même que Jésus-Christ parût au monde, qu'*il y avoit quelqu'un dans le monde dont il n'étoit pas digne de toucher les pieds* (2) : à qui son baptême *préparoit la voie*, et n'étoit qu'un préparatoire; si l'on veut, un préliminaire d'un meilleur baptême que Jésus-

(1) *II. Cor.* VI. 9, 10. — (2) *Matth.* III. 11. *Marc.* I. 7. *Joan.* I. 23, 31.

Christ devoit donner. Saint Jean répète ce témoignage, et fait ressouvenir le peuple de la marque miraculeuse de la colombe mystique à laquelle il l'avoit connu (1). Souvenons-nous donc de cette marque, et de tout ce qui parut ensuite dans le baptême de Jésus-Christ. Car c'est là primitivement que fut accomplie cette parole de Jésus-Christ. *Travaillez à la nourriture que le Fils de l'homme vous doit donner : car son Père l'a marqué de son sceau* (2) : l'a désigné, caractérisé, en sorte qu'on ne puisse plus le méconnoître. Souvenons-nous donc du caractère sacré de Jésus-Christ, des cieux ouverts, de la colombe descendue, et de la voix qui fut ouïe sur le Jourdain. *Portons nous-mêmes le caractère de Jésus-Christ* (3). Qu'il soit l'objet de nos complaisances, comme il l'est de celles de son Père. *Entrons avec lui dans l'eau du baptême* (4) : renouvelons les promesses du nôtre : et demeurons éternellement dévoués à la pénitence.

IV.e ÉLÉVATION.

*Saint Jean appelle encore une fois Jésus-Christ l'*Agneau de Dieu : *et ses disciples le quittent pour le Fils de Dieu.*

Le lendemain Jean étoit avec deux de ses disciples ; et regardant marcher Jésus (apparemment encore pour venir à lui), *dit : Voilà l'Agneau de*

(1) *Joan.* I. 32, 33, 34. — (2) *Joan.* VI. 27. — (3) *I. Cor.* XV. 49. — (4) *Gal.* III. 27. *Rom.* VI. 4, 5, 6 *et seq.*

Dieu : et ces deux disciples l'entendirent comme il parloit ainsi, et ils suivirent Jésus (1). Le temps que Jean devoit demeurer en liberté étoit court, et il multiplie, comme on voit, coup sur coup son témoignage. *Voici*, dit-il encore une fois, *l'Agneau de Dieu :* et à l'instant deux de ses disciples se détachèrent de lui pour s'attacher à Jésus. Voilà donc Jésus devenu le maître des disciples de saint Jean : et on voit comment il lui préparoit la voie.

Pendant qu'ils le suivoient, Jésus leur dit : Que cherchez-vous ? Et ils répondirent : Maître, où demeurez-vous (2) ? (Car ils vouloient tout-à-fait se donner à lui) : *Et Jésus leur dit : Venez et voyez.* N'en croyez plus personne : venez et voyez vous-mêmes : car quand on vient, et qu'on veut voir de bonne foi, on connoît bientôt. *Ils suivirent donc Jésus : ils virent où il demeuroit, et ils passèrent avec lui le reste du jour ; et il étoit environ la dixième heure du jour.* On conjecture de là que c'étoit à la fin de la journée, et à peu près le temps qu'on offroit le sacrifice du soir : ce qui donna une nouvelle occasion à Jean de répéter : *Voilà l'Agneau de Dieu* (3).

Allons donc à Jésus avec ces disciples, à l'heure de l'immolation. Voyons nous-mêmes où Jésus habite : et non contens de le voir par une stérile spéculation, achevons avec lui la journée. Heureuse journée, heureuse nuit, que l'on passe avec Jésus-Christ dans sa maison ! Seigneur, où habitez-vous ! *Dites-moi*, céleste Epoux, *où vous habitez* (4), *afin*

(1) *Joan.* I. 35, 36, 37. — (2) *Ibid.* 38, 39. — (3) *Ibid.* 29. — (4) *Cant.* I. 6.

que j'y aille aussi fixer ma demeure, et que mon ame errante et vagabonde *n'aille pas courir deçà et delà* avec d'autres que vous : car je ne veux point m'y arrêter, quoique peut-être ils se disent, ou qu'ils soient *vos compagnons*. Je ne veux m'attacher qu'à vous ; et vos compagnons, même ceux qui marchent avec vous, me détourneroient de ma voie, si j'avois de l'attache pour eux. *O venez ! ô voyez ! ô demeurez !* Que ces paroles sont douces ! Et qu'il est doux de savoir où Jésus habite !

V.e ÉLÉVATION.

Saint André amène saint Pierre à Jésus-Christ.

Un des deux disciples qui avoient ouï ce témoignage de Jean, et qui avoient suivi Jésus, étoit André, frère de Simon Pierre. Il rencontra premièrement *son frère, et il lui dit : Nous avons trouvé le Messie : c'est-à-dire* l'Oint, *et le Christ : et il l'amena à Jésus. Et Jésus* qui le connut au premier abord, et savoit à quoi il le destinoit, *lui dit en le regardant : Vous êtes Simon, fils de Jonas : vous serez appelé Céphas, c'est-à-dire, Pierre* (1). Il commence à former son Eglise : et il en désigne le fondement ; *vous vous appellerez Pierre.* Vous serez cet immuable rocher sur lequel je bâtirai mon Eglise. Quand un Dieu nomme, l'effet suit le nom : il se fit sans doute quelque chose dans saint Pierre à ce moment, mais qui n'est pas encore dé-

(1) *Joan.* I. 40, 41, 42.

claré, et qui se découvrira dans la suite. Car tout ceci n'étoit encore qu'un commencement : ni saint Pierre ne suivit entièrement Jésus-Christ; ni saint André ne demeura alors avec lui qu'un jour. Il suffit que nous entendions que les préparations s'achèvent, et que le grand onvrage se commence; puisque les disciples de Jean profitent de son témoignage pour reconnoître Jésus, et lui amener d'autres disciples.

Quand nous trouvons la vérité, ne la trouvons pas pour nous-mêmes : montrons-la aux autres, en commençant par nos plus proches, comme saint André par son frère : soyons fidèles : nous ne savons pas qui nous amenons à Jésus : nous croyons lui amener un simple fidèle; mais celui que nous lui amenons est un Pierre : c'est le chef, c'est le fondement de son Eglise.

VI.e ÉLÉVATION.

Vocation de saint Philippe : Nathanaël amené à Jésus-Christ.

Le lendemain (1) : ce n'est pas inutilement que la suite des jours est si bien marquée : l'évangéliste veut que l'on entende le prompt et manifeste progrès de l'œuvre de Dieu, et le fruit des préparations de saint Jean-Baptiste. *Le lendemain* donc *Jésus voulut aller en Galilée, et il rencontra Philippe, et lui dit : Suivez-moi* (2). Il n'attend pas

(1) *Joan.* I. 43. — (2) *Ibid.* 44.

que celui-ci le cherche; il le prévient. L'évangéliste remarque que *Philippe étoit de Béthsayda, d'où étoient aussi André et Pierre :* pour nous faire entendre qu'ils se connoissoient les uns les autres, et s'entrecommuniquoient leur bonheur. Car Philippe fit part du sien à Nathanaël qu'il trouva : *et lui dit : Nous avons trouvé celui que Moïse et la loi et les prophètes nous ont annoncé, Jésus de Nazareth, fils de Joseph* (1). *Et Nathanaël,* qu'on croit être saint Barthélemi, *lui répondit : Peut-il venir quelque chose de bon de Nazareth? Philippe lui dit : Venez et voyez* (2). Ils s'amènent les uns les autres, mais à condition qu'ils s'instruiroient par eux-mêmes. Soyons comme eux attentifs à l'œuvre de Dieu : allons et voyons. Ne nous en tenons pas si absolument à nos conducteurs, que nous n'éprouvions par nous-mêmes et ne goûtions Jésus-Christ, afin de lui pouvoir dire comme faisoient les Samaritains à cette femme : *Nous ne croyons plus maintenant sur votre récit : et nous avons connu par nous-mêmes que celui-ci est vraiment le Sauveur du monde* (3). Aussi cette femme leur avoit-elle dit comme les autres : *Venez et voyez : et ils étoient venus, et ils avoient vu ; et ils avoient invité le Sauveur de demeurer dans leur ville ; et il y demeura deux jours* (4) : et ils reconnurent le Sauveur du monde. Jean avoit tout mis en mouvement, et il avoit réveillé le monde sur le sujet de son Sauveur. Le bruit s'en étoit répandu de tous côtés : et la femme samaritaine elle-même avoit dit : *Je sais que le Christ vient :* il va paroître, *et nous appren-*

(1) *Joan.* I. 45. — (2) *Ibid.* 46. — (3) *Ibid.* IV. 42. — (4) *Ibid.* 29, 40.

dra toutes choses (1) : tant on étoit attentif à sa venue.

VII.e ÉLÉVATION.

Jésus-Christ se fait connoître par lui-même aux noces de Cana en Galilée.

Trois jours après on faisoit des noces à Cana en Galilée ; et la mère de Jésus y étoit ; et Jésus y fut aussi convié (2). Ce passage ne regarde point saint Jean-Baptiste, et appartient aux mystères de Jésus-Christ même ; ainsi nous en traiterons ailleurs ; et ici nous voulons seulement montrer combien l'évangéliste est attentif à marquer la suite des jours. On voit qu'il vouloit lier la manifestation de Jésus à ces noces, avec les témoignages de saint Jean-Baptiste. *Ceci*, dit-il, la députation à saint Jean, et sa réponse, *étoit arrivé en Béthanie. Et le lendemain Jean vit Jésus qui venoit à lui.* Et *le lendemain Jean étoit encore là.* Et encore : *Le lendemain Jésus trouva Philippe* (3). *Et trois jours après il se fit des noces.* Tout cela est lié ensemble dans l'ordre des jours : on voit que l'évangéliste saint Jean nous veut faire suivre la manifestation de Jésus-Christ, premièrement par saint Jean-Baptiste, et ensuite par Jésus-Christ lui-même. C'est pourquoi il est écrit à la fin (4) : *Ce fut ici le commencement des miracles de Jésus ; et il manifesta sa gloire* (par lui-même) ;

(1) *Joan.* IV. 25. — (2) *Ibid.* II. 1. — (3) *Ibid.* I. 28, 29, 35, 43. — (4) *Ibid.* II. 11.

et ses disciples crurent en lui : non plus seulement par le témoignage de saint Jean-Baptiste, mais par lui-même et par les effets de sa puissance. Aussi ne voyons-nous pas que l'évangéliste s'attache depuis à marquer les jours; et il continue son histoire sans l'observer davantage. *Après cela*, dit-il (1), *il vint à Capharnaüm, où il demeura peu de jours.* Et *après cela Jésus et ses disciples vinrent en Judée* (2). Méditons tout : dans l'Ecriture tout a son dessein et son mystère ; et s'il n'est pas toujours entièrement expliqué, c'est que Dieu veut qu'on le cherche.

VIII.e ÉLÉVATION.

*Jésus-Christ baptise en même temps que saint Jean. Nouveau témoignage de saint Jean, à cette occasion, lorsqu'il appelle Jésus-Christ l'*Epoux.

Voici une autre sorte de témoignage de Jean. Pendant que Jésus et lui baptisent tous deux ensemble dans la Judée, et qu'on alloit à l'un et à l'autre : *Il s'éleva une question entre les disciples de Jean et les Juifs sur la purification;* c'est-à-dire, sur le baptême. Et *les disciples de Jean lui vinrent dire : Maître, celui qui étoit avec vous au-delà du Jourdain, et à qui vous avez rendu témoignage, baptise ; et tout le monde va à lui* (3). Ils croyoient qu'étant venu lui-même à Jean pour s'en faire baptiser, on ne devoit pas quitter Jean pour lui. Dieu permit cette dispute et cette espèce de jalousie des

(1) *Joan.* II. 12. — (2) *Ibid.* III. 22. — (3) *Ibid.* 22, 23, 24 *et seq.*

disciples de saint Jean-Baptiste, pour donner lieu à cette instruction admirable du saint précurseur : *L'homme ne peut rien avoir qui ne lui soit donné du ciel* (1). Dans cette règle admirable, qu'il pose pour fondement, est la mort de l'amour-propre, et de la propre élévation. L'amour-propre, à quelque prix que ce soit, et indépendamment de toute autre chose, ne songe qu'à s'élever ; mais l'amour de Dieu toujours humble, mesure son élévation à la volonté de Dieu, et ne voudroit pas même s'élever si Dieu ne le vouloit : toute autre élévation lui deviendroit non-seulement suspecte, mais encore odieuse. Sur ce fondement saint Jean continue : *Vous me rendez vous-mêmes témoignage que j'ai dit : Je ne suis pas le Christ ; mais je suis envoyé devant lui. Celui qui a l'épouse est l'époux ; mais l'ami de l'Epoux qui est présent et qui l'écoute, est transporté de joie par la voix de l'Epoux. Et c'est par-là que ma joie s'accomplit* (2).

Qui pourroit entendre la suavité de ces dernières paroles ? Saint Jean nous y découvre un nouveau caractère de Jésus-Christ, le plus tendre et le plus doux de tous : c'est qu'il est l'Epoux. Il a épousé la nature humaine qui lui étoit étrangère ; il en a fait un même tout avec lui : en elle il a épousé sa sainte Eglise, épouse immortelle qui n'a ni tache, ni ride. Il a épousé les ames saintes qu'il appelle à la société, non-seulement de son royaume, mais encore de sa royale couche ; les comblant de dons, de chastes délices ; jouissant d'elles ; se donnant à elles ; leur donnant non-seulement tout ce qu'il a, mais encore

(1) *Joan.* III. 27 — (2) *Ibid.* 28, 29.

tout ce qu'il est, son corps, son ame, sa divinité; et leur préparant dans la vie future une union incomparablement plus grande. Voilà donc comme *il est l'époux, comme il a l'épouse. Je vous ai*, dit-il, *épousé en foi* (1). Donnez-moi votre foi, recevez la mienne. Je ne vous répudierai jamais, Eglise sainte; ni vous, ame que j'ai choisie de toute éternité : jamais je ne vous répudierai. *Je vous ai trouvée*, dit le Seigneur, *dans votre impureté, je vous ai lavée, je vous ai parée, je vous ai ornée, j'ai étendu mon manteau, ma couverture sur vous, et vous êtes devenue mienne?* ET FACTA ES MIHI (2). Epouse, prenez garde à sa sainte et inexorable jalousie : ne partagez point votre cœur; ne soyez point infidèle; autrement si vous rompez le sacré contrat que vous avez fait avec lui dans votre baptême, quelle sera contre vous sa juste fureur!

Voilà donc le caractère de Jésus. C'est un époux tendre, passionné, transporté, dont l'amour se montre par des effets inouis. Et quel est le caractère de Jean? Il est *l'ami de l'Epoux qui entend sa voix.* C'est ce qui ne lui étoit pas encore arrivé. Jusqu'ici il l'avoit annoncé, ou sans le connoître, ou sans entendre sa parole; maintenant, qu'après s'être fait baptiser par saint Jean, il a commencé sa prédication, saint Jean ravi de l'entendre, et qu'ainsi qu'il l'avoit toujours désiré, le bruit de sa parole retentisse jusqu'à lui, il ne sait comment expliquer sa *joie.*

Telle doit être la joie du chrétien à la voix de Jésus-Christ, à cette voix qui retentit encore dans son évangile; à cette voix secrète et intérieure qui se

(1) *Osée* II. 19. 20. — (2) *Ezech.* XVI. 8, 9.

fait entendre au fond du cœur, et qui se répand dans toutes les puissances de l'ame.

IX.e ÉLÉVATION.

Suite du témoignage de Jean : sa diminution, et l'exaltation de Jésus-Christ.

Ecoutons: saint Jean continue : *Il faut qu'il croisse et que je diminue* (1). Nous voulons bien peut-être que la gloire de Jésus-Christ s'augmente; mais que ce soit à notre préjudice et avec la diminution de la nôtre, le voulons-nous de bonne foi? cependant c'est ce qu'il faut faire avec saint Jean; et il nous en donne les véritables raisons. C'est que Jésus-Christ *vient d'en-haut :* c'est qu'il est par conséquent *au-dessus de tous :* c'est que *l'homme n'est que terre, et de lui-même ne parle que terre :* c'est que *Jésus-Christ est venu du ciel* (2) : et ainsi que notre gloire, si nous en avons, se doit aller perdre dans la sienne.

C'est ce que ne font point les maîtres de l'erreur, qui veulent se faire un nom et une secte parmi les hommes. C'est ce que ne font point les prédicateurs, lorsque voyant que Dieu en suscite d'autres avec plus de grâce et de succès, au lieu de se réjouir à la voix de l'Epoux, qui se fait entendre par qui il lui plaît, entrent dans de basses jalousies. Mais saint Paul disoit : *Que m'importe, pourvu que Jésus-Christ soit annoncé, soit par occasion, soit en vé-*

(1) *Joan.* III. 30. — (2) *Ibid.* 31.

rité

rité (1). Pourvu donc qu'il entendît la voix de l'Epoux, de quelque bouche que ce fût, il étoit content. Décroissez donc sans peine; voyez croître sans jalousie celui que vous voyez s'élever peut-être sur vos ruines : trop heureux d'avoir à vous perdre dans une lumière que l'Epoux allume. Et vous, grands de la terre, qui voulez accroître votre nom, l'étendre à la postérité, faire tant de bruit dans le monde, qu'il offusque le nom des autres, et même qu'on parle de vous plus que de Dieu : dites plutôt avec le prophète et avec saint Jean : *Qu'est-ce que l'homme*, sinon *de la terre?* ou, *Qu'est-ce que le fils de l'homme*, si ce n'est *du fumier et de la boue* (2)? Et il veut avoir de la gloire! Terre et poussière, pourquoi vous glorifiez-vous! Mais de quoi vous glorifiez-vous? Que toute gloire humaine se taise, et *que la gloire soit donnée à Dieu seul* (3).

Parce que Jean a aimé cette gloire, et qu'il a sacrifié la sienne à Dieu et à Jésus-Christ, quelle gloire égale la sienne? Le Fils de Dieu lui rend ce qu'il veut perdre; et au lieu du témoignage des hommes qu'il a méprisé, il lui rend ce témoignage, *qu'il est le plus grand de tous les enfans des femmes* (4); parce qu'il a plus que tous les autres mortels sacrifié sa gloire au Fils unique de Dieu.

Pour nous donner part à cette gloire, Dieu mêle aux actions les plus éclatantes mille publiques contradictions; et ce qui est encore plus humiliant, mille secrètes foiblesses que chacun ne sent que trop en soi-même; afin que laissant échapper la gloire

(1) *Philip.* I. 18. — (2) *Ps.* VIII. 5. CII. 14, 15. *Joan.* III. 31. — (3) *I. Tim.* I. 17. — (4) *Matth.* XI. 11.

humaine, nous n'ayons de joie ni de soutien qu'à voir croître celle de Dieu.

X.e ÉLÉVATION.

Autre caractère de Jésus-Christ découvert par saint Jean.

Il témoigne ce qu'il a vu et ce qu'il a ouï ; et personne ne reçoit son témoignage (1). Autre caractère de Jésus-Christ : plus son témoignage est authentique et original, moins on le reçoit : la trop grande lumière éblouit les foibles yeux ; et ils sont foibles, parce qu'ils sont superbes : les yeux humbles, les yeux abaissés sont éclairés ; et si Jésus n'est écouté de personne, c'est que personne aussi ne veut être humble.

Personne donc ne reçoit son témoignage : tout le monde par soi-même le rejette ; et il y a tout un monde qui ne veut pas le recevoir ; mais à travers cette opposition du monde opposé au témoignage de Jésus-Christ, ce témoignage se fait jour, et pénètre les humbles cœurs que Jésus prépare lui-même à l'écouter.

Un prédicateur zélé, comme saint Jean-Baptiste, verra le témoignage de Jésus-Christ méprisé, et sa parole rejetée. Qu'il gémisse avec saint Jean, et qu'il dise : *Il témoigne ce qu'il a vu et ce qu'il a ouï :* il a vu tout ce qu'il annonce dans le sein du Père, où il est vie et lumière ; s'il déclare aux

(1) *Joan.* III. 32.

hommes les règles de la justice, et les implacables jugemens de Dieu, il les a ouïs dans le sein du Père où ils sont conçus et formés; *et personne ne reçoit son témoignage.*

Je ne vois point de fruit de sa parole que j'annonce; quoiqu'elle ne soit autre chose que le témoignage de Jésus-Christ répété par ses ministres : personne ne nous écoute, et nous ne voyons aucun fruit de notre Evangile.

Pleurons donc sur le malheur et l'aveuglement des hommes : pleurons sur le témoignage si certain de Jésus-Christ, mais que personne ne veut. Mais consolons-nous en même temps; car Dieu sait à qui il veut faire recevoir en particulier ce témoignage, qui paroît si rejeté et si méprisé par le public. Et pour preuve, que ce témoignage, que personne ne reçoit, est néanmoins reçu de quelques-uns à qui Dieu prépare le cœur; saint Jean ajoute : *Celui qui reçoit son témoignage, atteste que Dieu est véritable; car celui que Dieu a envoyé, ne dit que des paroles de Dieu; parce que Dieu ne lui donne pas son esprit avec mesure* (1). Il est vrai en tout, et son témoignage ne se doit pas diviser. S'il est vrai, en annonçant les miséricordes, les condescendances, les facilités; il est vrai en annonçant les rigueurs. *Personne ne reçoit son témoignage.* Les Athéniens en général méprisent en la bouche de saint Paul le témoignage de Jésus-Christ : mais Dieu parle en secret à Denis, aréopagite, et à une femme nommée Damaris (2). En une autre occasion, *il ouvre le cœur de Lydie, une teinturière en pourpre, pour écouter*

(1) *Joan.* III. 33, 34. — (2) *Act.* XVII. 18. *et seq.*

ce que disoit saint Paul (1). Dieu sait le nom de ceux à qui il veut se faire sentir. Ne vous découragez point, ô prédicateur ! une seule ame, que dis-je, une seule bonne pensée, dans une seule ame vous récompense de tous vos travaux.

Et vous, peuples, écoutez vos pasteurs, vos prédicateurs : attestez en les croyant que Dieu est véritable en tout, et qu'il ne donne point son esprit avec mesure à Jésus-Christ dans son Eglise ; puisque tout vice y est repris, et que toute vérité y est enseignée.

XI.e ÉLÉVATION.

Saint Jean explique l'amour de Dieu pour son Fils.

Le Père aime son Fils, et lui met tout entre les mains (2). Heureux ceux que Dieu met entre les mains de son Fils, qu'il aime si parfaitement ! Ceux qu'il met entre ses mains, ce sont ses fidèles, ses élus.

Qu'il les aime, puisqu'il les donne à son Fils ! O amour du Père et du Fils, vous êtes ineffable, incompréhensible ! et je me perds dans cet abîme. Je le connois un peu par ses effets, que Dieu aime son Fils, qui est un autre lui-même, une autre personne, afin que son amour trouve où s'épancher, qui est le plaisir de l'amour ; mais un en substance, de peur que l'amour ne s'écarte trop de sa source, et ne perde la perfection et l'agrément de l'unité : *Tout m'est donné par mon Père, et nul ne connoît*

(1) *Act.* XVI. 14. — (2) *Joan.* III. 35.

le Fils si ce n'est le Père; et nul ne connoît le Père si ce n'est le Fils, et celui à qui le Fils l'aura révélé (1).

O Jésus, faites-le-moi connoître! Mais je ne sais quoi me dit dans le cœur, que vous avez commencé de me faire cette grâce; je commence à sentir par une douce confiance que je lui suis donné de votre main. Heureux de lui être donné d'une main si chère! Le Père nous aime encore davantage en nous trouvant dans les mains de son Fils, et unis à lui. Aimons le Père qui nous donne au Fils: aimons le Fils qui nous reçoit de la main de son Père. *Si vous m'aimez, gardez mes commandemens* (2). Gardons-les donc par amour, et gardons avant toutes choses le commandement de l'amour, qui fait garder tous les autres.

XII.e ÉLÉVATION.

La récompense: et la peine de ceux qui ne croient point au Fils. Conformité du témoignage de saint Jean avec celui de Jésus-Christ.

Qui croit au Fils a la vie éternelle (3). Le Fils est lui-même la vie éternelle. La foi est une nouvelle vertu qui renferme toutes les autres. Dieu donne un aimable objet à cette foi: c'est Jésus-Christ. En lui on aime toute vérité et toute vertu, comme dans la source et dans le modèle. *Qui ne croit point au Fils, n'a* ni grâce, ni vérité, ni vertu: il ne voit *point la*

(1) *Luc.* x. 22. — (2) *Joan.* xiv. 15. — (3) *Joan.* iii. 36.

vie, mais la colère de Dieu demeure sur lui. Elle y étoit déjà: et l'homme *naît enfant de colère* (1). Elle n'y tombe donc pas, elle y demeure, et Jésus-Christ l'en pouvoit ôter. Affreuse parole: *la colère de Dieu demeure sur lui.* Qui en pourroit porter le poids? Elle y demeure; elle en fait son trône; elle y règne; et l'empire qu'elle y exerce est aussi terrible que juste: car, sans jamais lâcher prise, elle accable un malheureux criminel.

Ce témoignage est semblable à celui de Jésus-Christ: *Qui croit au Fils n'est point jugé:* car il a un moyen certain d'être justifié: *qui ne croit point au Fils est déjà jugé* (2). Ce n'est pas par un nouveau jugement qu'il est jugé: le jugement qui étoit déjà se confirme et se déclare, et on périt dans son péché.

Nous avons ouï la prédication de saint Jean-Baptiste: un autre Jean, qui est l'apôtre et l'évangéliste, nous l'a racontée. Saint Jean-Baptiste sera bientôt arrêté: il le fut par Hérode, dont il reprenoit l'inceste, un peu après le baptême et le jeûne de Jésus-Christ. Saint Matthieu marque expressément en ce temps l'avis que reçut Jésus-Christ de la prison de son précurseur (3). Saint Luc parle aussi de cette prison, aux environs du baptême de notre Seigneur (4). Il est marqué dans l'évangile de saint Jean, qu'*au commencement du ministère* de Jésus-Christ, le saint précurseur *n'avoit point encore été arrêté* (5): pour insinuer, qu'il le fut bientôt après. Il va donc

(1) *Ephes.* II. 3. — (2) *Joan.* III. 18. — (3) *Matth.* XIV. 12. — (4) *Luc.* III. 19. — (5) *Joan.* III. 24.

devenir précurseur d'une nouvelle manière, c'est-à-dire, par sa prison et par sa mort, qui devance celle de Jésus, et nous y prépare. Ainsi nous n'entendrons plus parler saint Jean-Baptiste : il annoncera le Sauveur d'une autre sorte.

XXV.[e] SEMAINE.

SUR LES LIEUX OU JÉSUS-CHRIST A PRÊCHÉ; ET POURQUOI DANS LA GALILÉE.

PREMIÈRE ÉLÉVATION.

Sur les lieux où Jésus devoit prêcher.

Nous allons entrer dans le mystère de la prédication du Sauveur. Il y avoit des lieux, il y avoit des temps à prendre : il y avoit des matières : et tout étoit réglé par la Sagesse éternelle. Pour les lieux, il étoit déterminé qu'il ne prêcheroit que dans la Terre sainte, et aux Israélites. Toute cette terre s'appeloit Judée : mais dans cette Judée, il y avoit la partie où étoit Jérusalem, qui s'appeloit Judée, d'une façon plus particulière : il y avoit la Galilée, qui étoit le royaume d'Hérode. Jésus devoit aller partout, et éclairer tout ce pays de sa doctrine, de ses miracles et de ses exemples. Suivons-le partout, et entendons les raisons pourquoi il fait toutes choses, autant qu'il lui plaira de nous le découvrir. Apprenons en attendant, que ce n'est point par caprice, ou par amusement et inquiétude, qu'il faut changer de lieu : et que tous nos voyages doivent être réglés par la raison, à l'exemple de ceux de Jésus-Christ.

FIN DU TOME HUITIÈME.

TABLE

DU TOME HUITIÈME.

ÉLÉVATIONS A DIEU

SUR LES MYSTÈRES.

PREMIÈRE SEMAINE.

ÉLÉVATIONS A DIEU SUR SON UNITÉ ET SA PERFECTION.

II.e SEMAINE.

ÉLÉVATIONS A LA TRÈS-SAINTE TRINITÉ.

III.e SEMAINE.

ÉLÉVATIONS SUR LA CRÉATION DE L'UNIVERS.

IV.e SEMAINE.

ÉLÉVATIONS SUR LA CRÉATION DES ANGES, ET CELLE DE L'HOMME.

V.e SEMAINE.

SUITE DES SINGULARITÉS DE LA CRÉATION DE L'HOMME.

VI.e SEMAINE.

ÉLÉVATIONS SUR LA TENTATION ET LA CHUTE DE L'HOMME.

VII.e SEMAINE.

SUR LE PÉCHÉ ORIGINEL.

VIIIe SEMAINE.

LA DÉLIVRANCE PROMISE DEPUIS ADAM JUSQU'A LA LOI.

IXe SEMAINE.

ÉLÉVATIONS SUR LA LOI ET LES PROPHÉTIES QUI PROMETTENT LE LIBÉRATEUR, ET LUI PRÉPARENT LA VOIE.

X.e SEMAINE.

ÉLÉVATIONS SUR LES PROPHÉTIES.

XI.e SEMAINE.

L'AVÉNEMENT DE SAINT JEAN-BAPTISTE, PRÉCURSEUR DE JÉSUS-CHRIST.

XII.[e] SEMAINE.

XIII.e SEMAINE.

ONCTION DE JÉSUS-CHRIST : SA ROYAUTÉ : SA GÉNÉALOGIE : SON SACERDOCE.

XIV.e SEMAINE.

LES EFFETS QUE PRODUIT SUR LES HOMMES LE VERBE INCARNÉ INCONTINENT APRÈS SON INCARNATION.

XV.e SEMAINE.

LA NATIVITÉ DU SAINT PRÉCURSEUR.

XVI.e SEMAINE.

LA NATIVITÉ DE JÉSUS-CHRIST.

XVII.e SEMAINE.

SUITE DES MYSTÈRES DE L'ENFANCE DE JÉSUS-CHRIST.

XVIII.e SEMAINE.

LA PRÉSENTATION DE JÉSUS-CHRIST AU TEMPLE, AVEC LA PURIFICATION DE LA SAINTE VIERGE.

XIX.e SEMAINE.

COMMENCEMENT DES PERSÉCUTIONS DE L'ENFANT JÉSUS.

XX.e SEMAINE.

LA VIE CACHÉE DE JÉSUS, JUSQU'A SON BAPTÊME.

XXI.e SEMAINE.

LA PRÉDICATION DE SAINT JEAN-BAPTISTE.

XXII.e SEMAINE.

LE BAPTÊME DE JÉSUS.

XXIII.e SEMAINE.

LE JEUNE ET LA TENTATION DE JÉSUS-CHRIST.

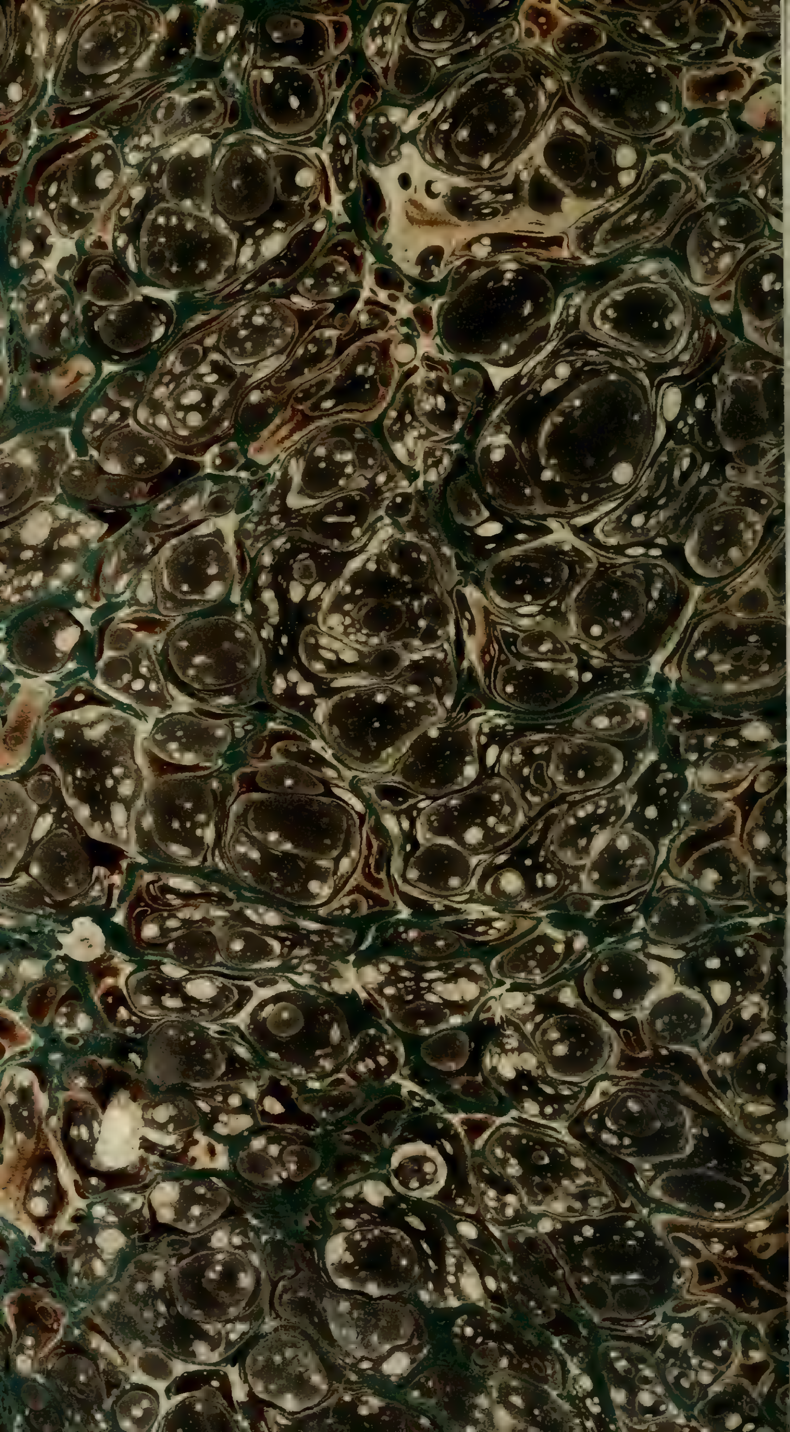
XXIV.e SEMAINE.

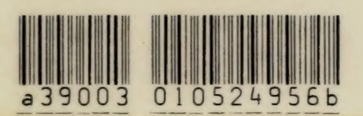
SUITE DU TÉMOIGNAGE DE SAINT JEAN-BAPTISTE.

XXVe SEMAINE.

SUR LES LIEUX OU JÉSUS-CHRIST A PRÊCHÉ; ET POURQUOI DANS LA GALILÉE.

FIN DE LA TABLE DU TOME HUITIÈME.




a39003 010524956b

